



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



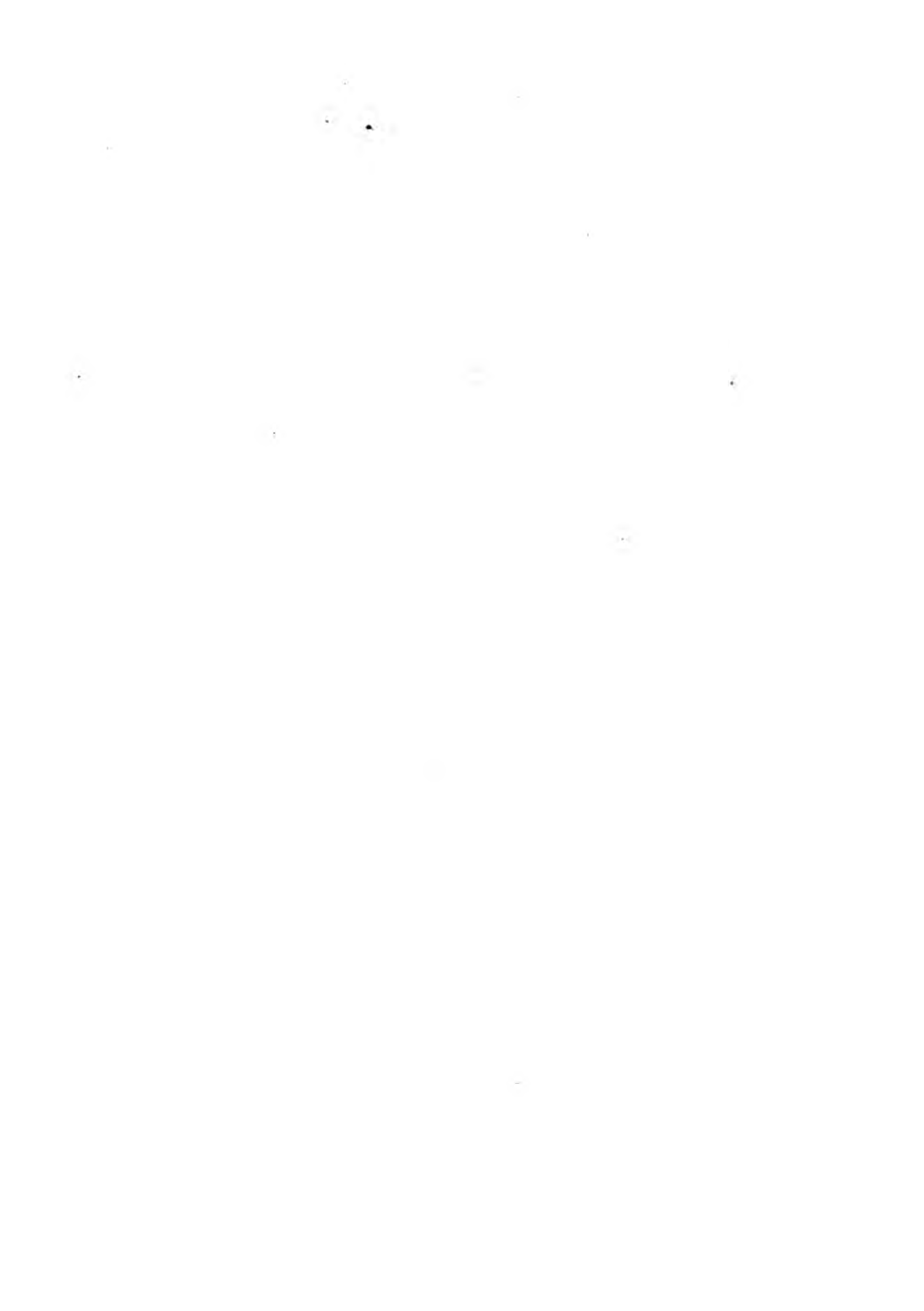
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



WALTER SCOTT

*Quentin
Durward*

2542 f. 193



*Quentin
Durward*

DU MÊME AUTEUR
DANS LA « COLLECTION NELSON »

IVANHOÉ *1 vol.*

N

N

Quentin
Durward

Par

Walter Scott



Paris

Nelson, Éditeurs

25, rue Denfert-Rochereau
Londres, Édimbourg et New-York

1933

N

N



WALTER SCOTT

1771-1832

*Première édition de « Quentin Durward » :
1823.*



	<i>Pages</i>
<i>I. Le voyageur</i>	7
<i>II. Le château</i>	18
<i>III. Le déjeuner</i>	24
<i>IV. L'homme d'armes</i>	37
<i>V. Les Bohémiens</i>	46
<i>VI. L'enrôlement</i>	60
<i>VII. L'envoyé</i>	68
<i>VIII. La chasse au sanglier</i>	87
<i>IX. La sentinelle</i>	96
<i>X. La galerie de Roland</i>	106
<i>XI. Le politique</i>	114
<i>XII. L'astrologue</i>	124
<i>XIII. Le voyage</i>	130
<i>XIV. Le guide</i>	139
<i>XV. Le vagabond</i>	148
<i>XVI. L'espion épié</i>	161
<i>XVII. La chiromancie</i>	167
<i>XVIII. La cité</i>	175
<i>XIX. Le billet</i>	187
<i>XX. Le sac du château</i>	195
<i>XXI. L'orgie</i>	207

	<i>Pages</i>
XXII. <i>La fuite</i>	218
XXIII. <i>La prisonnière</i>	228
XXIV. <i>L'hôte inattendu</i>	237
XXV. <i>L'entrevue</i>	244
XXVI. <i>L'explosion</i>	256
XXVII. <i>Incertitude</i>	269
XXVIII. <i>La récrimination</i>	280
XXIX. <i>Le Sire de Commines</i>	287
XXX. <i>L'entrevue</i>	304
XXXI. <i>L'enquête</i>	311
XXXII. <i>Le héraut</i>	325
XXXIII. <i>L'exécution</i>	335
XXXIV. <i>Le prix de la bravoure</i>	342
XXXV. <i>L'attaque</i>	351
XXXVI. <i>La mort du Sanglier</i>	362

QUENTIN DURWARD

CHAPITRE PREMIER

LE VOYAGEUR

PAR une délicieuse matinée d'été de l'année 1468, avant que le soleil s'armât de ses rayons brûlants, et pendant que la rosée rafraîchissait et parfumait encore l'atmosphère, un jeune homme arrivant du nord-est s'approcha du gué d'une petite rivière, tributaire du Cher, près du château royal de Plessis, dont les nombreuses tours noires s'élevaient dans le lointain au-dessus d'une vaste forêt. Ces bois comprenaient une *noble-chasse*, ou parc royal formé par une clôture, qu'on nommait, dans le latin du moyen âge, *plexitium*, ce qui fit donner le nom de Plessis à un si grand nombre de villages en France. Pour le distinguer des autres portant le même nom, on appelait Plessis-lez-Tours le château et le village dont il est ici question. Ils étaient situés à environ deux milles vers le sud de la belle ville, capitale de l'ancienne Touraine, dont la riche campagne a été nommée le jardin de la France.

Sur la rive opposée à celle dont le voyageur s'approchait, deux hommes, qui paraissaient occupés d'une conversation sérieuse, semblaient de temps en temps examiner ses mouvements ; car, se trouvant sur une position beaucoup plus élevée que la sienne, ils avaient pu l'apercevoir à une distance considérable.

Le jeune voyageur pouvait avoir de dix-neuf à vingt ans. Ses traits et son extérieur prévenaient en sa faveur, mais annonçaient que le pays dans lequel il se trouvait ne lui avait pas donné le jour. Son habit gris fort court

et son haut-de-chausses étaient coupés à la mode de Flandre plutôt qu'à celle de France, et son élégante toque bleue, surmontée d'une branche de houx et d'une plume d'aigle, le faisait reconnaître pour un Écossais. Son costume était fort propre, et arrangé avec le soin d'un jeune homme qui n'ignore pas qu'il est bien tourné. Il portait sur le dos un havre-sac, qui semblait contenir son petit bagage ; sa main gauche était couverte d'un de ces gants qui servaient à porter un faucon, quoiqu'il n'eût pas d'oiseau, et il tenait de la main droite un épieu de chasseur. A son épaule gauche était fixée une écharpe brodée, à laquelle était suspendu un petit sac de velours écarlate, semblable à ceux que portaient les fauconniers de distinction, et où ils mettaient la nourriture de leurs faucons et tous les objets nécessaires pour cette chasse favorite. Cette écharpe était croisée par une autre en bandoulière qui soutenait un couteau de chasse. Au lieu des bottes qu'on portait à cette époque, ses jambes étaient couvertes de brodequins de peau de daim à demi tannée.

Quoique sa taille n'eût pas atteint tout son développement, il était grand, bien fait, et la légèreté de sa marche prouvait que, s'il voyageait en piéton, il y trouvait plus de plaisir que de fatigue. Il avait le teint blanc, quoique un peu bruni, soit par l'influence des rayons du soleil de ce climat étranger, soit parce qu'il avait été constamment exposé au grand air dans sa terre natale.

Ses traits, sans être parfaitement réguliers, étaient agréables et pleins de candeur. Un demi-sourire, qui semblait naître de l'heureuse insouciance de la jeunesse, montrait de temps en temps que ses dents étaient bien rangées, et blanches comme ivoire ; ses yeux bleus, brillants et pleins de gaieté, se fixaient sur chaque objet qu'ils rencontraient, avec une expression de bonne humeur, de joyeuse franchise et de bonne résolution.

Le jeune homme dont nous venons de faire le portrait avait été aperçu depuis longtemps par les deux individus qui se promenaient le long de la petite rivière, sur le bord opposé où étaient situés le parc et le château ; mais, comme il descendait la rive escarpée avec la légè-

reté d'un daim courant vers une fontaine pour s'y désaltérer, le moins âgé des deux dit à l'autre :

— C'est notre jeune homme, c'est le Bohémien ; s'il essaie de passer la rivière, il est perdu : les eaux sont enflées, la rivière n'est pas guéable.

— Qu'il fasse cette découverte lui-même, compère, répondit le plus âgé ; il est possible que cela épargne une corde et fasse mentir un proverbe.

— Je ne le reconnais qu'à sa toque bleue, reprit le premier, car je ne puis distinguer sa figure : écoutez ! il crie pour nous demander si l'eau est profonde.

— Il n'a qu'à l'essayer, répliqua l'autre ; il n'y a en ce monde rien de tel que l'expérience.

Cependant le jeune homme, voyant qu'on ne lui faisait aucun signe pour le détourner de son intention, et prenant le silence de ceux à qui il s'adressait pour une assurance qu'il ne courait aucun risque, entra dans le ruisseau sans hésiter et sans autre délai que celui qui fut nécessaire pour ôter ses brodequins. Le plus âgé des deux inconnus lui cria au même instant de prendre garde à lui ; et, se tournant vers son compagnon :

— Par la mort-Dieu, compère, lui dit-il à demi-voix, vous avez fait encore une méprise ; ce n'est pas le bavard de Bohémien.

Mais cet avis arriva trop tard pour le jeune homme : ou il ne l'entendit pas, ou il ne put en profiter, car il avait déjà perdu pied ; la mort eût été inévitable pour tout homme moins alerte et moins habitué à nager, la rivière étant alors aussi profonde que rapide.

— Par sainte Anne ! s'écria le même interlocuteur, c'est un jeune homme intéressant ! Courez, compère, et réparez votre méprise en le secourant si vous le pouvez : il est de votre troupe ; et si les vieux dictons ne mentent pas, l'eau ne le noiera point.

Dans le fait, le jeune voyageur nageait si vigoureusement, et fendait l'eau avec une telle dextérité, que, malgré l'impétuosité du courant, il aborda à la rive opposée presque en ligne droite de l'endroit d'où il était parti.

Pendant ce temps, le moins âgé des deux inconnus

avait couru sur le bord de l'eau pour donner du secours au nageur, tandis que l'autre le suivait à pas lents, se disant en lui-même, chemin faisant :

— Sur mon âme, le voilà à terre ; il empoigne son épieu : si je ne me presse davantage, il battra mon compère pour la seule action charitable que je l'aie jamais vu faire en sa vie.

Il avait quelque raison pour supposer que tel serait le dénouement de cette aventure ; car le brave Écossais avait déjà accosté le Samaritain qui venait à son secours, en s'écriant d'un ton courroucé :

— Chien discourtois ! pourquoi ne m'avez-vous pas répondu quand je vous ai demandé si la rivière était guéable ? Que le diable m'emporte si je ne vous apprends à mieux connaître une autre fois les égards qui sont dus à un étranger !

Il accompagnait ces paroles de formidables moulinets de son bâton. Son antagoniste, se voyant ainsi menacé, mit la main sur son épée ; car c'était un de ces hommes qui, en toute occasion, sont toujours plus disposés à agir qu'à discourir. Mais son compagnon plus réfléchi, étant arrivé en ce moment, lui ordonna de se modérer, et se tournant vers le jeune homme, l'accusa à son tour d'imprudencé et de précipitation pour s'être jeté dans une rivière dont les eaux étaient enflées, et d'un emportement injuste, pour vouloir chercher querelle à un homme qui accourait à son secours.

En entendant un homme d'un âge avancé et d'un air respectable lui adresser de tels reproches, le jeune Écossais baissa sur-le-champ son bâton, et répondit qu'il serait bien fâché d'être injuste envers eux, mais que véritablement il lui semblait qu'ils l'avaient laissé mettre ses jours en péril, faute d'avoir daigné dire un mot pour l'avertir ; ce qui ne convenait ni à d'honnêtes gens ni à de bons chrétiens, encore moins à de respectables bourgeois, comme ils paraissaient être.

— Beau fils, dit le plus âgé, à votre air et à votre accent, on voit que vous êtes étranger ; et vous devriez songer que, quoique vous parliez facilement notre langue, il ne nous est pas aussi aisé de comprendre vos discours.

— Eh bien, mon père, répondit le jeune homme, je m'embarrasse fort peu du bain que je viens de prendre, et je vous pardonnerai d'en avoir été la cause en partie, pourvu que vous m'indiquiez quelque endroit où je puisse faire sécher mes habits, car je n'en ai pas d'autres, et il faut que je tâche de les conserver dans un état présentable.

— Pour qui nous prenez-vous, beau fils ? lui demanda le même interlocuteur, au lieu de répondre à sa question.

— Pour de bons bourgeois, sans contredit, répondit l'Écossais ; ou bien, tenez, vous, mon maître, vous m'avez l'air d'un trafiquant d'argent ou d'un marchand de grains, et votre compagnon me semble un boucher ou un nourrisseur de bestiaux.

— Vous avez admirablement deviné nos professions, dit en souriant celui qui venait de l'interroger. Il est très vrai que je trafique en argent autant que je le puis, et le métier de mon compère a quelque analogie avec celui de boucher. Quant à vous, nous tâcherons de vous servir ; mais il faut d'abord que je sache qui vous êtes, et où vous allez, car, dans le moment actuel, les routes sont remplies de voyageurs à pied et à cheval, qui ont dans la tête toute autre chose que des principes d'honnêteté et la crainte de Dieu.

Le jeune homme jeta un regard vif et pénétrant sur l'individu qui lui parlait ainsi, et sur son compagnon silencieux, comme pour s'assurer s'ils méritaient la confiance qu'on lui demandait ; et voici quel fut le résultat de ses observations.

Le plus âgé de ces deux hommes, celui que son costume et sa tournure rendaient le plus remarquable, ressemblait au négociant ou au marchand de cette époque. Sa jaquette, ses hauts-de-chausses et son manteau étaient d'une même étoffe, d'une couleur brune, et montraient tellement la corde, que l'esprit malin du jeune Écossais en conclut qu'il fallait que celui qui les portait fût très riche ou très pauvre ; et il inclinait vers la première supposition. Ses vêtements étaient très courts et étroits, mode non adoptée alors par la noblesse, ni même par des citoyens d'une classe res-

pectable, qui portaient des habits fort lâches et descendant à mi-jambes.

L'expression de sa physionomie était en quelque sorte prévenante et repoussante à la fois ; ses traits prononcés, ses joues flétries et ses yeux creux avaient pourtant une expression de malice et de gaieté qui se trouvaient en rapport avec le caractère du jeune aventurier. Mais, d'une autre part, ses gros sourcils noirs avaient quelque chose d'imposant et de sinistre. Peut-être cet effet devenait-il encore plus frappant à cause du chapeau à forme basse, en fourrure, qui, lui couvrant le front ajoutait une ombre de plus à celle de ses épais sourcils ; mais il est certain que le jeune étranger éprouva quelque difficulté pour concilier le regard de cet inconnu avec le reste de son extérieur, qui n'avait rien de distingué. Son chapeau surtout, partie du costume sur laquelle tous les gens de qualité portaient quelque bijou en or ou en argent, n'avait d'autre ornement qu'une plaque de plomb représentant la Vierge, semblable à celles que les pauvres pèlerins rapportaient de Lorette.

Son compagnon était un homme robuste, de moyenne taille, et plus jeune d'une dizaine d'années. Il avait ce qu'on appelle l'air en dessous, et un sourire sinistre, quand par hasard il souriait, ce qui ne lui arrivait jamais que par forme de réponse à certains signes secrets qu'il échangeait avec l'autre inconnu. Il était armé d'une épée et d'un poignard, et l'Écossais remarqua qu'il cachait sous son habit uni un *jaseran* ou cotte de mailles flexible, telle qu'en portaient souvent dans ces temps périlleux, même les hommes qui n'avaient pas pris le parti des armes, mais que leur profession obligeait à de fréquents voyages ; ce qui le confirma dans l'idée que ce pouvait être un boucher, un nourrisseur de bestiaux, ou un homme occupé de quelque métier de ce genre.

Le jeune Écossais n'eut besoin que d'un instant pour faire les observations dont il nous a fallu quelque temps pour rendre compte, et il répondit, après un moment de silence et en faisant une légère salutation :

— Je ne sais à qui je puis avoir l'honneur de parler ;

mais il m'est indifférent qu'on sache que je suis un cadet écossais, et que je viens chercher fortune en France ou ailleurs, suivant la coutume de mes compatriotes.

— Pâques-Dieu ! s'écria l'aîné des deux inconnus, et c'est une excellente coutume. Eh bien, qu'en dites-vous ? je suis commerçant, et j'ai besoin d'un jeune homme pour m'aider dans mon trafic. Mais je suppose que vous êtes trop gentilhomme pour vous mêler des travaux ignobles du négoce.

— Mon beau monsieur, si vous me faites cette offre sérieusement, ce dont j'ai quelque doute, je vous dois des remerciements, et je vous prie de les agréer ; mais je crois que je ne vous serais pas fort utile dans votre commerce.

— Oh ! je crois bien que tu es plus habile à tirer de l'arc qu'à rédiger un mémoire de marchandises, et que tu sais manier un sabre mieux que la plume ; n'est-il pas vrai ?

— Maître, je suis assez bon archer. Mais j'ai été dans un couvent, et les bons pères m'ont appris à lire, à écrire, et même à compter.

— Pâques-Dieu ! cela est trop magnifique. Par Notre Dame d'Embrun, tu es un véritable prodige, l'ami !

— Riez tant qu'il vous plaira, mon beau maître, répliqua le jeune homme qui n'était pas très satisfait du ton de plaisanterie de sa nouvelle connaissance ; quant à moi, je pense que je ferais bien d'aller me sécher, au lieu de m'amuser ici à répondre à vos questions, tandis que l'eau découle de mes habits.

— Pâques-Dieu ! s'écria le même inconnu en riant encore plus haut ; le proverbe ne ment jamais : *fier comme un Écossais*. Allons, jeune homme, vous êtes d'un pays que j'estime, ayant fait autrefois commerce avec l'Écosse. Les Écossais sont un peuple pauvre et honnête. Si vous voulez nous accompagner au village, je vous donnerai un verre de vin chaud et un bon déjeuner, pour vous dédommager de votre bain. Mais, Tête-Bleue ! que faites-vous de ce gant de chasse sur votre main ? Ne savez-vous pas que la chasse à l'oiseau n'est pas permise dans un parc royal ?

— C'est ce que m'a appris un coquin de forestier du duc de Bourgogne. Je n'avais fait que lâcher sur un héron, près de Péronne, le faucon que j'avais apporté d'Écosse, et sur lequel je comptais pour fixer l'attention sur moi ; le pendard le perça d'une flèche.

— Et que fîtes-vous alors ?

— Je le battis, répondit le jeune brave en brandissant son bâton ; je le battis autant qu'un chrétien peut en battre un autre sans le tuer ; car je ne voulais pas avoir sa mort à me reprocher.

— Savez-vous que si vous étiez tombé entre les mains du duc de Bourgogne, il vous aurait fait pendre comme une châtaigne ?

— Oui, on m'a dit qu'en fait de cette besogne il y va aussi vite que le roi de France ; mais, comme cela était arrivé près de Péronne, je sautai par-dessus la frontière, et je me moquai de lui. S'il n'avait pas été un prince si emporté, j'aurais peut-être pris du service dans ses troupes.

— Il aura à regretter la perte d'un tel paladin, si la trêve vient à se rompre !

Et celui qui parlait ainsi jeta en même temps un coup d'œil sur son compagnon ; celui-ci répondit par un de ces sourires en dessous qui animaient un moment sa physionomie, comme un éclair illumine un instant un ciel d'hiver.

Le jeune Écossais les regarda tour à tour ; et enfonçant son bonnet sur l'œil droit, en homme qui ne veut servir de jouet à personne :

— Mes maîtres, leur dit-il avec fermeté, et vous surtout qui êtes le plus âgé, et qui devriez être le plus sage, il faudra, je crois, que je vous apprenne qu'il n'est ni sage ni prudent de plaisanter à mes dépens. Le ton de votre conversation ne me plaît nullement. Je sais entendre la plaisanterie, souffrir une réprimande de la part d'un homme plus âgé que moi, et même l'en remercier quand je sens que je l'ai méritée ; mais je n'aime pas à être traité comme un enfant, quand Dieu sait que je me crois assez homme pour vous froter convenablement tous les deux, si vous me poussez à bout.

Celui à qui il s'adressait particulièrement semblait prêt à étouffer de rire en l'entendant parler ainsi. La main de son compagnon se portait de nouveau sur la garde de son épée, lorsque le jeune homme lui asséna sur le poignet un coup de bâton si bien appliqué qu'il lui eût été impossible de s'en servir. Cet incident ne fit qu'augmenter la bonne humeur de l'autre.

— Holà ! holà ! très vaillant Écossais ! s'écria-t-il pourtant ; par amour pour ta chère patrie ! Et vous, compère, point de regards menaçants. Pâques-Dieu ! il faut de la justice dans le commerce, et un bain peut servir de compensation pour un coup donné sur le poignet avec tant de grâce et d'agilité. Écoutez-moi, l'ami, ajouta-t-il en s'adressant au jeune étranger avec une gravité sérieuse qui lui imposa et lui inspira du respect en dépit de lui-même : plus de violence ; il ne serait pas sage de vous y livrer contre moi, et vous voyez que mon compère est suffisamment payé. Quel est votre nom ?

— Quand on me fait une question avec civilité, je puis y répondre de même, et je suis disposé à avoir pour vous le respect dû à votre âge, à moins que vous n'épuisiez ma patience par vos railleries. Ici, en France et en Flandre, on s'est amusé à m'appeler le *varlet* au sac de velours à cause du sac à faucon que je porte ; mais mon véritable nom, dans mon pays, est Quentin Durward.

— Durward ! et ce nom est-il celui d'un gentilhomme ?

— Depuis quinze générations. Et c'est ce qui fait que je ne me soucie pas de suivre une autre profession que celle des armes.

— Véritable Écossais ! j'en répons : surabondance de sang, surabondance d'orgueil, et grande pénurie de ducats. Eh bien, compère, marchez en avant et faites-nous préparer à déjeuner au Bosquet des Mûriers, car ce jeune homme fera autant d'honneur au repas qu'une souris affamée en ferait au fromage d'une ménagère. Et quant au Bohémien, écoute-moi.

Il lui dit quelques mots à l'oreille ; son compagnon n'y répondit que par un sourire d'intelligence qui avait quelque chose de sombre, et partit d'un assez bon pas.

— Eh bien, dit le premier au jeune Durward, maintenant nous allons faire route ensemble ; et en traversant la forêt, nous pourrons entendre la messe à la chapelle de Saint-Hubert ; car il n'est pas juste de s'occuper des besoins du corps avant d'avoir songé à ceux de l'âme.

Durward, en bon catholique, n'avait pas d'objection à faire à cette proposition, quoiqu'il eût probablement désiré commencer par faire sécher ses habits et prendre quelque nourriture. Le vieillard le conduisit à une petite chapelle cachée dans les bois, où ils entendirent fort dévotement une messe basse...

Quand la messe fut finie, ils sortirent ensemble de la chapelle, et l'inconnu dit à Durward :

— Nous sommes maintenant à peu de distance du village, et vous pouvez rompre le jeûne en toute sûreté de conscience. Suivez-moi.

Tournant sur la droite, et prenant un chemin qui montait graduellement, il recommanda à son compagnon d'avoir grand soin de ne pas s'écarter du sentier et d'en garder le milieu autant qu'il le pourrait.

Durward lui demanda pourquoi il lui recommandait cette précaution.

— C'est que nous sommes près de la cour, jeune homme ; et, Pâques-Dieu ! on ne marche pas dans cette région comme sur vos montagnes couvertes de bruyères. A l'exception du sentier que nous suivons, chaque toise de terrain est rendue dangereuse et presque impraticable par des pièges et des trappes armées de faux qui tranchent les membres du voyageur imprudent, comme la serpette du jardinier coupe une branche d'aubépine. Des pointes de fer vous traverseraient les pieds, et il y a des fosses assez profondes pour vous y ensevelir à jamais. Vous êtes maintenant dans l'enceinte du domaine royal, et nous allons voir tout à l'heure la façade du château.

— Si j'étais le roi de France, je ne me donnerais pas tant de peine pour placer autour de ma demeure des pièges et des trappes. Au lieu de cela, je tâcherais de gouverner si bien, que personne n'oserait en approcher avec de mauvaises intentions ; et quant à ceux qui y

viendraient avec des sentiments de paix et d'affection, plus le nombre en serait grand, plus j'en serais charmé.

Le compagnon de l'Écossais regarda autour de lui d'un air alarmé, et lui dit :

— Silence, sire varlet au sac de velours, silence ! car j'ai oublié de vous dire que les feuilles de ces arbres ont des oreilles, et qu'elles rapportent dans le cabinet du roi tout ce qu'elles entendent.

— Je m'en inquiète fort peu, répondit Quentin Durward ; j'ai dans la bouche une langue écossaise, et elle est assez hardie pour dire ce que je pense en face du roi Louis : que Dieu le protège ! Et quant aux oreilles dont vous parlez, si je les voyais sur une tête humaine, je les abattrais avec mon couteau de chasse.

CHAPITRE II

LE CHÂTEAU

TANDIS que Durward et sa nouvelle connaissance parlaient ainsi, ils arrivèrent vis-à-vis de la façade de Plessis-lez-Tours, château qui, même dans ces temps dangereux, où les grands étaient obligés de résider dans des places fortes, était remarquable par les précautions jalouses qu'on prenait pour en rendre l'accès difficile.

A partir de la lisière du bois où le jeune Écossais s'était arrêté avec son compagnon pour contempler cette résidence royale, s'étendait ou, pour mieux dire, s'élevait, quoique par une montée fort douce, une esplanade découverte, sur laquelle on ne voyait ni arbre, ni arbuste, à l'exception d'un chêne gigantesque, à demi mort de vieillesse. Cet espace avait été laissé ouvert, conformément aux règles de la fortification dans tous les siècles, afin que l'ennemi ne pût approcher des murs à couvert et sans être aperçu du haut du château, situé à l'extrémité de cette esplanade.

Le château était entouré de trois remparts extérieurs garnis de créneaux et de tourelles de distance en distance, et notamment à tous les angles. Le second mur s'élevait plus haut que le premier, et était construit de manière à commander celui-ci, si l'ennemi parvenait à s'en emparer ; il en était de même du troisième, qui formait la barrière intérieure. Autour du mur extérieur (ce dont le Français informa son compagnon, attendu qu'étant placés plus bas que le niveau des fondations ils ne pouvaient l'apercevoir), on avait creusé un fossé d'environ vingt pieds de profondeur, où l'eau arrivait au moyen d'une saignée qu'on avait faite au Cher, ou

plutôt à une de ses branches tributaires. Un second fossé régnait au pied du second mur ; un troisième défendait pareillement la dernière muraille, et tous trois étaient également de dimension peu ordinaire.

Dans l'intérieur de l'enceinte formée par le troisième mur, s'élevait le château, composé de bâtiments construits à différentes époques, dont le plus ancien était une tour noircie par le temps, qui semblait un géant éthiopien d'une taille démesurée ; l'absence de toute autre fenêtre plus grande que des barbacanes, pratiquées à distances inégales, pour servir à la défense de la forteresse, faisait naître, à l'approche de cette tour, cette sensation pénible qu'on éprouve en voyant un aveugle.

— Eh bien, jeune homme, dit le marchand, dites-moi si vous avez jamais vu un château aussi fort, et si vous pensez qu'il existe des gens assez hardis pour le prendre d'assaut ?

Durward était resté longtemps les yeux fixés sur cette forteresse, dont la vue l'intéressait à un tel point qu'il en oubliait que ses vêtements étaient mouillés. A la question qui venait de lui être faite, ses yeux étincelèrent, et son visage s'anima de nouvelles couleurs, semblable à un homme entreprenant qui médite un trait de hardiesse.

— C'est une place très forte et bien gardée, répondit-il ; mais il n'y a rien d'impossible pour les braves.

— Et en connaissez-vous dans votre pays qui y réussiraient ? demanda le vieillard d'un ton un peu dédaigneux.

— Je n'oserais l'affirmer ; mais il s'y trouve des milliers d'hommes qui, pour une bonne cause, ne reculeraient pas devant cette entreprise.

— Oui-da ! et vous vous comptez peut-être dans ce nombre ?

— Je ferais mal de me vanter quand il n'y a aucun danger ; mais mon père a fait un trait assez hardi, et son sang coule dans mes veines.

— Eh bien, vous pourriez trouver à qui parler, et même des compatriotes ; car les archers écossais de la garde du roi Louis sont en sentinelle sur ces murs...

trois cents gentilshommes des meilleures maisons de votre pays.

— En ce cas, si j'étais le roi Louis, je me confierais à ces trois cents gentilshommes écossais, j'abattrais ces murs pour combler les fossés ; j'appellerais près de moi mes pairs et mes paladins, et je vivrais en roi, faisant rompre des lances dans les tournois, donnant des festins le jour à mes nobles, dansant la nuit avec les dames, et ne craignant pas plus un ennemi qu'une mouche.

Son compagnon sourit encore ; et, tournant le dos au château, dont il lui dit qu'ils s'étaient un peu trop approchés, il le fit rentrer dans le bois, en prenant un chemin plus large et plus battu que le sentier par lequel ils étaient venus.

— Cette route, lui dit-il, conduit au village du Plessis, et, comme étranger, vous trouverez à vous y loger honorablement et raisonnablement. A environ deux milles plus loin, est la belle ville de Tours, qui donne son nom à cette riche et superbe province. Mais le village du Plessis, ou Plessis-du-Parc, comme on l'appelle à cause de la proximité du château du roi et du parc royal qui l'entoure, vous fournira un asile plus voisin et non moins hospitalier.

— Je vous remercie de vos renseignements, mon bon maître, mais mon séjour ici ne sera pas long, et si je trouve au village du Plessis, Plessis-le-Parc ou Plessis-l'Étang, un morceau de viande à manger et quelque chose de meilleur que de l'eau à boire, mes affaires y seront bientôt terminées.

— Je m'imaginai que vous aviez quelque ami à voir dans ces environs.

— C'est la vérité, le propre frère de ma mère.

— Et comment le nommez-vous ? Je vous le ferai chercher, car il ne serait pas prudent à vous de monter au château. On pourrait vous prendre pour un espion.

— Par la main de mon père, me prendre pour un espion ! Celui qui oserait me donner un nom pareil sentirait le froid du fer que je porte. Quant au nom de mon oncle, je n'ai nulle raison pour le cacher. Il se nomme Lesly. C'est un nom noble et honorable.

— Je n'en doute nullement ; mais il se trouve dans la garde écossaise trois personnes qui le portent.

— Mon oncle se nomme Ludovic Lesly.

— Mais parmi les trois Lesly deux portent le nom de Ludovic.

— On surnommait mon parent Ludovic à la cicatrice ; car nos noms de famille sont si communs en Écosse, que, lorsqu'on n'a pas de terre dont on puisse prendre le nom pour se distinguer, on porte toujours un sobriquet.

— Un nom de guerre, voulez-vous dire ? Mais je vois que le Lesly dont vous parlez est celui que nous surnommons *le Balafre*, à cause de la cicatrice qu'il porte sur la figure. C'est un brave homme et un bon soldat. Je désire pouvoir vous faciliter une entrevue avec lui, car il appartient à un corps dont les devoirs sont stricts, et ceux qui le composent sortent rarement du château, à moins que ce ne soit pour escorter la personne du roi. Et maintenant, jeune homme, répondez à une question. Je parie que vous désirez entrer, comme votre oncle, dans la garde écossaise. Si tel est votre projet, il est un peu hardi, d'autant plus que vous êtes fort jeune, et que l'expérience de quelques années est nécessaire pour remplir les hautes fonctions auxquelles vous aspirez.

— Il est possible que j'aie eu quelque idée semblable, mais, si cela est, la fantaisie en est passée.

— Que voulez-vous dire, jeune homme ? Parlez-vous avec ce ton de légèreté d'une garde dans laquelle les plus nobles de vos compatriotes sont jaloux d'être admis ?

— Je leur en fais mon compliment. Pour parler franchement, j'aurais assez aimé entrer au service du roi Louis ; mais, malgré les beaux habits et la bonne paye, je préfère le grand air à ces cages de fer qu'on voit là-haut ; à ces nids d'hirondelles, comme vous appelez ces espèces de boîtes à poivre. D'ailleurs, je vous avouerai que je n'aime pas un château dans les environs duquel on voit croître des chênes portant des glands semblables à celui que j'aperçois.

— Je devine ce que vous voulez dire, mais expliquez-vous plus clairement.

— Soit. Regardez ce gros chêne qui est à quelques portées de flèche du château : ne voyez-vous pas pendu à une branche de cet arbre un homme en jaquette grise pareille à la mienne ?

— C'est ma foi vrai ! Pâques-Dieu ! voyez ce que c'est que d'avoir des yeux jeunes ! J'apercevais bien quelque chose, mais je croyais que c'était un corbeau perché dans les branches. Au surplus, ce spectacle n'a rien de nouveau, jeune homme : quand l'été fera place à l'automne, qu'il y aura de longs clairs de lune et que les routes deviendront peu sûres, vous verrez accrochés à ce même chêne des groupes de dix et même de vingt glands semblables. Mais qu'importe ? chacun d'eux sert d'épouvantail pour effrayer les coquins ; et pour chaque drôle qui est suspendu de cette manière, l'honnête homme peut compter qu'il y a en France un brigand, un traître, un voleur de grand chemin, un pillard ou un oppresseur de moins. Vous devez y reconnaître, jeune homme, des preuves de la justice de notre souverain.

— Cela peut être ; pourtant, si j'étais le roi Louis, je les ferais pendre un peu plus loin de mon palais. Mais je crois que nous arrivons au village ; et j'espère vous y prouver que ni le bain que j'ai pris, ni le dégoût que j'ai éprouvé, ne m'ont ôté l'appétit pour déjeuner. Ainsi, mon bon ami, à l'hôtellerie, et par le plus court chemin... Cependant, un moment ; avant de recevoir de vous l'hospitalité, dites-moi quel est votre nom ?

— On me nomme maître Pierre. Je ne suis pas marchand de titres ; je suis un homme tout uni, qui a de quoi vivre de son bien : voilà comment on m'appelle.

— Maître Pierre, soit ! dit Quentin, je suis charmé qu'un heureux hasard nous ait fait faire connaissance ; car j'ai besoin de quelques mots de bon avis, et je sais en être reconnaissant.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, la tour de l'église et un grand crucifix de bois qui s'élevait au-dessus des arbres leur annonçaient qu'ils étaient à l'entrée du village.

Mais maître Pierre, se détournant un peu du chemin qui venait d'aboutir à une grande route, lui dit que l'auberge où il avait dessein de le conduire était dans

un endroit un peu écarté, et qu'on n'y recevait que des voyageurs de la meilleure espèce.

— Si vous désignez par là ceux qui voyagent avec la bourse la mieux garnie, dit le jeune Écossais, je ne suis pas de ce nombre, et j'aime autant avoir affaire à vos *escorcheurs* de la grande route qu'à ceux de votre hôtellerie.

— Vous oubliez, maître Quentin, puisque Quentin est votre nom, vous oubliez que je vous dois un déjeuner pour le bain que ma méprise vous a valu : c'est la pénitence de mon tort à votre égard.

— En vérité, j'avais oublié le bain, le tort et la pénitence, car mes vêtements se sont séchés sur moi, ou à peu près, en marchant. Cependant je ne refuserai pas votre offre obligeante, car j'ai dîné hier fort légèrement, et je n'ai pas soupé. Vous semblez être un vieux bourgeois respectable, et je ne vois pas pourquoi je n'accepterais pas votre courtoisie.

Cependant ils entrèrent dans une avenue étroite ombragée par de beaux ormes, au bout de laquelle une grande porte les conduisit dans la cour d'une auberge plus vaste qu'une auberge n'est ordinairement, et destinée au logement des nobles et des courtisans qui avaient quelque affaire au château voisin, où il était rare que Louis XI accordât un appartement à qui que ce fût de sa cour, excepté en cas de nécessité absolue.

Maître Pierre, sans appeler personne et sans même approcher de la principale entrée, leva le loquet d'une petite porte, et précéda son compagnon dans une grande salle. La flamme d'un fagot brillait dans la cheminée, près de laquelle tout était disposé pour un déjeuner solide.

CHAPITRE III

LE DÉJEUNER

Nous avons laissé notre jeune étranger en France, dans la situation la plus agréable où il se fût trouvé depuis son arrivée sur le territoire des anciens Gaulois. Le déjeuner, comme nous l'avons donné à entendre, était admirable. Il y avait un pâté de Périgord, dont la croûte magnifique s'élevait comme les remparts d'une grande capitale, et un ragoût exquis, avec cette petite pointe d'ail que les Gascons aiment, et que les Écossais ne haïssent point ; de plus, un jambon délicat qui avait naguère fait partie d'un noble sanglier de la forêt voisine de Montrichard. Le pain était aussi blanc que délicieux ; on voyait sur la table un de ces flacons de cuir qu'on appelait *bottrines*, et qui contenait environ deux pintes du meilleur vin de Beaune.

Tant de bonnes choses auraient, comme on dit, donné de l'appétit à un mort. Quel effet devaient-elles donc produire sur un jeune homme d'environ vingt ans, qui depuis deux jours (car il faut dire la vérité) n'avait presque vécu que des fruits à demi mûrs que le hasard lui avait fait trouver, et d'une ration assez modique de pain d'orge. Il se jeta d'abord sur le ragoût, et le plat fut bientôt vide. Il attaqua ensuite le superbe pâté, y fit une large entaille, et revint à la charge plus d'une fois, en l'arrosant de temps en temps d'un verre de vin, au grand étonnement de l'hôte, et au grand amusement de maître Pierre.

Celui-ci, surtout, probablement parce qu'il se trouvait avoir fait une meilleure action qu'il ne l'avait cru,

semblait enchanté de l'appétit du jeune Écossais ; son visage exprimait une sorte de bonne humeur qui allait jusqu'à la bienveillance, et toute différente de sa physionomie ordinaire, qui était froide, sévère et caustique.

De son côté, Quentin Durward, tout en employant son temps d'une manière si agréable, ne put s'empêcher de découvrir que les traits de l'homme qui le régalaient si bien, et qu'il avait d'abord trouvés si repoussants, gagnaient beaucoup quand celui qui les considérait était sous l'influence de quelques verres de vin de Beaune ; et ce fut avec un ton de cordialité qu'il reprocha à maître Pierre de rire de son appétit et de ne rien manger lui-même.

— Je fais pénitence, répondit maître Pierre ; et je ne puis prendre avant midi que quelques confitures et un verre d'eau ; puis, se tournant vers l'hôte, il ajouta : — Dites à la dame de là-haut de m'en apporter.

— Eh bien, continua-t-il quand l'aubergiste fut parti, vous ai-je tenu parole relativement au déjeuner que je vous avais promis ?

— C'est le meilleur que j'aie fait depuis que j'ai quitté Glen-Houlakin, répondit l'Écossais.

— Si le repas que vous venez de faire est de votre goût, les archers de la garde écossaise en font un aussi bon et peut-être meilleur tous les jours.

— Je n'en suis pas surpris. S'ils sont enfermés toute la nuit dans les échauguettes, ils doivent avoir le matin un terrible appétit.

— Et ils ont abondamment de quoi le satisfaire ; ils n'ont pas besoin, comme les Bourguignons, d'aller le dos nu, afin de pouvoir se remplir le ventre. Ils sont vêtus comme des comtes, et font ripaille comme des abbés.

— J'en suis bien aise pour eux.

— Et pourquoi ne pas prendre du service parmi eux, jeune homme ? Je suis sûr que votre oncle pourrait vous faire entrer dans la compagnie, dès qu'il y aura une place vacante ; et, je vous le dirai tout bas, j'ai moi-même quelque crédit, et je puis vous être utile : je présume que vous savez monter à cheval aussi bien que tirer de l'arc ?

— Tous ceux qui ont porté le nom de Durward sont aussi bons écuyers que qui que ce soit qui ait jamais appuyé son soulier ferré sur l'étrier, et je ne sais trop pourquoi je n'accepterais pas votre offre obligeante. La vie et l'habit sont deux choses indispensables ; mais cependant, voyez-vous, les hommes comme moi pensent à l'honneur, à l'avancement, à de hauts faits d'armes. Votre roi Louis, — que Dieu le protège, car il est ami et allié de l'Écosse ! mais il reste toujours dans ce château, ou ne fait qu'aller d'une ville fortifiée à une autre. Il gagne des cités et des provinces par des ambassades politiques, et non à la pointe de l'épée. Or, quant à moi, je suis de l'avis des Douglas, qui ont toujours tenu la campagne parce qu'ils aimaient mieux entendre le chant de l'alouette que le cri de la souris.

— Jeune homme, ne jugez pas si sévèrement les actions des souverains. Louis cherche à épargner le sang de ses sujets, mais il n'est pas avare du sien. Il a fait ses preuves de courage à Montlhéri.

— Oui, mais il y a de cela une douzaine d'années ou davantage ! Or, j'aimerais à suivre un maître qui voudrait conserver son honneur aussi brillant que son écusson, et qui serait toujours le premier au milieu de la mêlée.

— Pourquoi donc n'êtes-vous pas resté à Bruxelles avec le duc de Bourgogne ?

— C'est la vérité. Ma mauvaise étoile m'a fermé cette porte.

— Mais il ne manque pas de chefs qui braveront le diable, et sous lesquels un jeune étourdi peut trouver du service. Que pensez-vous, par exemple, de Guillaume de La Marck ?

— Quoi ! l'homme à la longue barbe, le sanglier des Ardennes ! Moi ! je servais un chef de pillards et d'assassins ; un brigand qui tuerait un paysan pour s'emparer de sa casaque ; qui massacre les prêtres et les pèlerins comme si c'étaient des chevaliers et des hommes d'armes ! Ce serait imprimer une tache ineffaçable sur l'écusson de mon père.

— Eh bien, mon jeune cerveau brûlé, si le *Sanglier*

vous paraît trop scrupuleux, pourquoi ne pas suivre le jeune duc de Gueldres ?

— Je suivrais plutôt le diable ! Que je vous dise un mot à l'oreille. C'est un fardeau trop pesant pour la terre. L'enfer s'ouvre déjà pour lui. On dit qu'il tient son père en prison, et qu'il a même osé le frapper. Pouvez-vous le croire ?

Maître Pierre parut un peu décontenancé en voyant l'horreur naïve avec laquelle le jeune Écossais parlait de l'ingratitude d'un fils, et il lui répondit :

— Vous ignorez, jeune homme, combien les liens du sang sont faibles pour les hommes d'un rang élevé.

Mais quittant le ton sentimental qu'il avait pris d'abord, il ajouta avec une sorte de gaieté :

— D'ailleurs, si le duc a battu son père, je vous réponds que ce père l'avait battu plus d'une fois : ainsi ce n'est qu'un solde de compte.

— Je suis surpris de vous entendre parler ainsi, dit le jeune Écossais en rougissant d'indignation. Une tête grise comme la vôtre devrait savoir mieux choisir ses sujets de plaisanterie. Si le vieux duc a battu son fils dans son enfance, il ne l'a point battu assez. Il aurait mieux valu qu'il le fît périr sous les verges que de le laisser vivre pour faire rougir toute la chrétienté du baptême d'un tel monstre !

— À ce compte, et de la manière dont vous épluchez le caractère des princes et des chefs, je crois que ce que vous avez de mieux à faire, c'est de devenir capitaine vous-même ; car où un homme si sage en trouvera-t-il un qui soit digne de lui commander ?

— Vous riez à mes dépens, maître Pierre, et peut-être avez-vous raison. Mais vous ne m'avez pas nommé un chef plein de vaillance, qui a de bonnes troupes à ses ordres, et sous lequel on pourrait prendre du service assez honorablement.

— Je ne devine pas qui vous voulez dire.

— Et qui serait-ce, sinon le noble Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol et grand connétable de France ?

— Écoutez-moi, mon jeune ami, vous à qui le pillage

paraît un tel crime : savez-vous bien que votre comte de Saint-Pol est celui qui a le premier donné l'exemple d'incendier les campagnes pendant la guerre, et qu'avant les honteuses dévastations qu'il a commises, les deux partis ménageaient les villages et les villes ouvertes qui ne faisaient pas résistance ?

— Sur ma foi, si la chose est ainsi, je commencerai à croire que pas un de ces grands hommes ne vaut mieux que l'autre, et que faire un choix parmi eux, c'est comme si l'on choisissait un arbre pour y être pendu.

Comme il parlait encore, la porte s'ouvrit, et une jeune fille paraissant avoir quinze ans apporta un plateau couvert d'une belle serviette de damas, sur lequel était un compotier rempli de ces prunes sèches pour lesquelles la ville de Tours a été renommée dans tous les temps. Il s'y trouvait aussi une coupe richement ciselée, espèce d'ouvrages que les orfèvres de cette ville exécutaient autrefois avec un art qui les distinguait de ceux des autres villes de France, et même de la capitale.

Mais la vue de la jeune personne qui tenait le plateau attira l'attention de Durward, beaucoup plus que les objets qui y étaient placés.

Il eut bientôt découvert qu'une profusion de longues tresses de beaux cheveux noirs, sans autre ornement qu'une guirlande de feuilles de lierre, formaient un voile naturel autour de son visage, dont les traits réguliers, les yeux noirs et l'air pensif, auraient pu rappeler la mélancolique Melpomène ; mais il y avait sur ses joues une nuance de carmin, et sur ses lèvres et dans son regard un sourire qui portait à croire que la gaieté n'était pas étrangère à une physionomie si séduisante, quoique ce ne fût pas son expression la plus habituelle.

— Que veut dire ceci, Jacqueline ? dit maître Pierre dès qu'elle entra. N'avais-je pas demandé que dame Perrette m'apportât ce dont j'avais besoin ? Pâques-Dieu ! est-elle ou se croit-elle trop grande dame pour me servir ?

— Ma mère est mal à l'aise, répondit Jacqueline à la hâte et du ton le plus humble ; elle ne se porte pas bien, et garde la chambre.

— Elle la garde seule, j'espère ! s'écria maître Pierre avec une sorte d'emphase ; je suis *un vieux routier*, et ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire par une maladie prétendue.

A ces paroles Jacqueline pâlit, et chancela même ; car il faut avouer que le ton et le regard de maître Pierre, toujours durs, caustiques et désagréables, devenaient sinistres et alarmants quand ils exprimaient la colère et le soupçon.

La galanterie de notre jeune montagnard prit l'éveil sur-le-champ, et il s'approcha de Jacqueline pour la soulager du fardeau qu'elle portait, et qu'elle lui remit d'un air pensif, en jetant sur le bourgeois en courroux un regard timide et inquiet. Il eût été contre nature de résister à l'expression de ces yeux tendres qui semblaient implorer la compassion ; et maître Pierre lui dit, non plus d'un air de mécontentement, mais avec autant de douceur que sa physionomie pouvait en exprimer :

— Je ne te blâme pas, Jacqueline ; car tu es trop jeune pour être déjà ce qu'il est dur de penser que tu dois être un jour... fausse et perfide comme tout le reste de ton sexe frivole. Personne n'est parvenu à l'âge d'homme sans avoir été à portée de vous connaître toutes, et voici un cavalier écossais qui te dira la même chose.

Jacqueline jeta les yeux un instant sur le jeune étranger, comme pour obéir à maître Pierre ; mais ce regard, quelque rapide qu'il fût, parut à Durward un appel touchant à sa générosité. Avec l'empressement d'un jeune homme, et le respect romanesque pour le beau sexe que lui avait inspiré son éducation, il répondit à l'instant qu'il jetterait le gant du combat à tout antagoniste de son rang et de son âge qui oserait dire que des traits semblables à ceux qu'il voyait pouvaient ne pas être animés par l'âme la plus pure.

Les joues de la jeune fille se couvrirent d'une pâleur mortelle, et elle jeta un regard craintif sur maître Pierre, à qui la bravade du jeune Écossais parut n'inspirer qu'un sourire de mépris plutôt que d'approbation.

Quentin, dont la seconde pensée corrigeait ordinairement la première, rougit d'avoir prononcé quelques mots qui pouvaient passer pour une fanfaronnade devant un vieillard pacifique par état ; et, se condamnant à une sorte de réparation aussi juste que proportionnée à sa faute, il résolut de supporter patiemment le ridicule qu'il avait mérité. Il présenta à maître Pierre le plateau dont il s'était chargé, en rougissant et avec un air d'embarras qu'il cherchait vainement à cacher.

— Vous êtes un jeune fou, lui dit maître Pierre ; et vous ne connaissez pas mieux les femmes que les princes, dont Dieu, ajouta-t-il en faisant dévotement le signe de la croix, tient les cœurs dans sa main droite.

Et, souriant, il dit à Jacqueline en passant la main sur ses longs cheveux :

— Ce jeune homme me servira, Jacqueline ; tu peux te retirer. Je dirai à ta négligente mère qu'elle a tort de t'exposer aux regards sans nécessité.

— C'était seulement pour vous servir, répondit la jeune fille ; j'espère que vous ne serez pas mécontent de votre parente, puisque...

— Pâques-Dieu ! s'écria maître Pierre en l'interrompant d'un ton vif, mais sans dureté, avez-vous envie de discuter avec moi, ou restez-vous ici pour regarder ce jeune homme ? Retirez-vous. Il est noble ; il suffira pour me servir.

Jacqueline sortit.

— N'est-ce pas une charmante créature ? dit maître Pierre en levant la tête et fixant un regard ferme sur Quentin. Elle figurerait bien à la table d'un honnête bourgeois ; mais cela a reçu une mauvaise éducation ; cela a une origine basse.

Quentin se sentit déconcerté, et il était disposé à se mettre en courroux, sans trop savoir pourquoi, contre ce vieillard, pour l'avoir informé que cette créature enchanteresse n'était ni plus ni moins que ce que ses occupations annonçaient : une servante d'auberge, une servante d'un ordre supérieur, à la vérité (une nièce peut-être ou une parente de l'aubergiste), mais une servante enfin, obligée de se conformer à l'humeur de

tous les hôtes, et particulièrement à celle de ce maître Pierre, qui paraissait être assez fantasque et assez riche pour vouloir que ses caprices devinssent autant de lois.

Cependant maître Pierre semblait se livrer de nouveau à une rêverie dont il ne sortit que pour faire dévotement le signe de la croix, après quoi il mangea quelques prunes et un biscuit. Il fit signe ensuite à Quentin de lui donner la coupe dont nous avons déjà parlé ; mais comme celui-ci la lui présentait, il ajouta avant de la prendre :

— Vous m'avez dit que vous êtes noble, je crois ?

— Sans doute, je le suis, répondit l'Écossais, si quinze générations suffisent pour cela. Je vous l'ai déjà dit. Mais ne vous gênez pas, maître Pierre : on m'a toujours appris que le devoir du plus jeune est de servir le plus âgé.

— Excellente maxime, répondit le marchand en recevant la coupe que Quentin lui présentait, et en y versant de l'eau d'une aiguière qui semblait de même métal.

Cependant maître Pierre, ayant vidé sa coupe, dit à son compagnon :

— D'après le goût que vous avez montré pour le vin de Beaune, je m'imagine que vous n'êtes pas tenté de me faire raison avec la liqueur que je viens de boire. Mais j'ai sur moi un élixir qui peut changer en vin délicieux l'eau qui sort du rocher.

Tout en parlant ainsi, il prit dans son sein une grande bourse de peau de phoque, et en fit tomber une pluie de petites pièces d'argent, jusqu'à ce qu'il eût rempli à moitié la coupe, qui n'était pas des plus larges.

— Vous devez plus de reconnaissance à votre patron saint Quentin et à saint Julien, que vous ne semblez le penser, jeune homme, dit alors maître Pierre, et je vous conseille de faire quelques aumônes en leur nom. Restez dans cette hôtellerie jusqu'à ce que vous ayez vu votre parent le Balafre, qui sera relevé de garde ce soir. J'aurai soin de le faire informer qu'il peut vous trouver ici, car j'ai affaire au château.

Quentin Durward ouvrait la bouche pour s'excuser d'accepter le présent que lui offrait la libéralité de son

nouvel ami ; mais maître Pierre, fronçant ses gros sourcils, se redressant, et prenant un air plus imposant qu'il ne l'avait encore fait, lui dit d'un ton d'autorité :

— Point de réplique, jeune homme, et faites ce qui vous est ordonné.

A ces mots, il sortit de l'appartement et fit signe à Quentin qu'il ne devait pas le suivre.

Le jeune Écossais resta stupéfait, ne sachant que penser de tout ce qui venait de lui arriver. La résolution à laquelle il s'arrêta fut peut-être la plus sage qu'il pût prendre dans la circonstance ; c'était de se laisser guider par les conseils de son oncle. En attendant, il mit l'argent dans son sac de velours, et appela l'hôte pour lui dire d'emporter la coupe d'argent, et pour lui faire en même temps quelques questions sur ce marchand si libéral, et qui savait si bien prendre un ton d'autorité.

Le maître de la maison arriva à l'instant ; et, s'il ne fut pas très communicatif, au moins fut-il moins silencieux qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Il refusa positivement de prendre la coupe d'argent. Il n'en avait aucun droit, lui dit-il : elle appartenait à maître Pierre, qui en avait fait présent à celui à qui il venait de donner à déjeuner.

— Et qui est ce maître Pierre, qui fait de si beaux présents aux étrangers ? lui demanda Quentin en l'interrompant.

— Qui est maître Pierre ? répéta l'hôte avec lenteur.

— Sans doute, dit Durward d'un ton vif et impérieux. Quel est ce maître Pierre qui se donne des airs d'être si libéral, et qui est cette espèce de boucher qu'il a envoyé en avant pour ordonner le déjeuner ?

— Ma foi, monsieur, quant à ce qu'est maître Pierre, vous auriez dû lui faire cette question à lui-même ; et, pour celui qui est venu donner ordre de préparer le déjeuner, Dieu nous préserve de faire connaissance de plus près avec lui.

— Il y a quelque mystère dans tout cela ! Ce maître Pierre m'a dit qu'il était marchand.

— S'il vous l'a dit, c'est que c'est la vérité.

— Et quel genre de commerce fait-il ?

— Oh ! un très beau commerce. Entre autres choses, il a établi ici des manufactures de soieries qui peuvent le disputer à ces riches étoffes que les Vénitiens apportent de l'Inde et du Cathay. Vous avez vu de grandes plantations de mûriers en venant ici : elles ont été faites par ordre de maître Pierre pour nourrir les vers à soie.

— Et cette jeune personne qui a apporté ce plateau, qui est-elle, mon cher ami ?

— Ma locataire, ainsi qu'une tutrice plus âgée, qui est quelque tante ou quelque cousine, à ce que je pense.

— Et êtes-vous dans l'usage d'employer vos locataires à servir vos hôtes ? J'ai remarqué que maître Pierre ne voulait rien recevoir ni de votre main ni de celle de votre garçon.

— Les gens riches ont leurs fantaisies, parce qu'ils peuvent les payer. Ce n'est pas la première fois que maître Pierre a trouvé le moyen de se faire servir par des nobles.

Le jeune Écossais se trouva un peu offensé de cette observation ; mais, dissimulant son humeur, il demanda à son hôte s'il pouvait avoir un appartement chez lui pour la journée, et peut-être pour plus longtemps.

— Sans contredit, et pour tout le temps que vous le désirerez.

— Et, comme je vais loger sous le même toit que ces deux dames, pourrait-il m'être permis de leur présenter mes respects ?

— Je n'en sais trop rien. Elles ne sortent point, et ne reçoivent aucune visite.

— A l'exception de celles de maître Pierre, sans doute ?

— Il ne m'est permis de citer aucune exception, répondit l'aubergiste avec une assurance respectueuse.

Quentin avait une idée assez haute de son importance, si l'on considère le peu de moyens qu'il avait pour la soutenir. Un peu mortifié par la réponse de l'hôte, il n'hésita pas à se prévaloir d'un usage assez commun dans ce siècle.

— Portez à ces dames, lui dit-il, un flacon de *vernats* ; offrez-leur mes très humbles respects, et dites-leur que Quentin Durward, de la maison de Glen-Houlakin,

honorable chevalier écossais, et logeant en ce moment, comme elles, dans cette hôtellerie, leur demande la permission de leur présenter personnellement ses hommages.

L'hôte sortit, revint presque au même instant, et annonça que les dames offraient leurs remerciements au cavalier écossais, ne croyaient pas devoir accepter le rafraîchissement offert, et regrettaient de ne pouvoir recevoir sa visite : leur séjour dans l'hôtellerie devait rester secret.

Quentin se mordit les lèvres ; puis se versant un coup du *vernat* qu'on avait refusé, et que l'hôte avait placé sur la table, il dit en lui-même :

— Par la messe ! voilà un pays bien étrange. Des marchands et des ouvriers y ont les manières et la munificence de grands seigneurs, et de petites filles qui tiennent leur cour dans un cabaret, se donnent des airs comme si elles étaient des princesses déguisées ! Je reverrai pourtant cette belle aux sourcils noirs, ou les choses iraient bien mal.

Ayant pris cette sage résolution, il demanda à être conduit dans l'appartement qui lui était destiné.

L'aubergiste le fit monter par un escalier tournant qui aboutissait à une galerie sur laquelle donnaient plusieurs portes, comme celles des cellules d'un couvent. L'hôte s'arrêta au bout de la galerie, choisit une clef dans le trousseau qu'il portait à sa ceinture, ouvrit une porte, et montra à Durward une chambre formant l'intérieur d'une tourelle. Elle était étroite à la vérité, mais fort propre, un peu écartée des autres, garnie d'un fort beau lit, et de meubles fort supérieurs à ceux qu'on trouve ordinairement dans les auberges ; elle lui parut, au total, un petit palais.

— J'espère, monsieur, que vous trouverez votre appartement agréable, lui dit l'hôte en se retirant. C'est un devoir pour moi de satisfaire tous les amis de maître Pierre.

— L'heureux plongeon que j'ai fait ce matin ! s'écria Quentin, qui, en parlant ainsi, pirouetta de contentement dans sa chambre, dès que l'hôte fut parti. C'est un véritable déluge de bonne fortune.

En parlant ainsi, il s'approcha de la petite fenêtre qui éclairait sa chambre. Comme la tourelle s'avancait considérablement au delà de la ligne du bâtiment, on découvrait non seulement le joli jardin assez étendu de l'auberge, mais encore une plantation de mûriers. En détournant les yeux de ces objets éloignés, on découvrait, directement le long du mur, une seconde tourelle éclairée par une fenêtre qui faisait face à celle où notre héros se trouvait en ce moment. Par la croisée entr'ouverte, Quentin aperçut, suspendu à la paroi, un luth à moitié caché sous un léger voile de soie verte. Se cachant avec soin derrière la muraille, il avança la tête avec précaution, et se contenta de regarder à travers les barreaux d'une jalousie : ce fut à tous ces soins réunis que ses yeux eurent le plaisir de voir un joli bras, blanc de lis et fait au tour, prendre l'instrument suspendu ; et au bout de quelques moments, ses oreilles partagèrent la récompense de son adroite manœuvre.

L'habitante de la petite tourelle, la propriétaire du luth et du voile, chanta précisément un petit air tel que ceux que nous supposons généralement que chantaient les grandes dames du temps de la chevalerie, tandis que les chevaliers et les troubadours les écoutaient en soupirant.

Cette chanson, chantée par une voix douce et mélodieuse, produisit un effet puissant sur Quentin. Le visage de celle qui chantait ne pouvait être reconnu qu'imparfaitement ; ce qui jetait sur cette scène comme un charme de mystère.

A la fin du second couplet, Durward ne put s'empêcher de se montrer un peu plus à découvert, en faisant une tentative pour mieux voir la sirène qui l'enchantait. La musique cessa à l'instant ; la fenêtre se ferma, un rideau fut tiré, et l'on mit fin par là aux observations du voisin de la seconde tourelle.

Quentin fut aussi mortifié que surpris des suites de sa précipitation ; mais il se consola par l'espoir que la dame au luth n'abandonnerait pas si facilement un instrument dont elle jouait si bien, et qu'elle ne serait pas assez cruelle pour se priver de l'air pur et du plaisir

d'ouvrir sa croisée, dans l'intention peu généreuse de jouir seule des doux sons de sa voix ; peut-être même qu'un peu de vanité personnelle vint se mêler à ces réflexions consolantes.

Tandis que Quentin faisait ces réflexions, un garçon d'auberge vint l'informer qu'un cavalier demandait à lui parler.

CHAPITRE IV

L'HOMME D'ARMES

LE cavalier qui attendait Quentin Durward dans l'appartement où il avait déjeuné, était un de ceux dont Louis XI avait dit depuis longtemps qu'ils tenaient entre leurs mains la fortune de la France, parce que c'était à eux qu'il avait confié la garde de sa personne royale.

Ce corps célèbre, qu'on nommait les archers de la garde écossaise, avait été formé par Charles VI.

Chacun d'eux avait le grade et les honneurs de gentilhomme, et leurs fonctions, en les approchant de la personne du roi, leur donnaient de l'importance à leurs propres yeux, comme à ceux de tous les Français. Ils étaient armés, équipés et montés somptueusement, et chacun avait le droit d'entretenir un écuyer, un page, un varlet, et deux serviteurs dont l'un était nommé *le coutelier*, d'après le grand couteau qu'il portait pour dépêcher ceux que son maître avait renversés dans la mêlée. Avec cette suite, et un équipage qui y répondait, un archer de la garde écossaise était un homme de qualité et d'importance ; et comme les places vacantes étaient ordinairement accordées à ceux qui avaient appris le service en qualité de pages ou de varlets, on envoyait souvent les cadets des meilleures familles d'Écosse servir sous quelque ami ou quelque parent, jusqu'à ce qu'il se présentât une chance d'avancement.

Le coutelier et son compagnon n'étant pas nobles, et par conséquent ne pouvant prétendre à cette promotion, se recrutaient parmi les gens de qualité inférieure ; mais, comme ils avaient une bonne paye, leurs maîtres trou-

vaient aisément parmi leurs concitoyens errants des hommes aussi braves que pleins de force pour les servir en cette qualité.

Ludovic Lesly, ou, comme nous l'appellerons plus fréquemment, le Balafré, car c'était sous ce nom qu'il était généralement connu en France, était un homme de près de six pieds, robuste ; les traits déjà peu gracieux de son visage semblaient encore plus durs par suite d'une énorme cicatrice qui partait du haut du front, passait tout à côté de l'œil droit, traversait la joue, et se terminait au bas de l'oreille. Cette suture profonde était tantôt écarlate, tantôt pourpre, quelquefois presque noire.

Son costume et ses armes étaient splendides. Il portait la toque écossaise, surmontée d'un panache, avec une vierge d'argent en guise de cocarde. Cet ornement avait été donné par le roi à la garde écossaise, parce que dans un de ses accès de piété superstitieuse il avait consacré les épées de cette troupe au service de la sainte Vierge. Le hausse-col du Balafré, ses brassards et ses gantelets, étaient du plus bel acier damasquiné en argent ; et son haubert, ou sa cotte de mailles, brillait comme la gelée d'une matinée d'hiver sur la bruyère. Il portait un surtout flottant, ou casaque de velours blanc, ouvert sur les côtés comme l'habit d'un héraut, et ayant par devant et par derrière une grande croix blanche brodée en argent. Ses cuissards et ses genouillères étaient aussi de mailles, et ses souliers étaient couverts en acier. Un poignard à lame large et bien affilée, qu'on nommait *miséricorde de Dieu*, était attaché à son côté droit ; un baudrier richement brodé, passé sur son épaule, soutenait un grand sabre ; mais, pour plus de commodité, il tenait à la main en ce moment cette arme pesante, que les règles de son service ne lui permettaient jamais de quitter.

Quoique Durward, de même que tous les jeunes Écossais de ce temps, eût été habitué de bonne heure aux armes et à la guerre, il pensa qu'il n'avait jamais vu un homme d'armes d'un air plus martial et plus complètement équipé que celui qui l'embrassa en ce moment ; et c'était le frère de sa mère, Ludovic Lesly-le-Balafré. Cependant l'expression d'une physionomie qui n'était

rien moins que prévenante pensa presque le faire reculer, tandis que son cher oncle, lui caressant les deux joues l'une après l'autre avec ses moustaches rudes, félicitait son neveu de son arrivée en France, et lui demandait en même temps quelles nouvelles il apportait d'Écosse.

— Rien de bon, mon cher oncle, répondit Durward ; mais je suis charmé de voir que vous m'avez reconnu si aisément.

— Je t'aurais reconnu, mon garçon, dit le Balafré, quand je t'aurais rencontré dans les landes de Bordeaux monté sur des échasses. Mais assieds-toi, assieds-toi, et si tu as de mauvaises nouvelles à m'apprendre, nous aurons du vin pour nous aider à les supporter. — Holà, notre bon hôte ! du vin, du meilleur, et à l'instant.

L'accent écossais était alors familier dans les tavernes des environs du Plessis ; dès qu'on l'entendit, on obéit avec une promptitude sans égale et la précipitation de la crainte. Un flacon de vin de Champagne fut bientôt placé entre l'oncle et le neveu. L'oncle s'en versa un grand verre, tandis que le neveu n'en prit que la moitié d'un, pour répondre à la politesse de son parent, en lui faisant observer qu'il avait déjà bu du vin le matin.

— Cette excuse serait bonne dans la bouche de ta sœur, mon neveu, dit le Balafré ; il ne faut pas craindre ainsi la bouteille, si tu veux avoir de la barbe au menton et devenir un bon soldat. Mais voyons, déboutonnez-vous ; que dit le courrier d'Écosse ? donnez-moi des nouvelles de Glen-Houlakin. Comment se porte ma sœur ?

— Elle est morte, bel oncle, répondit Quentin douloureusement.

— Morte ! répéta son oncle, d'un ton qui annonçait plus de surprise que d'affliction ; comment diable ! Elle était de cinq ans plus jeune que moi, et je n'ai jamais eu même un mal de tête, si ce n'est après deux ou trois jours de ripaille. Ainsi donc ma pauvre sœur est morte ! Et votre père, mon neveu, est-il remarié ?

— Hélas ! mon cher oncle, il y avait près d'un an que ma mère était veuve quand elle mourut. Lorsque Glen-

Houlakin fut attaqué par les Ogilvies, mon père, mes deux oncles, mes deux frères aînés, sept de nos parents, le ménestrel, l'intendant et six autres de nos gens furent tués en défendant le château. Il ne reste pas un seul foyer ni pierre sur pierre dans tout Glen-Houlakin.

— Par la croix de saint André ! c'est ce que j'appelle un véritable sac. Oui, ces Ogilvies ont toujours été de fâcheux voisins pour Glen-Houlakin. C'est une mauvaise chance ; mais c'est le destin de la guerre... le destin de la guerre ! Et quand ce désastre arriva-t-il, beau neveu ?

En faisant cette question, il avala un grand verre de vin, et il secoua la tête d'un air solennel quand son neveu lui répondit qu'il y avait eu un an à la Saint-Jude que toute sa famille avait péri.

— André ! holà ! André, cria le Balaféré.

André, son coutelier, entra sur-le-champ. Otant de son cou sa chaîne d'or, le Balaféré en arracha, avec les dents, environ la longueur de quatre pouces à l'un des bouts, et remit ce fragment à André.

— Portez ceci de ma part, lui dit-il, à mon joyeux compère le père Boniface, moine de Saint-Martin. Dites-lui que mon frère, ma sœur et plusieurs autres de mes parents sont morts et partis pour l'autre monde, et que je le prie de dire des messes pour le salut de leurs âmes autant qu'il en pourra dire pour ce bout de chaîne d'or ; et s'il faut quelque chose de plus pour les tirer du purgatoire, qu'il le fasse à crédit. Et, écoutez-moi, comme c'étaient des gens vivant bien et n'étant souillés par aucune hérésie, il peut se faire qu'ils aient déjà un pied hors du purgatoire ; et en ce cas, voyez-vous, je désire qu'il emploie cet or en malédictions contre une race appelée les Ogilvies. Vous me comprenez bien ?

André répondit par un signe de tête affirmatif.

— Mais prends bien garde, continua le Balaféré, qu'aucun de ces chaînons ne trouve le chemin d'un cabaret avant que le moine y ait touché ; car si cela t'arrive, j'userai sur ton dos tant de sangles et de courroies, qu'il ne te restera pas plus de peau qu'à saint Barthélemy. Attends, je vois que tu couves des

yeux ce flacon de vin ; eh bien, tu ne partiras pas sans y avoir goûté.

A ces mots il lui en versa une rasade, et le coutelier, après avoir bu, partit pour exécuter ses ordres.

— Et maintenant, mon neveu, dites-moi ce que vous devîntes dans cette fâcheuse affaire.

— Je combattis avec ceux qui étaient plus âgés et plus vigoureux que moi, jusqu'à ce qu'ils eussent tous succombé, et je reçus une cruelle blessure ; mais les Ogilvies finirent par se lasser du carnage, et quand on remarqua qu'il me restait un souffle de vie, ma mère obtint, à force de prières, qu'on ne me la ravirait pas. Un savant moine d'Aberbrothock, qui était par hasard au château lors de l'attaque, et qui pensa périr lui-même dans la mêlée, obtint la permission de bander ma blessure et de me faire transporter en lieu de sûreté ; mais ce ne fut que sur la parole que ma mère et lui donnèrent, que je me ferais moine.

— Moine ! s'écria son oncle, par saint André ! Ainsi donc, beau neveu, vous deviez être moine ! Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Pour que la maison de mon père s'éteignît dans le cloître ou dans la tombe.

— Je vois, je comprends ; rusés coquins ! oui, très rusés ! Ils auraient pu se tromper dans leurs calculs pourtant ; car, voyez-vous, beau neveu, je me souviens du chanoine Robersart, qui avait prononcé ses vœux, et qui sortit ensuite du cloître et devint capitaine de troupes franches. Mais continuez votre histoire.

— J'ai peu de choses à y ajouter, si ce n'est que, regardant ma pauvre mère comme en quelque sorte responsable pour moi, je pris l'habit de novice, je me soumis aux règles du cloître, et j'appris même à lire et à écrire.

— A lire et à écrire ! s'écria-t-il ; je ne puis le croire : jamais un Durward, que je sache, ne put écrire son nom, et un Lesly pas davantage. C'est du moins ce que je puis garantir pour un de ces derniers ; je ne suis pas plus en état d'écrire que de voler dans les airs. Mais, au nom de saint Louis, comment vous ont-ils appris tout cela ?

— Ce qui me paraissait d'abord difficile est devenu plus aisé avec le temps. Ma blessure et la grande perte de sang qui en avait été la suite m'avaient fort affaibli ; je désirais faire plaisir à mon sauveur, le père Pierre, de sorte que je m'appliquai de bon cœur à ma tâche ; mais, après avoir languï plusieurs mois, ma bonne mère mourut ; et comme ma santé était alors parfaitement rétablie, je communiquai à mon bienfaiteur, qui était le sous-prieur du couvent, ma répugnance à prononcer les vœux. Il fut alors décidé entre nous que, puisque ma vocation ne m'appelait pas au cloître, j'irais chercher fortune dans le monde ; mais que, pour mettre le sous-prieur à l'abri du courroux des Ogilvies, mon départ aurait l'air d'une fuite : pour y donner plus de vraisemblance, j'emportai avec moi un faucon de l'abbé ; mais je reçus une permission régulière de départ, écrite et signée par lui, comme je puis en justifier.

— Voilà qui est bien, parfaitement bien. Notre roi s'inquiétera fort peu que tu aies volé un faucon ; mais il a en horreur tout ce qui ressemble à un moine qui a jeté le froc aux orties. Et je présume que le trésor que tu portes avec toi ne te gêne pas pour marcher ?

— Seulement quelques pièces d'argent, bel oncle ; car je dois être franc avec vous.

— Diable ! c'est là le pis ! Mais, quoique je ne fasse jamais de grandes épargnes sur ma paye, parce que, dans ces temps dangereux, ce serait être malavisé de garder beaucoup d'argent sur soi, j'ai toujours quelque bijou en or que je porte pour l'ornement de ma personne, une chaîne par exemple, parce qu'au besoin on peut en détacher quelques chaînons. Mais vous me demanderez, beau neveu, comment je puis me procurer des babioles de cette espèce, ajouta le Balafre en secouant sa chaîne d'un air de triomphe ; on ne les trouve pas suspendues à tous les buissons ; mais vous pouvez en gagner de semblables de la même manière que j'ai gagné celle-ci, au service du bon roi de France, où il y a toujours une fortune à trouver, pourvu qu'on ait l'esprit de la chercher. Il ne s'agit pour cela que de risquer sa vie ou ses membres.

— J'ai entendu dire, répondit Quentin, qui voulait

éviter de prendre une détermination avant d'être mieux instruit, que le duc de Bourgogne tient un plus grand état de maison que le roi de France, et qu'il y a plus d'honneur à gagner sous ses bannières ; tandis que le roi Très Chrétien n'emploie pour gagner ses victoires que la langue de ses ambassadeurs.

— Vous parlez comme un jeune insensé, beau neveu : et pourtant je crois que, lors de mon arrivée ici, j'étais aussi simple que vous. Je ne pouvais me représenter un roi que comme un homme assis sous un dais magnifique, faisant bonne chère avec ses grands vassaux, avec une grande couronne d'or sur le front, ou chargeant à la tête de ses troupes. Mais, un mot à l'oreille, mon garçon : c'est la politique, la politique qui fait tout. Notre roi a trouvé le secret de se battre avec les épées des autres, et de prendre dans leurs bourses de quoi payer ses soldats.

— Mais vous ne répondez pas à mon objection, bel oncle. Puisqu'il faut que je serve en pays étranger, je voudrais servir quelque part où une action d'éclat, si j'avais le bonheur d'en faire une, pût me faire distinguer.

— Je vous comprends, beau neveu, je vous comprends assez bien ; mais vous n'êtes pas mûr pour cette sorte d'affaires. Le duc de Bourgogne est une tête chaude, un homme impétueux, un cœur doublé de fer : il charge à la tête de ses nobles et de ses chevaliers de l'Artois et du Hainaut ; mais c'est à eux que vont toutes les récompenses. Il n'en revient aucune part à l'étranger. Voici, au contraire, comment parle le roi Louis : « Mon bon paysan, songez à votre charrue, à votre houe, à votre herse, à votre serpette, à tous vos instruments de culture ; voici un brave Écossais qui se battra pour vous, et vous n'aurez que la peine de le payer. Et vous, sérénissime duc, illustre comte, très puissant marquis, enchaînez votre bouillant courage jusqu'à ce qu'on en ait besoin, car il est sujet à se tromper de chemin et à vous nuire à vous-même ; voici mes compagnies franches, mes gardes françaises, voici par-dessus tout mes archers écossais et mon brave Ludovic le Balafre ; ils se battront aussi bien et mieux que vous dont la valeur indisciplinée

fit perdre à vos pères les batailles de Crécy et d'Azincourt. » Or, ne voyez-vous pas, beau neveu, dans lequel de ces deux états un cavalier de fortune doit tenir le plus haut rang et parvenir au plus haut degré d'honneur ?

— Je crois que je vous entends, bel oncle ; mais, à mon avis, il ne peut y avoir d'honneur à gagner là où il n'y a pas de risque à courir. Je vous demande pardon ; mais il me semble que c'est une vie d'indolent et de paresseux, que de monter la garde autour d'un vieillard à qui personne ne songe à nuire, et de passer les jours d'été et les nuits d'hiver sur le haut des murailles, enfermé dans une échauguette. Mon oncle ! mon oncle ! c'est rester sur le perchoir comme le faucon qu'on ne mène jamais en chasse.

— Par saint Martin de Tours, le jeune homme a du feu ; on reconnaît en lui le sang des Lesly. C'est moi trait pour trait, avec un grain de folie de plus. Écoutez-moi, mon neveu : vive le roi de France ! A peine se passe-t-il un jour sans qu'il ait à donner à quelqu'un de nous quelque commission qui peut lui rapporter honneur et profit. Ne croyez pas que toutes les actions les plus braves et les plus dangereuses se fassent à la lumière du jour. Je pourrais vous citer quelques faits d'armes, tels que des châteaux pris d'assaut, des prisonniers enlevés, et d'autres semblables, pour lesquels quelqu'un dont je tairai le nom a couru plus de dangers et gagné plus de faveurs qu'aucun des enragés qui suivent l'enragé duc de Bourgogne. Et pendant qu'on est ainsi occupé, s'il plaît à Sa Majesté de se tenir à l'écart et dans le lointain, qu'importe ? Il n'en a que plus de liberté d'esprit pour apprécier les aventuriers qu'il emploie, et les récompenser dignement. Il juge mieux leurs dangers et leurs faits d'armes que s'il y avait pris part personnellement.

Quentin garda le silence quelques instants, et dit ensuite en baissant la voix, mais d'un ton expressif :

— Le bon père Pierre avait coutume de dire qu'il pouvait y avoir beaucoup de danger dans les actions par lesquelles on n'acquiert que peu de gloire. Je n'ai pas

besoin de vous dire, bel oncle, que je suppose toutes ces commissions honorables.

— Pour qui me prenez-vous, beau neveu ? s'écria le Balafre d'un ton un peu sévère. Il est vrai que je n'ai pas été élevé dans un cloître, et que je ne sais ni lire ni écrire ; mais je suis le frère de votre mère, je suis un loyal Lesly. Pensez-vous que je sois homme à vous engager à faire quelque chose indigne de vous ? Le meilleur chevalier de toute la France, Duguesclin lui-même, s'il vivait encore, se ferait honneur de compter mes hauts faits parmi les siens. Mais j'entends la cloche de Saint-Martin, il faut que je retourne au château. Adieu, passez le temps joyeusement, et demain, à huit heures, présentez-vous au pont-levis, et demandez-moi à la sentinelle. Vous verrez le roi, et vous apprendrez à le juger par vous-même. Adieu !

A ces mots, le Balafre partit à la hâte, oubliant, dans sa précipitation, de payer le vin qu'il avait demandé.

Durward prit le parti d'aller faire une promenade solitaire sur les bords du Cher au cours rapide, après avoir eu soin de demander à l'hôte quel chemin il pouvait suivre sans avoir à craindre que des trappes et des pièges apportassent à sa marche une interruption désagréable. Là il s'efforça de rappeler le calme dans son esprit agité, et de réfléchir au parti qu'il devait prendre, son entretien avec son oncle lui ayant encore laissé quelque incertitude à cet égard.

CHAPITRE V

LES BOHÉMIENS

A SON départ de l'Écosse, Quentin avait conçu de grandes espérances : bien qu'il ne fût pas question à cette époque de communications épistolaires, un pèlerin, un commerçant aventureux, ou un soldat estropié, prononçaient quelquefois le nom de Lesly à Glen-Houlakin, et vantaient tous, d'un commun accord, son courage indomptable et les succès qu'il avait obtenus dans diverses expéditions dont son maître l'avait chargé. L'imagination du jeune Quentin avait complété l'esquisse à sa manière ; les exploits de son oncle, auxquels la renommée ne faisait probablement rien perdre, lui représentaient un aventurier semblable aux champions et aux chevaliers errants chantés par les ménestrels, gagnant des couronnes et des filles de roi à la pointe de l'épée et de la lance. Il était maintenant forcé de le placer à un degré beaucoup plus bas sur l'échelle de la chevalerie ; et cependant, aveuglé par le respect qu'il avait pour ses parents et pour ceux dont l'âge était au-dessus du sien, soutenu par les préventions favorables qu'il avait conçues sur son compte, dépourvu d'expérience, et passionnément attaché à la mémoire de sa mère, il ne voyait pas sous son véritable jour le caractère de son oncle, soldat mercenaire, comme il y en avait tant.

Sans être cruel de gaieté de cœur le Balafre avait contracté, par habitude, beaucoup d'indifférence pour la vie et les souffrances des hommes. Il était profondément ignorant, avide de butin, peu scrupuleux sur les moyens d'en faire, et en dépensant le produit avec

prodigalité pour satisfaire ses passions. L'habitude de donner une attention exclusive à ses besoins et à ses intérêts avait fait de lui un des êtres les plus égoïstes de l'univers.

Sans avoir parfaitement défini quel était le caractère de son oncle, Quentin n'en fut pas moins choqué de l'indifférence avec laquelle il avait appris la destruction de toute la famille de son beau-frère, et il fut surpris qu'un si proche parent ne lui eût pas offert l'aide de sa bourse; qu'il aurait été dans la nécessité de lui demander directement, sans la générosité de maître Pierre. Il ne rendait pourtant pas justice à son oncle, en supposant que l'avarice était la cause de ce manque d'attention. N'ayant pas lui-même besoin d'argent en ce moment, il n'était pas venu à l'esprit du Balafre que son neveu pût en être dépourvu. Mais, quel que fût le motif de cette négligence, elle n'en était pas plus satisfaisante pour Durward, et il regretta plus d'une fois de ne pas avoir pris du service dans l'armée du duc de Bourgogne, avant sa querelle avec le forestier.

Durward regretta de n'avoir pas trouvé l'occasion de parler de maître Pierre au Balafre, pour tâcher d'apprendre quelque chose de plus sur ce personnage mystérieux ; mais son oncle lui avait fait des questions si rapides et si multipliées, et la cloche de Saint-Martin de Tours avait terminé leur conférence si subitement, qu'il n'avait pas eu le temps d'y songer. Il se rappelait que ce vieillard paraissait revêché et morose, qu'il semblait aimer à lâcher des sarcasmes ; mais il était généreux et libéral dans sa conduite, et un tel étranger, pensa-t-il, vaut mieux qu'un parent insensible.

— Que dit notre vieux proverbe écossais ? ajoutait-il encore, *mieux vaut bon étranger que parent étranger*. Je découvrirai cet homme : la tâche ne doit pas être bien difficile, s'il est aussi riche que mon hôte le prétend. Au moins, il me donnera de bons avis sur ce que je dois faire ; et, s'il voyage en pays étranger, comme le font bien des marchands, je ne sais si l'on ne peut pas trouver des aventures à son service tout aussi bien que dans les gardes du roi Louis.

Cependant, Quentin était arrivé en pleine campagne. Une petite éminence s'élevait sur les rives du Cher ; et juste devant lui, Durward aperçut deux ou trois grands châtaigniers si heureusement placés, qu'ils formaient un groupe remarquable. A quelques pas, trois ou quatre paysans, immobiles, levaient les yeux, et semblaient les fixer sur les branches de l'arbre le plus rapproché d'eux. Quentin doubla le pas, et arriva sur la colline assez à temps pour voir l'horrible spectacle qui attirait les regards des paysans. C'était un homme pendu à une des branches du châtaignier, et qui expirait dans les dernières convulsions de l'agonie.

— Que ne coupez-vous la corde ? s'écria Durward, dont la main était toujours aussi prête à secourir le malheur des autres qu'à venger son honneur quand il le croyait attaqué.

Un des paysans, pâle comme la cendre, tourna vers lui des yeux qui n'avaient d'autre expression que celle de la crainte, en lui montrant du doigt une marque taillée sur l'écorce de l'arbre et ressemblant grossièrement à une *fleur de lis*. Ne sachant pas ce que signifiait ce symbole, et s'en inquiétant peu, Quentin grimpa sur l'arbre avec agilité et, criant à ceux qui étaient en bas de recevoir le corps dans leurs bras, il coupa la corde avant qu'une minute se fût passée depuis qu'il avait aperçu cette scène.

Mais son humanité fut mal secondée par les spectateurs. Bien loin d'être d'aucun secours à Durward, ils parurent épouvantés de son audace, et prirent la fuite d'un commun accord, comme s'ils eussent craint que leur présence suffît pour les faire regarder comme complices de sa témérité.

Le corps n'étant soutenu par personne tomba lourdement sur la terre, et Quentin, descendant précipitamment de l'arbre, eut le vif déplaisir de voir que la dernière étincelle de la vie était déjà éteinte en lui. Il n'abandonna pourtant pas son projet charitable sans faire de nouveaux efforts. Il dénoua le nœud fatal qui serrait le cou du malheureux, déboutonna son pourpoint, lui jeta de l'eau sur le visage, et eut recours à

tous les moyens pratiqués ordinairement pour ranimer les fonctions suspendues de la vie.

Tandis qu'il prenait ainsi des soins qui lui étaient inspirés par l'humanité, il entendit autour de lui des clameurs sauvages en une langue qu'il ne comprenait pas ; et à peine avait-il eu le temps de remarquer qu'il était environné d'hommes et de femmes d'un air singulier et étranger, qu'il se sentit saisir rudement par les deux bras, et qu'on lui mit un couteau sous la gorge.

— Pâle esclave d'Eblis ! s'écria un homme en mauvais français ; volez-vous celui que vous avez assassiné ! Mais nous vous tenons, et vous allez nous le payer.

Dès que ces paroles eurent été prononcées, les lames de couteau brillèrent de toutes parts autour de Quentin, et ces êtres féroces et courroucés qui l'entouraient avaient l'air de loups prêts à se jeter sur leur proie.

Son courage et sa présence d'esprit le tirèrent pourtant d'affaire.

— Que voulez-vous dire, mes maîtres ? s'écria-t-il. Si ce corps est celui d'un de vos amis, je viens de couper, par pure charité, la corde qui le suspendait ; et vous feriez mieux de chercher à le rappeler à la vie, que de maltraiter un étranger innocent qui n'a voulu que le sauver, s'il eût été possible.

Cependant les femmes s'étaient emparées du corps du défunt ; elles continuaient les mêmes efforts qu'avait déjà faits Durward pour ranimer en lui le principe de la vie : mais, n'obtenant pas plus de succès, elles renoncèrent à leurs tentatives infructueuses. La bande entière alors s'abandonna à toutes les démonstrations de chagrin usitées dans l'Orient, les femmes poussant des cris de douleur et s'arrachant leurs longs cheveux noirs, tandis que les hommes semblaient déchirer leurs vêtements, et se couvraient la tête de poussière. La cérémonie de leur deuil les occupa tellement, qu'ils ne firent plus aucune attention à Durward, la vue de la corde coupée leur ayant fait reconnaître son innocence. Le plus sage parti qu'il eût à prendre était sans doute de laisser cette espèce de caste sauvage se livrer à ses lamentations ;

mais, habitué au mépris de tous les dangers, il éprouvait dans toute sa force la curiosité de la jeunesse.

Ce groupe en désordre, qui se livrait ainsi à des lamentations, était si différent de tous les êtres que Quentin avait vus jusqu'alors, qu'il crut presque reconnaître une troupe de Sarrasins, de ces chiens de païens, éternels antagonistes des braves chevaliers et des monarques chrétiens dans tous les romans qu'il avait lus ou dont il avait entendu parler ; et il était sur le point de s'éloigner d'un voisinage si dangereux, quand un bruit de chevaux arrivant au galop se fit entendre : ces prétendus Sarrasins, qui venaient de placer sur leurs épaules le corps de leur compagnon, furent chargés au même instant par une troupe de soldats français.

Cette apparition soudaine changea les lamentations mesurées des amis du défunt en cris irréguliers de terreur. Le corps fut jeté à terre en un instant, et ceux qui l'entouraient montrèrent autant d'adresse que d'activité pour échapper aux lances dirigées contre eux-mêmes en passant sous le ventre des chevaux, pendant que leurs ennemis s'écriaient :

— Point de quartier à ces maudits brigands païens ; arrêtez-les, tuez-les, enchaînez-les comme des bêtes féroces ; percez-les à coups de javeline comme des loups.

Ces cris étaient accompagnés d'actes de violence, mais les fuyards étaient si alertes, et le terrain si défavorable à la cavalerie à cause des buissons et des taillis qui le couvraient, qu'ils réussirent tous à s'échapper, à l'exception de deux qui furent faits prisonniers. L'un d'eux était un jeune homme armé d'un sabre, et il ne se laissa pas arrêter sans faire quelque résistance. Quentin, que la fortune semblait avoir pris en ce moment pour en faire le but de ses traits, fut saisi en même temps par les soldats, qui lui lièrent les bras avec une corde, en dépit de toutes ses remontrances : ceux qui s'étaient emparés de sa personne mirent dans leurs opérations tant de promptitude, qu'il était clair que ce n'étaient pas des gens novices en expéditions de police.

Jetant un regard inquiet sur le chef de ces cavaliers,

dont il espérait obtenir sa mise en liberté, Quentin ne sut pas trop s'il devait s'alarmer ou s'applaudir, quand il reconnut en lui le sombre et silencieux compagnon de maître Pierre. Il était vrai que, quelque crime que ces étrangers fussent accusés d'avoir commis, cet officier ne pouvait ignorer, d'après l'aventure de cette matinée même, que Durward n'avait avec eux aucune espèce de liaison ; mais une question plus difficile à résoudre c'était de savoir si cet homme farouche serait pour lui un juge favorable, ou un témoin disposé à lui rendre justice ; or, Quentin ne savait trop s'il rendrait sa situation moins dangereuse en s'adressant directement à lui.

On ne lui laissa pas le temps de prendre une détermination.

— Trois-Échelles, Petit-André, dit l'officier à figure sinistre à deux hommes de sa troupe, ces arbres se trouvent là fort à propos. J'apprendrai à ces mécréants, à ces voleurs, à ces sorciers, à se jouer de la justice du roi quand elle a frappé quelqu'un de leur maudite race. Descendez de cheval, mes enfants, et remplissez vos fonctions.

Trois-Échelles et Petit-André eurent mis pied à terre en un instant, et Quentin remarqua que chacun d'eux avait au pommeau et à la croupière de son cheval plusieurs trousseaux de cordes, et, tous deux se mettant à les dérouler avec activité, il vit qu'un nœud coulant y avait été préparé d'avance afin de pouvoir s'en servir à l'instant même. Son sang se glaça dans ses veines quand il vit qu'ils en prenaient trois, et qu'ils se disposaient à lui en ajuster une au cou. Il appela l'officier à haute voix, le fit souvenir de leur rencontre, réclama les droits que devait avoir un Écossais libre dans un pays allié et ami, et déclara qu'il n'avait aucune connaissance des gens avec lesquels il avait été arrêté, ni des crimes qui pouvaient leur être imputés.

L'officier à qui Durward s'adressait daigna à peine le regarder pendant qu'il lui parlait, et ne parut faire aucune attention à la prétention qu'il avançait d'être déjà connu de lui. Il se contenta de se tourner vers

quelques paysans accourus soit par curiosité, soit pour rendre témoignage contre les prisonniers, et il leur demanda d'un ton brusque :

— Ce jeune drôle était-il avec ces vagabonds ?

— Oui, monsieur le grand prévôt, répondit un des paysans. C'est lui qui est arrivé le premier, et qui a eu la témérité de couper la corde à laquelle était pendu le coquin que la justice du roi avait condamné, et qui le méritait bien, comme nous l'avons dit.

— Je jurerais par Dieu et par saint Martin de Tours, dit un autre, que je l'ai vu avec la bande quand elle est venue piller notre métairie.

— Il suffit, dit l'officier, que vous l'ayez vu interrompre le cours de la justice du roi en coupant la corde d'un criminel condamné et exécuté. Trois-Échelles, Petit-André, faites votre devoir.

— Un moment, monsieur l'officier, s'écria Durward dans une transe mortelle, écoutez-moi un instant. Ne faites pas périr un innocent ; songez que mes compatriotes en ce monde, et la justice du ciel dans l'autre, vous demanderont compte de mon sang.

— Je rendrai compte de mes actions dans l'un et l'autre, répondit froidement le prévôt, et il fit un signe de la main aux exécuteurs.

Alors, avec un sourire de vengeance satisfaite, il toucha du doigt son bras droit, qu'il portait en écharpe probablement par suite du coup qu'il avait reçu de Durward dans la matinée.

— Misérable ! âme vindicative ! s'écria Quentin, convaincu par ce geste que la soif de la vengeance était le seul motif de la rigueur de cet homme, et qu'il n'avait à attendre de lui aucune merci.

— La peur de la mort fait extravaguer ce pauvre jeune homme, dit le prévôt. Trois-Échelles, dis-lui quelques paroles de consolation avant de l'expédier ; tu es un excellent consolateur en pareil cas, lorsqu'on n'a pas un confesseur sous la main. Accorde-lui une minute pour écouter tes avis spirituels, et que tout soit terminé dans la minute suivante. Il faut que je continue ma ronde. Soldats, suivez-moi.

Le prévôt partit avec son cortège, laissant seulement deux ou trois hommes pour protéger les exécuteurs. Le malheureux jeune homme jeta sur lui des yeux troublés par le désespoir, et crut voir disparaître avec son cheval toute chance de salut. En tournant ses regards autour de lui avec désespoir, il fut surpris, même dans un tel moment, de voir l'indifférence stoïque de ses compagnons d'infortune. D'abord ils avaient montré une grande crainte, et fait tous les efforts possibles pour s'échapper ; mais depuis qu'ils étaient solidement garrottés, et destinés à une mort qui leur paraissait inévitable, ils l'attendaient avec l'indifférence la plus stoïque. La perspective d'une mort prochaine donnait peut-être à leurs joues basanées une teinte plus jaune, mais elle n'agitait pas leurs traits de convulsions, et n'abattait pas la fierté opiniâtre de leurs yeux.

L'air et les manières des deux bourreaux différaient essentiellement. Louis avait coutume de les appeler Démocrite et Héraclite, et leur maître, le grand prévôt, les nommait Jean qui pleure et Jean qui rit.

Trois-Échelles était un homme grand, sec, maigre et laid. Il avait un air de gravité toute particulière, et portait autour du cou un rosaire qu'il avait coutume d'offrir pieusement à ceux qui étaient livrés entre ses mains. Il avait continuellement à la bouche deux ou trois textes latins sur le néant et la vanité de la vie humaine ; et, si une telle cumulation de charges eût été régulière, il aurait pu joindre aux fonctions d'exécuteur des hautes œuvres celles d'aumônier dans la prison.

Petit-André, au contraire, était un petit homme tout rond, actif, à face joyeuse, et qui faisait sa besogne comme si c'eût été l'occupation la plus divertissante du monde. Il semblait avoir une tendre affection pour ses victimes, et il leur parlait toujours en termes affectueux et caressants : c'étaient ses chers compères, ses honnêtes garçons, ses jolies filles, ses bons vieux pères, suivant leur âge et leur sexe. De même que Trois-Échelles tâchait de leur inspirer des pensées philosophiques et religieuses sur l'avenir, Petit-André manquait rarement de les régaler d'une plaisanterie ou deux pour leur faire quitter

la vie comme quelque chose de ridicule, de méprisable, et qui ne méritait pas un seul regret.

Dans cette fâcheuse situation, Quentin jeta autour de lui un regard de désespoir.

— Y a-t-il ici quelque bon chrétien qui m'entende, s'écria-t-il, et qui veuille dire à Ludovic Lesly, archer de la garde écossaise, surnommé le Balafré, que son neveu périt indignement assassiné ?

Ces mots furent prononcés à propos, car un archer de la garde écossaise, passant par hasard, avait été attiré par les apprêts de l'exécution, et s'était arrêté avec deux ou trois autres personnes pour voir ce qui se passait.

— Prenez garde à ce que vous faites, cria-t-il aux exécuteurs ; car si ce jeune homme est Écossais, je ne souffrirai pas qu'il soit mis à mort injustement.

— A Dieu ne plaise, sire cavalier ! répondit Trois-Échelles ; mais il faut que nous exécutions nos ordres.

Et il tira Durward par un bras pour le faire avancer.

— La pièce la plus courte est toujours la meilleure, ajouta Petit-André en le tirant par l'autre.

Mais Quentin venait d'entendre des paroles d'espérance ; et réunissant toutes ses forces, il se débarrassa, par un effort soudain, de ses deux satellites, et courant vers l'archer, les bras encore liés :

— Secourez-moi, mon compatriote, lui dit-il en écossais, secourez-moi, pour l'amour de l'Écosse et de saint André ! Je suis innocent ; je suis votre concitoyen ; secourez-moi, au nom de toutes vos espérances au jour du dernier jugement.

— Par saint André ! ils ne vous atteindront qu'à travers mon corps ! répondit l'archer en tirant son sabre.

— Coupez mes liens, mon compatriote, s'écria Quentin, et je ferai quelque chose pour moi-même !

Le sabre de l'archer lui rendit l'usage des mains en un instant, et le captif libéré, s'élançant à l'improviste sur un des gardes du grand prévôt, lui arracha la hallebarde dont il était armé.

— Maintenant, s'écria-t-il, avancez si vous l'osez.

Les deux exécuteurs se parlèrent un instant à voix basse.

— Cours après le grand prévôt, dit Trois-Échelles, et je les retiendrai ici, si je le puis. Soldats de la garde du grand prévôt, à vos armes !

Petit-André monta à cheval, et partit au grand galop, tandis que les soldats, dociles au commandement de Trois-Échelles, se mirent en ordre de bataille avec tant de précipitation, qu'ils laissèrent échapper les deux autres prisonniers.

— Nous sommes en état de battre ces deux fiers Écossais, si vous le voulez, dit un de ces soldats à Trois-Échelles.

Mais ce personnage officiel fut assez prudent pour lui faire signe de rester en repos, et, s'adressant à l'archer écossais avec beaucoup de civilité :

— Monsieur, lui dit-il, c'est une insulte grave au grand prévôt, que d'oser interrompre ainsi le cours de la justice du roi, dont l'exécution lui est dûment et légalement confiée ; c'est un acte d'injustice envers moi qui suis en possession légitime de mon criminel.

— Mais apprenez-moi donc ce qu'a fait ce jeune homme, demanda l'archer.

— Il a osé, répondit Trois-Échelles, couper la corde qui suspendait le corps d'un criminel aux branches de cet arbre, quoique j'eusse gravé moi-même sur le tronc la *fleur de lis*.

— Que veut dire ceci, jeune homme ? dit l'archer. Pourquoi avez-vous commis un tel délit ?

— Par la protection que j'attends de vous, je jure de vous dire la vérité comme si j'étais à confesse, répondit Durward. J'ai vu un homme pendu à cet arbre, dans les convulsions de l'agonie, et j'ai coupé la corde par pure humanité. Je n'ai pensé ni à fleurs de lis, ni à fleurs de giroflée, et je n'ai pas eu plus d'idée d'offenser le roi de France que notre saint père le pape.

— Et que diable aviez-vous besoin de toucher à ce pendu ? reprit l'archer. Vous n'avez qu'à suivre les pas de ce digne personnage, et vous en verrez accrochés à tous les arbres comme des grappes de raisin. Vous ne manquerez pas d'ouvrage dans ce pays, si vous allez glaner après le bourreau. Néanmoins, je n'abandonne-

rai pas un compatriote, si je puis le sauver. Écoutez-moi, monsieur l'exécuteur des hautes œuvres, vous voyez que tout ceci n'est qu'une méprise. Vous devriez avoir quelque compassion pour un voyageur si jeune. Il n'a point été accoutumé dans notre pays à voir rendre la justice d'une manière aussi active que vous et votre maître la rendez.

— Ce n'est pas que vous n'en ayez bon besoin, monsieur l'archer, répondit Petit-André, qui arrivait en ce moment. Tiens ferme, Trois-Échelles ! voici le grand prévôt qui vient ; nous allons voir s'il trouvera bon qu'on lui retire son ouvrage des mains avant qu'il soit achevé.

— Et voici fort à propos, dit l'archer, quelques-uns de mes camarades qui arrivent.

Effectivement, tandis que Tristan l'Ermite gravissait, d'un côté, avec sa suite, la petite colline qui était le théâtre de cette altercation, quatre ou cinq archers arrivaient de l'autre, et le Balafré lui-même était de ce nombre.

Ludovic Lesly, en cette occasion, ne montra nullement pour son neveu cette indifférence dont celui-ci l'avait intérieurement accusé ; car, dès qu'il eut vu son camarade et Durward dans une attitude de défense, il s'écria :

— Cunningham, je te remercie ! Messieurs, mes camarades, je réclame votre aide. C'est un gentilhomme écossais, mon neveu. Lindesay, Guthrie, Tyrie, dégainons et frappons !

Tout annonçait un combat désespéré entre les deux partis, et ils n'étaient pas en nombre assez disproportionné pour que la supériorité des armes ne donnât pas aux cavaliers écossais une chance de victoire. Mais le grand prévôt, soit qu'il doutât de l'issue de l'affaire, soit qu'il prévît que le roi pourrait s'en fâcher, fit signe à ses gens de s'abstenir de toute violence ; et s'adressant au Balafré, qui était en avant comme chef de l'autre parti, il lui demanda pourquoi lui, cavalier de la garde du roi, il s'opposait à l'exécution d'un criminel.

— C'est ce que je nie, répondit le Balafré. Par saint

Martin ! il y a quelque différence entre l'exécution d'un criminel et le meurtre de mon propre neveu.

— Votre neveu peut être criminel comme un autre, répliqua le grand prévôt, et tout étranger est justiciable, en France, des lois du pays.

— Soit ! répliqua le Balafré ; mais nous avons nos privilèges, nous autres archers écossais. N'est-il pas vrai, camarades ?

— Oui, oui ! s'écrièrent tous les archers ; nos privilèges ! nos privilèges ! Vive le roi Louis ! vive le brave Balafré ! vive la garde écossaise ! mort à quiconque enfreindra nos privilèges !

— Écoutez la raison, messieurs, dit Tristan ; faites attention à la charge dont je suis revêtu.

— Ce n'est pas de vous que nous devons entendre la raison ! s'écria Cunningham ; nous l'entendrons de la bouche de nos officiers ; nous serons jugés par le roi, ou par notre capitaine, puisque le grand connétable est absent.

— Et nous ne serons pendus par personne ! ajouta Lindesay, si ce n'est par Sandie Wilson, le vieil officier prévôtal de notre corps.

— Mais écoutez-moi, dit le grand prévôt ; ce jeune drôle n'est pas des vôtres, et il ne peut avoir droit à ce que vous appelez vos privilèges.

— Ce que nous appelons nos privilèges ! s'écria Cunningham. Qui osera nous les contester ?

— Vous perdez l'esprit, mes maîtres ! dit Tristan l'Ermite. Personne ne vous conteste vos privilèges ; mais ce jeune homme n'est pas des vôtres.

— C'est mon neveu, dit le Balafré d'un air triomphant.

— Mais il n'est pas archer de la garde, à ce que je pense, dit Tristan.

Les archers se regardèrent l'un l'autre d'un air incertain.

— Ferme, cousin ! dit tout bas Cunningham au Balafré ; dites qu'il est enrôlé parmi nous.

— Par saint Martin ! vous avez raison, beau cousin ! répondit Ludovic, et, élevant la voix, il jura qu'il

avait enrolé le matin même son neveu parmi les gens de sa suite.

Cette déclaration fut un argument décisif.

— Fort bien, messieurs, dit le grand prévôt, qui savait que le roi avait la plus grande crainte de voir des germes de mécontentement se glisser dans sa garde ; vous connaissez vos privilèges, comme vous le dites ; mon devoir est d'éviter toute querelle avec les gardes du roi, et non de les chercher. Je ferai un rapport au roi sur cette affaire, et il en décidera lui-même. Mais je dois vous dire qu'en agissant ainsi je montre peut-être plus de modération que le devoir de ma charge ne m'y autorise.

A ces mots, il ordonna à sa troupe de se mettre en marche, tandis que les archers, restant sur le lieu, tinrent conseil à la hâte sur ce qu'ils avaient à faire.

— Il faut d'abord, dit l'un d'eux, que nous avertissions notre capitaine, lord Crawford, de tout ce qui vient de se passer, et que nous fassions mettre sur le contrôle le nom de ce jeune homme.

— Mais, messieurs, mes dignes amis, mes sauveurs, dit Quentin en hésitant, je n'ai pas encore suffisamment réfléchi si je dois m'enrôler parmi vous ou non.

— Eh bien, lui dit son oncle, réfléchissez si vous voulez être pendu ou non, car je vous promets que, tout mon neveu que vous êtes, je ne vois pas d'autre moyen pour vous sauver de la potence.

C'était un argument irrésistible, et Quentin se vit réduit à accepter sur-le-champ une proposition qui, en toute autre circonstance, ne lui aurait pas paru très agréable.

— Il faut qu'il nous accompagne à notre caserne, dit Cunningham ; il n'y a pas de sûreté pour lui hors de nos limites, tant que ces lévriers sont en chasse. Et je vous conseille de conter toute l'affaire à ce diable d'Olivier le Daim, qui s'est toujours montré ami de la garde écossaise. Il verra le père Louis avant que le prévôt puisse le voir, car il doit le raser demain matin.

— Fort bien, répliqua le Balafre ; mais vous savez qu'on ne peut guère se présenter devant Olivier les mains vides, et je suis aussi nu que le bouleau en hiver.

— Nous pouvons tous en dire autant, dit Cunningham ; mais Olivier ne refusera pas d'accepter pour une fois notre parole d'Écossais. Nous pouvons entre nous lui faire un joli présent le premier jour de paye ; et, s'il s'attend à entrer en partage, permettez-moi de vous dire que le jour de paye n'en viendra que plus tôt.

— Et maintenant au château, dit le Balafre. Chemin faisant, mon neveu nous dira comment il s'y est pris pour mettre à ses troussees le grand prévôt, afin que nous puissions préparer notre rapport à lord Crawford et à Olivier.

CHAPITRE VI

L'ENRÔLEMENT

ON fit mettre pied à terre à un homme de la suite d'un des archers, et l'on donna son cheval à Quentin Durward, qui, accompagné de ses belliqueux concitoyens, s'avança d'un bon pas vers le château du Plessis, sur le point de devenir, quoique involontairement de sa part, habitant de cette sombre forteresse dont l'extérieur lui avait causé tant de surprise dans la matinée.

Cependant, en réponse aux questions multipliées de son oncle, il lui fit le détail exact de l'aventure qui venait de l'exposer à un si grand danger. Quoiqu'il n'y eût rien de fort gai, selon lui, dans son histoire, elle fut pourtant reçue avec de grands éclats de rire par son escorte.

— C'est une fort mauvaise plaisanterie, dit son oncle ; que diable ce jeune écervelé avait-il besoin de se mêler d'aller décrocher le corps d'un maudit mécréant, juif, maure ou païen ?

— Mais je crois qu'il y va de notre honneur, dit Lindesay, que Tristan et ses gens n'affectent pas de confondre nos toques écossaises avec les turbans de ces pillards vagabonds. S'ils n'ont pas la vue assez bonne pour en faire la différence, il faut la leur apprendre à tour de bras. Mais je suis convaincu que Tristan ne prétend s'y méprendre qu'afin de pouvoir accrocher les braves Écossais qui viennent voir leurs parents.

— Nous voici au château, dit Cunningham ; si vous voulez venir dîner avec moi, je paierai un tonneau de vin, pour nous réjouir en bons camarades ; et nous boirons à l'Écosse, aux montagnes et aux basses terres.

— Convenu ! convenu ! s'écria le Balafré, et j'en paierai un autre pour noyer le souvenir de toute altercation et célébrer l'entrée de mon neveu dans notre corps, en buvant à sa santé.

Lorsqu'ils arrivèrent au château, on ouvrit le guichet et le pont-levis fut baissé. Ils y entrèrent un à un ; lorsque Quentin se présenta, les sentinelles croisèrent leurs piques, et lui ordonnèrent de s'arrêter, tandis que les arcs et les arquebuses se dirigeaient vers lui du haut des murailles : précaution sévère qui fut observée quoique le jeune étranger arrivât en compagnie de plusieurs membres de la garnison, faisant même partie du corps qui avait fourni les sentinelles.

Le Balafré, qui était resté à dessein près de son neveu, donna les explications nécessaires ; et, après beaucoup de délais et d'hésitation, le jeune homme fut conduit, sous bonne garde, à l'appartement de lord Crawford.

Ce seigneur était un des derniers restes de cette vaillante troupe de lords et de chevaliers écossais, fidèles serviteurs de Charles VII dans ces guerres sanglantes qui décidèrent l'indépendance de la couronne française et l'expulsion des Anglais.

Il avait combattu dans sa jeunesse à côté des Douglas et de Buchan, avait suivi la bannière de Jeanne d'Arc, et était peut-être un des derniers de ces chevaliers écossais qui avaient de si bon cœur défendu les fleurs de lis contre leurs anciens ennemis les Anglais.

Les changements qui avaient eu lieu dans le royaume d'Écosse, et peut-être l'habitude qu'il avait contractée du climat et des mœurs de la France, avaient fait perdre au vieux baron toute idée de retourner dans sa patrie, d'autant plus que le rang élevé qu'il occupait dans la maison de Louis, et son caractère franc et loyal, lui avaient donné un ascendant considérable sur le roi. Ce prince, quoiqu'il ne fût pas en général très disposé à croire à l'honneur et à la vertu, ne doutait pas que lord Crawford n'en fût rempli, et lui accordait d'autant plus d'influence, que le vieux militaire ne l'employait jamais que pour des affaires qui avaient un rapport direct avec son commandement.

Le Balafré et Cunningham suivirent Durward et son escorte dans l'appartement de leur capitaine, dont l'air de dignité, et le respect que lui accordaient ces fiers soldats, qui semblaient ne respecter que lui, imposèrent considérablement au jeune Écossais.

Lord Crawford était d'une taille avantageuse ; l'âge l'avait maigri ; mais il conservait encore la force, sinon l'élasticité de la jeunesse ; et il était en état de supporter le poids de son armure pendant une marche, aussi bien que le plus jeune de ceux qui servaient dans le corps qu'il commandait. Il avait les traits durs, le teint basané, le visage sillonné de cicatrices, un œil qui avait vu la mort de près dans trente batailles, mais qui cependant exprimait plutôt un joyeux mépris pour le danger que le courage féroce d'un soldat mercenaire. Sa grande taille était alors enveloppée dans une ample robe de chambre, serrée autour de lui par un ceinturon de buffle, dans lequel était passé un poignard dont le manche était richement orné. Il avait autour du cou le collier et la décoration de l'ordre de Saint-Michel ; il était assis sur un fauteuil couvert en peau de daim, avait sur le nez des lunettes, invention alors toute nouvelle, et s'occupait à lire un manuscrit intitulé *le Rosier de la Guerre*, code politique, civil et militaire que Louis avait compilé pour l'instruction du dauphin son fils, et dont il désirait savoir ce que pensait un vieux guerrier plein d'expérience.

Lord Crawford mit son livre de côté avec une sorte d'humeur, en recevant cette visite inattendue, et demanda dans son dialecte national ce que diable on lui voulait.

Le Balafré, avec plus de respect peut-être qu'il n'en aurait montré à Louis lui-même, lui fit le détail des circonstances dans lesquelles son neveu se trouvait, et lui demanda humblement sa protection. Lord Crawford l'écouta fort attentivement ; il sourit de l'empressement qu'avait mis le jeune homme à couper la corde d'un pendu ; mais il secoua la tête quand il apprit la querelle qui avait eu lieu à ce sujet entre les archers écossais et les gens du grand prévôt.

— M'apporterez-vous donc toujours des écheveaux embrouillés ? s'écria-t-il. Combien de fois faut-il que je vous le dise, et surtout à vous deux, Ludovic Lesly et Archie Cunningham ? le soldat étranger doit se comporter avec modestie et réserve à l'égard des habitants de ce pays, si vous ne voulez avoir sur vos talons tous les chiens de la ville. Cependant, s'il faut que vous ayez une affaire avec quelqu'un, j'aime mieux que ce soit avec ce coquin de prévôt qu'avec un autre, et je vous blâme moins pour cette incartade que pour les autres querelles que vous vous êtes faites, Ludovic ; car il était convenable et naturel de soutenir votre jeune parent. Il ne faut pas non plus qu'il soit victime de sa simplicité : ainsi prenez le registre du contrôle de la compagnie sur ce rayon, et donnez-le-moi. Nous y inscrirons son nom, afin qu'il puisse jouir de nos privilèges. Vous voilà admis, Quentin Durward, dans l'honorable corps des archers de la garde écossaise, comme écuyer de votre oncle, et servant sous sa lance. J'espère que vous prospérerez, car vous devez faire un brave homme d'armes, si tout ce qui vient de haut lieu est brave, puisque vous êtes d'une famille honorable. Ludovic, vous aurez soin que votre parent suive exactement ses exercices, car nous aurons des lances à rompre un de ces jours.

— Par le pommeau de mon sabre ! j'en suis ravi, milord. Cette paix n'est bonne qu'à nous transformer en poltrons. Moi-même je ne me sens plus la même ardeur quand je vis enfermé dans ce maudit donjon.

— Eh bien, un oiseau m'a sifflé à l'oreille qu'on verra bientôt la vieille bannière se déployer en campagne.

— J'en boirai ce soir un coup de plus sur cet air, milord.

— Tu en boiras sur tous les airs du monde, Ludovic ; mais je crains que tu ne boives un jour quelque breuvage amer que tu te seras préparé toi-même.

Lesly, un peu déconcerté, répondit qu'il y avait bien des jours qu'il n'avait fait aucun excès, mais que Sa Seigneurie connaissait l'usage de la compagnie, de célé-

brer la bienvenue d'un nouveau camarade, en buvant à sa santé.

— C'est vrai, dit le vieux chef ; je l'avais oublié. Je vous enverrai quelques cruches de vin pour vous aider à vous réjouir ; mais que tout soit fini au coucher du soleil. Et, écoutez-moi : veillez à ce qu'on choisisse avec soin les soldats qui doivent être de garde cette nuit, et qu'aucun d'eux ne fasse la débauche avec vous.

— Votre Seigneurie sera ponctuellement obéie, répondit Ludovic, et sa santé ne sera pas oubliée.

— Il peut se faire, dit lord Crawford, que j'aie moi-même vous joindre quelques instants, uniquement pour voir si tout se passe en bon ordre.

— En ce cas, milord, la fête sera complète, dit Ludovic.

Et ils se retirèrent tous trois, fort satisfaits du résultat de leur entrevue, pour songer aux apprêts de leur banquet militaire, auquel Lesly invita une vingtaine de ses camarades qui, assez généralement, étaient dans l'usage de manger à la même table.

Une fête de soldats est ordinairement un impromptu, et tout ce qu'on exige, c'est qu'il s'y trouve de quoi boire et manger. Mais, en cette occasion, le Balafre eut soin de se procurer du vin de meilleure qualité que de coutume :

— Car, dit-il à ses camarades, le vieux lord est le convive sur lequel nous pouvons le plus compter. Il nous prêche la sobriété ; mais, après avoir bu à la table du roi autant de vin qu'il en peut prendre décentement, il ne manque jamais une occasion honorable de passer la soirée en compagnie d'un bon pot de vin : ainsi il faut nous préparer à entendre les vieilles histoires des batailles de Verneuil et de Beaugé.

L'appartement gothique dans lequel ils prenaient ordinairement leurs repas fut mis à la hâte dans le meilleur ordre ; on chargea les palefreniers d'aller cueillir des joncs pour les étendre sur le plancher, et les bannières sous lesquelles la garde écossaise avait marché au combat, de même que celles qu'elle avait prises sur les ennemis, furent déployées au-dessus de la table et autour des murs de la chambre en guise de tapisseries.

On s'occupa ensuite de fournir à Durward l'uniforme

et les armes convenables au grade qu'il venait d'obtenir, afin qu'il pût paraître, sous tous les rapports, avoir droit aux importants privilèges de ce corps, en vertu desquels, et grâce à l'appui de ses compatriotes, il pouvait braver hardiment le pouvoir et l'animosité du grand prévôt, quoiqu'on sût que l'un était aussi terrible que l'autre était implacable.

Le banquet fut des plus joyeux, et les convives s'abandonnèrent entièrement au plaisir qui les animait en recevant dans leurs rangs une nouvelle recrue arrivant de leur chère patrie. Ils chantèrent de vieilles chansons écossaises, racontèrent d'anciennes histoires de héros écossais, rapportèrent les exploits de leurs pères, citèrent les lieux qui en avaient été témoins. Enfin les riches plaines de la Touraine semblaient devenues en ce moment les régions stériles et montagneuses de la Calédonie.

Tandis que leur enthousiasme était porté au plus haut point, une nouvelle impulsion fut donnée par l'arrivée de lord Crawford, qui, ainsi que le Balafre l'avait fort bien prévu, avait été assis comme sur des épines à la table du roi, jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'occasion de la quitter pour venir partager la fête de ses concitoyens. Un fauteuil de parade lui avait été réservé au bout de la table ; car d'après les mœurs de ce siècle et la constitution de ce corps, et quoique leur chef n'eût au-dessus de lui que le roi et le grand-connétable, les membres de cette troupe (les simples soldats, comme nous le dirions aujourd'hui) étant tous de naissance noble, leur capitaine pouvait prendre place à la même table avec eux sans inconvenance, et partager leur gaieté, quand cela lui plaisait, sans déroger à sa dignité.

Cette fois-ci, néanmoins, lord Crawford ne voulut pas prendre la place d'honneur qui lui avait été destinée, et, exhortant les convives à la joie, il les regarda d'un air qui semblait annoncer qu'il jouissait de leurs plaisirs.

— Laissez-le faire, dit tout bas Cunningham à Lindesay, qui venait de présenter un verre de vin à leur noble commandant ; il ne faut pas faire marcher les bœufs d'un autre plus vite qu'il ne veut : il y viendra de lui-même.

Dans le fait, le vieux lord, qui avait d'abord souri, secoua la tête, et mit le verre sur la table sans y avoir touché. Un moment après, il y porta les lèvres, comme par distraction ; et au même instant il se souvint heureusement que ce serait d'un mauvais augure s'il ne buvait pas à la santé du brave jeune homme qui venait d'entrer dans sa troupe. Il en fit la proposition ; et, comme on peut bien le supposer, elle fut accueillie par de joyeuses acclamations. Il les informa ensuite qu'il avait rendu compte à maître Olivier de ce qui s'était passé dans la matinée :

— Et, comme le tondeur de mentons, ajouta-t-il, n'a pas une grande affection pour le grand coupe-gorge, il s'est réuni à moi pour obtenir du roi un ordre qui enjoint au grand prévôt de suspendre toutes poursuites, quelque cause qu'elles puissent avoir, contre Quentin Durward, et de respecter, en toute occasion, les privilèges de la garde écossaise.

Ces mots excitèrent de nouvelles acclamations ; les verres se remplirent de nouveau, et se remplirent au point que le vin pétillait sur les bords ; on porta, par acclamation générale, la santé du noble lord Crawford, du soutien intrépide des droits et privilèges de ses concitoyens. La politesse du bon vieux lord ne lui permettait pas de se dispenser de faire raison aux braves militaires servant sous ses ordres, et, tout en s'y prêtant, il se laissa tomber sur le grand fauteuil qui lui avait été préparé. Ce fut alors que, l'ardeur militaire de la compagnie croissant en proportion de chaque flacon qui se vidait, Cunningham proposa de boire au prompt déploiement de l'Oriflamme (la bannière royale de la France).

— Et à un bon vent venant de Bourgogne pour l'agiter, ajouta Lindesay.

— Je porte cette santé avec toute l'âme qui me reste dans ce corps usé, mes enfants ! s'écria lord Crawford ; et, tout vieux que je suis, j'espère voir encore flotter cet étendard. Écoutez-moi, camarades, continua-t-il, car le vin l'avait rendu un peu communicatif ; vous êtes tous de fidèles serviteurs du royaume de France, pourquoi donc vous cacherais-je qu'il y a ici un envoyé

de Charles, duc de Bourgogne, chargé d'un message qui ne paraît pas d'une nature très amicale ?

— J'ai vu l'équipage, les chevaux et la suite du comte de Crèveœur, à l'auberge voisine du bosquet de mûriers, dit un des convives. On assure que le roi ne lui permettra pas l'entrée du château.

— Puisse le ciel inspirer au roi de répondre vertement à ce message, s'écria Guthrie. Mais de quoi donc se plaint le duc de Bourgogne ?

— D'une foule de griefs relativement aux frontières, répondit lord Crawford ; mais surtout de ce que le roi a reçu sous sa protection une dame de son pays, une jeune comtesse qui s'est enfuie de Dijon parce que le duc, dont elle est la pupille, voulait la marier à son favori Campo-Basso.

— Et est-elle venue seule ici, milord ? demanda Lindesay.

— Non, pas tout à fait. Elle est accompagnée de la vieille comtesse, sa parente, qui a cédé aux désirs de sa cousine à cet égard.

— Et que fera le roi ? demanda Cunningham.

— Le roi se déterminera, suivant sa coutume, d'après les règles de la politique ; et vous savez qu'il n'a pas reçu ces dames ouvertement ; il ne les a placées ni sous la protection de sa fille, la dame de Beaujeu, ni sous celle de la princesse Jeanne ; de sorte que, sans aucun doute, il se décidera d'après les circonstances.

Un archer, nommé Arnot, rapporta qu'il avait vu arriver au château une litière fermée d'où étaient descendues deux dames. Le cocher qui les avait conduites lui avait confié, sous le secret, que ces deux personnes étaient de grandes dames qui étaient depuis quelques jours à l'hôtellerie des Fleurs-de-Lis, et qui ne voyaient personne ; que le roi les avait visitées plusieurs fois mystérieusement, et leur avait rendu de grands honneurs. Il croyait qu'elles s'étaient réfugiées au château, de crainte du comte de Crèveœur, ambassadeur du duc de Bourgogne, dont l'arrivée venait d'être annoncée par un courrier qui le précédait.

CHAPITRE VII

L'ENVOYÉ

LE lendemain, au petit jour, Quentin, avec tout le plaisir qu'éprouve un jeune homme en pareille occasion, revêtit son splendide uniforme, et prit les belles armes qui appartenaient à son nouvel état. Son oncle, après avoir examiné avec attention s'il ne manquait rien à son équipement, ne put cacher un mouvement de satisfaction en voyant que ce nouveau costume relevait la bonne mine de son neveu.

— Si tu es aussi fidèle et aussi brave que tu es beau garçon, lui dit-il, j'aurai en toi un des meilleurs et des plus élégants écuyers qui soient dans la garde, ce qui ne peut que faire honneur à la famille de ta mère. Suis-moi dans la salle d'audience du roi, et aie soin de marcher toujours à mon côté.

En finissant ces mots, il saisit une grande et lourde pertuisane superbement ornée et damasquinée ; et, ayant dit à son neveu de prendre une arme semblable, mais de moindre dimension, ils descendirent dans la cour intérieure du palais, où ceux de leurs camarades qui devaient être de service dans les appartements étaient déjà rangés et sous les armes, les écuyers placés en second rang derrière leurs maîtres.

A un signal donné par le Balafre, qui remplissait en cette occasion les fonctions d'officier, les gardes se mirent en mouvement ; et, après quelques minutes de mots d'ordre et de signaux qui n'avaient d'autre but que de montrer avec quelle exactitude scrupuleuse ils s'acquittaient de leurs devoirs, ils entrèrent dans la

salle d'audience, où le roi était attendu à chaque instant.

Quelque nouvelles que fussent pour Quentin les scènes de splendeur, l'effet de celle qui s'ouvrait devant lui ne répondit pas tout à fait à l'idée qu'il s'était formée de la magnificence d'une cour. Il y avait, à la vérité, des officiers de la maison du roi richement vêtus, des gardes parfaitement équipés, des domestiques de tous grades ; mais il ne vit aucun des anciens conseillers du royaume, ni des grands officiers de la couronne ; il n'entendit prononcer aucun de ces noms qui rappelaient alors des idées chevaleresques ; il n'aperçut aucun de ces chefs et de ces généraux qui, dans toute la vigueur de l'âge, étaient la force de la France, ni de ces jeunes seigneurs, nobles aspirants de la gloire, qui en faisaient l'orgueil. La jalousie, la réserve, la politique profonde et artificieuse du roi, avaient écarté de son trône ce cercle splendide ; ceux qui le composaient n'étaient appelés à la cour que dans les occasions où l'étiquette l'exigeait impérieusement : ils y venaient malgré eux, et en partaient gaiement, comme les animaux de la fable s'approchaient et s'éloignaient de l'ancre du lion.

Les rares personnes qui semblaient remplir les fonctions de conseillers étaient des gens de mauvaise mine, dont la physionomie exprimait quelquefois de la sagacité, mais dont les manières prouvaient qu'ils avaient été appelés dans une sphère pour laquelle leur éducation et leurs habitudes ne les avaient guère préparés. Deux individus lui parurent pourtant avoir l'air plus noble et plus distingué que les autres, et les devoirs que son oncle avait à remplir en ce moment n'étaient pas assez stricts pour l'empêcher de lui apprendre les noms de ceux qu'il remarquait ainsi.

Durward connaissait déjà, et nos lecteurs connaissent aussi lord Crawford, qu'on voyait revêtu de son riche uniforme, et tenant en main un bâton de commandement en argent. Parmi les autres personnages de distinction, le plus remarquable était le comte de Dunois, fils de ce célèbre Dunois connu sous le nom de Bâtard d'Orléans, qui, combattant sous la bannière

de Jeanne d'Arc, avait puissamment contribué à délivrer la France du joug des Anglais. Son fils soutenait parfaitement l'honneur d'une telle origine ; et, malgré son affinité à la famille royale, et l'affection héréditaire qu'avaient pour lui le peuple et les nobles, Dunois avait montré en toute occasion un caractère si franc, si loyal, qu'il semblait même avoir échappé aux soupçons du méfiant Louis, qui aimait à le voir près de lui et l'appelait souvent à ses conseils. Quoiqu'il passât pour accompli dans tous les nobles exercices, et qu'il eût la réputation d'être ce qu'on appelait alors un chevalier parfait, il s'en fallait de beaucoup qu'il eût pu servir de modèle pour tracer le portrait d'un héros de roman. Il était petit de taille, quoique fortement constitué, et ses jambes étaient légèrement arquées. Il avait les épaules larges, les cheveux noirs, le teint basané, les bras nerveux et d'une longueur remarquable ; l'irrégularité de ses traits allait jusqu'à la laideur ; et cependant on trouvait dans le comte de Dunois un air de noblesse et de dignité qui le faisait reconnaître, à la première vue, pour un homme de haute naissance et un soldat intrépide.

Semblant chercher un appui sur le bras de son parent Dunois, et marchant d'un pas lent et mélancolique, venait ensuite Louis, duc d'Orléans, premier prince du sang, à qui les gardes rendaient les honneurs militaires en cette qualité. Objet des soupçons de Louis, qui le surveillait avec grand soin, ce prince, héritier présomptif de la couronne si le roi mourait sans enfants mâles, ne pouvait jamais s'éloigner de la cour, et en y restant ne jouissait d'aucun crédit, n'était revêtu d'aucun emploi. L'abattement que cet état de dégradation et presque de captivité imprimait naturellement sur sa physionomie, était en ce moment considérablement augmenté par la connaissance qu'il avait que le roi méditait à son égard un des actes les plus cruels et les plus injustes qu'un tyran puisse se permettre, en le contraignant à épouser la princesse Jeanne de France, la plus jeune des filles de Louis, à laquelle il avait été fiancé dès son enfance, et dont la difformité lui donnait

à penser qu'on ne pouvait le forcer à remplir un tel engagement, sans une rigueur odieuse.

Bien différente était la conduite du fier prélat et cardinal Jean de La Balue, alors ministre favori de Louis, et qui, par son élévation et son caractère, rappelait le cardinal Wolsey. Louis avait élevé son ministre du plus bas rang à la dignité de grand aumônier de France, l'avait comblé de bénéfices, et avait obtenu pour lui le chapeau de cardinal ; et, quoiqu'il fût trop méfiant pour accorder à l'ambitieux La Balue la confiance et le pouvoir sans bornes dont Henry VIII avait investi Wolsey, il se laissait pourtant influencer par lui plus que par aucun autre de ses conseillers avoués.

Il en résultait que le cardinal n'avait pas échappé à l'erreur commune de ceux qui, du rang le plus obscur, se voient tout à coup élevés au pouvoir. Ébloui sans doute par la promptitude de son élévation, il était convaincu qu'il était en état de traiter toute espèce d'affaires, même celles du genre le plus étranger à sa profession et à ses connaissances. Il était de haute taille, mais gauche dans sa tournure.

— Le roi sait-il, demanda Dunois au cardinal, que l'envoyé du duc de Bourgogne réclame audience sans délai ?

— Il le sait, répondit le cardinal, et voici, je crois, l'universel Olivier le Daim, qui nous fera connaître le bon plaisir du roi.

Comme il parlait ainsi, un homme fort remarquable, qui partageait la faveur de Louis avec l'orgueilleux cardinal, sortit d'un appartement intérieur et entra dans la salle d'audience, mais sans cet air de suffisance qui caractérisait le prélat tout bouffi de sa dignité. C'était un petit homme, pâle et maigre, dont le pourpoint et le haut-de-chausses de soie noire, sans habit ni manteau, n'offrait rien aux yeux qui pût faire valoir un extérieur fort ordinaire. Il tenait à la main un bassin d'argent ; et une serviette étendue sur son bras annonçait les fonctions qu'il remplissait à la cour. Ses yeux étaient vifs et pénétrants, quoiqu'il s'efforçât d'en bannir cette expression en les tenant constamment fixés

à terre, tandis que, s'avancant avec le pas tranquille et furtif d'un chat, il semblait glisser plutôt que marcher dans l'appartement. Mais, quoique la modestie puisse couvrir le mérite, elle ne peut cacher la faveur de la cour ; et toutes tentatives pour traverser incognito la salle d'audience ne pouvaient qu'être vaines de la part d'un homme aussi bien connu pour avoir l'oreille du roi que l'était son célèbre valet de chambre barbier, Olivier le Daim, surnommé quelquefois le Diable, épithètes qu'il devait à l'astuce peu scrupuleuse avec laquelle il concourait à l'exécution des plans de la politique tortueuse de son maître.

Olivier parla quelques instants avec vivacité au comte de Dunois, qui sortit sur-le-champ de la salle d'audience tandis que le barbier retournait tranquillement dans l'appartement d'où il était venu. Chacun s'empressait de lui faire place, et il ne répondait à cette politesse qu'en saluant de la manière la plus humble. Cependant il rendit une ou deux personnes un objet d'envie pour tous les autres courtisans, en leur disant une seule parole à l'oreille ; et, au même instant, murmurant quelques mots sur les devoirs de sa place, il disparut sans écouter ni leurs réponses, ni les sollicitations muettes de ceux qui désiraient attirer de même son attention. Ludovic Lesly ce jour-là eut la bonne fortune d'être du petit nombre de ceux qu'Olivier favorisa d'un mot en passant, et c'était pour l'assurer que son affaire était heureusement terminée.

Un moment après, il eut une nouvelle preuve qui lui confirma cette nouvelle agréable ; car Tristan l'Ermitte, grand prévôt de la maison du roi, entra dans l'appartement, et s'avança sur-le-champ vers le Balafre. Le riche costume de ce fonctionnaire ne faisait que rendre plus remarquables son air commun et sa physionomie sinistre, et ce qu'il regardait comme un ton de conciliation ne ressemblait à rien tant qu'au grognement d'un ours. Le peu de paroles qu'il adressa au Balafre semblaient pourtant plus agréables que le ton dont elles furent prononcées. Il regretta la méprise qui avait eu lieu la veille, et dit qu'il ne fallait l'attribuer qu'à ce

que le neveu du sieur le Balafré ne portait pas l'uniforme du corps, et ne s'était pas annoncé comme en faisant partie : telle était la seule cause de l'erreur dont il lui faisait ses excuses.

Ludovic fit à ce compliment la réponse convenable ; et dès que Tristan fut passé, il se tourna vers son neveu et lui dit qu'ils avaient maintenant l'honneur d'avoir un ennemi mortel en la personne de ce redoutable officier.

— Mais un soldat qui remplit ses devoirs, ajouta-t-il, peut se moquer du grand prévôt.

Les portes s'ouvrirent et le roi Louis entra dans la salle.

Quentin, comme tous les autres, leva les yeux sur le monarque et fut saisi d'un tel tressaillement, qu'il en laissa presque tomber son arme quand il reconnut dans le roi de France ce marchand de soie, ce maître Pierre qu'il avait rencontré la veille pendant la matinée. Quelques soupçons sur le rang de ce personnage s'étaient présentés à plusieurs reprises à son esprit ; mais ses conjectures les plus hardies avaient toujours été bien loin de la réalité qu'il voyait maintenant.

Un regard sévère de son oncle, mécontent de le voir oublier ainsi le décorum du service, le rappela à lui ; mais Quentin ne fut pas peu surpris quand le roi, dont l'œil perçant l'avait découvert sur-le-champ, s'avança droit à lui, sans donner aucune marque d'attention à qui que ce fût, et lui adressa la parole.

— Ainsi donc, jeune homme, lui dit-il, j'apprends que, dès le premier jour de votre arrivée en Touraine, vous avez fait le tapageur ; mais je vous le pardonne, parce que je sais qu'il faut en accuser un vieux fou de marchand qui s'est imaginé que votre sang calédonien avait besoin d'être échauffé dès le matin avec du vin de Beaune. Si je puis le découvrir, j'en ferai un exemple qui servira de leçon à ceux qui débauchent mes gardes. Balafré, ajouta-t-il en se tournant vers Lesly, votre parent est un brave jeune homme, quoiqu'un peu emporté. Nous aimons ces caractères-là, et nous avons dessein de faire plus que jamais pour les braves

gens qui nous entourent. Ayez soin de mettre par écrit l'année, le mois, le jour, l'heure et la minute de sa naissance, et d'en faire part à Olivier le Daim.

Le Balafré s'inclina presque jusqu'à terre, et se releva pour reprendre son attitude militaire, en homme qui voulait montrer par là la promptitude avec laquelle il soutiendrait la querelle du roi ou prendrait sa défense.

Immédiatement après l'arrivée du roi, les princesses de France et les dames de leur suite entrèrent dans l'appartement. L'aînée, qui épousa ensuite Pierre de Bourbon, est connue dans l'histoire de France sous le nom de la dame de Beaujeu. Elle était grande et assez belle, avait de l'éloquence, des talents, et une grande partie de la sagacité de son père, plein de confiance en elle, et qui l'aimait peut-être autant qu'il était capable d'aimer.

Sa sœur cadette, l'infortunée Jeanne, la fiancée du duc d'Orléans, marchait timidement à côté de sa sœur, n'ignorant pas qu'elle ne possédait aucun de ces dons extérieurs que les femmes désirent tant et qu'elles aiment du moins qu'on puisse leur supposer. Elle était pâle, maigre, et avait le teint d'une convalescente. Sa taille était visiblement déviée d'un côté, et sa marche si inégale, qu'elle pouvait passer pour boiteuse. De belles dents, des yeux dont l'expression habituelle était la mélancolie, la douceur et la résignation, de longs cheveux blonds, étaient les seuls traits de son visage que la flatterie elle-même aurait osé indiquer comme rachetant la difformité de toute sa personne.

— Maintenant, à cheval, messieurs et dames, dit le roi ; et puisse la bénédiction de Dieu et celle de saint Hubert nous procurer une heureuse chasse ce matin !

— Je crains, Sire, dit le comte de Dunois qui venait de rentrer, que le destin ne m'ait réservé la tâche de l'interrompre. L'envoyé du duc de Bourgogne est à la porte du château, et il exige une audience.

— *Exige*, Dunois ! s'écria le roi. Ne lui avez-vous pas répondu, comme je vous l'ai fait dire par Olivier, que nous n'avons pas le loisir de le recevoir aujourd'hui ; que c'est demain la fête de saint Martin, jour pendant

lequel, avec la grâce de Dieu, nous ne nous occuperons d'aucune pensée mondaine, et que le jour suivant nous partirons pour Amboise ; mais qu'à notre retour nous ne manquerons pas de lui donner audience aussi promptement que nos autres affaires nous le permettront ?

— J'ai dit tout cela, Sire, répondit Dunois, et cependant...

— Pâques-Dieu ! s'écria le roi ; qu'est-ce qui s'arrête ainsi dans ton gosier, Dunois ? Il faut que ce Bourguignon t'ait parlé en termes de dure digestion.

— Si mon devoir, vos ordres, Sire, et son caractère d'envoyé ne m'eussent retenu, il aurait eu à les digérer lui-même ; car, par Notre-Dame d'Orléans, j'avais plus envie de lui faire rentrer ses paroles dans le corps que de venir les répéter à Votre Majesté.

— Par la mort de Dieu ! Dunois, il est étrange que toi, qui es aussi impatient qu'homme qui vive, tu aies tant de peine à pardonner le même défaut dans notre fier et impétueux cousin Charles de Bourgogne. Hé bien, quant à moi, je ne me soucie pas plus de ces messages impertinents, que les tours de ce château ne s'inquiètent du sifflement du vent du nord-est, qui vient de Bourgogne comme ce fanfaron d'envoyé.

— Sachez donc, Sire, que le comte de Crévecœur est resté à la porte du château avec son cortège de trompettes et de poursuivants d'armes. Il dit que, puisque Votre Majesté lui refuse l'audience que son maître lui a donné ordre de demander pour affaires de l'intérêt le plus pressant, il y restera jusqu'à minuit ; et à quelque heure que Votre Majesté en sorte, soit pour affaires, soit pour prendre l'air, soit pour quelque pratique de dévotion, il se présentera devant elle, lui parlera, et que rien que la force ouverte ne pourra l'en empêcher.

— Il est fou, dit le roi avec beaucoup de sang-froid. Ce cerveau brûlé de Flamand pense-t-il que ce soit une pénitence pour un homme de bon sens, que de rester tranquillement vingt-quatre heures dans les murs de son château, quand il a, pour s'occuper, toutes les affaires d'un royaume ? Ces brouillons impatients pensent que tout le monde leur ressemble. **Donnez ordre**

qu'on fasse rentrer les chiens et qu'on en ait soin ; mon cher Dunois, nous tiendrons conseil aujourd'hui au lieu d'aller à la chasse.

— Votre Majesté ne se débarrassera pas ainsi du comte de Crèveœur, répondit Dunois, car les instructions de son maître sont que, s'il n'obtient pas l'audience qu'il demande, il ait à clouer son gantelet aux palissades qui entourent le château, en signe de défi à mort de la part de son maître, et pour annoncer qu'il renonce à foi et hommage envers la France, et qu'il vous déclare la guerre à l'instant.

— Oui ! dit Louis sans qu'on pût remarquer aucun changement dans le son de sa voix, mais en fronçant ses épais sourcils de manière à en couvrir presque entièrement ses yeux ; les choses en sont-elles venues là ? Notre ancien vassal prend-il ainsi un ton de maître ? Notre cher cousin nous traite-t-il avec si peu de cérémonie ? Eh bien, Dunois, il faut déployer l'oriflamme, et crier : *Montjoie Saint-Denis*.

— A la bonne heure ! Ainsi soit-il et *Amen* ! s'écria le belliqueux Dunois.

Et les gardes qui étaient dans la salle, incapables de résister à la même impulsion, firent un mouvement chacun à son poste ; il en résulta un cliquetis d'armes qui ne dura qu'un instant, mais qui se fit entendre distinctement. Le roi porta autour de lui un regard de satisfaction et de fierté, et pour un instant il pensa et se montra comme l'aurait fait son valeureux père.

L'enthousiasme céda pourtant à une foule de considérations politiques qui, dans cette conjoncture, rendaient une rupture avec la Bourgogne particulièrement dangereuse. Édouard IV, roi brave et victorieux, qui avait combattu en personne dans trente batailles, était alors assis sur le trône d'Angleterre ; il était frère de la duchesse de Bourgogne ; et l'on pouvait supposer qu'il n'attendait qu'une rupture entre son beau-frère et Louis pour rentrer en France, par la porte toujours ouverte de Calais. A cette considération se joignait encore celle qui résultait de la foi chancelante du duc de Bretagne, sans parler d'autres puissants motifs de réflexions.

Après un silence de quelques instants, Louis reprit la parole ; mais, quoiqu'il parlât du même ton, ce fut dans un esprit tout différent.

— Mais à Dieu ne plaise, dit-il, qu'aucune autre cause qu'une nécessité absolue puisse nous engager, nous roi Très Chrétien, à occasionner l'effusion du sang chrétien, si nous pouvons, sans déshonneur, éviter cette calamité. La sûreté de nos sujets nous touche de plus près que l'injure que peuvent faire à notre dignité les paroles grossières d'un ambassadeur malappris, qui a peut-être outrepassé ses pouvoirs. Qu'on admette en notre présence l'envoyé du duc de Bourgogne.

— *Beati pacifi*¹ ! dit le cardinal de La Balue.

— C'est la vérité, ajouta le roi ; et Votre Éminence sait aussi que ceux qui s'humilient seront élevés.

Le cardinal prononça un *Amen* auquel peu de personnes répondirent ; car les joues pâles du duc d'Orléans lui-même étaient devenues pourpres d'indignation, et le Balafre fut si peu maître de la sienne, qu'il laissa tomber lourdement sur le plancher le bout de sa peruisane : mouvement d'impatience qui lui valut un reproche sévère de la part du cardinal.

Le son des trompettes, qui retentit dans la cour, annonça l'arrivée du seigneur bourguignon. Tous ceux qui se trouvaient dans la salle d'audience s'empressèrent de prendre leurs places, suivant l'ordre de préséance, le roi et ses filles restant seuls au centre de l'assemblée.

Le comte de Crèvecœur, guerrier intrépide et renommé, entra alors dans l'appartement ; et, contre l'usage des envoyés des puissances amies, il se présenta armé de toutes pièces, ayant seulement la tête nue. Il portait une magnifique armure de Milan, du plus bel acier, damasquinée en or, et travaillée dans le goût fantastique qu'on appelait arabe. Autour de son cou et sur sa cuirasse bien polie était l'ordre de son maître, celui de la Toison-d'Or, l'un des ordres de chevalerie les plus honorables que l'on connût alors dans toute la chrétienté. Un page magnifiquement vêtu

¹ Heureux les pacifiques !

le suivait chargé de son casque, et il était précédé d'un héraut qui portait ses lettres de créance, et qui les présenta au roi, un genou en terre, tandis que l'ambassadeur s'arrêta à quelques pas, comme pour donner le temps d'admirer son air noble, sa taille imposante et la fierté tranquille de ses traits et de ses manières : le reste de son cortège était resté dans l'antichambre ou dans la cour.

— Approchez, seigneur comte de Crèveœur, dit Louis après avoir jeté un coup d'œil sur ses lettres de créance ; nous n'avons besoin des lettres de créance de notre cousin, ni pour nous présenter un guerrier si bien connu, ni pour nous assurer du crédit dont vous jouissez à si juste titre auprès de votre maître. Nous espérons que votre belle épouse, dont le sang n'est pas tout à fait étranger à celui de nos ancêtres, est en bonne santé. Si vous vous étiez présenté devant nous en la tenant par la main, seigneur comte, nous aurions pensé que vous portiez votre armure, en cette occasion, et contre l'usage, pour soutenir la supériorité de ses charmes contre tous les chevaliers amoureux de France ; mais, sans cela, nous ne pouvons deviner le motif de cette panoplie complète.

— Sire, répondit l'envoyé, le comte de Crèveœur doit déplorer son infortune, et vous supplier de l'excuser s'il ne peut en cette occasion répondre à Votre Majesté avec l'humble déférence due à la courtoisie royale dont vous avez daigné l'honorer. Mais quoique ce ne soit que la voix de Philippe Crèveœur des Cordes qui se fait entendre, les paroles qu'il prononce doivent être celles de son gracieux seigneur et souverain, le duc de Bourgogne.

— Et quelles paroles Crèveœur a-t-il à prononcer au nom du duc de Bourgogne ? demanda Louis en prenant un air de dignité convenable à la circonstance. Mais, un instant ! Souvenez-vous qu'en ce lieu Philippe Crèveœur des Cordes parle à celui qu'il appelle le souverain de son souverain.

Crèveœur salua, et reprit la parole :

— Roi de France, le puissant duc de Bourgogne vous envoie encore une fois une cédule contenant le détail des griefs et des oppressions commises sur les

frontières par les garnisons et les officiers de Votre Majesté ; et ma première question est de savoir si l'intention de Votre Majesté est de lui faire réparation de ces injures.

Le roi, après avoir jeté un léger coup d'œil sur la note que le héraut lui présentait à genoux, répondit :

— Ces plaintes ont été soumises à notre conseil il y a déjà longtemps. Des faits allégués, les uns sont des représailles d'injures souffertes par mes sujets, les autres sont dénués de preuves ; les garnisons et les officiers du duc se sont chargés eux-mêmes de tirer vengeance de plusieurs autres. Si pourtant il s'en trouve quelqu'un qui ne puisse se ranger sous aucune de ces trois classes, en notre qualité de prince chrétien nous ne refusons pas de faire satisfaction pour les injures dont notre voisin pourrait avoir à se plaindre, quoique commises, non seulement sans notre autorisation, mais contre nos ordres exprès.

— Je transmettrai la réponse de Votre Majesté à mon très gracieux maître, répondit l'ambassadeur ; mais qu'il me soit permis de dire que, comme elle ne diffère en rien des réponses évasives qui ont déjà été faites à ses justes plaintes, je ne puis espérer qu'elle suffise pour rétablir la paix et l'amitié entre la France et la Bourgogne.

— Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, dit le roi. Ce n'est point par crainte des armes de votre maître, c'est uniquement par amour pour la paix, que je fais une réponse si modérée à ses reproches injurieux. Mais continuez de vous acquitter de votre mission.

— La seconde demande de mon maître, reprit l'ambassadeur, est que Votre Majesté cesse d'entretenir sous main des intelligences clandestines avec ses villes de Gand, de Liège et de Malines. Il requiert Votre Majesté de rappeler les agents secrets qui sèment le mécontentement parmi ses bons citoyens de Flandre, et de bannir de vos domaines, ou plutôt de livrer à leur seigneur suzerain, pour être punis comme ils le méritent, ces traîtres qui, ayant abandonné le théâtre de leurs manœuvres, n'ont trouvé que trop aisément un asile à Paris, à Orléans, à Tours, et en d'autres villes de France.

— Dites au duc de Bourgogne, répondit le roi, que je ne connais pas les intelligences clandestines dont il m'accuse injustement ; que mes sujets de France ont des relations fréquentes avec les bonnes villes de Flandre, par suite d'un commerce à l'avantage des deux pays, et qu'il serait aussi contraire aux intérêts du duc qu'aux miens de vouloir interrompre ; enfin, que beaucoup de Flamands résident dans mon royaume, et jouissent par la même cause de la protection de mes lois ; mais que je n'en connais aucun qui s'y soit réfugié par suite de révolte ou de trahison contre le duc. Poursuivez. Vous avez entendu ma réponse.

— Avec autant de peine que celle de tout à l'heure, Sire, car elle n'est ni assez directe ni assez explicite pour que le duc, mon maître, veuille la recevoir en réparation d'une longue suite de manœuvres secrètes, qui n'en sont pas moins certaines, quoique Votre Majesté les désavoue en ce moment. Mais je continue mon message. Le duc de Bourgogne requiert en outre du roi de France de renvoyer sans délai dans ses domaines, sous bonne et sûre garde, les personnes d'Isabelle, comtesse de Croye, et de sa parente et tutrice, la comtesse Hameline, de la même famille, attendu que ladite comtesse Isabelle, qui est, par la loi du pays et l'inféodation de ses domaines, pupille dudit duc de Bourgogne, a pris la fuite hors de l'enceinte de sa juridiction, se dérochant à la surveillance qu'en prince attentif il devait avoir sur sa pupille : elle est ici sous la protection secrète du roi de France, qui l'encourage dans sa rébellion contre le duc, son tuteur et son seigneur naturel, au mépris des lois divines et humaines, telles qu'elles ont toujours été reconnues dans l'Europe civilisée. Je m'arrête encore une fois, pour attendre votre réponse.

— Vous avez fort bien fait, comte de Crèvecœur, dit Louis avec un ton de dédain, vous avez fort bien fait de commencer votre ambassade de bon matin ; car si vous avez dessein de me demander compte de chaque vassal que les passions turbulentes de votre maître peuvent avoir fait fuir de ses domaines, le soleil pourra se coucher avant que la liste en soit épuisée. Qui peut

affirmer que ces dames sont dans mon royaume ? et, si elles y sont, qui ose dire que je les ai favorisées dans leur fuite, ou que je les ai mises sous ma protection ?

— Sire, Votre Majesté me permettra de lui dire que j'avais un témoin dans cette affaire, un témoin qui avait vu ces dames fugitives à l'auberge des Fleurs-de-Lis, située à peu de distance de ce château ; un témoin, dis-je, qui avait vu Votre Majesté en leur compagnie, quoique sous le déguisement, peu digne d'elle, d'un bourgeois de Tours ; un témoin enfin qui a reçu d'elles, en votre royale présence, Sire, des messages et des lettres pour leurs amis de Flandre ; qui a rapporté les uns et remis les autres au duc de Bourgogne.

— Produisez ce témoin, comte ; faites-moi voir en face l'homme qui ose avancer des faussetés si palpables.

— Vous parlez d'un ton de triomphe, Sire, car vous savez fort bien que ce témoin n'existe plus. Quand il vivait, il se nommait Zamet Maugrabin, et c'était un de ces vagabonds bohémiens. Il a été hier, à ce que j'ai appris, exécuté par les gens de la suite de votre grand prévôt, sans doute pour empêcher qu'il ne se trouvât ici pour déposer de la vérité de ce qu'il a dit à ce sujet au duc de Bourgogne, en présence de son conseil et de moi Philippe Crèveœur des Cordes.

— Par Notre-Dame d'Embrun ! s'écria le roi, ces accusations sont si absurdes, et je suis si loin de me reprocher rien qui puisse les motiver, que, par l'honneur d'un roi, je suis tenté d'en rire plutôt que de m'en fâcher. Ma garde prévôtale met à mort, c'est son devoir, les brigands et les vagabonds. Ma couronne serait insultée par tout ce que ces brigands et ces vagabonds peuvent avoir dit à notre bouillant cousin de Bourgogne et à ses sages conseillers ! Je vous prie de dire à mon beau cousin que, s'il aime leur compagnie, il ferait bien de les garder dans ses domaines, car ils ne trouveront ici qu'une courte absolution et une bonne corde.

— Mon maître n'a pas besoin de pareils sujets, Sire, répondit le comte d'un ton moins respectueux que celui avec lequel il avait parlé jusqu'alors, car le noble duc n'a pas coutume d'interroger des sorcières, des Égyptiens

et autres vagabonds, sur le destin de ses alliés et de ses voisins.

— Nous avons eu assez de patience, s'écria le roi en l'interrompant ; et puisque ta mission ici semble n'avoir d'autre but que de nous insulter, nous enverrons quelqu'un en notre nom au duc de Bourgogne, convaincu qu'en te conduisant ainsi à notre égard, tu as outrepassé tes pouvoirs, quels qu'ils puissent être.

— Au contraire, répondit Crèveœur, je ne m'y suis pas encore entièrement conformé. Écoutez, Louis de Valois, roi de France ; écoutez, nobles et gentilshommes qui pouvez être présents ; écoutez, fidèles et loyaux Français de toutes conditions ; et toi, Toison-d'Or, ajouta-t-il en se tournant vers le héraut, répète après moi cette proclamation : « Moi, Philippe Crèveœur des Cordes, comte de l'Empire, et chevalier de l'honorable ordre de la Toison-d'Or, au nom du très puissant seigneur et prince Charles, par la grâce de Dieu, duc de Bourgogne et de Lorraine, de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg et de Gueldres ; comte de Flandre et d'Artois, comte palatin de Hainaut, de Hollande, de Zélande, de Namur et de Zutphen ; seigneur de la Frise, de Salines et de Malines ; vous fais savoir à vous, Louis, roi de France, qu'attendu que vous avez refusé réparation de tous les griefs, de toutes les injures et offenses faites et occasionnées par vous ou par votre aide, à votre suggestion et instigation, à mondit duc et à ses sujets chéris, il renonce, par ma bouche, à sa foi et hommage envers votre couronne, vous déclare faux et sans foi, et vous défie, comme prince et comme homme. » Voici mon gage, en preuve de ce que j'ai dit.

En parlant ainsi, il ôta le gantelet de sa main droite, et le jeta sur le plancher de la salle d'audience.

Jusqu'à ce dernier trait d'audace, le plus profond silence avait régné dans l'appartement ; mais à peine eut-on entendu le bruit que fit le gantelet en tombant, et l'exclamation *vive Bourgogne !* que fit entendre au même instant Toison-d'Or, le héraut bourguignon, qu'un tumulte général y succéda. Tandis que Dunois, le duc d'Orléans, le vieux lord Crawford, et un ou deux autres

que leur rang autorisait à cette démarche, se disputaient à qui ramasserait le gantelet, la salle retentissait des cris : « Frappez, frappez, qu'il périsse ! vient-il ici pour insulter le roi de France jusque dans son palais ? »

Mais le roi apaisa le tumulte en s'écriant d'une voix semblable au tonnerre, qui couvrait toutes les autres, et qui imposa à chacun :

— Silence, messieurs ! que personne ne mette la main sur l'envoyé, ni un doigt sur son gage ! Et vous, sire comte, de quoi est composée votre vie, comment est-elle garantie, pour que vous la hasardiez sur un coup de dé si périlleux ? Votre duc est-il fait d'un autre métal que les autres princes, pour soutenir sa prétendue querelle d'une manière si inusitée ?

— Oui, sans doute, répondit l'intrépide comte de Crèveœur, il est fait d'un métal tout différent, d'un métal bien plus noble que les autres princes de l'Europe ; car lorsque nul d'entre eux n'osait vous donner un asile à vous-même, roi Louis, exilé de France, poursuivi par la vengeance amère de votre père, et par toute la puissance de son royaume, vous fûtes accueilli et protégé comme un frère par mon noble maître, dont vous avez mal récompensé la générosité. Adieu, Sire, j'ai rempli ma mission.

A ces mots, le comte sortit de l'appartement sans prendre autrement son congé.

— Suivez-le ! suivez-le ! s'écria le roi ; ramassez son gantelet, et suivez-le ! Ce n'est pas à vous que je parle, Dunois ; ni à vous, lord Crawford, il me semble que vous êtes un peu vieux pour une affaire aussi chaude ; ni à vous, cousin d'Orléans, vous êtes trop jeune pour vous en mêler. Monsieur le cardinal, monsieur l'évêque d'Évreux, il appartient à la sainteté de vos fonctions de rétablir la paix entre les princes ; relevez ce gantelet, et allez faire sentir au comte de Crèveœur le péché qu'il a commis en insultant un grand monarque dans sa propre cour, et en le forçant à attirer les calamités de la guerre sur son royaume et sur celui de son voisin.

Interpellé ainsi personnellement, le cardinal de La Balue alla relever le gantelet avec autant de précaution

qu'on en prendrait pour toucher une vipère, tant paraissait grande son aversion pour ce symbole de guerre, et il sortit sur-le-champ de l'appartement du roi pour courir après l'envoyé.

Louis promenait ses regards en silence sur le cercle de ses courtisans, dont la plupart, à l'exception de ceux que nous avons déjà nommés, étaient des hommes de basse naissance, qui devaient le haut rang auquel le roi les avait élevés dans sa maison, non à leur courage ni à leurs exploits, mais à des talents d'un tout autre genre. Ils se regardaient les uns les autres, et la pâleur de leur visage prouvait que la scène dont ils venaient d'être témoins avait fait sur chacun une impression peu agréable. Louis jeta sur eux un coup d'œil de mépris, et dit à haute voix :

— Quoique le comte de Crève-cœur soit présomptueux et arrogant, il faut avouer que le duc de Bourgogne a en lui un serviteur aussi hardi qu'aucun de ceux qu'un prince ait jamais chargés d'un message. Je voudrais savoir où je pourrais en trouver un aussi fidèle pour envoyer ma réponse.

— Vous faites injustice à votre noblesse française, Sire, dit Dunois. Il n'y a pas un de nous qui ne portât un défi au duc de Bourgogne, à la pointe de son épée.

— Et vous n'êtes pas plus juste, Sire, à l'égard des gentilshommes écossais qui ont l'honneur de vous servir, dit le vieux Crawford. Ni moi, ni aucun de ceux qui sont sous mes ordres, étant de rang convenable, nous n'hésiterions à demander à cet orgueilleux envoyé compte de sa conduite. Mon bras est encore assez vigoureux pour le punir, si Votre Majesté m'en accorde la permission.

— Mais Votre Majesté, ajouta Dunois, ne veut nous employer à aucun service qui puisse être honorable pour nous, pour elle et pour la France.

— Dites plutôt, Dunois, répondit le roi, que je ne veux pas céder à cette impétuosité téméraire qui, pour un vain point d'honneur de chevalier errant, vous perdrait vous-même, le trône et la France. Il n'y a pas un de vous qui ne sache combien chaque heure de paix est précieuse en ce moment, pour guérir les blessures d'un pays

déchiré ; et cependant il n'y en a pas un qui ne fût prêt à guerroyer pour le premier conte que ferait une Bohémienne vagabonde, ou quelque damoiselle errante dont la réputation vaut à peine mieux. Mais voici La Balue, et nous espérons qu'il nous apporte des nouvelles plus pacifiques. Eh bien, monsieur le cardinal, avez-vous rendu au comte la raison et le sang-froid ?

— Sire, répondit La Balue, ma tâche a été difficile. J'ai demandé à ce fier comte comment il avait osé adresser à Votre Majesté le reproche présomptueux qui a mis fin à son audience, témérité qui devait être attribuée, non à son maître, mais à sa propre insolence, et qui par conséquent le mettait à la discrétion de Votre Majesté, et l'assujettissait à tel châtement qu'il vous plairait de lui infliger.

— Vous avez bien parlé, dit le roi ; et qu'a-t-il répondu ?

— Le comte, continua le cardinal, avait en ce moment le pied sur l'étrier pour monter à cheval, et, en entendant ma remontrance, il a tourné la tête sans changer de position. « Si j'avais été à la distance de cinquante lieues, me dit-il, et que j'eusse appris que le roi de France avait fait une question humiliante pour mon prince, j'aurais à l'instant tourné la bride de mon cheval, et je serais venu décharger mon cœur en lui faisant la réponse que je viens de vous faire. »

— Je vous avais dit, messieurs, dit le roi en jetant un regard autour de lui, sans montrer aucun signe de colère, ni même d'émotion, que notre cousin le duc possède en Philippe de Crève-cœur un aussi digne serviteur que jamais prince en ait eu à sa droite. — Mais vous l'avez déterminé à rester ?

— A rester vingt-quatre heures, répondit le cardinal, et à reprendre provisoirement son gage de défi. Il est descendu à l'auberge des Fleurs-de-Lis.

— Veillez à ce qu'il soit servi et traité noblement, et à nos frais, dit le roi ; un tel serviteur est un joyau pour la couronne d'un prince. Vingt-quatre heures ! ajouta-t-il à voix basse en semblant se parler à lui-même et en ouvrant les yeux comme s'il eût cherché à

lire dans l'avenir ; vingt-quatre heures ! le terme est des plus courts ! Cependant vingt-quatre heures bien et habilement employées peuvent valoir l'année entière d'un agent indolent ou incapable. Allons, messieurs, en chasse ! à la forêt ! Prenez vos épieux, car Allègre, mon piqueur, a reconnu un sanglier qui mettra à l'épreuve les hommes et les chiens. Dunois, prêtez-moi votre épieu et prenez le mien, car il est trop pesant pour moi ; mais vous, quand vous êtes-vous plaint d'un tel défaut dans votre lance ? A cheval, messieurs, à cheval !

CHAPITRE VIII

LA CHASSE AU SANGLIER

TOUTE l'expérience que le cardinal pouvait avoir du caractère de son maître ne l'empêcha pas de commettre en cette occasion une grande faute politique. Sa vanité le porta à croire qu'il avait mieux réussi, en déterminant le comte de Crèvecœur à rester à Tours, que ne l'aurait fait tout autre négociateur employé par le roi ; sachant combien Louis attachait d'importance à éloigner une guerre avec le duc de Bourgogne, il ne put s'empêcher de faire voir qu'il croyait lui avoir rendu un grand et agréable service. Il se tint plus près de la personne du roi qu'il n'avait coutume de le faire, et entra en conversation avec lui sur les événements de la matinée.

Louis, qui l'avait écouté avec attention, quoique sans lui faire aucune réponse qui pût tendre à prolonger la conversation, fit signe à Dunois, qui était à peu de distance, de se placer à la gauche de son cheval.

— Nous sommes venus ici pour prendre de l'exercice et pour nous amuser, lui dit-il ; mais le révérend père que voici voudrait nous faire tenir un conseil d'état.

— J'espère que Votre Majesté me dispensera d'y assister, répondit Dunois ; je suis né pour combattre la France ; mon cœur et mon bras sont à son service, mais ma tête n'est pas faite pour les conseils.

— Celle du cardinal n'est faite que pour cela, Dunois, répliqua le roi. Il vient de confesser Crèvecœur à la porte du château, et il nous a rapporté toute sa confession. Ne m'avez-vous pas dit *tout* ? ajouta-t-il en appuyant sur ce dernier mot, et en lançant sur le car-

dinal un regard perçant, qui s'échappa entre ses longs sourcils noirs, comme la lame d'un poignard brille en sortant du fourreau.

Le cardinal trembla en s'efforçant de répondre à la plaisanterie du roi, et lui dit que, quoique son ministère lui imposât l'obligation de garder les secrets de ses pénitents en général, il n'existait pas de *sigillum confessi* qu'un souffle de Sa Majesté ne pût fondre.

— Et comme le cardinal, continua le roi, est disposé à nous communiquer les secrets des autres, il s'attend naturellement à des confidences réciproques ; il désire très raisonnablement savoir si ces deux dames de Croye sont véritablement dans nos domaines. Nous sommes fâché de ne pouvoir satisfaire sa curiosité, ne sachant pas nous-même précisément dans quel lieu de nos états peuvent se cacher des damoiselles errantes, des princesses déguisées, des comtesses persécutées ; car, grâce à Dieu et à Notre-Dame d'Embrun, nos états sont un peu trop étendus pour que nous puissions répondre aisément aux questions très discrètes de Son Éminence ; mais, en supposant que ces dames fussent avec nous, Dunois, quelle réponse feriez-vous à la demande définitive de notre cousin de Bourgogne ?

— Je vous le déclarerai, Sire, s'il plaît à Votre Majesté de me dire si elle veut la paix ou la guerre, répondit Dunois avec une franchise qui prenait sa source dans un caractère naturellement ouvert et intrépide, et qui plaisait beaucoup au roi.

— Par saint Martin de Tours, Dunois, dit Louis, je serais aussi charmé de pouvoir te le dire que tu le serais de l'apprendre ; mais je ne le sais pas encore bien moi-même. Au surplus, en supposant que je me décidasse pour la guerre, que ferais-je de cette belle, riche et jeune héritière, si elle se trouvait réellement dans mes états ?

— Votre Majesté la donnerait en mariage à un de ses fidèles serviteurs, qui aurait un cœur pour l'aimer et un bras pour la défendre.

— A toi, par exemple, Dunois ! Pâques-Dieu ! je ne te croyais pas si politique avec toute ta franchise. Mais le sanglier est débusqué. Lâchez les chiens, au nom

du bienheureux saint Hubert. Ah ! ah ! tra la la li rala !

Et le cor du roi fit retentir les bois de sons joyeux, tandis qu'il suivait la chasse accompagné de deux ou trois de ses gardes, parmi lesquels était notre ami Quentin Durward ; et il est bon de remarquer ici que, même en se livrant avec ardeur à son divertissement favori, le roi, fidèle à son caractère caustique, trouva le moyen de s'amuser encore en tourmentant le cardinal de La Balue.

Nous avons déjà dit qu'une des faiblesses de cet homme d'état était de se regarder, malgré l'obscurité de sa naissance et son éducation bornée, comme propre à jouer le rôle d'un courtisan et d'un galant accompli. Les chevaux magnifiques qu'il achetait presque à tout prix étaient insensibles à l'honneur qu'ils avaient de porter un cardinal, et ne lui témoignaient pas plus de respect qu'ils n'en auraient eu pour son père le tailleur, dont il était le digne rival dans l'art de l'équitation. Le roi ne l'ignorait pas ; et s'amusant tantôt à exciter son cheval, tantôt à le retenir, il finit, à force de répéter cette manœuvre, par mettre celui du cardinal, qui ne quittait pas son côté, dans une sorte de rébellion contre son cavalier. Tout annonçait qu'ils fausseraient bientôt compagnie. Tandis que le coursier du prélat maladroit hennissait, ruait, se cabrait, le roi, qui se plaisait à le tourmenter, lui faisait diverses questions sur des affaires importantes, et lui donnait à entendre qu'il allait saisir cette occasion pour lui confier quelques-uns de ces secrets d'état que le cardinal, peu d'instant auparavant, semblait si empressé d'apprendre.

Il serait difficile d'imaginer une situation plus désagréable que celle de ce conseiller privé, obligé d'écouter son souverain et de lui répondre, tandis que chaque courbette d'un cheval qu'il ne pouvait plus gouverner le forçait à changer d'attitude, et le mettait dans une situation plus précaire. Sa longue robe violette flottait dans tous les sens, et la seule chose qui le préservât d'une chute était la profondeur de la selle. Dunois riait sans se contraindre ; le roi avait une manière à lui de

jouir intérieurement de ses malices, sans en rire tout haut. Il adressait à son ministre, du ton le plus amical, des reproches sur son ardeur excessive pour la chasse, qui ne lui permettait pas de donner quelques moments aux affaires.

— Mais je ne veux pas mettre plus longtemps obstacle à vos plaisirs, ajouta-t-il en s'adressant au cardinal, qui se trouvait alors très mal à l'aise.

Et il lâcha la bride à son cheval.

Avant que La Balue eût pu dire un mot pour lui répondre ou pour s'excuser, son cheval, prenant le mors aux dents, partit au grand galop, et laissa bientôt derrière lui le roi et Dunois, qui suivaient d'un pas plus modéré en jouissant de la détresse du prélat courtisan.

Le cheval, devenu complètement son maître, galopant, ou pour mieux dire volant dans une longue avenue tapissée de verdure, rencontre la meute qui poursuivait le sanglier : il renverse un ou deux piqueurs, foule aux pieds plusieurs chiens, et jette la confusion dans la chasse ; animé par les cris et les menaces des chasseurs, il emporte le cardinal épouvanté jusqu'au delà du formidable animal, qui courait au grand trot, furieux, et les défenses couvertes d'écume.

La Balue, en se voyant si près du sanglier, poussa un cri épouvantable pour demander du secours. Ce cri, ou peut-être la vue de ce terrible animal, produisit un tel effet sur le coursier emporté, qu'il interrompit sa carrière, et fit si brusquement un saut de côté, que le cardinal tomba lourdement. Il en fut quitte pour la peur ; et, se traînant, aussi promptement qu'il le put, hors du chemin des chiens et des chasseurs, il vit passer toute la chasse devant lui sans que personne lui offrît la moindre assistance ; car les chasseurs de cette époque n'avaient pas plus de compassion pour de tels accidents que ceux de nos jours.

Toute la chasse avait passé, quand un cavalier, qui semblait moins partager cet amusement qu'en être spectateur, s'avança avec une couple d'hommes à sa suite, et témoigna beaucoup de surprise en trouvant le cardinal à pied, seul, sans cheval, et dans un désordre qui

annonçait clairement la nature de l'accident qui lui était arrivé. Mettre pied à terre, lui offrir obligeamment son assistance, ordonner à un de ses gens de descendre d'un palefroi doux et tranquille pour le céder au cardinal, exprimer son étonnement que les usages de la cour de France permissent d'abandonner au péril de la chasse et de délaïsser, au moment du besoin, le plus distingué de ses hommes d'état ; tels furent les secours et les consolations qu'une rencontre si étrange mit Crèveœur à même d'offrir au cardinal démonté, car c'était l'ambassadeur bourguignon lui-même qui était survenu.

Il trouva La Balue dans un moment fort opportun et dans des dispositions favorables pour faire sur sa fidélité quelques-unes de ces tentatives auxquelles on sait que le ministre eut la faiblesse criminelle de ne pas savoir résister. Déjà, dans la matinée, il s'était passé entre eux, comme le caractère méfiant de Louis le lui avait fait soupçonner, certaines choses que le cardinal n'avait pas osé rapporter à son maître ; il avait écouté avec une oreille satisfaite l'assurance que lui avait donnée le comte de l'estime infinie que le duc de Bourgogne avait conçue pour sa personne et pour ses talents ; il n'avait pu se défendre d'un mouvement de tentation, en entendant Crèveœur parler de la munificence de son maître et des riches bénéfices qu'il avait à sa disposition en Flandre. Toutefois ce ne fut qu'après avoir été irrité par les événements que nous venons de rapporter, et avoir vu sa vanité si cruellement mortifiée, qu'il résolut, dans un fatal moment, de prouver que nul ennemi ne peut être aussi dangereux que l'ami et le confident qu'on a offensé.

En cette occasion, il se hâta d'engager Crèveœur à se séparer de lui, de peur qu'on ne les vît ensemble ; mais il lui donna un rendez-vous, pour le soir, à l'abbaye de Saint-Martin de Tours, après vêpres, et ce fut d'un ton qui convainquit le Bourguignon que son maître venait d'obtenir un avantage qu'il aurait à peine osé espérer.

Cependant Louis suivait avec ardeur la chasse du sanglier, et elle était alors au moment le plus intéressant : il

était arrivé qu'un marcassin, ou pour mieux dire un sanglier de deux ans, avait traversé la voie de l'animal poursuivi ; les chiens, mis en défaut, avaient suivi cette nouvelle trace, et il n'y avait que deux ou trois paires de vieux chiens, parfaitement exercés, qui fussent restés sur la bonne piste ; enfin, tous les chasseurs s'étaient laissé dévoyer. Le roi vit avec une secrète satisfaction Dunois prendre le change aussi bien que les autres, et jouit d'avance du plaisir de triompher d'un chevalier accompli dans l'art de la vénerie, art regardé alors comme presque aussi glorieux que celui de la guerre.

Louis était bien monté, il suivait de très près les chiens qui n'avaient pas perdu la voie ; et quand le sanglier se retourna, sur un terrain marécageux, pour opposer une dernière résistance à ses ennemis, le roi se trouvait seul près de l'animal furieux.

Louis montra toute la bravoure et toute l'habileté d'un chasseur expérimenté ; car, sans s'inquiéter du péril, il courut sur le sanglier, qui se défendait contre les chiens en écumant de rage, et le frappa de son épieu. Mais son cheval ne s'était approché qu'avec un mouvement de crainte, et le coup ne put être assez bien appliqué pour tuer l'animal ou le mettre hors de combat. Nul effort ne put déterminer le coursier effrayé à une seconde charge ; de sorte que le roi, mettant pied à terre, s'avança seul contre le sanglier, tenant à la main une de ces épées courtes, droites, pointues et bien affilées, dont les chasseurs se servent en pareilles rencontres. L'animal courroucé oublia les chiens pour se précipiter sur ce nouvel ennemi, tandis que le roi, s'arrêtant de pied ferme, dirigea son fer de manière à l'enfoncer dans la gorge du sanglier, ou plutôt dans la poitrine, sous l'omoplate, auquel cas le poids et l'impétuosité de la bête féroce n'auraient servi qu'à accélérer sa destruction. Malheureusement l'humidité du sol fit que le pied du roi glissa à l'instant même où il allait accomplir cette manœuvre délicate et dangereuse ; la pointe de son épée, rencontrant la cuirasse de soies hérissées qui garnissait l'épaule de l'animal, la dépassa sans lui faire de blessure, et Louis tomba étendu par terre. Cette chute

fut pourtant heureuse pour le monarque ; car elle fit que le sanglier, qui avait dirigé un coup de boutoir contre sa cuisse, manqua le but à son tour, et ne fit que déchirer le pan de son habit de chasse. Mais il ne tarda point à revenir sur ses pas pour attaquer de nouveau le roi à l'instant où il se relevait ; et la vie de Louis se trouvait dans le plus grand danger, lorsque Quentin Durward, que la lenteur de son cheval avait retenu en arrière, mais qui avait reconnu et suivi le son du cor du roi, arriva dans ce moment critique, et perça l'animal d'un coup d'épieu.

Le roi, qui s'était relevé pendant ce temps, vint à son tour au secours de Durward, et acheva le sanglier en lui enfonçant son épée dans la gorge. Avant de dire un seul mot à Quentin, il mesura la longueur de l'animal abattu, essuya la sueur qui coulait de son front et le sang qui souillait ses mains, ôta son chapeau de chasse, le plaça sur un buisson, et adressa dévotement une prière aux petits saints de plomb qui le couvraient. Regardant ensuite Durward :

— Est-ce toi, mon jeune Écossais ? lui dit-il ; tu as bien commencé ton cours de chasse ; et maître Pierre te doit un aussi bon déjeuner que celui qu'il t'a donné là-bas aux Fleurs-de-Lis. Eh bien, pourquoi ne parles-tu pas ? As-tu perdu toute ta fougue et ton feu à la cour, qui en donne aux autres ?

Le jeune Quentin, Écossais fin et adroit si jamais il en fut, avait trop de prudence pour profiter de la dangereuse familiarité qui semblait lui être accordée. Il répondit brièvement, mais en termes choisis, que, s'il pouvait se permettre d'adresser la parole à Sa Majesté, ce ne serait que pour la supplier de lui pardonner la hardiesse rustique avec laquelle il s'était conduit lorsqu'il ne connaissait pas son rang élevé.

— Bon, bon ! dit le roi, je te pardonne ta hardiesse en faveur de ton audace et de ta malice. J'ai admiré comme tu as deviné à peu près juste quelle était la profession de mon compère Tristan. Depuis ce temps, il t'a presque servi un plat de son métier, à ce que j'ai appris. Je te conseille de prendre garde à lui : c'est un

homme méchant qui trafique en bracelets un peu durs, et en colliers serrés. Aide-moi à monter à cheval. Tu me plais, et je veux te faire du bien. Ne compte sur personne que sur moi, pas même sur ton oncle, ni sur lord Crawford ; et ne parle à qui que ce soit du secours que tu m'as apporté si à propos dans ma rencontre avec ce sanglier ; car celui qui se vante d'avoir secouru un roi dans un cas si urgent doit compter que le plaisir de se vanter sera toute sa récompense.

Le roi sonna alors du cor, et ce son amena bientôt près de lui Dunois et plusieurs autres chasseurs dont il reçut les compliments sur la mort de ce noble animal, sans se faire scrupule de s'approprier une plus grande part de cette gloire qu'il ne lui en appartenait véritablement. Il ordonna ensuite à Dunois de faire porter la bête aux moines de Saint-Martin de Tours, pour améliorer leur menu pendant les jours de fête.

— Et qui a vu Son Éminence le cardinal ? demanda Louis. Il me semble que c'est manquer de politesse, et montrer peu d'égards pour la sainte Église, que de le laisser à pied dans cette forêt.

— Si votre Majesté me le permet, dit Durward, qui vit que tout le monde gardait le silence, je lui dirai que j'ai vu Son Éminence sortir de la forêt, montée sur un cheval qu'on lui avait prêté.

— Le ciel prend soin de ceux qui lui appartiennent, dit le roi. Allons, messieurs, partons ; nous ne chasserons pas davantage aujourd'hui. Sire écuyer, ajouta-t-il en s'adressant à Quentin, donnez-moi mon couteau de chasse : je l'ai laissé tomber près du sanglier. Marchez en avant, Dunois ; je vous suis dans un instant.

Louis, dont les mouvements les moins importants en apparence étaient souvent calculés comme des stratagèmes de guerre, se procura ainsi l'occasion de dire un mot à Durward en particulier.

— Mon brave Écossais ! lui dit-il, tu as des yeux, à ce que je vois. Peux-tu me dire qui a donné un cheval au cardinal ? Quelque étranger, sans doute ; car mes courtisans, m'ayant vu passer devant lui sans m'arrêter, ne se seront sûrement pas pressés de lui rendre ce service.

— Je n'ai vu qu'un instant ceux qui ont rendu ce bon office à Son Éminence, Sire, répondit Quentin ; car j'avais eu le malheur d'être jeté à bas de cheval, et je faisais hâte pour me trouver à mon poste ; mais je crois que c'était l'ambassadeur de Bourgogne et ses gens.

— Ah ! dit Louis, fort bien ! Eh bien ! soit, le roi de France est en état de faire leur partie.

CHAPITRE IX

LA SENTINELLE

QUENTIN était à peine rentré dans sa petite chambre pour y faire à son costume quelques changements indispensables, que son digne oncle vint lui demander des détails sur ce qui lui était arrivé pendant la chasse.

Le jeune homme, qui ne pouvait s'empêcher de penser que le bras de Ludovic valait probablement mieux que son jugement, eut soin, en lui répondant, de laisser le roi en pleine possession de la victoire qu'il avait paru vouloir s'approprier exclusivement. Le Balafré lui répondit en faisant le détail de la manière bien supérieure dont il se serait conduit en pareille circonstance, et il y ajouta, quoique avec douceur, quelques reproches sur le peu d'empressement qu'il avait mis pour courir au secours du roi, lorsque sa vie pouvait être en danger. Le jeune homme eut assez de prudence, en lui répliquant, pour ne chercher à se justifier qu'en alléguant que, d'après toutes les règles de la chasse, il n'était pas honnête de frapper l'animal attaqué par un autre chasseur, à moins que celui-ci ne demandât assistance. Cette discussion était à peine finie, que Quentin eut lieu de s'applaudir de sa réserve : on frappa légèrement à la porte, elle fut ouverte, et Olivier le Daim, ou le Mauvais, ou le Diable, car il était connu sous ces trois noms, entra dans l'appartement.

Nous avons déjà fait, du moins quant à l'extérieur, la description de cet homme habile mais sans principes. Son allure et ses manières pouvaient être assez heureusement comparées à celles du chat domestique, qui

couché, et en apparence endormi, ou traversant l'appartement à pas lents, furtifs et timides, n'en est pas moins occupé à guetter le trou de quelque malheureuse souris, et, se frottant avec un air de confiance contre ceux dont il désire que la main le flatte, saute sur sa proie un moment après, et égratigne peut-être celui même qu'il vient de caresser.

Olivier félicita Lesly sur l'excellente conduite de son neveu pendant la chasse, et ajouta qu'elle avait attiré l'attention particulière du roi. Il fit une pause à ces mots, et resta les yeux baissés, les soulevant seulement de temps en temps pour jeter un regard à la dérobée sur Quentin, tandis que le Balafre disait que le roi avait été fort malheureux de ne pas l'avoir près de lui au lieu de son neveu, attendu qu'il aurait incontestablement percé le sanglier d'un bon coup d'épieu, tandis qu'il apprenait, autant qu'il en pouvait juger, que Quentin en avait laissé tout l'embarras à Sa Majesté.

— Mais, ajouta-t-il, cela servira de leçon à Sa Majesté pour tout le reste de sa vie, et lui apprendra à monter un homme de ma taille sur un meilleur coursier. Comment mon cheval flamand, espèce de montagne, aurait-il pu suivre le coursier normand de Sa Majesté ? et cependant ce n'était pas faute de lui labourer les flancs à coups d'éperons. Cela est fort mal vu, monsieur Olivier, et vous devriez faire une représentation à ce sujet à Sa Majesté.

Olivier ne répondit à cette observation qu'en adressant à l'intrépide archer un de ces regards lents et équivoques, qui, accompagnés par un léger mouvement de la main d'un côté, et de la tête de l'autre, peuvent être interprétés, soit comme un assentiment, soit comme une invitation à ne pas en dire davantage sur ce sujet. Le coup d'œil qu'il jeta ensuite sur le jeune écuyer était plus vif, plus observateur, et il lui dit avec un sourire dont l'expression était difficile à interpréter :

— Ainsi donc, jeune homme, c'est l'usage en Écosse de laisser vos princes en danger faute de secours, dans des occasions comme celle qui s'est présentée ce matin ?

— Notre usage, répondit Quentin, déterminé à ne

pas jeter plus de jour sur cet objet, est de ne pas intervenir mal à propos dans les honorables amusements de nos rois, quand ils peuvent se tirer d'affaire sans notre aide. Nous pensons qu'un prince à la chasse doit courir la même chance que tout autre, et qu'il n'y va que pour cela. Que serait la chasse sans fatigue et sans danger ?

Olivier ne lui répondit point et s'adressa au Balafré :

— Vous serez sans doute charmé d'apprendre, monsieur Lesly, que Sa Majesté est si loin d'avoir le moindre mécontentement de la manière dont votre neveu s'est conduit ce matin, qu'elle l'a choisi pour lui donner aujourd'hui un devoir à remplir.

— L'a choisi ! s'écria le Balafré du ton de la plus grande surprise ; vous voulez dire m'a choisi ?

— Je veux dire précisément ce que je dis, répliqua le barbier avec beaucoup de douceur, mais d'un ton positif. Le roi a des ordres à donner à votre neveu. En conséquence, jeune homme, préparez vos armes et suivez-moi. Prenez une arquebuse, car vous allez remplir les fonctions de sentinelle.

— De sentinelle ! répéta l'oncle. Êtes-vous bien sûr que vous ne vous trompez pas, monsieur Olivier ? La garde des postes de l'intérieur n'a jamais été confiée qu'à ceux qui, comme moi, ont servi douze ans dans notre honorable corps.

— Je suis tout à fait certain des intentions de Sa Majesté, répondit Olivier, et je ne dois pas tarder plus longtemps à les remplir. Ayez la bonté d'aider votre neveu à se préparer pour son service.

Le Balafré, qui n'était ni envieux ni jaloux, s'empressa d'aider Quentin à s'équiper et à s'armer ; et il lui donnait en même temps des instructions sur la manière dont il devait se conduire quand il serait sous les armes, s'interrompant de temps en temps pour mêler à ses leçons une interjection de surprise sur ce qu'une pareille bonne fortune arrivait si promptement à un si jeune homme.

Quentin fut bientôt équipé ; et, suivant Olivier le Daim, il sortit de la caserne, l'arquebuse sur l'épaule.

Sans traverser aucune cour, son guide le conduisit par des passages, les uns voûtés, les autres exposés en

plein air, par des escaliers, des galeries et des corridors, tous communiquant les uns aux autres au moyen de portes secrètes placées aux endroits où on les aurait le moins soupçonnées. De là, il le fit entrer dans une grande et spacieuse galerie, décorée d'une tapisserie plus antique que belle, et de quelques tableaux représentant les paladins de Charlemagne ; comme le célèbre Roland, avec sa stature de géant, en était le personnage le plus remarquable, on avait nommé cet appartement la galerie de Roland.

— Vous allez rester ici en sentinelle, dit Olivier à voix basse.

— Quelle est ma consigne ? Quel est le mot d'ordre ? demanda Durward sans élever la voix plus haut que ne l'avait fait Olivier.

— Votre arquebuse est-elle chargée ? lui demanda le barbier sans répondre à ses questions.

— Cela sera bientôt fait, répondit Quentin ; et ayant chargé son arme, il alluma la mèche aux restes d'un feu presque éteint, dans une cheminée d'une telle dimension, qu'on aurait pu la prendre pour un cabinet ou une chapelle gothique dépendant de cette galerie.

Pendant ce temps, Olivier lui dit qu'il ne connaissait pas encore un des principaux privilèges du corps dans lequel il servait, et qui était de recevoir des ordres directs du roi ou du grand connétable, sans qu'ils fussent transmis par la bouche des officiers.

— Vous êtes placé ici, jeune homme, ajouta-t-il, par ordre de Sa Majesté, et vous ne tarderez pas à savoir pourquoi vous y avez été appelé. Adieu, et faites bonne garde.

Aux deux extrémités opposées de la galerie, étaient deux grandes portes ornées de lourdes architraves qui donnaient probablement entrée dans différentes suites d'appartements auxquels la galerie servait de communication. Tandis que notre héros se promenait solitairement d'une de ces portes à l'autre, limite de sa faction, il fut surpris par les sons d'une musique délicieuse qui se firent entendre tout à coup, et qui, du moins dans son imagination, parurent produits par le même luth et par la même

voix qui l'avaient enchanté la veille. Tous ses rêves du jour précédent, et dont le souvenir s'était affaibli par suite des événements plus que sérieux qui lui étaient arrivés ensuite, se présentèrent à son esprit plus vivement que jamais ; et prenant en quelque sorte racine à la place d'où son oreille pouvait le plus facilement s'enivrer de ces accents mélodieux, l'arquebuse sur l'épaule, la bouche à demi ouverte, et dans l'attitude de l'attention la plus vive, il ressemblait à la statue d'une sentinelle plutôt qu'à un être animé, et n'avait plus d'autre idée que celle de saisir chaque son au passage.

Tout à coup une main se posa brusquement sur son arme et une voix dure lui cria en même temps à l'oreille :

— Pâques-Dieu ! sire écuyer, il me semble que vous montez votre garde en dormant !

C'était la voix monotone mais imposante et ironique de maître Pierre, et Quentin, rappelé soudainement à lui-même, fut saisi de honte et de crainte en voyant qu'il avait été tellement absorbé dans sa rêverie, qu'il ne s'était pas aperçu que le roi, entré probablement sans bruit par une porte secrète, et se glissant le long du mur, ou derrière la tapisserie, s'était approché de lui d'assez près pour s'emparer de son arme.

Dans sa surprise, son premier mouvement avait été de dégager son arquebuse par une secousse violente, qui fit reculer le roi de quelques pas. Sa crainte fut ensuite qu'en cédant à cet instinct, comme on peut l'appeler, qui porte un homme brave à résister à une tentative qu'on fait pour le désarmer, il n'eût aggravé, en luttant ainsi contre le roi, le mécontentement que Louis devait avoir conçu en voyant la négligence avec laquelle il montait sa garde. Plein de cette idée, il reprit son arquebuse, presque sans savoir ce qu'il faisait ; et l'appuyant sur son épaule, il resta immobile devant le monarque, qu'il avait lieu de croire mortellement offensé.

Louis se contenta de lui dire :

— Le service que tu nous as rendu ce matin est plus que suffisant pour faire excuser une négligence dans un si jeune soldat... As-tu dîné ?

Quentin, qui s'attendait à être envoyé au grand prévôt, plutôt qu'à recevoir un tel compliment, répondit négativement et avec humilité.

— Pauvre garçon ! dit Louis d'un ton plus doux que de coutume, c'est la faim qui l'a assoupi. Je sais que ton appétit est un loup, continua-t-il, et je te sauverai d'une bête féroce, comme tu m'as sauvé d'une autre. Tu as été discret dans cette affaire, et je t'en sais bon gré. Peux-tu tenir encore une heure sans manger ?

— Vingt-quatre, Sire, répondit Durward, ou je ne serais pas un véritable Écossais.

— Je ne voudrais pas pour un autre royaume, répliqua le roi, être le pâté que tu rencontrerais après un tel jeûne. Mais il s'agit en ce moment, non de ton dîner, mais du mien. J'admets à ma table aujourd'hui, et tout à fait en particulier, le cardinal de La Balue et cet envoyé bourguignon, ce comte de Crèvecœur, et... il pourrait se faire que... Le diable a fort à faire quand des ennemis se réunissent sur le pied de l'amitié.

Il s'interrompit, garda le silence d'un air sombre et pensif.

Comme le roi ne semblait pas se disposer à reprendre la parole, Quentin se hasarda enfin à lui demander quels devoirs il aurait à remplir en cette circonstance.

— Rester en faction au buffet avec ton arquebuse chargée, répondit le roi ; et, s'il y a quelque trahison, faire feu sur le traître.

— Quelque trahison, Sire ! s'écria Durward, dans un château si bien gardé !

— Tu le crois impossible, dit le roi sans paraître offensé de sa franchise ; mais notre histoire a prouvé que la trahison peut s'introduire par le trou que fait une vrille. Elle s'assied à nos banquets ; elle brille dans nos coupes, elle porte la barbe de nos conseillers ; elle affecte le sourire de nos courtisans et la gaieté maligne de nos bouffons : par-dessus tout, elle se cache sous l'air amical d'un ennemi réconcilié. Louis d'Orléans se fia à Jean de Bourgogne ; il fut assassiné dans la rue Barbette. Jean de Bourgogne se fia au parti d'Orléans ; il fut assassiné sur le pont de Montereau. Je ne me fierai à

personne, à personne. Écoute-moi ; j'aurai l'œil sur cet insolent Bourguignon, et aussi sur ce cardinal, que je ne crois pas trop fidèle sujet. Si je dis : *Écosse, en avant !* fais feu sur Crèveœur, et qu'il meure sur la place !

— C'est mon devoir, dit Quentin, la vie de Votre Majesté se trouvant en danger.

— Certainement, ajouta le roi, je ne l'entends pas autrement.

Louis fit passer le jeune écuyer, pour lequel il semblait avoir conçu une affection toute particulière, par la porte dérobée, et dit en la lui montrant :

— Celui qui veut réussir à la cour a besoin de connaître les guichets et les escaliers secrets, même les trappes et les pièges des palais des rois, aussi bien que les grandes entrées et les portes à deux battants.

Après avoir parcouru un long labyrinthe de passages et de corridors, le roi entra dans une petite salle voûtée où une table à trois couverts était préparée pour le dîner. L'ameublement en était si simple, qu'il pouvait passer pour mesquin. Un buffet sur lequel étaient placées quelques pièces de vaisselle d'or et d'argent, était la seule chose qui annonçât qu'on était dans le palais d'un roi. Louis assigna à Durward son poste derrière ce meuble, qui le cachait entièrement ; et après s'être assuré, en se plaçant dans diverses parties de la salle, qu'on ne pouvait l'apercevoir, il lui donna ses dernières instructions :

— Souviens-toi des mots : *Écosse, en avant !* Dès que je les prononcerai, renverse le buffet, ne t'inquiète ni des coupes ni des gobelets, et fais feu sur Crèveœur d'une main sûre. Si tu manques ton coup, tombe sur lui le couteau à la main. Olivier et moi nous nous chargerons du cardinal.

A ces mots il donna un coup de sifflet, et ce signal fit paraître Olivier, qui était premier valet de chambre aussi bien que barbier du roi, et qui, dans le fait, remplissait près de ce prince toutes les fonctions qui concernaient immédiatement sa personne. Il arriva, suivi de deux hommes âgés, seuls domestiques qui servirent à table.

Louis reçut ses invités avec une cordialité que Durward eut beaucoup de difficulté à concilier avec les ordres qui lui avaient été donnés et le motif qui l'avait fait placer en sentinelle derrière ce buffet avec une arme de mort. Non seulement le roi paraissait étranger à toute espèce de crainte, mais on aurait même pu supposer que les deux individus auxquels il avait fait l'honneur d'accorder une place à sa table, étaient ceux à qui il pouvait le plus justement accorder une confiance sans réserve, et à qui il voulait témoigner le plus d'estime. Il y avait dans ses manières une extrême dignité, et en même temps beaucoup de courtoisie. Quentin était tenté de supposer, ou que la conversation qu'il avait eue auparavant avec Louis était un rêve, ou que le respect et la soumission du cardinal et l'air franc, ouvert et loyal du brave Bourguignon, avaient entièrement dissipé les soupçons de ce prince.

Semblant avoir entièrement oublié le langage que Crève-cœur lui avait tenu en face de toute sa cour, le roi causa avec lui des anciens temps, et des événements qui s'étaient passés pendant qu'il était lui-même en exil en Bourgogne ; il lui fit des questions sur tous les nobles qu'il avait connus alors, comme si cette époque avait été la plus heureuse de sa vie, et comme s'il avait conservé pour tous ceux qui avaient contribué à adoucir le temps de son exil les plus tendres sentiments de reconnaissance et d'amitié.

— S'il s'était agi d'un ambassadeur d'une autre nation, lui dit-il, j'aurais mis plus de pompe et d'appareil dans sa réception ; mais à un ancien ami qui a mangé à ma table au château de Génappes, j'ai voulu me montrer tel que j'aime à être, le vieux Louis de Valois, aussi simple et aussi uni qu'aucun de ces *badauds* de Paris. Cependant, j'ai ordonné qu'on nous fît meilleure chère que de coutume, sire comte ; car je connais votre proverbe bourguignon, *Mieux vaut bon repas que bel habit*, et j'ai recommandé qu'on nous servît un bon dîner. Quant au vin, vous savez que c'est le sujet d'une vieille rivalité entre la France et la Bourgogne ; mais nous arrangerons les choses de manière à contenter les deux

pays. Je boirai à votre santé du vin de Bourgogne, et vous me ferez raison avec du vin de Champagne. Olivier, donnez-moi un verre de vin d'Auxerre.

Et en même temps il entonna gaiement une chanson alors fort connue :

Auxerre est la boisson des rois.

— Sire comte, continua-t-il, je bois à la santé de notre bon et cher cousin, le noble duc de Bourgogne. Olivier, remplissez cette coupe d'or de vin de Reims, et offrez-la au comte à genoux : il représente ici notre cher frère. Monsieur le cardinal, nous remplirons nous-même votre coupe.

— La voilà pleine, Sire, jusqu'à verser, dit le cardinal avec l'air vil d'un favori parlant à un maître indulgent.

— Nous savons que Votre Éminence est en état de la tenir d'une main ferme, répondit le roi. Mais quel parti épousez-vous dans notre grande controverse? Sillery, ou Auxerre? France, ou Bourgogne?

— Je resterai neutre, Sire, répondit le cardinal, et je remplirai ma coupe de vin d'Auvergne.

— La neutralité est un rôle dangereux, répliqua le roi.

Mais, voyant que le cardinal rougissait un peu, il changea de sujet, et ajouta :

— Vous préférez le vin d'Auvergne, parce qu'il est si généreux qu'il ne supporte pas l'eau. Eh bien, sire comte, vous hésitez à vider votre coupe? j'espère que vous n'y trouverez pas d'amertume nationale.

— Je voudrais, Sire, répondit le comte de Crèvecœur, que toutes les querelles nationales pussent se terminer aussi agréablement que la rivalité de nos vignobles.

— Avec le temps, sire comte, avec le temps, dit le roi ; autant qu'il vous en a fallu pour boire ce champagne. Et maintenant qu'il est bu, faites-moi le plaisir de garder cette coupe comme un gage de notre estime.

Le comte fit la réponse que la circonstance exigeait ; et Louis se livra sans contrainte à la gaieté satirique qui jetait quelquefois un éclair de lumière sur son humeur naturellement sombre. Tenant le dé dans la conversation, comme cela était naturel, il faisait des

remarques toujours fines et caustiques, souvent spirituelles, mais qui semblaient rarement partir d'un bon cœur ; et les anecdotes qu'il y entremêlait brillaient ordinairement par la gaieté plus que par la délicatesse. Mais pas un mot, pas une syllabe, pas une lettre ne trahissait la situation d'un homme qui, craignant d'être assassiné, avait dans son appartement un militaire armé d'une arquebuse chargée, pour prévenir ou anticiper ce forfait.

Au bout d'une heure et demie on se leva de table, et le roi, prenant congé de ses hôtes avec courtoisie, leur fit entendre qu'il désirait être seul.

Dès qu'ils furent partis, et qu'Olivier lui-même se fut retiré, il appela Quentin, en lui disant qu'il pouvait se montrer.

— Tu n'es pas encore relevé de garde, dit Louis à Durward ; mais prends quelques rafraîchissements ; cette table t'en offre les moyens. Ce n'est qu'ensuite que je t'instruirai de ce qui te reste à faire, car je sais que ventre affamé n'a point d'oreilles.

Il s'assit de nouveau sur son fauteuil, s'appuya le front sur la main, et garda le silence.



CHAPITRE X

LA GALERIE DE ROLAND

AVEC une patience que beaucoup d'autres princes auraient regardée comme dégradante, peut-être même en y trouvant quelque amusement, le roi de France attendit qu'un simple soldat de sa garde eût satisfait un appétit des mieux aiguisés. On doit pourtant supposer que Quentin avait trop de bon sens et de prudence pour soumettre la patience d'un roi à une trop longue épreuve ; et, dans le fait, il avait voulu plus d'une fois terminer son repas, sans que Louis le lui permît.

— Non, non, lui dit-il, je vois dans tes yeux qu'il te reste encore du courage. En avant, de par Dieu et saint Denis ! retourne à la charge. Allons, lave-toi les mains promptement, et suis-moi.

Durward obéit ; et, traversant d'autres corridors que ceux par lesquels il avait déjà passé, mais qui formaient également une sorte de labyrinthe, il se retrouva dans la galerie de Roland.

— Souviens-toi bien, lui dit le roi d'un ton d'autorité, que tu n'as jamais quitté ce poste, et que ce soit là ta réponse à ton oncle et à tes camarades. Écoute, pour mieux graver cet ordre dans ta mémoire, je te donne cette chaîne d'or. (Et il lui jeta sur le bras une chaîne d'un grand prix.) Si je ne me pare pas moi-même, ceux à qui j'accorde ma confiance ont toujours le moyen de disputer de parure avec qui que ce soit. Mais, quand une chaîne comme celle-ci ne suffit pas pour lier une langue indiscreète, mon compère l'Ermite a une amulette pour la gorge qui ne manque jamais d'opérer une cure certaine.

Maintenant, fais attention à ce que je vais te dire. Aucun homme, excepté Olivier et moi, ne doit entrer ici ce soir ; mais il y viendra des dames, peut-être d'un bout de cette galerie, peut-être de l'autre, peut-être de tous les deux. Tu peux leur répondre si elles te parlent ; mais, étant en faction, ta réponse doit être courte, et tu ne dois ni leur adresser la parole à ton tour, ni chercher à prolonger la conversation. Seulement, aie soin d'écouter ce qu'elles diront. Tes oreilles sont à mon service comme tes bras : je t'ai acheté corps et âme ; par conséquent, ce que tu pourras entendre de leur entretien, tu le graveras dans ta mémoire jusqu'à ce que tu me l'aies rapporté, après quoi tu l'oublieras. Et maintenant que j'y réfléchis, il vaudra mieux que tu passes pour un nouveau venu d'Écosse, arrivé directement de ses montagnes, et qui ne connaît pas encore notre langue très chrétienne. C'est cela : de cette manière, si elles te parlent, tu ne leur répondras pas. Cela te délivrera de tout embarras, et elles n'en parleront que plus librement devant toi. Tu m'as bien compris ; adieu, sois prudent, et tu as un ami.

A peine le roi avait-il parlé ainsi, qu'il disparut derrière la tapisserie, laissant Quentin libre de réfléchir sur tout ce qu'il avait vu et entendu.

La dame au luth était certainement une des dames auxquelles il devait consacrer son attention, et il se promit bien de se conformer exactement à une partie des instructions qu'il venait de recevoir, et d'écouter avec le plus grand soin chaque mot qui sortirait de ses lèvres, afin de voir si la magie de sa conversation égalait celle de sa musique. Mais ce ne fut pas avec moins de sincérité qu'il prêta intérieurement le serment de ne rapporter au roi, de tout ce qu'il entendrait, que ce qui pourrait lui inspirer des sentiments favorables pour celle à qui il prenait tant d'intérêt.

Enfin, une porte s'ouvrit et cria en roulant sur ses gonds ; mais, hélas ! ce n'était pas la porte placée à l'extrémité de la galerie où les sons du luth s'étaient fait entendre. Une femme se montra ; elle était accompagnée de deux autres, à qui elle fit signe de ne pas la

suivre, et elle entra dans la galerie. A l'inégalité de sa marche, qui n'était que plus sensible dans le vaste appartement où elle s'avançait, Quentin reconnut la princesse Jeanne ; et, prenant l'attitude respectueuse qu'exigeait sa situation, il lui rendit les honneurs militaires quand elle passa devant lui. Elle répondit à cette politesse par une inclination gracieuse.

Tandis que Quentin la suivait des yeux avec une curiosité mêlée de compassion, car chaque regard, chaque mouvement de la princesse semblait appeler ce dernier sentiment, la seconde porte s'ouvrit à l'autre extrémité de la galerie, et deux dames entrèrent dans l'appartement.

L'une d'elles était la jeune personne qui, d'après l'ordre de Louis, lui avait apporté des fruits, lors du mémorable déjeuner de Quentin à l'auberge des Fleurs-de-Lis. Investie alors de toute la mystérieuse dignité qui appartenait à la nymphe au voile et au luth, et étant au moins, à ce que pensait Durward, la noble héritière d'un riche comté, sa beauté fit sur lui dix fois plus d'impression que lorsqu'il n'avait vu en elle que la fille d'un misérable aubergiste.

Quand la mort aurait dû en être le châtiment, Durward n'aurait pu s'empêcher de lui rendre, ainsi qu'à sa compagne, le même tribut d'honneur qu'il venait de payer à la princesse royale. Elles le reçurent en femmes accoutumées aux témoignages de respect de leurs inférieurs, et y répondirent avec courtoisie ; mais Quentin pensa (peut-être n'était-ce qu'une vision de jeunesse) qu'en lui rendant son salut militaire la plus jeune rougissait un peu, avait les yeux baissés, et semblait éprouver un léger embarras.

La compagne de la jeune princesse, vêtue comme elle fort simplement, et en grand deuil, était arrivée à cet âge où les femmes tiennent le plus à la réputation d'une beauté qui commence à être sur son déclin. Il lui en restait encore assez pour montrer quel avait dû être autrefois le pouvoir de ses charmes ; et il était évident, d'après ses manières, qu'elle n'avait pas tout à fait renoncé à plaire. Elle était grande, avait l'air gracieux,

quoiqu'un peu hautain, et en rendant à Quentin son salut avec un agréable sourire de condescendance, presque au même instant elle dit quelques mots à l'oreille de sa jeune compagne, qui se retourna vers le militaire de service, comme pour vérifier quelque remarque qui venait de lui être faite, et à laquelle elle répondit sans lever les yeux. Quentin ne put s'empêcher de soupçonner que l'observation faite à la jeune dame ne lui était pas défavorable.

Cette réflexion fut bien rapide, car la rencontre de la princesse avec les deux dames étrangères attira bientôt toute son attention. En les voyant entrer, elle s'était arrêtée pour les attendre, et, comme elle semblait éprouver quelque embarras en recevant ou en leur rendant la révérence, la plus âgée des deux dames fit la sienne d'un air qui semblait annoncer qu'elle croyait accorder plus d'honneur qu'elle n'en recevait.

— Je suis charmée, madame, lui dit-elle avec un sourire de condescendance et d'encouragement, qu'il nous soit enfin permis de jouir de la société d'une personne de notre sexe, aussi respectable que vous le paraissez. Je dois dire que ma nièce et moi nous n'avons guère eu à nous louer jusqu'à présent de l'hospitalité du roi Louis. Ne me tirez pas la manche, ma nièce : je suis sûre que je vois dans les yeux de cette jeune dame la compassion que notre situation lui inspire. Depuis notre arrivée, belle dame, nous avons été traitées en prisonnières plutôt qu'autrement ; et, après nous avoir fait mille invitations de mettre notre cause et nos personnes sous la protection de la France, le roi Très Chrétien ne nous a assigné d'autre résidence qu'une misérable auberge, et ensuite, dans un coin de ce château vermoulu, un appartement dont il ne nous est permis de sortir que vers le coucher du soleil, comme si nous étions des chauves-souris ou des chouettes, dont la présence au grand jour doit être regardée comme de mauvais augure.

— Je suis fâchée, répondit la princesse, plus embarrassée que jamais d'après la tournure que prenait l'entretien, que nous n'ayons pu jusqu'ici vous recevoir

comme vous le méritez. J'aime à croire que votre nièce est beaucoup plus satisfaite.

— Beaucoup, beaucoup plus que je ne puis l'exprimer, s'écria la jeune comtesse ; je ne cherchais qu'une retraite sûre, et j'ai trouvé solitude et secret. Nous vivions retirées dans notre premier asile ; mais notre réclusion est encore plus complète en ce château, ce qui augmente à mes yeux le prix de la protection que le roi daigne accorder à de malheureuses fugitives.

— Silence, ma nièce, dit la tante ; vos propos sont inconsiderés. Parlons d'après notre conscience. Ce que je regrette le plus au monde, c'est d'avoir entrepris ce voyage en France. Je m'attendais à une réception splendide, à des tournois, à des carrousels, à des fêtes, et nous n'avons eu que réclusion et obscurité. La première société que le roi nous a procurée a été un bohémien vagabond, qu'il nous a engagées à employer pour correspondre avec nos amis de Flandre. Peut-être sa politique a-t-elle conçu le projet de nous tenir enfermées ici le reste de nos jours, afin de pouvoir saisir nos domaines, lors de l'extinction de l'ancienne maison de Croye. Le duc de Bourgogne n'a pas été si cruel, car il offrait à ma nièce un mari, bien que ce fût un mauvais mari.

— J'aurais cru le voile préférable à un mauvais mari, dit la princesse trouvant à peine l'occasion de placer un mot.

— On voudrait du moins avoir la liberté du choix, répliqua la dame avec beaucoup de volubilité ; Dieu sait que c'est à cause de ma nièce que je parle ; car, quant à moi, il y a longtemps que j'ai renoncé à l'idée de changer de condition. Je vous vois sourire, madame ; mais c'est la vérité : ce n'est pourtant pas une excuse pour le roi, qui, par sa conduite et sa personne, ressemble au vieux Michaut, changeur à Gand, plutôt qu'à un successeur de Charlemagne.

— Songez, madame, dit la princesse, que vous me parlez de mon père.

— De votre père ! répéta la dame bourguignonne avec l'accent de la plus grande surprise.

— De mon père, dit la princesse avec dignité ; je suis Jeanne de France. Mais ne craignez rien, madame, ajouta-t-elle avec le ton de douceur qui lui était naturel ; vous n'aviez pas dessein de m'offenser, et je ne m'offense pas. Disposez de mon crédit pour rendre plus supportable votre exil et celui de cette jeune personne. Hélas ! ce crédit est bien faible, mais je vous l'offre de tout mon cœur.

Ce fut avec une révérence profonde et un air de soumission que la comtesse Hameline de Croye (c'était le nom de la plus âgée des deux étrangères) reçut l'offre obligeante de la protection de la princesse.

La princesse Jeanne prit alors un fauteuil avec un air de dignité qui lui allait fort bien, et dit aux deux étrangères de s'asseoir à ses côtés, ce que la plus jeune fit avec une timidité respectueuse qui n'avait rien d'emprunté, tandis que sa compagne y mettait une affectation de respect et d'humilité qui aurait pu faire douter de la vérité de ces deux sentiments. Elles s'entretinrent ensemble, mais d'un ton trop bas pour que Quentin pût entendre.

Cette conversation n'avait pas duré un quart d'heure, que la porte de l'extrémité inférieure de la galerie s'ouvrit tout à coup, et l'on vit entrer un homme enveloppé d'un manteau. Quentin, se rappelant les injonctions du roi, et résolu de ne pas s'exposer une seconde fois au reproche de négligence, s'avança vers lui aussitôt ; et, se plaçant entre lui et les trois dames, il lui enjoignit de se retirer à l'instant.

— En vertu de quel ordre ? demanda le nouveau venu d'un ton de surprise et de mépris.

— En vertu de l'ordre du roi, répondit Quentin avec fermeté.

— Il n'est pas applicable à Louis d'Orléans, dit le duc en laissant tomber son manteau.

Le jeune homme hésita un instant. Comment exécuter ses ordres contre le premier prince du sang, qui allait, comme le bruit en courait généralement, être incessamment allié à la propre famille du roi ?

— La volonté de Votre Altesse, dit Quentin, est trop

respectable pour que j'ose m'y opposer ; mais j'espère que Votre Altesse rendra témoignage que je me suis acquitté de mon devoir autant qu'elle me l'a permis.

— Allez, allez, jeune homme, répondit d'Orléans, personne ne vous blâmera.

Et, s'avançant vers la princesse, il l'aborda avec cet air de politesse contrainte qu'il avait toujours en lui parlant.

Il avait dîné, lui dit-il, avec Dunois ; et, apprenant qu'il y avait compagnie dans la galerie de Roland, il avait cru pouvoir prendre la liberté de venir l'y joindre.

Une légère rougeur qui se montra sur les joues de la malheureuse Jeanne, et qui, pour le moment, donna à ses traits une apparence de beauté, prouva que le nouveau venu était bien loin de lui être désagréable. Elle le présenta aux deux comtesses de Croye, qui le reçurent avec le respect dû à son rang élevé ; et la princesse, lui montrant une chaise, l'invita à prendre part à la conversation.

Le duc répondit galamment qu'il ne pouvait accepter une chaise en pareille compagnie ; et, prenant le coussin d'un fauteuil, il le mit aux pieds de la jeune comtesse de Croye, et s'y assit de manière que, sans négliger la princesse, il pouvait donner à sa belle voisine la plus grande partie de son attention.

Le ton complimenteur auquel il se livrait n'était agréable qu'à une des trois dames qui composaient le cercle, car la comtesse Hameline entrevoyait déjà dans l'avenir une alliance avec le premier prince du sang de France ; et il faut convenir que la naissance, la beauté et les domaines considérables de sa nièce n'auraient pas rendu cet événement impossible aux yeux de tout faiseur de projets qui n'aurait pas fait entrer les vues de Louis XI dans le calcul des chances. La jeune comtesse Isabelle écoutait les galantries du duc avec embarras et contrainte, et jetait de temps en temps un regard suppliant sur la princesse, comme pour la prier de venir à son secours. Mais la sensibilité blessée et la timidité naturelle de Jeanne de France la mettaient hors d'état de faire un effort pour rendre la conversa-

tion plus générale ; et enfin, à l'exception de quelques interjections de civilité de la part de la comtesse Hameline, l'entretien fut soutenu presque exclusivement par le duc lui-même, quoique aux dépens d'Isabelle, dont les charmes formaient toujours le sujet de son éloquence inépuisable.

Enfin la comtesse Isabelle de Croye se détermina à faire un effort pour couper court à une conversation qui lui devenait d'autant plus insupportable, qu'il était évident que la conduite du duc mortifiait la princesse.

La princesse, accablée par l'entier oubli que faisait d'elle celui qui devait être son époux, tomba renversée sur sa chaise, en poussant un soupir qui rappela le duc du pays des chimères et qui engagea la comtesse Hameline à lui demander si elle se trouvait indisposée.

— J'ai éprouvé tout à coup une violente douleur à la tête, répondit la princesse ; mais je sens qu'elle se passe.

Sa pâleur croissante donnait un démenti à ses paroles ; et la comtesse Hameline, craignant qu'elle ne s'évanouît, s'empressa d'appeler du secours.

Le duc, se mordant les lèvres et maudissant la folie qui l'empêchait de mieux surveiller sa langue, courut chercher les dames de la princesse, qui étaient dans l'appartement voisin. Elles accoururent à la hâte ; et, pendant qu'elles prodiguaient à leur maîtresse les secours usités en pareil cas, il ne put se dispenser, en cavalier galant, d'aider à la soutenir et de partager les soins qu'on lui rendait. Sa voix, devenue presque tendre par suite de la compassion qu'il éprouvait et des reproches qu'il se faisait, contribua plus que toute autre chose à la rappeler à elle ; et au même instant le roi entra dans la galerie.

CHAPITRE XI

LE POLITIQUE

EN entrant dans la galerie, Louis fronça ses sombres sourcils, et jeta un regard rapide autour de lui. Ses yeux, comme Quentin le dit depuis, se rapetissèrent tellement, et devinrent si vifs et si perçants, qu'ils ressemblaient à ceux d'une vipère qu'on aperçoit à travers la touffe de bruyère sous laquelle ses replis sont cachés.

Quand ce regard, aussi rapide que pénétrant, eut fait reconnaître au roi la cause du tumulte qui régnait dans l'appartement, il s'adressa d'abord au duc d'Orléans.

— Vous ici, beau cousin ! s'écria-t-il ; et, se tournant vers Quentin, il lui dit d'un ton sévère : — Est-ce ainsi que vous exécutez mes ordres ?

— Pardonnez à ce jeune homme, Sire, dit le duc, il n'a pas négligé son devoir ; mais, comme j'avais appris que la princesse était ici...

— Rien ne pouvait vous empêcher de venir lui faire votre cour, ajouta le roi. Et Jeanne a été indisposée ? Ne vous chagrinez pas, Louis ; cela se passera bientôt. Donnez-lui le bras pour la reconduire dans son appartement, et j'accompagnerai ces dames jusqu'au leur.

Cet avis fut donné d'un ton qui équivalait à un ordre, et le duc sortit avec la princesse par une des extrémités de la galerie, tandis que le roi, ôtant le gant de sa main droite, conduisait galamment la comtesse Isabelle et sa parente vers leur appartement, situé à l'extrémité opposée. Il les salua profondément lorsqu'elles y entrè-

rent, resta environ une minute devant la porte quand elles eurent disparu ; et, la fermant alors avec beaucoup de sang-froid, il fit le double tour, ôta de la serrure une grosse clef, et la passa dans sa ceinture.

D'un pas lent, d'un air pensif et les yeux baissés, Louis s'avança alors vers Durward, qui, s'attendant à supporter sa part du mécontentement du roi, ne le vit pas sans inquiétude s'approcher de lui.

— Tu as eu tort, dit le roi en levant les yeux et les fixant sur Quentin quand il fut à deux ou trois pas de lui ; tu as mal agi, et tu mérites la mort. Ne dis pas un mot pour te défendre. Qu'avais-tu à t'inquiéter de ducs et de princesses ? devais-tu considérer autre chose que mes ordres ?

— Mais que pouvais-je faire, Sire ? demanda le jeune soldat.

— Ce que tu pouvais faire, quand on forçait ton poste ? répondit le roi d'un ton de mépris ; à quoi sert donc l'arme que tu portes sur l'épaule ? Tu devais en présenter le bout au présomptueux rebelle ; et s'il ne se retirait à l'instant, l'étendre mort sur la place. Retire-toi ; passe par cette porte ; tu descendras par un grand escalier qui est dans le premier appartement ; il te conduira dans la cour intérieure, où tu trouveras Olivier le Daim ; tu me l'enverras ; après quoi, retourne à ta caserne. Si tu fais quelque cas de la vie, songe qu'il faut que ta langue ne soit pas aussi prompte que ton bras a été lent aujourd'hui.

Lorsque le favori barbier arriva dans la galerie de Roland, il y trouva le roi assis d'un air pensif sur la chaise que sa fille venait de quitter. Connaissant parfaitement le caractère de son maître, il s'avança sans bruit, suivant sa coutume, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la ligne du rayon visuel du roi, après quoi il recula modestement, et attendit qu'il lui fût donné l'ordre de parler ou d'écouter. Le premier mot que lui adressa Louis annonçait de l'humeur.

— Eh bien, Olivier, voilà vos beaux projets qui s'évanouissent, comme la neige fond sous le vent du sud !

— J'ai appris avec regret que tout ne va pas bien, Sire, répondit Olivier.

— Ne va pas bien ! s'écria le roi en se relevant et en parcourant la galerie à grands pas ; tout va mal, presque aussi mal qu'il est possible ; et voilà le résultat de tes avis romanesques. Était-ce à moi à m'ériger en protecteur de demoiselles éplorées ? Je te dis que le Bourguignon prend les armes, et qu'il est à la veille de contracter alliance avec l'Anglais. Édouard, qui n'a rien à faire maintenant dans son pays, nous fera pleuvoir des milliers d'hommes par cette malheureuse porte de Calais. Pris séparément, je pourrais les cajoler ou les défier ; mais réunis, réunis !... et avec le mécontentement et la trahison de ce scélérat de Saint-Pol ! C'est ta faute, Olivier ! c'est toi qui m'as conseillé de recevoir ici ces deux femmes, et d'employer ce maudit Bohémien pour porter leurs messages à leurs vassaux.

— Vous connaissez mes motifs, Sire. Les domaines de la comtesse sont situés entre les frontières de la Bourgogne et celles de la Flandre. Son château est presque imprenable ; et elle a de tels droits sur les domaines voisins, que, s'ils étaient convenablement soutenus, ils donneraient du fil à retordre au Bourguignon. Il faudrait seulement qu'elle eût pour époux un homme bien disposé pour la France.

— C'est un appât fait pour tenter, Olivier, j'en conviens ; et, si nous avions pu cacher qu'elle était ici, il nous aurait été possible d'arranger un mariage de ce genre pour cette riche héritière. Mais ce maudit Bohémien ! comment as-tu pu me recommander de confier à ce chien de païen une mission qui exigeait de la fidélité ?

— Votre Majesté voudra bien se rappeler que c'est elle-même qui lui a accordé trop de confiance, et beaucoup plus que je ne l'aurais voulu. Il aurait porté fidèlement une lettre de la comtesse à son parent pour lui dire de tenir bon dans son château, et lui promettre de prompts secours ; mais Votre Majesté a voulu mettre à l'épreuve sa science prophétique, et lui a fait connaître ainsi des secrets qui valaient la peine d'être trahis.

— J'en suis honteux, Olivier, j'en suis honteux. Le Bohémien a été payé de ses peines ; que la paix soit avec lui ! Mais ces deux dames ! non seulement le Bourguignon nous menace d'une guerre, parce que nous leur accordons un asile ; mais leur présence ici paraît même dangereuse pour mes projets à l'égard de ma propre famille. Mon cousin d'Orléans a vu cette demoiselle, et je prédis que cette vue le rendra moins souple relativement à son mariage avec Jeanne.

— Votre Majesté peut renvoyer les comtesses de Croye au duc de Bourgogne, et acheter la paix à ce prix. Certaines gens pourront penser que c'est sacrifier l'honneur de la couronne ; mais si la nécessité exige ce sacrifice...

— Si ce sacrifice devait être profitable, Olivier, je le ferais sans hésiter. Mais ce qui est pire qu'un manque à l'honneur, c'est qu'en rendant ces dames au Bourguignon nous perdrons l'espoir avantageux qui nous a déterminés à leur donner un asile. Ce serait un crève-cœur de renoncer à établir un ami de notre couronne, un ennemi du duc de Bourgogne, dans le centre même de ses domaines, si près des villes mécontentes de la Flandre. Non, Olivier, nous ne pouvons renoncer aux avantages que semble nous présenter notre projet de marier cette comtesse à quelque ami de notre maison.

— Votre Majesté, dit Olivier après un moment de réflexion, pourrait accorder sa main à quelque ami digne de confiance, qui prendrait tout le blâme sur lui, et qui vous servirait secrètement, tandis que vous pourriez le désavouer en public.

— Et où trouver un tel ami ? Si je la donnais à un de nos nobles, mutins et intraitables, ne serait-ce pas le rendre indépendant ? Et n'est-ce pas ce que ma politique s'étudie à éviter depuis bien des années ? Dunois, à la vérité... oui, c'est à lui, à lui seul que je pourrais me fier. Il combattrait pour la couronne de France, quelle que fût sa situation. Et cependant les richesses et les honneurs changent le caractère des hommes. Non, je ne me fierai pas même à Dunois.

— Votre Majesté peut en trouver un autre, dit Olivier

d'un ton encore plus mielleux et plus insinuant que celui qu'il avait coutume de prendre en conversant avec le roi, qui déjà lui accordait beaucoup de liberté ; vous pourriez lui donner un homme dépendant entièrement de vos bonnes grâces et de votre faveur, et qui ne pourrait pas plus exister sans votre appui, que s'il était privé d'air et de soleil, un homme plus recommandable par la tête que par le bras ; un homme...

— Un homme comme toi, n'est-ce pas ? Ha ! ha ! ha ! Non, Olivier ; sur ma foi ! cette flèche est un peu trop hasardée. Quoi ! parce que je t'accorde ma confiance et que, pour récompense, je te laisse de temps en temps tondre mes sujets d'un peu près, tu t'imagines pouvoir aspirer à épouser une pareille beauté, et à devenir en outre un comte de la première classe ! toi ! toi, dis-je, sans naissance, sans éducation, dont la prudence est une sorte d'astuce, dont le courage est plus que douteux ?

— Votre Majesté m'impute une présomption dont je ne suis pas coupable, Sire.

— J'en suis charmé, et, puisque tu désavoues un rêve si absurde, j'en ai meilleure opinion de ton jugement ; cependant il me semble que tes propos te conduisaient à toucher cette corde. Mais pour en revenir à ce que je disais, je n'ose la renvoyer en Bourgogne ; je n'ose marier cette belle comtesse à aucun de mes sujets ; je n'ose la faire passer ni en Angleterre ni en Allemagne, parce qu'il est vraisemblable qu'elle y deviendrait la proie d'un homme qui serait plus porté à s'unir à la Bourgogne qu'à la France ; qui serait plus disposé à réduire les honnêtes mécontents de Gand et de Liège, qu'à leur accorder une force suffisante pour donner à la valeur de Charles le Téméraire assez d'occupation sans l'obliger de sortir de ses domaines. Ils étaient si mûrs pour une insurrection ! Les Liégeois surtout ! Bien échauffés et bien appuyés, ils tailleraient seuls de la besogne à mon beau cousin plus d'un an. Que serait-ce, soutenus par un belliqueux comte de Croye ?... Non, Olivier, ton plan offre trop d'avantages pour qu'on

y renonce sans faire quelques efforts. Fouille dans ton cerveau fertile ; ne peux-tu rien imaginer ?

Olivier garda le silence assez longtemps, et répondit enfin :

— Ne serait-il pas possible de faire réussir un mariage entre Isabelle de Croye et le jeune Adolphe, duc de Gueldres ?

— Quoi ! s'écria le roi d'un air de surprise, la sacrifier, une créature si aimable, à un furieux, à un misérable qui a déposé, emprisonné et menacé plusieurs fois d'assassiner son propre père ? Non, Olivier, non ! ce serait une cruauté trop atroce, même pour vous ou pour moi qui marchons d'un pas ferme vers notre excellent but, la paix et le bonheur de la France, sans nous inquiéter beaucoup des moyens qui peuvent y conduire. D'ailleurs, le duc est à trop de distance de nous ; il est détesté des habitants de Gand et de Liège. Non, non ! je ne veux pas de ton Adolphe de Gueldres. Pense à quelque autre mari pour la comtesse.

— Mon imagination est épuisée, Sire.

— Eh bien, puisqu'il faut que je cherche moi-même, pourquoi pas Guillaume de La Marck ?

— La Marck ! il est notoire que c'est le plus grand brigand, le plus féroce meurtrier de toutes nos frontières ; il a été excommunié par le pape à cause de mille crimes.

— Nous obtiendrons son absolution, ami Olivier : l'église est miséricordieuse.

— C'est presque un proscrit ; il a été mis au ban de l'Empire par la diète de Ratisbonne.

— Nous ferons révoquer cette sentence, ami Olivier : la diète entendra raison.

— Et en admettant qu'il soit de noble naissance, il a les manières, le visage, les airs et le cœur d'un boucher flamand ; jamais elle n'en voudra.

— Si je ne me trompe, Olivier, sa manière de faire la cour rendra difficile de le refuser.

— Sur mon âme, Sire, les crimes d'Adolphe sont des vertus auprès de ceux de Guillaume de La Marck. Et comment se rencontrera-t-il avec sa future épouse ?

Votre Majesté sait qu'il n'ose se montrer hors de sa forêt des Ardennes.

— C'est à quoi il s'agit de songer. D'abord, il faut informer ces deux dames en particulier qu'elles ne peuvent rester plus longtemps en cette cour, sans occasionner une rupture entre la France et la Bourgogne, et que, ne voulant pas les remettre entre les mains de notre beau cousin, nous désirons qu'elles quittent secrètement nos domaines.

— Elles demanderont à être envoyées en Angleterre, et nous les en verrons revenir avec un lord de cette île, à figure ronde, à longs cheveux bruns, suivi de trois mille archers.

— Non ! non ! nous n'oserions, vous me comprenez, offenser notre beau cousin de Bourgogne au point de leur permettre de passer en Angleterre : ce serait une cause de guerre aussi certaine que si nous les gardions ici. Non ! non ! ce n'est qu'aux soins de l'église que je puis confier la jeune comtesse. Tout ce que je puis faire, c'est de fermer les yeux sur le départ des comtesses Hameline et Isabelle, déguisées, et suivies d'une petite escorte, pour aller se réfugier chez l'évêque de Liège, qui placera pour quelque temps la belle comtesse sous la sauvegarde d'un couvent.

— Et si ce couvent peut lui servir d'abri contre Guillaume de La Marck, quand il connaîtra les intentions favorables de Votre Majesté, je me trompe fort sur son compte.

— Il est vrai que, grâce aux secours d'argent que je lui fournis en secret, La Marck a rassemblé autour de lui une jolie troupe de soldats aussi peu scrupuleux que bandits le furent jamais ; et par leur aide il parvient à se maintenir dans ses bois de manière à se rendre formidable, tant au duc de Bourgogne qu'à l'évêque de Liège. Il ne lui manque que quelque territoire dont il puisse se dire le maître ; et trouvant une si belle occasion d'en acquérir par un mariage, je crois, Pâques-Dieu ! qu'il saura la saisir sans que j'aie besoin de l'en presser bien fortement. Le duc de Bourgogne aura alors dans le flanc une épine qu'aucun chirurgien ne pourra en ex-

tirper de notre temps. Quand le Sanglier des Ardennes, déjà proscrit par Charles, se trouvera fortifié par la possession des terres, châteaux et seigneuries de cette belle dame, quand peut-être les Liégeois mécontents se décideront à le prendre pour chef et pour capitaine, que le duc alors pense à faire la guerre à la France quand il le voudra ; ou plutôt qu'il bénisse son étoile si la France ne la lui déclare pas. Il faut donc que je détermine les comtesses de Croye à partir secrètement et promptement avec une escorte sûre. Cela sera facile. Il n'est besoin que de leur donner à entendre qu'elles n'ont pas d'autre alternative à choisir, si elles ne veulent pas être livrées au Bourguignon. Il faut que tu trouves le moyen d'informer Guillaume de La Marck de leurs mouvements, et ce sera à lui de choisir le temps et le lieu convenables pour se faire épouser. J'ai fait le choix de quelqu'un pour les accompagner.

— Puis-je demander à Votre Majesté à qui elle a dessein de confier une mission si importante ?

— A un étranger, bien certainement ; à un homme qui n'a en France ni parentage, ni intérêts qui puissent intervenir dans l'exécution de mes ordres, et qui connaît trop peu le pays et les diverses factions, pour soupçonner de mes intentions plus que je ne désire lui en apprendre. En un mot, j'ai le projet de confier cette mission au jeune Écossais qui vient de t'avertir de te rendre ici.

Olivier garda le silence quelques instants.

— Votre Majesté, dit-il enfin, n'est pas dans l'usage d'accorder si promptement sa confiance à un étranger.

— J'ai mes raisons, répondit le roi. J'ai fait tirer son horoscope par Galeotti Martivalle, et j'ai appris positivement, autant par son art que par mes propres observations, que, sous bien des rapports, la destinée de ce jeune homme sans amis est soumise aux mêmes constellations que la mienne.

Olivier se borna à répondre qu'il espérait que le jeune homme remplirait fidèlement une tâche si délicate.

— Nous prendrons des mesures pour qu'il ne puisse agir autrement, dit Louis. Tout ce qu'il saura, c'est qu'il est chargé d'escorter les deux comtesses jusqu'à

la résidence de l'évêque de Liège. Il ne sera pas plus instruit qu'elles ne le seront elles-mêmes de l'intervention probable de Guillaume de La Marck. Personne ne connaîtra ce secret que le guide ; il reste à trouver ce dernier. Ce sera ton affaire ou celle de Tristan. Mais il faut accélérer le départ de ces dames, et persuader ensuite au comte de Crèveœur qu'il a eu lieu sans notre connivence, attendu que nous désirions les remettre en la garde de notre beau cousin ; ce que leur fuite soudaine nous a empêché de faire.

— Le comte est peut-être trop clairvoyant, et son maître trop prévenu contre Votre Majesté.

— Sainte Mère de Dieu ! quelle incrédulité ce serait pour des chrétiens ! mais il faudra qu'ils nous croient, Olivier. Nous mettrons dans toute notre conduite envers notre beau cousin de Bourgogne une confiance si entière et si illimitée, que, pour ne pas croire à notre sincérité à son égard, sous tous les rapports, il faudrait qu'il fût pire qu'un infidèle. Je te dis que je suis si convaincu que je puis donner à Charles de Bourgogne telle opinion de moi que je le voudrais, que, s'il le fallait, pour dissiper tous ses doutes, j'irais, sans armes, monté sur un palefroi, le visiter sous sa tente sans autre garde que toi seul, l'ami Olivier.

— Et moi, Sire, qui ne me pique pas de manier l'acier sous aucune autre forme que le rasoir, je chargerais un bataillon de Suisses armés de piques, plutôt que d'accompagner Votre Majesté dans une semblable visite d'amitié rendue à Charles de Bourgogne, quand il a tant de motifs de croire à votre haine.

— Tu es fou, Olivier, avec toutes tes prétentions à la sagesse, et tu ne sais pas qu'une politique profonde doit quelquefois prendre le masque d'une extrême simplicité, de même que le courage se cache parfois sous l'apparence d'une timidité modeste. Si les circonstances l'exigeaient, je ferais bien certainement ce que je viens de te dire, les saints bénissant nos projets, et les constellations célestes amenant dans leurs cours une conjonction favorable à cette entreprise.

En quittant son conseiller, Louis se rendit dans l'ap-

partement des comtesses de Croye. Il n'eut pas besoin de faire de grands efforts pour les persuader de quitter la cour de France, dès qu'il leur eut fait entendre qu'il serait possible qu'elles n'y trouvassent pas une protection assurée contre le duc de Bourgogne ; sa simple permission aurait suffi. Mais il ne lui fut pas si facile de les déterminer à prendre Liège pour le lieu de leur retraite. Elles lui demandèrent et le supplièrent de les envoyer en Bretagne ou à Calais, où, sous la protection du duc de Bretagne ou du roi d'Angleterre, elles pourraient rester en sûreté jusqu'à ce que le duc de Bourgogne se montrât moins rigoureux à leur égard. Mais aucun de ces lieux de sûreté ne convenait aux plans de Louis, et il réussit enfin à leur faire adopter celui qui favorisait l'exécution de ses projets.

On ne pouvait mettre en doute le pouvoir qu'avait l'évêque de Liège de les défendre. La difficulté était de parvenir sans risque jusqu'à la petite cour de l'évêque ; mais Louis promit d'y pourvoir en faisant répandre le bruit que les dames de Croye s'étaient échappées de Tours pendant la nuit, de crainte d'être livrées entre les mains de l'envoyé bourguignon, et qu'elles avaient pris la fuite vers la Bretagne. Il leur promit aussi de leur donner une petite escorte sur la fidélité de laquelle elles pourraient compter, et des lettres pour enjoindre aux commandants des villes et forteresses par où elles devaient passer, de leur donner, par tous les moyens possibles, assistance et protection pendant leur voyage.

Les dames de Croye, quoique intérieurement mécontentes de la manière discourtoise et peu généreuse dont Louis les privait de l'asile qu'il leur avait promis à sa cour, furent si loin de faire la moindre objection à ce départ précipité, qu'elles allèrent au-devant de ses désirs en le priant de les autoriser à partir cette nuit même.

CHAPITRE XII

L'ASTROLOGUE

NOTRE jeune Écossais ne tarda pas à être mandé dans l'appartement de son capitaine lord Crawford, où, à son grand étonnement, il trouva encore le roi. Les premières paroles du monarque, au sujet de la preuve de confiance dont il allait l'honorer, lui firent craindre qu'il ne fût encore question d'une ambuscade semblable à celle où il avait été placé contre le comte de Crève-cœur, ou peut-être de quelque expédition encore moins de son goût. Il fut non seulement bien rassuré, mais ravi, en apprenant que le roi le choisissait pour mettre sous ses ordres trois hommes et un guide avec lesquels il devait escorter les dames de Croye jusqu'à la cour de leur parent, l'évêque de Liège, de la manière la plus sûre, la plus commode, et en même temps la plus secrète possible. Louis lui remit des informations par écrit sur les endroits où il devait faire halte, et qui étaient en général des villages et des couvents situés à quelque distance des villes ; son itinéraire indiquait aussi les précautions qu'il devait prendre, surtout en approchant des frontières de la Bourgogne. Enfin il reçut des instructions sur ce qu'il devait faire pour jouer le rôle de maître d'hôtel de deux dames anglaises de distinction. Il lui était recommandé de donner à croire que ces nobles insulaires venaient de faire un pèlerinage à Saint-Martin de Tours, et allaient en faire un autre dans la sainte ville de Cologne, dans l'intention d'honorer les reliques des Rois Mages.

Quentin sentit son cœur bondir de joie à la seule

pensée qu'il allait s'approcher de si près de la beauté de la tourelle, et dans une qualité qui lui donnait droit d'obtenir une partie au moins de sa confiance, puisque c'était à sa conduite et à son courage qu'allait être remis en grande partie le soin de la protéger.

Il lui tardait d'être débarrassé de la contrainte que lui imposait la présence du roi, afin de se livrer librement à sa joie secrète ; mais Louis n'avait pas encore fini avec lui.

Il ordonna à l'impatient Quentin de le suivre, et il le conduisit dans une tour séparée du château du Plessis, où était installé avec assez d'aisance et de splendeur le célèbre astrologue, poète et philosophe, Galeotti Marti, ou Martius, ou Martivalle, né à Narni, en Italie, auteur du fameux traité *De Vulgo incognitis*¹, et l'objet de l'admiration de son siècle. Il avait longtemps fleuri à la cour de Mathias Corvin, roi de Hongrie ; mais Louis avait réussi à l'attirer à la sienne.

Martivalle n'était pas un de ces pâles ascètes, professeurs des sciences mystiques, dont les traits se flétrissent, et dont les yeux s'usent en veillant la nuit sur leur creuset, et qui se macèrent le corps à force d'examiner l'ourse polaire. Il se livrait à tous les plaisirs du monde, et avant d'être devenu trop corpulent, il avait excellé dans la science des armes et dans tous les exercices militaires et gymnastiques.

Les appartements de ce sage, belliqueux et courtisan, étaient beaucoup plus somptueusement meublés qu'aucun de ceux que Quentin avait encore vus dans le palais du roi.

Assis dans un grand fauteuil, Martivalle examinait avec curiosité un spécimen de l'art tout nouvellement inventé de l'imprimerie, qui sortait de la presse de Francfort.

Galeotti Martivalle était un homme de taille élevée, et qui, malgré son embonpoint, avait un air de dignité. Quoiqu'il eût de gros traits, il avait l'air noble et majestueux, et une longue barbe noire descendait sur sa poitrine. Il portait une robe de chambre du plus beau

¹ *Des choses inconnues à la plupart des hommes.*

velours de Gênes, à manches larges, garnie d'agrafes en or, brodée d'hermine, et serrée à la taille par une ceinture de parchemin vierge sur lequel étaient représentés, en cramoisi, les douze signes du zodiaque. Il se leva et salua le roi, mais avec les manières d'un homme à qui la présence d'un personnage d'un rang si élevé n'imposait pas, et qui ne paraissait pas devoir compromettre la dignité qu'affectait alors quiconque se consacrait à l'étude des sciences.

— Vous êtes occupé, mon père, lui dit le roi ; et à ce qu'il me semble, c'est de cette nouvelle manière de multiplier les manuscrits par le moyen d'une machine. Comment des choses si mécaniques, si terrestres, peuvent-elles intéresser les pensées d'un homme devant qui le firmament déroule ses volumes célestes ?

— Mon frère, répondit Martivalle, — car c'est ainsi que l'habitant de cette cellule doit appeler le roi de France, quand il daigne venir le visiter comme un disciple, — croyez qu'en réfléchissant sur les conséquences de cette invention, j'y lis avec autant de certitude que dans aucune combinaison des corps célestes, l'augure des changements les plus étonnants et les plus prodigieux.

— Un instant, Galeotti ! s'écria Louis ; tous ces changements arriveront-ils de notre temps ?

— Non, mon frère, répondit Martivalle ; cette invention peut se comparer à un jeune arbre qui vient d'être planté, mais qui produira, dans les générations suivantes, un fruit aussi fatal mais aussi précieux que celui du jardin d'Éden, c'est-à-dire la connaissance du bien et du mal.

— Que l'avenir songe à ce qui le concerne, dit Louis après une pause d'un instant ; nous vivons dans le siècle présent, et c'est à ce siècle que nous réserverons nos soins. Dites-moi, avez-vous terminé l'horoscope que je vous ai chargé de tirer, et dont vous m'avez déjà dit quelque chose ? J'ai amené ici la partie intéressée, afin que vous puissiez employer à son égard la chiromancie ou telle autre science qu'il vous plaira. L'affaire est pressante.

Le sage se leva ; et, s'approchant du jeune soldat,

il fixa sur lui ses grands yeux noirs, pleins de vivacité, comme s'il eût été occupé intérieurement à analyser tous les traits et linéaments de son visage. Rougissant et confus d'être l'objet d'un examen si sérieux de la part d'un homme dont l'aspect était si vénérable et si imposant, Quentin baissa les yeux, et ne les releva que pour obéir à l'ordre que lui en donna l'astrologue d'une voix retentissante :

— Ne sois pas effrayé ; lève les yeux et avance ta main.

Lorsqu'il eut examiné la main droite de Durward, suivant toutes les formes des arts mystiques qu'il cultivait, Martivalle tira le roi à l'écart, et le conduisit à quelques pas.

— Mon royal frère, lui dit-il, la physionomie de ce jeune homme, et les lignes imprimées sur sa main, confirment, d'une manière merveilleuse, le rapport que je vous ai fait. Tout annonce que ce jeune homme sera brave et heureux.

— Et fidèle ? demanda le roi ; car la fidélité n'est pas toujours une compagne inséparable de la bravoure et du bonheur.

— Et fidèle, répondit l'astrologue ; et cependant...

— Et cependant ? répéta le roi. Eh bien ! père Galeotti, pourquoi ne continuez-vous pas ?

— Les oreilles des rois ressemblent au palais de ces malades délicats qui ne peuvent supporter l'amertume des médicaments nécessaires à leur guérison.

— Mes oreilles et mon palais ne connaissent pas une telle délicatesse. Je puis entendre tout bon conseil, et avaler tout médicament salutaire.

— Je vous dirai donc clairement, Sire, que s'il se trouve, dans la mission que vous projetez, quelque chose... quelque chose qui... qui, en un mot, puisse effaroucher une conscience timorée, vous ne devez pas la confier à ce jeune homme, du moins jusqu'à ce que quelques années passées à votre service l'aient rendu aussi peu scrupuleux que les autres.

— Est-ce là tout ce que vous hésitez à dire, mon bon Galeotti ? Et aviez-vous quelque crainte de m'offenser en parlant ainsi ? Je sais que vous sentez par-

faitement qu'on ne peut toujours être dirigé dans le chemin de la politique royale comme on doit l'être invariablement dans celui de la vie privée, par les maximes abstraites de la religion et de la morale. Soyez assuré, mon bon père, lui dit-il, que, s'il se trouve dans la mission que nous avons en vue quelque chose de la nature de ce que vous venez de nous donner à entendre, l'exécution n'en sera pas confiée à ce jeune homme, et qu'il ne sera pas même instruit de cette partie de nos projets. Minuit sera-t-il une heure favorable pour commencer un voyage dangereux ? Tenez, voici vos éphémérides. Vous voyez la position de la Lune à l'égard de Saturne, et l'ascendant de Jupiter. Il me semble, avec toute soumission à vos connaissances supérieures, que c'est un augure de succès pour celui qui fait partir une expédition à cette heure.

— Oui, répondit l'astrologue après un moment de réflexion ; cette conjonction promet le succès à *celui qui fait partir* l'expédition ; mais je pense que, Saturne étant en combustion, elle menace de dangers et d'infortunes *ceux qui partent* ; d'où je conclus que le voyage peut être dangereux et même fatal pour ceux qui l'entreprendront à une telle heure. Cette conjonction défavorable présage des actes de violence et une captivité.

— Violence et captivité à l'égard de ceux qui partent, dit le roi, mais succès pour celui qui fait partir. N'est-ce pas là ce que vous nous dites, mon docte père ?

— Précisément, répondit Martivalle.

Le roi tira alors un papier de sa poche, et lut ce qui suit : « Un homme engagé dans une contestation importante, qui paraît devoir être décidée soit par les lois, soit par la force des armes, désire chercher à arranger cette affaire au moyen d'une entrevue personnelle avec son antagoniste. Il demande quel jour sera propice pour l'exécution de ce projet ; quel pourra être le succès de cette négociation ; et si son adversaire répondra à cette preuve de confiance par la reconnaissance et la franchise, ou abusera des avantages dont cette entrevue peut lui donner l'occasion de profiter ? »

— C'est une question importante, répondit Martivalle quand le roi eut fini sa lecture. Elle exige que je trace un planétaire, et que j'y consacre de sérieuses et profondes réflexions.

— Faites-le, mon bon père, mon maître ès sciences, reprit le roi, et vous verrez ce que c'est que d'obliger un roi de France. Nous avons résolu, si les constellations le permettent, et nos faibles connaissances nous portent à penser qu'elles approuvent notre projet, de hasarder quelque chose en notre propre personne pour arrêter ces guerres antichrétiennes.

— Puissent les saints favoriser les pieuses intentions de Votre Majesté, répondit l'astrologue, et veiller sur votre personne sacrée !

Se tournant alors vers Durward, le roi lui dit :

— Suis-moi, mon brave Écossais, suis-moi comme un homme choisi par le destin et par un monarque pour accomplir une entreprise importante. Aie soin que tout soit prêt pour que tu puisses mettre le pied sur l'étrier à l'instant même où la cloche de Saint-Martin sonnera minuit. Une minute plus tôt ou une minute plus tard, tu perdras l'aspect favorable des constellations qui sourient à ton expédition.

A ces mots, le roi sortit, suivi de son jeune garde.

CHAPITRE XIII

LE VOYAGE

ÉVITANT d'entrer en conversation avec qui que ce fût, car tel était l'ordre qu'il avait reçu, Durward alla se revêtir sans retard d'une cuirasse excellente, mais sans ornements, prit des brassards et des cuissards, et mit sur sa tête un bon casque d'acier sans visière ; il se couvrit aussi d'un bon surtout en peau de chamois, brodé sur toutes les coutures, et qui pouvait convenir à un officier supérieur servant dans une noble maison.

Ces armes et ces vêtements lui furent apportés dans son appartement par Olivier, qui, avec son air tranquille et son sourire insinuant, l'informa que son oncle avait reçu ordre de monter la garde, pour qu'il ne pût lui faire aucune question sur la cause de tous ces mouvements mystérieux.

Quelques minutes avant minuit, Quentin, conformément à ses instructions, se rendit dans la seconde cour, et s'arrêta près de la tour du Dauphin, qui avait été assignée pour la résidence temporaire des comtesses de Croye. Il trouva à ce rendez-vous les hommes et les chevaux de l'escorte, deux mules déjà chargées de bagage, trois palefrois destinés aux deux comtesses et à une fidèle femme de chambre ; enfin, pour lui-même, un superbe cheval de guerre, dont la selle garnie en acier brillait aux blancs rayons de la lune. Pas un mot de reconnaissance ne fut prononcé d'aucun côté. Les hommes étaient immobiles sur leurs selles, comme s'ils eussent été des statues, et Quentin, à la lueur imparfaite de l'astre de la nuit, vit avec

plaisir qu'ils étaient bien armés et qu'ils avaient en main de longues lances. Ils n'étaient que trois ; mais l'un d'eux dit tout bas à Quentin, avec un accent gascon fortement prononcé, que leur guide devait les joindre au delà de Tours.

Pendant tout ce temps, des lumières brillaient dans la tour, d'une fenêtre à l'autre, comme si les dames s'empressaient de faire leurs préparatifs de départ. Enfin une petite porte qui conduisait dans la cour s'ouvrit, et trois femmes en sortirent accompagnées d'un homme enveloppé d'un manteau. Elles montèrent en silence sur les palefrois qui leur avaient été préparés ; et l'homme qui les accompagnait, marchant devant elles, donna le mot de passe et fit les signaux nécessaires aux gardes vigilants devant lesquels elles eurent à passer successivement. Elles arrivèrent enfin à la dernière de ces barrières formidables ; là, l'homme qui leur avait servi de guide jusqu'alors s'arrêta, et dit tout bas quelques mots aux deux comtesses, avec un air d'empressement officieux.

— Que le ciel vous protège ! Sire, répondit une voix qui fit tressaillir le cœur de Durward, et qu'il vous pardonne si vous avez des vues plus intéressées que vos paroles ne l'expriment ! Me trouver sous la protection du bon évêque de Liège est à présent tout ce que je désire.

Au bout d'un quart d'heure, la petite troupe avait dépassé Plessis-le-Parc, et se trouvait non loin de la ville de Tours.

La lune, qui venait de se dégager entièrement des nuages qu'elle n'avait fait jusqu'alors que percer de temps en temps, jetait un océan de lumière sur un paysage des plus magnifiques. La superbe Loire roulait ses eaux majestueuses à travers la plus riche plaine de la France, entre des rives ornées de tours et de terrasses, de vignobles et de plantations de mûriers. L'ancienne capitale de la Touraine élevait dans les airs les tours qui défendaient ses portes et ses remparts blanchis par les rayons de la lune.

Quoique les circonstances dans lesquelles se trouvait

Quentin Durward fussent de nature à occuper toutes ses pensées, il ne put contempler qu'avec enchantement une scène que la nature et l'art semblaient avoir à l'envi enrichie de tous leurs ornements. Il fut tiré de sa contemplation par la voix de la comtesse Hameline, montée au moins à une octave plus haut que les sons flûtés qu'elle avait fait entendre en disant adieu au roi. Elle demandait à parler au chef de la petite escorte. Quentin, pressant son cheval, se présenta respectueusement aux deux dames en cette qualité, après quoi la comtesse Hameline lui fit subir l'interrogatoire suivant :

— Quel est votre nom ? quelle est votre qualité ?

Durward la satisfait sur ces deux points.

— Connaissez-vous parfaitement la route ?

Il ne pouvait, répondit-il, assurer qu'il la connût très bien, mais il avait reçu des instructions détaillées, et, à la première halte, il devait trouver un guide en état, sous tous les rapports, de diriger leur marche ultérieure. En attendant, un cavalier qui venait de les joindre, et qui complétait l'escorte, leur en servirait.

— Et pourquoi vous a-t-on choisi pour un pareil service ? On me dit que c'est vous qui étiez hier de garde dans la galerie où nous avons trouvé la princesse Jeanne. Vous paraissez bien jeune, bien peu expérimenté pour être chargé d'une telle mission. D'ailleurs vous n'êtes pas Français, car vous parlez notre langue avec un accent étranger.

— Mon devoir est d'exécuter les ordres du roi, madame, et non d'en discuter les motifs.

— Êtes-vous de naissance noble ?

— Je puis l'affirmer en sûreté de conscience, madame.

— Et n'est-ce pas vous, lui demanda la comtesse Isabelle avec un air de timidité, que j'ai vu avec le roi à l'auberge des Fleurs-de-Lis ?

Baissant la voix, peut-être parce qu'il éprouvait le même sentiment de timidité, Quentin répondit affirmativement.

— En ce cas, belle tante, dit-elle à la comtesse Hameline, je crois que nous n'avons rien à craindre, étant sous la sauvegarde de monsieur ; il n'a pas l'air

d'un homme à qui l'on aurait pu confier prudemment l'exécution d'un plan de trahison et de cruauté contre deux femmes sans défense.

— Sur mon honneur, madame, s'écria Durward, sur la gloire de ma maison, et sur les cendres de mes ancêtres, je ne voudrais pas, pour la France et l'Écosse réunies, être coupable de trahison et de cruauté envers vous.

— Vous parlez bien, jeune homme ! dit la comtesse Hameline ; mais nous sommes accoutumées aux beaux discours du roi Louis et de ses agents. A quoi ont abouti les promesses du roi ? A nous cacher indignement, honteusement, sous des noms plébéiens, dans une misérable hôtellerie, tandis que tu sais, Marton, ajouta-t-elle en se tournant vers la femme de chambre, que nous n'avons jamais fait notre toilette que sur une estrade à trois marches surmontée d'un dais ; et là, nous étions obligées de nous habiller sur le plancher d'une chambre, comme auraient fait deux laitières.

Marton convint que sa maîtresse disait une triste vérité.

Quentin, avec la politesse d'un jeune homme bien élevé, craignant que sa présence ne gênât les deux dames dans leur entretien, piqua en avant, et alla joindre le guide, comme pour lui faire quelques questions relativement à la route.

Elles continuèrent leur route en silence, ou s'entretenaient de choses qui ne méritent pas d'être rapportées. Le jour commença enfin à paraître ; et, comme elles étaient à cheval depuis plusieurs heures, Durward, craignant qu'elles ne fussent fatiguées, devint impatient d'arriver à la première halte.

— Je vous la montrerai dans une demi-heure, lui répondit le guide.

— Et alors vous nous laisserez aux soins d'un autre guide ? demanda Quentin.

— Comme vous le dites, monsieur l'archer.

La lune avait quitté l'horizon depuis longtemps, mais la lumière de l'aurore commençait à briller du côté de l'orient, et se répercutait sur le cristal d'un petit lac dont les voyageurs suivaient les bords depuis

quelques instants. Ce lac était situé au milieu d'une grande plaine où l'on voyait des arbres isolés, quelques bouquets d'arbustes et quelques buissons, mais assez découverte pour qu'on pût déjà apercevoir les objets distinctement.

Tout à coup les deux dames se mirent à pousser des cris perçants.

— Regardez ! regardez derrière nous ! pour l'amour du ciel ! veillez sur nous et sur vous-même : on nous poursuit !

Quentin se retourna à la hâte, et vit qu'effectivement deux cavaliers armés semblaient les poursuivre ; et ils couraient assez bon train pour les joindre bientôt.

— Nobles dames, dit-il, marchez en avant, pas assez vite pour faire croire que vous fuyez, mais assez pour profiter de l'obstacle que je vais tâcher de mettre à la marche de ces deux cavaliers qui nous suivent.

La comtesse Isabelle jeta un coup d'œil sur Quentin, et dit quelques mots à l'oreille de sa tante, qui adressa la parole au jeune Écossais en ces termes :

— Nous vous avons donné notre confiance, monsieur l'archer, et nous préférons courir le risque de tout ce qui pourrait nous arriver en votre compagnie, plutôt que d'aller en avant avec cet homme, dont la physionomie ne nous paraît pas de bon augure.

— Comme il vous plaira, mesdames, répondit-il ; après tout, ils ne sont que deux, et, quoi qu'ils soient chevaliers, à ce que leurs armes paraissent annoncer, ils apprendront, s'ils ont quelque mauvais dessein, comment un Écossais peut remplir son devoir, en présence et pour la défense de personnes telles que vous.

— Lequel de vous, continua-t-il en s'adressant aux trois hommes qu'il commandait, veut être mon compagnon pour rompre une lance avec ces deux cavaliers ?

Deux de ses hommes d'armes parurent manquer de résolution ; mais le troisième, Bertrand Guyot, jura que, *cape de Diou !* quand ils seraient chevaliers de la table ronde du roi Arthur, il se mesurerait avec eux pour l'honneur de la Gascogne.

Pendant qu'il parlait ainsi, les deux chevaliers, car

ils ne paraissaient pas être d'un moindre rang, arrivèrent à l'arrière-garde de la petite troupe, composée de Quentin et du brave Gascon, couverts chacun d'une excellente armure d'acier poli, mais sans aucune devise qui pût les faire distinguer.

L'un d'eux, en s'approchant, cria à Quentin :

— Retirez-vous, sire écuyer : nous venons vous relever d'un poste au-dessus de votre rang et de votre condition. Vous ferez bien de laisser ces dames sous nos soins, elles s'en trouveront mieux que des vôtres ; car, avec vous elles ne sont guère que captives.

— Pour répondre à votre demande, monsieur, répliqua Durward, je vous dirai d'abord que je m'acquitte d'un devoir qui m'a été imposé par mon souverain actuel ; et ensuite que, quelque indigne que j'en puisse être, ces dames désirent rester sous ma protection.

— Comment ! drôle, s'écria un des deux champions, oseras-tu, toi, mendiant vagabond, opposer résistance à deux chevaliers ?

— Résistance est le mot propre, répondit Quentin, car je prétends résister à votre attaque insolente et illégale ; et s'il existe entre nous quelque différence de rang, ce que je suis encore à apprendre, votre conduite discourtoise la fait disparaître. Tirez donc vos épées, ou, si vous voulez vous servir de la lance, prenez du champ.

Les deux chevaliers firent volte-face, et retournèrent à la distance d'environ deux cents pas. Quentin, jetant un regard sur les deux comtesses, se pencha sur sa selle, comme pour leur demander de le favoriser de leurs vœux ; et, tandis qu'elles agitaient leurs mouchoirs en signe d'encouragement, les deux autres champions étaient arrivés à la distance nécessaire pour charger.

Recommandant au Gascon de se conduire en brave, Durward mit son coursier au galop, et les quatre cavaliers se rencontrèrent au milieu du terrain qui les séparait. Le choc fut fatal au pauvre Gascon ; car son adversaire ayant dirigé son arme contre son visage, qui n'était pas défendu par une visière, sa lance lui entra dans l'œil, pénétra dans le crâne, et le renversa mort sur la place.

D'un autre côté, Quentin, qui avait le même désavantage, et que son ennemi attaqua de la même manière, fit un mouvement si à propos sur sa selle, que la lance de son ennemi passa sur son épaule droite, en lui effleurant légèrement la joue, tandis que la sienne, frappant son antagoniste sur la poitrine, le renversa par terre. Quentin sauta à bas de cheval, pour détacher le casque de son adversaire ; mais l'autre chevalier, qui, soit dit en passant, n'avait pas encore parlé, voyant la mésaventure de son compagnon, descendit du sien encore plus vite ; et se plaçant en avant de son ami, privé de tout sentiment :

— Jeune téméraire, dit-il à Durward, au nom de Dieu et de saint Martin, remonte à cheval, et va-t'en avec ta pacotille de femmes. Ventre-saint-gris ! elles ont déjà causé assez de mal ce matin.

— Avec votre permission, sire chevalier, répondit Quentin, mécontent de l'air de hauteur avec lequel cet avis lui était donné, je verrai d'abord à qui j'ai eu affaire, et je saurai ensuite qui doit répondre de la mort de mon camarade.

— Tu ne vivras assez ni pour le savoir ni pour le dire, s'écria le chevalier ; je te le répète, retire-toi en paix. Si nous avons été assez fous pour interrompre votre voyage, nous en sommes bien payés, car tu as fait plus de mal que n'en pourraient réparer ta vie et celle de tous tes compagnons. Ah ! s'écria-t-il en voyant que Durward avait tiré son épée, puisque tu le veux, bien volontiers. Pare celui-là.

En même temps, il porta sur la tête du jeune Écossais un coup si bien appliqué, que Quentin, quoique né dans un pays où l'on ne les donnait pas de main morte, n'avait entendu parler de coups d'épée semblables que dans les romans : l'arme descendit avec la force et la rapidité de l'éclair, abattit la garde du sabre que Durward avait levé pour le parer, fendit son casque au point de toucher ses cheveux, mais ne pénétra pas plus avant. Cependant le jeune soldat, étourdi par la violence du coup, tomba un genou en terre, et fut un moment à la merci de son adversaire, s'il eût plu à

celui-ci de lui en porter un second ; mais soit par compassion pour sa jeunesse, soit par admiration de son courage, soit enfin par une générosité qui ne lui permettait pas d'attaquer un ennemi sans défense, le chevalier ne voulut pas profiter de cet avantage. Cependant Quentin, revenant à lui, se releva lestement, et attaqua son antagoniste avec l'énergie d'un homme déterminé à vaincre ou à périr, et avec le sang-froid nécessaire pour faire usage de tous ses moyens. Résolu d'éviter de s'exposer à des coups aussi terribles que celui qu'il venait de recevoir, il fit valoir l'avantage d'une agilité supérieure qu'augmentait encore la légèreté relative de son armure, pour harasser son ennemi en l'attaquant de tous côtés avec des mouvements si soudains et si rapides que celui-ci, chargé d'armes pesantes, trouva difficile de se défendre sans se fatiguer beaucoup.

Ce fut en vain que ce généreux antagoniste cria à Quentin qu'ils n'avaient plus aucune raison pour se battre, et que ce serait à regret qu'il le blesserait. N'écoutant que le désir de laver la honte de sa première défaite, Durward continua de l'assaillir avec la vivacité de l'éclair, le menaçant tantôt du tranchant, tantôt de la pointe de son épée, et ayant toujours l'œil attentif à tous les mouvements de son adversaire, qui lui avait déjà donné une preuve si terrible de la force supérieure de son bras, de sorte qu'il était toujours prêt à faire un saut en arrière ou de côté à chaque coup que lui portait la pesante lame de son ennemi.

— Il faut que le diable ait enraciné dans ce jeune fou la présomption et l'opiniâtreté, murmura le chevalier ; tu ne seras donc content que lorsque tu auras un bon horion sur la tête ! Changeant alors de manière de combattre, il se tint sur la défensive, se contentant de parer les coups que Quentin ne cessait de lui porter, sans paraître chercher à les rendre, mais épiant l'instant où la fatigue, un faux pas ou un moment de distraction du jeune soldat lui fournirait l'occasion de mettre fin au combat d'un seul coup. Il est probable que cette politique adroite lui aurait réussi, mais le destin en avait ordonné autrement.

Ils étaient encore aux prises avec une égale fureur, quand une troupe nombreuse d'hommes à cheval arriva au grand galop, en criant :

— Arrêtez ! arrêtez, au nom du roi !

Les deux champions reculèrent au même instant, et Quentin vit avec surprise que son capitaine, lord Crawford, était à la tête du détachement qui venait d'interrompre le combat. Il reconnut aussi Tristan l'Ermite avec deux ou trois de ses gens. Toute la troupe pouvait consister en une vingtaine de cavaliers.

CHAPITRE XIV

LE GUIDE

LE chevalier, levant la visière de son casque, remit son épée au vieux lord en lui disant :

— Crawford, je me rends, mais écoutez-moi ; un mot à l'oreille. Pour l'amour du ciel, sauvez le duc d'Orléans.

— Quoi ? comment ! le duc d'Orléans ! s'écria le commandant de la garde écossaise ; il faut donc que le diable s'en soit mêlé ! cela va le perdre dans l'esprit du roi, le perdre à jamais !

— Ne me faites pas de questions, répondit Dunois, car c'était lui qui venait de figurer dans cette scène ; c'est moi qui suis coupable, et seul coupable. Voyez, voilà qu'il donne signe de vie. Je ne voulais qu'enlever cette jeune comtesse, m'assurer sa main et ses possessions ; et voyez ce qui en est résulté. Faites éloigner votre canaille ; que personne ne puisse le reconnaître.

A ces mots il leva la visière du casque du duc d'Orléans, et lui jeta sur le visage de l'eau que lui fournit le lac qui était à deux pas.

Cependant Durward, pour qui les aventures se succédaient avec une telle rapidité, restait immobile de surprise. Les traits pâles de son premier antagoniste lui apprenaient qu'il avait renversé le premier prince du sang de France ; et c'était avec le célèbre Dunois, avec le meilleur champion de ce royaume, qu'il venait de mesurer son épée ! C'étaient deux faits d'armes honorables en eux-mêmes ; mais le roi les approuverait-il ? c'était une autre question.

Le duc avait repris ses sens et recouvert assez de forces pour s'asseoir, et il écoutait avec attention ce qui se passait entre Dunois et Crawford, le premier soutenant avec chaleur qu'il était inutile de prononcer le nom du duc d'Orléans dans cette affaire, puisqu'il était prêt à en prendre tout le blâme sur lui-même et qu'il déclarait que le duc ne l'avait suivi que par amitié.

Lord Crawford l'écoutait, les yeux fixés vers la terre, en soupirant, et en secouant la tête de temps en temps.

— Tu sais, Dunois, lui dit-il enfin en le regardant, que, par amour pour ton père, aussi bien que pour toi-même, je désirerais te rendre service...

— Je ne demande rien pour moi ! s'écria Dunois ; je vous ai rendu mon épée ; je suis votre prisonnier ; que faut-il de plus ? C'est pour ce noble prince que je parle, pour le seul espoir de la France, s'il plaisait à Dieu d'appeler à lui le dauphin ; il n'est venu ici qu'à ma prière, pour m'aider à faire ma fortune : le roi lui-même m'avait donné une sorte d'encouragement.

— Dunois, répondit Crawford, si tout autre que toi me disait que tu as entraîné le noble prince dans une situation si cruelle, pour servir à quelqu'une de tes vues, je lui donnerais un démenti formel ; et quoique ce soit toi-même qui me l'assures en ce moment, j'ai peine à croire que tu dises la vérité.

— Noble Crawford, dit le duc d'Orléans, qui avait alors repris l'usage de ses sens, votre caractère ressemble trop à celui de votre ami Dunois pour que vous ne lui rendiez pas justice. C'est moi au contraire qui l'ai amené ici, contre son gré, pour une folle entreprise conçue à la hâte et exécutée avec témérité. Regardez-moi tous, ajouta-t-il en se levant et en se tournant vers les soldats ; je suis Louis d'Orléans, prêt à subir la peine de ma folie. J'espère que le déplaisir du roi ne tombera que sur moi, comme cela n'est que trop juste. Cependant, comme un fils de France ne doit rendre ses armes à personne, pas même à vous, brave Crawford, adieu mon fidèle acier.

A ces mots il tira son épée, et la jeta dans le lac. Les spectateurs de cette scène étaient plongés dans

l'étonnement et l'irrésolution, tant le rang du coupable était respectable, tant son caractère était estimé ; tandis qu'ils sentaient, d'une autre part, qu'attendu les vues que le roi avait sur lui, les conséquences de sa témérité entraîneraient probablement sa perte.

Dunois fut le premier qui parla, et ce fut avec le ton de mécontentement que prend un ami blessé du peu de confiance qu'on lui témoigne.

— Ainsi donc, dit-il, Votre Altesse juge à propos, dans une même matinée, de renoncer aux bonnes grâces du roi, de jeter à l'eau sa meilleure épée, et de mépriser l'amitié de Dunois !

— Mon cher cousin, répondit le duc, comment pouvez-vous croire que je méprise votre amitié, quand je dis la vérité, comme l'exigent votre sûreté et mon honneur ?

— Et pourquoi vous mêlez-vous de ma sûreté, mon prince ? répliqua Dunois d'un ton bref ; je voudrais bien le savoir, mon cher cousin. Que vous importe, au nom du ciel ! si j'ai envie d'être pendu, étranglé, jeté dans la Loire, poignardé, rompu sur la roue, enfermé dans une cage de fer, enterré tout vivant dans le fossé d'un château, ou traité de toute autre manière qu'il peut plaire au roi Louis de disposer de son fidèle sujet ? Vous n'avez pas besoin de cligner les yeux et de me montrer Tristan l'Ermite ; je vois le coquin aussi bien que vous. Mais j'en aurais été quitte à meilleur compte. Croyez que la vie me fût restée. Quant à votre honneur, par la rougeur de sainte Madeleine ! je crois qu'il aurait exigé que vous n'entreprissiez pas la besogne de ce matin, ou du moins que vous ne vous y fussiez pas montré. Voilà Votre Altesse qui a été désarçonnée par un jeune Écossais tout juste arrivé de ses montagnes.

— Allez, allez, s'écria lord Crawford, il n'y a pas à en rougir : ce n'est pas la première fois qu'un jeune Écossais a rompu une bonne lance. Je suis charmé qu'il se soit bien comporté.

— Je n'ai rien de contraire à dire, répliqua Dunois ; et cependant, si vous étiez arrivé quelques minutes plus tard, il aurait pu se trouver une vacance dans votre compagnie d'archers.

— Oui, oui, dit lord Crawford ; je reconnais votre main sur ce morion fendu. Qu'on le retire à ce brave garçon, et qu'on lui donne un de nos bonnets doublés en acier ; cela lui couvrira le crâne mieux que les débris de ce couvre-chef. Et maintenant, Dunois, je dois vous prier, ainsi que le duc d'Orléans, de monter à cheval et de me suivre, car mes instructions et mes ordres sont de vous conduire en un séjour tout différent de celui que je voudrais pouvoir vous assigner.

— Ne puis-je dire un mot à ces belles dames, lord Crawford ? demanda le duc d'Orléans.

— Pas une syllabe, répondit lord Crawford ; je suis trop l'ami de Votre Altesse pour vous permettre une telle imprudence. Jeune homme, ajouta-t-il en se tournant vers Quentin, vous avez fait votre devoir ; partez, et remplissez la mission qui vous a été confiée.

Il pria Dunois et le duc d'Orléans de monter à cheval et de marcher à ses côtés ; puis faisant un signe d'adieu aux deux dames, il dit à Quentin :

— Que le ciel te protège, mon enfant ; tu as commencé ton service vaillamment, quoique pour une malheureuse cause.

Il se mettait en marche, quand Durward entendit Dunois demander à demi-voix :

— Nous conduisez-vous au Plessis ?

— Non, mon malheureux et imprudent ami, répondit lord Crawford en soupirant ; nous allons à Loches.

Loches ! Ce nom, encore plus redouté que celui du Plessis, retentit à l'oreille du jeune Écossais comme le glas de la mort. Il en avait entendu parler comme d'un lieu destiné à ces actes secrets de cruauté dont Louis lui-même rougissait de souiller sa résidence habituelle.

Comme il se remettait à la tête de la petite cavalcade, suivant la route qui lui avait été indiquée, la comtesse Hameline trouva l'occasion de lui dire :

— On dirait, monsieur, que vous regrettez la victoire que vous avez remportée pour nous ?

Cette question était faite d'un ton qui ressemblait presque à l'ironie ; mais Quentin eut assez de tact pour y répondre avec franchise et simplicité.

— Je ne puis rien regretter de ce que j'ai fait pour servir des dames telles que vous ; mais si votre sûreté n'avait pas été compromise, j'aurais voulu succomber sous les coups d'un aussi bon soldat que Dunois, plutôt que d'avoir contribué à envoyer cet illustre chevalier et son malheureux parent, le duc d'Orléans, dans les affreux cachots de Loches.

— C'était donc le duc d'Orléans ! s'écria-t-elle en se tournant vers sa nièce ; je le pensais ainsi, même à la distance d'où nous avons vu le combat. Vous voyez, belle nièce, ce qui aurait pu arriver si ce monarque cauteleux et avare nous avait permis de nous montrer à sa cour ! Le premier prince du sang de France, et le vaillant Dunois, dont le nom est aussi connu que celui du héros son père ! Ce jeune homme a fait bravement son devoir, mais c'est presque dommage qu'il n'ait pas succombé avec honneur, puisque sa bravoure intempestive nous a privées de deux libérateurs si illustres.

La comtesse Isabelle répondit d'un ton ferme et presque mécontent, et avec une énergie que Durward n'avait pas encore remarquée en elle.

— Madame, dit-elle, si je ne savais que vous faites une plaisanterie, je dirais qu'un pareil discours est une ingratitude envers notre brave défenseur. Si ces chevaliers avaient réussi dans leur entreprise téméraire, au point de mettre notre escorte hors de combat, n'est-il pas évident qu'à l'arrivée des gardes du roi nous aurions partagé leur captivité ? Quant à moi, je donne des larmes au brave jeune homme qui a perdu la vie en nous défendant, et je ferai bientôt célébrer des messes pour le repos de son âme ; quant à celui qui survit, ajouta-t-elle d'un ton plus timide, je le prie de recevoir les remerciements de ma reconnaissance.

Comme Quentin se tournait vers elle pour lui exprimer une partie des sentiments qu'il éprouvait, elle vit une de ses joues couverte de sang, et elle s'écria avec le ton d'une profonde sensibilité :

— Sainte Vierge ! il est blessé ! son sang coule ! Descendez de cheval, il faut que votre blessure soit bandée.

Vainement Quentin répéta que sa blessure n'était

que légère ; il fallut qu'il mît pied à terre, qu'il s'assît sur un tertre de gazon, qu'il ôtât son casque ; et les dames de Croye, qui, suivant un ancien usage non encore tout à fait passé de mode, prétendaient à quelques connaissances dans l'art de guérir, lavèrent la blessure, en étanchèrent le sang, et la bandèrent avec le mouchoir de la comtesse Isabelle, afin d'empêcher l'action de l'air, précaution qu'elles jugèrent indispensable.

Nous avons déjà dit que Quentin Durward avait la physionomie la plus prévenante. Lorsqu'il eut détaché son heaume, ou, pour mieux dire, son morion, les boucles de ses beaux cheveux s'en échappèrent avec profusion autour d'un visage dont l'air de jeunesse et de gaieté recevait un charme plus doux d'une rougeur causée à la fois par la modestie et le plaisir. Et quand la jeune comtesse fut obligée de tenir le mouchoir sur la blessure, tandis que sa tante cherchait quelques vulnéraires dans les bagages, elle éprouva un embarras mêlé de délicatesse, un mouvement de compassion pour le blessé, un sentiment plus vif de reconnaissance pour ses services, et tout cela ne diminua rien à ses yeux de la bonne mine et des traits agréables du jeune soldat. En un mot, il semblait que le destin avait amené cet incident pour compléter la communication mystérieuse qu'il avait établie, par des circonstances en apparence minutieuses et accidentelles, entre deux personnes qui, quoique bien différentes par le rang et la fortune, se ressemblaient pourtant beaucoup par la jeunesse, par la beauté, et par un cœur naturellement tendre et romanesque.

— Ma nièce, dit dame Hameline, vous a donné un mouchoir pour bander votre blessure ; je vous en donnerai un pour faire honneur à votre vaillance, et pour vous encourager à marcher dans le chemin de la chevalerie.

A ces mots, elle lui présenta un mouchoir richement brodé en argent et en soie bleue ; et, lui montrant la housse de son palefroi et les plumes qui ornaient son chapeau, elle lui fit observer que les couleurs en étaient les mêmes.

L'usage du temps prescrivait impérieusement la manière de recevoir une telle faveur, et Quentin s'y conforma en attachant le mouchoir autour de son bras. Cependant il accomplit ce devoir de reconnaissance d'un air plus gauche et avec moins de galanterie qu'il ne l'aurait peut-être fait en toute autre occasion et devant d'autres personnes ; quoique le fait de porter ainsi le don accordé de cette manière par une dame ne fût en général qu'une sorte de compliment sans conséquence, il aurait préféré de beaucoup pouvoir orner son bras du tissu qui servait de bandage à la légère blessure que lui avait faite la lance du duc d'Orléans.

Ils se remirent en route, Quentin marchant à côté de ces dames, qui semblaient l'avoir tacitement admis dans leur société. Il ne parla pourtant guère, son cœur étant rempli par ce sentiment intime de bonheur qui garde le silence de peur de se trahir. La comtesse Isabelle parla moins encore, de sorte que presque tous les frais de la conversation furent faits par sa tante, qui ne paraissait pas avoir envie de la laisser tomber ; car, pour initier Durward, comme elle le dit, dans les principes et la pratique de la chevalerie, elle lui fit le détail circonstancié, et sans en rien omettre, de tout ce qui avait eu lieu à la passe d'armes d'Haftingham, où elle avait elle-même distribué les prix aux vainqueurs.

Prenant peu d'intérêt, je suis fâché de le dire, à la description de cette joute splendide et des armoiries des différents chevaliers flamands et allemands dont la comtesse Hameline traçait sans pitié le tableau avec une exactitude minutieuse, Quentin commença à craindre d'avoir passé l'endroit où il devait trouver un guide : accident très sérieux, qui pouvait amener les conséquences les plus fâcheuses.

Tandis qu'il hésitait s'il enverrait en arrière un des hommes de sa suite pour s'assurer du fait, il entendit sonner du cor, et, regardant du côté d'où partait ce son, il vit un cavalier accourant à toute bride. La petite taille, la longue crinière, l'air sauvage et presque indompté de l'animal qu'il montait, rappelèrent à Durward la race des petits chevaux des montagnes de son pays ; mais

celui-ci était beaucoup mieux fait, et tout en paraissant aussi en état de résister à la fatigue, il avait plus de rapidité dans ses mouvements. La tête particulièrement, qui, dans le petit cheval d'Écosse, est souvent lourde et mal conformée, était petite et parfaitement posée sur le cou de l'animal, qui avait en outre les lèvres fixes, les yeux pleins de feu et les naseaux bien ouverts.

Le cavalier avait l'air encore plus étranger que sa monture, quoique celle-ci ne ressemblât nullement aux chevaux de France. Il avait les pieds appuyés sur de larges étriers en forme de pelle, et attachés si haut que ses genoux étaient presque au niveau du pommeau de la selle, ce qui n'empêchait pas qu'il conduisît son cheval avec beaucoup de dextérité. Il portait sur la tête un petit turban rouge assujetti par une agrafe d'argent, et surmonté d'un panache qui était un peu fané. Sa tunique, de même forme que celle des Estradiotes, troupes que les Vénitiens levaient alors dans les provinces situées à l'orient de leur golfe, était de couleur verte, et ornée de vieux galons d'or ternis. De larges pantalons blancs, mais qui ne méritaient plus cette épithète, se serraient autour de ses genoux, et ses jambes noires auraient été nues sans la multitude de bandelettes qui s'y croisaient pour fixer à ses pieds une paire de sandales. Il n'avait pas d'éperons, les bords de ces larges étriers étant assez tranchants pour se faire sentir avec sévérité aux flancs de sa monture. Ce cavalier extraordinaire portait une ceinture cramoisie qui soutenait du côté droit un poignard, tandis qu'un petit sabre moresque, à lame courbe et recourbée, y était suspendu du côté gauche. Le cor qui avait annoncé son arrivée était passé dans un mauvais baudrier. Il avait le visage brûlé par le soleil, la barbe peu épaisse, les yeux noirs et perçants, la bouche et le nez bien formés ; et, au total, il aurait pu passer pour avoir d'assez beaux traits, sans les cheveux noirs qui tombaient en désordre tout autour de sa tête, et sans une maigreur et un air de férocité qui semblaient indiquer un sauvage plutôt qu'un homme civilisé.

— C'est encore un Bohémien, se dirent les deux dames l'une à l'autre. Sainte Vierge Marie ! est-il

possible que le roi accorde sa confiance à de tels proscrits ?

— Je questionnerai cet homme, si vous le désirez, dit Quentin, et je m'assurerai de sa fidélité autant qu'il me sera possible.

— Es-tu venu ici pour nous chercher ? lui demanda-t-il d'abord.

L'étranger répondit par un signe affirmatif.

— Et dans quel dessein ?

— Pour vous conduire au palais de *celui* de Liège.

— De l'évêque, veux-tu dire ?

Nouveau signe affirmatif de la part de l'étranger.

— Quelle preuve nous donneras-tu que nous devons te croire ?

— Deux vers d'une vieille chanson, et rien de plus :

Le sanglier fut tué par le page ;
Toute la gloire en fut pour le seigneur.

— La preuve est bonne. Marche en avant, mon garçon ; je t'en dirai davantage dans un instant.

Retournant alors vers les dames, il leur dit :

— Je suis convaincu que cet homme est le guide que nous devons attendre, car il vient de me donner un mot d'ordre que je crois n'être connu que du roi et de moi. Mais je vais causer avec lui plus au long, et je m'efforcerai de voir jusqu'à quel point on peut se fier à lui.

CHAPITRE XV

LE VAGABOND

PENDANT que Quentin avait avec les deux comtesses la conversation qui vient d'être rapportée, il remarqua que le Bohémien tournait souvent la tête en arrière pour les regarder.

Peu satisfait de cette manœuvre, Quentin s'avança vers le Bohémien, et lui dit en le voyant reprendre la position convenable sur son cheval :

— Il me semble, l'ami, que vous nous conduisez en aveugle, si vous regardez la queue de votre monture plus souvent que ses oreilles.

— Et quand je serais véritablement aveugle, répondit le Bohémien, je n'en serais pas moins en état de vous conduire dans toutes les provinces de ce royaume de France, ou de ceux qui l'avoisinent.

— Vous n'êtes pourtant pas né Français ?

— Non, répondit le guide.

— Et de quel pays êtes-vous ?

— D'aucun.

— Comment, d'aucun ?

— Non, je ne suis d'aucun pays. Je suis un Zingaro, un Bohémien, un Égyptien, tout ce qu'il plaît aux Européens, dans leurs différentes langues, de nous appeler ; je n'ai pas de pays.

— Êtes-vous chrétien ?

Le Bohémien fit un signe négatif.

— Chien, dit Quentin, car à cette époque l'esprit du catholicisme n'était guère tolérant, adores-tu Mahomet ?

— Non, répondit le guide avec autant d'indifférence

que de laconisme, et sans paraître offensé ni surpris du ton avec lequel Durward lui parlait.

— Êtes-vous donc païen ? Qu'êtes-vous, en un mot ?

— Je ne suis d'aucune religion.

Quentin tressaillit d'étonnement ; car, quoiqu'il eût entendu parler de Sarrasins et d'idolâtres, il ne croyait pas, il ne lui était même jamais venu à l'idée qu'il pût exister une race d'hommes qui ne pratiquât aucun culte. Sa surprise ne l'empêcha pourtant pas de demander à son guide où il demeurerait habituellement.

— Partout où je me trouve, répondit le Bohémien ; je n'ai pas de foyer.

— Comment conservez-vous ce que vous possédez ?

— Excepté les habits qui me couvrent et le cheval que je monte, je ne possède rien.

— Votre costume est élégant, et votre cheval est une excellente monture. Quels sont vos moyens de subsistance ?

— Je mange quand j'ai faim ; je bois quand j'ai soif ; et je n'ai d'autres moyens de subsistance que ceux que le hasard met sur mon chemin.

— Sous les lois de qui vivez-vous ?

— Je n'obéis à personne qu'autant que c'est mon bon plaisir.

— Mais qui est votre chef ? qui vous commande ?

— Le père de notre tribu, si je veux bien lui obéir. Je ne reconnais pas de maître.

— Vous êtes donc dépourvu de tout ce qui réunit les autres hommes ! vous n'avez ni lois, ni chef, ni moyens arrêtés d'existence, ni maison, ni demeure ; vous n'avez (que Dieu vous prenne en pitié !) point de patrie, et (que le ciel veuille vous éclairer !) vous ne reconnaissez pas de Dieu. Que vous reste-t-il donc, étant privé de religion, de gouvernement, de tout bonheur domestique ?

— La liberté. Je ne rampe pas aux pieds d'un autre. Je n'ai ni obéissance ni respect pour personne. Je vais où je veux, je vis comme je peux, et je meurs quand il le faut.

— Mais vous pouvez être condamné et exécuté en un instant, au premier ordre d'un juge.

— Soit ! ce n'est que mourir un peu plus tôt.

— Mais vous pouvez aussi être emprisonné ; et alors où est cette liberté dont vous êtes si fier ?

— Dans mes pensées, qu'aucune chaîne ne peut contraindre, tandis que les vôtres, même quand vos membres sont libres, sont assujetties par les liens de vos lois et de vos superstitions, de vos rêves d'attachement local et de vos visions fantastiques de politique civile. Mon esprit est libre, même quand mon corps est enchaîné ; le vôtre porte des fers, même quand vos membres sont libres.

— Mais la liberté de votre esprit ne diminue pas le poids des chaînes dont votre corps peut être chargé.

— Ce mal peut s'endurer quelque temps ; et, si enfin je ne trouve pas moyen de m'échapper, et que mes camarades ne puissent me délivrer, je puis toujours mourir ; et c'est la mort qui est la liberté la plus parfaite.

Il y eut ici un intervalle de silence qui dura quelque temps. Durward le rompit en reprenant le fil de ses questions.

— Votre race est errante, lui dit-il ; elle est inconnue aux nations d'Europe. D'où tire-t-elle son origine ?

— C'est ce que je ne puis vous dire, répondit le Bohémien.

— Quand délivrera-t-elle ce royaume de sa présence, pour retourner dans le pays d'où elle est venue ?

— Quand le temps de son pèlerinage sera accompli.

— Ne descendez-vous pas de ces tribus d'Israël qui furent emmenées en captivité au delà du grand fleuve de l'Euphrate ? lui demanda Quentin qui n'avait pas oublié ce qu'on lui avait appris à Aberbrothock.

— Si cela était n'aurions-nous pas conservé leur foi ? ne pratiquerions-nous pas leurs rites ?

— Et quel est ton nom, à toi ?

— Mon nom véritable n'est connu que de mes frères. Les hommes qui ne vivent pas sous nos tentes m'appellent Hayraddin Maugrabin, c'est-à-dire Hayraddin le Maure africain.

— Tu t'exprimes trop bien pour un homme qui a toujours vécu dans ta misérable horde.

— J'ai appris quelque chose des connaissances d'Europe. Lorsque j'étais enfant, ma tribu fut poursuivie par des chasseurs de chair humaine. Une flèche perça la tête de ma mère, et elle mourut. J'étais embarrassé dans la couverture qu'elle portait sur ses épaules, et je fus pris par nos ennemis. Un prêtre me demanda aux archers du prévôt, et il m'instruisit dans les sciences franques pendant deux ou trois ans.

— Et comment l'as-tu quitté ?

— Je lui avais volé de l'argent, même le Dieu qu'il adorait, répondit Hayraddin avec le plus grand calme ; il me découvrit et me battit. Je le perçai d'un coup de couteau, je m'enfuis dans les bois et je rejoignis mon peuple.

— Misérable ! s'écria Quentin ; osas-tu bien assassiner ton bienfaiteur ?

— Qu'avais-je besoin de ses bienfaits ? Le jeune Zingaro n'était pas un chien domestique, habitué à lécher la main de son maître et à ramper sous ses coups pour en obtenir un morceau de pain. C'était le jeune loup mis à la chaîne, qui la rompait à la première occasion, déchirait son maître, et retournait dans ses forêts.

Après une nouvelle pause, le jeune Écossais, pour tâcher de pénétrer plus avant dans le caractère et les projets d'un guide si suspect, demanda à Hayraddin s'il n'était pas vrai que son peuple, quoique plongé dans la plus profonde ignorance, prétendait avoir la connaissance de l'avenir, connaissance refusée aux sages, aux philosophes et aux prêtres d'une société plus policée.

— Nous le prétendons, répondit Hayraddin, et c'est avec raison.

— Comment un pareil don peut-il avoir été accordé à une race si abjecte ?

— Comment puis-je vous le dire ? Je répondrai à cette question quand vous m'aurez expliqué pourquoi le chien peut suivre à la piste les pas de l'homme, tandis que l'homme, cet animal plus noble, n'est pas en état de suivre les traces du chien. Ce pouvoir qui vous semble si merveilleux, notre race le possède d'instinct. D'après les traits du visage et les lignes de la main, nous pou-

vous prédire le destin futur d'un homme aussi facilement qu'en voyant la fleur d'un arbre au printemps vous pouvez dire quel fruit il rapportera dans la saison convenable.

— Je doute de vos connaissances, et je te défie de m'en donner la preuve.

— Ne m'en défiez pas, sire écuyer. Quelle que soit la religion que vous prétendez professer, je puis vous dire que la déesse que vous adorez se trouve dans cette compagnie.

— Silence ! s'écria Quentin tout étonné ; sur ta vie, ne prononce pas un mot de plus, si ce n'est pour répondre à mes questions. Peux-tu être fidèle ?

— Je puis... tout ce que peuvent les hommes.

— Mais veux-tu l'être ?

— Quand je le jurerais, m'en croiriez-vous davantage ? répondit Hayraddin avec un sourire ironique.

— Sais-tu que ta vie est entre mes mains ?

— Frappe, et tu verras si je crains de mourir.

— L'argent peut-il te rendre fidèle ?

— Non, si je ne le suis pas sans cela.

— Quel est donc le moyen de s'assurer de toi ?

— La bonté.

— Te ferai-je le serment d'en avoir pour toi, si tu nous sers fidèlement dans ce voyage ?

— Non. Ce serait prodiguer inutilement une marchandise si précieuse. Je te suis déjà dévoué.

— Comment ! s'écria Durward plus étonné que jamais.

— Souviens-toi des châtaigniers sur les bords du Cher. La victime que tu as cherché à sauver était Zamet le Maugrabin ; c'était mon frère.

Durward, se séparant du guide, alla rejoindre le reste de la cavalcade, peu content du caractère d'Hayraddin, et ne se fiant guère aux protestations de reconnaissance qu'il en avait reçues personnellement. Il commença alors à sonder les deux autres hommes qui avaient été mis sous ses ordres, et il reconnut avec chagrin que c'étaient des gens stupides, et aussi peu en état de l'aider de leurs conseils qu'ils s'étaient montrés peu disposés à le seconder de leurs armes.

— Eh bien, cela n'en vaut que mieux, pensa Quentin, son esprit s'élevant au-dessus des difficultés que sa situation lui faisait prévoir : ce sera à moi seul que cette aimable jeune dame devra tout. Il me semble que, sans trop me flatter, je puis compter sur mon bras et ma tête. J'ai vu les flammes dévorer la maison paternelle, j'ai vu mon père et mes frères étendus morts au milieu des débris embrasés, et je n'ai pas reculé d'un pouce ; j'ai combattu jusqu'au dernier moment. Aujourd'hui, j'ai deux ans de plus, et j'ai, pour me comporter bravement, le plus beau motif qui puisse enflammer le cœur d'un homme.

Prenant cette résolution pour base de sa conduite, Quentin déploya tant d'attention et d'activité pendant tout le voyage, qu'il semblait se multiplier au point d'être partout en même temps. Son poste favori, celui qu'il occupait le plus fréquemment, était naturellement auprès des deux dames, qui, sensibles aux soins qu'il prenait pour leur sûreté, commençaient à causer avec lui sur le ton d'une familiarité amicale ; elles paraissaient trouver grand plaisir à la naïveté de ses entretiens, qui annonçaient aussi de la finesse et de l'esprit. Mais il ne souffrait jamais que le charme de cette liaison nuisît le moins du monde à la vigilance qu'exigeaient ses fonctions.

S'il était souvent près des comtesses, cherchant à faire à des habitantes d'un pays plat la description des monts Grampians, et surtout celle des beautés de Glen-Houlakin, il marchait aussi fréquemment à côté d'Hayraddin, en tête de la petite cavalcade, le questionnant sur la route, sur les lieux où l'on devait faire halte, et gravant avec soin ses réponses dans sa mémoire, afin de découvrir, en lui faisant d'autres questions, s'il ne méditait pas quelque trahison. Enfin, on le voyait aussi à l'arrière-garde, cherchant à s'assurer l'attachement des deux hommes de sa suite par des paroles de bonté, par quelques présents, et par les promesses d'autres récompenses quand ils auraient rempli leur tâche.

Ils voyagèrent ainsi pendant plus d'une semaine, traversant les cantons les moins fréquentés, et suivant des

sentiers et des chemins détournés, pour éviter les grandes villes. Il ne leur arriva rien de remarquable, quoiqu'ils rencontrassent de temps en temps des hordes vagabondes de Bohémiens, qui les respectaient parce qu'ils avaient pour guide un homme de leur caste ; des soldats traîneurs, ou peut-être des bandits, qui les trouvaient trop bien armés pour oser les attaquer, ou les détachements de maréchaussée, comme on appellerait aujourd'hui les hommes qui les composaient, et que le roi, qui employait le fer et le feu pour guérir et cicatriser les plaies du royaume, mettait en campagne pour détruire les bandes déréglées par lesquelles la France était infestée. Ces soldats de police laissèrent passer sans difficulté les voyageurs et leur escorte, en vertu d'un passe-port que le roi avait remis lui-même à Durward à cet effet.

Leurs lieux de halte étaient en général des monastères, obligés la plupart, par certaines règles de leur fondation, d'accorder l'hospitalité à quiconque accomplissait un pèlerinage ; et l'on sait que le véritable but du voyage des deux comtesses était déguisé sous ce prétexte. En arrivant, les dames de Croye alléguaient ordinairement la fatigue pour se retirer dans leur appartement ; et Quentin, remplissant les fonctions de majordome, veillait à ce qu'elles eussent tout ce qui pouvait leur être nécessaire, avec une activité qui ne leur laissait aucun embarras, et un empressement qui ne manquait pas de lui valoir un sentiment d'affection et de reconnaissance de la part de celles pour qui il prenait tous ces soins.

Tous les Bohémiens jouissant de la réputation bien acquise d'être des païens, des vagabonds, des gens s'occupant des sciences occultes, ce n'était jamais sans de grandes difficultés que le guide, appartenant à cette caste, était admis même dans les bâtiments extérieurs situés dans la première cour des monastères où la cavalcade s'arrêtait : sa présence paraissait une sorte de souillure pour des lieux aussi saints. C'était un des plus grands embarras de Quentin Durward, car d'un côté il jugeait nécessaire de maintenir en bonne humeur un homme qui possédait le secret de leur voyage ; et de

l'autre il regardait comme indispensable de le surveiller avec le plus grand soin, quoique secrètement, afin de l'empêcher, autant qu'il était possible, d'avoir à son insu des communications avec qui que ce fût. Or c'était ce qui serait devenu impossible si Hayraddin n'avait pas logé dans l'enceinte des couvents où l'on faisait halte. Il ne pouvait même s'empêcher de soupçonner cet homme de chercher à s'en faire renvoyer ; car, au lieu de se tenir tranquille dans le réduit qu'on lui accordait, il entraînait en conversation avec les novices et les jeunes frères ; ses tours et ses chansons les amusaient beaucoup, mais n'édifiaient nullement les vieux pères ; de sorte qu'il fallait souvent que Durward déployât toute l'autorité qu'il avait sur le Bohémien, et recourût même aux menaces, pour mettre des bornes à sa gaieté trop licencieuse ; en même temps il avait besoin de tout son crédit auprès des supérieurs, pour empêcher qu'on ne mît à la porte le chien de païen.

Cependant le dixième ou douzième jour de leur voyage, après leur entrée en Flandre, et comme ils approchaient de la ville de Namur, tous les efforts de Quentin devinrent insuffisants pour remédier aux suites du scandale que venait de donner son guide païen. La scène se passait dans un couvent de franciscains d'un ordre réformé et austère, dont le prieur était un homme qui mourut dans la suite en odeur de sainteté. Après bien des scrupules que Durward avait eu beaucoup de peine à vaincre, il avait obtenu que le malencontreux Bohémien fût reçu dans un bâtiment isolé, habité par un frère lai qui remplissait les fonctions de jardinier. Les deux dames, suivant leur usage, s'étaient retirées dans leur appartement ; et le prieur, qui par hasard avait quelques alliés ou parents en Écosse, et qui d'ailleurs aimait à entendre les étrangers parler de leur pays, invita Quentin, dont l'air et la conduite lui avaient plu, à venir faire une collation monastique dans sa cellule.

Durward, ayant reconnu que ce prieur était un homme intelligent, ne manqua pas de saisir cette occasion pour tâcher de savoir quel était l'état des affaires dans le

pays de Liège ; car tout ce qu'il avait entendu dire depuis quelques jours avait fait naître dans son esprit la crainte que les dames de Croye ne pussent faire avec toute sûreté le reste de leur voyage. Il lui semblait même douteux que l'évêque pût les protéger efficacement, si elles arrivaient chez lui. Les réponses que le prieur fit à ses questions n'étaient pas très consolantes.

— Les habitants de Liège, lui dit-il, sont de riches bourgeois qui se sont engraisés et ont oublié Dieu. Ils sont enflés de cœur, à cause de leurs richesses et de leurs privilèges. Ils ont eu différentes querelles avec le duc de Bourgogne, leur seigneur suzerain, à cause des impôts qu'il en exige et des immunités auxquelles ils prétendent avoir droit. Ces querelles ont plusieurs fois dégénéré en rébellion ouverte, et le duc, homme ardent et impétueux, a juré dans sa colère, par saint Georges, qu'à la première provocation il renouvellera à Liège la désolation de Babylone et la chute de Tyr, afin de faire un exemple et une leçon terribles pour toute la Flandre.

— Et d'après tout ce que j'ai entendu raconter, dit Quentin, il est prince à tenir ce serment, de sorte que les Liégeois prendront probablement bien garde de ne pas lui en fournir l'occasion.

— On devrait l'espérer, répondit le prieur, et c'est la prière quotidienne de tous les gens de bien du pays. Le bon évêque travaille aussi nuit et jour à maintenir la paix, comme cela convient à un serviteur de l'autel. Mais les Liégeois sont secrètement excités à leurs fréquentes rébellions par des hommes de Bélial qui prétendent faussement, à ce que j'espère, avoir mission à cet effet de notre roi Très Chrétien, qui sans doute mérite trop bien ce titre pour troubler ainsi la paix d'un pays voisin. Le fait est pourtant que son nom est toujours à la bouche de ceux qui sèment le mécontentement et qui enflamment les esprits parmi les habitants de Liège. Il y a en outre, dans les environs, un seigneur de bonne maison, et d'une grande réputation dans les armes, mais qui, sous tout autre rapport, est un scandale et une pierre d'achoppement pour la Bourgogne et la Flandre ; il se nomme Guillaume de La Marck.

— Surnommé Guillaume à la longue barbe, dit Quentin, ou le Sanglier des Ardennes.

— Et ce n'est pas à tort qu'on lui a donné ce dernier nom, mon fils, car il est comme le sanglier de la forêt, qui écrase sous ses pieds ceux qu'il rencontre, et qui les déchire avec ses défenses.

— Je suis surpris que le duc de Bourgogne, qui a le bras si fort et si puissant, ne réduise pas aux abois ce sanglier, dont les ravages font tant de bruit.

— Hélas ! mon fils, le duc est en ce moment à Péronne, rassemblant ses capitaines de cent hommes et ses capitaines de mille pour faire la guerre à la France ; et c'est ainsi que, pendant que le ciel a envoyé la discorde entre deux grands princes, le pays reste en proie à des oppresseurs subalternes. Mais c'est bien mal à propos que le duc néglige de guérir cette gangrène interne, car, tout récemment, ce Guillaume de La Marck a entretenu à découvert des relations avec Rouslaer et Pavillon, chefs des mécontents de Liège, et il est à craindre qu'il ne les excite bientôt à quelques entreprises désespérées.

— Mais l'évêque de Liège n'a-t-il donc pas assez de pouvoir pour subjuguier cet esprit inquiet et turbulent ? Votre réponse à cette question, mon digne père, sera très intéressante pour moi.

— L'évêque, mon fils, a le glaive de saint Pierre comme il en a les clefs. Il est armé du pouvoir de prince séculier, et jouit de la puissante protection de la maison de Bourgogne, de même qu'il a l'autorité spirituelle, en qualité de prélat : il soutient cette double qualité par une force suffisante de bons soldats et d'hommes d'armes. Or, ce Guillaume de La Marck a été élevé dans sa maison, et a reçu de lui des bienfaits. Mais, à la cour même de l'évêque, il lâcha la bride à son caractère féroce et sanguinaire, et il en fut chassé pour avoir assassiné un des principaux domestiques de ce prélat. Banni de Liège, ayant reçu la défense de reparaître devant le bon évêque, il est depuis ce temps son ennemi implacable ; et aujourd'hui, je suis fâché d'avoir à le dire, il s'est ceint les reins, et a revêtu l'armure de la vengeance contre lui.

— Vous regardez donc la situation de ce digne prélat comme dangereuse ? lui demanda Quentin avec inquiétude.

— Hélas ! mon fils, répondit le bon franciscain, existe-t-il quelqu'un ou quelque chose dans ce monde périssable, que nous ne devions pas regarder comme en danger ? Mais à Dieu ne plaise que je dise que le digne prélat se trouve dans un péril imminent ! Il a un trésor bien rempli, de fidèles conseillers, et de braves soldats ; et de plus un messenger, qui a passé ici hier, se dirigeant du côté de l'est, nous a dit que le duc, à la requête de l'évêque, lui avait envoyé cent hommes d'armes. Cette troupe, avec la suite appartenant à chaque lance, forme une force suffisante pour résister à Guillaume de La Marck, dont le nom soit honni ! *Amen !*

Leur conversation fut interrompue en ce moment par le sacristain, qui, d'une voix que la colère rendait presque inarticulée, accusa le Bohémien d'avoir exercé les plus abominables pratiques contre les jeunes frères. Il avait mêlé à leur boisson, pendant le repas du soir, une liqueur enivrante dix fois plus forte que le vin le plus capiteux, et la tête de la plupart d'entre eux y avait succombé. Dans le fait, quoique celle du sacristain eût été assez heureuse pour résister à l'influence de cette potion, sa langue épaisse et ses yeux enflammés prouvaient qu'il n'avait pas été tout à fait à l'abri des effets de ce breuvage défendu. En outre, le Bohémien avait chanté diverses chansons où il n'était question que de vanités mondaines et de plaisirs impurs ; il s'était moqué du cordon de saint François, il avait tourné en dérision les miracles de ce grand saint, il avait osé dire que ceux qui vivaient sous sa règle étaient des fous et des fainéants.

Le père prieur écouta quelque temps ces accusations en silence, comme si l'énormité de ces crimes l'avait rendu muet d'horreur. Quand le sacristain en eut terminé la liste, il descendit dans la cour du couvent, et ordonna aux frères lais, sous peine de supporter les châtimens spirituels dus à une désobéissance, de s'armer de fouets et de balais, et de chasser l'impie de l'enceinte sacrée.

Cette sentence fut exécutée sur-le-champ en présence de Durward, qui, quoique fort contrarié par cet incident, n'intervint pas en faveur d'Hayraddin, parce qu'il prévit que son intercession serait inutile.

Malgré les exhortations du prier, la discipline infligée au délinquant fut pourtant plus plaisante que formidable. Le Bohémien parcourait la cour en galopant dans tous les sens, au milieu des clameurs de ceux qui le poursuivaient, de coups qui pour la plupart ne l'atteignaient point, parce que ceux qui les lui portaient n'avaient point dessein de l'atteindre, évitant en partie les autres à force d'agilité, et supportant du reste avec courage et résignation les quelques horions qui tombaient sur son dos. Le désordre était d'autant plus comique et bruyant, qu'Hayraddin passait par les verges de soldats sans expérience, qui, au lieu de flageller le coupable, se frappaient souvent les uns les autres. Enfin le prier, voulant terminer une scène plus scandaleuse qu'édifiante, ordonna qu'on ouvrît la porte de la cour ; et le Bohémien, se précipitant vers cette issue avec rapidité, profita du clair de lune pour faire ses adieux au couvent.

Pendant ce temps, un soupçon que Durward avait déjà conçu plus d'une fois se représenta à son esprit avec une nouvelle force. Ce jour-là même Hayraddin lui avait promis de se conduire dans les monastères d'une manière plus décente et plus réservée que par le passé. Cependant, bien loin d'exécuter cette promesse, il s'était montré et plus imprudent et plus désordonné que jamais. Il était donc probable qu'il n'avait pas agi ainsi sans dessein. Quels que fussent les défauts du Bohémien, il ne manquait certainement pas de bon sens, et il savait, quand il le voulait, avoir de l'empire sur lui-même : n'était-il pas possible qu'il désirât avoir quelque communication, soit avec des gens de sa horde, soit avec d'autres personnes, et que, la surveillance de Quentin y mettant obstacle pendant le jour, il eût eu recours à ce stratagème pour se faire chasser cette nuit-là du couvent ?

Dès que ce soupçon fut entré dans l'esprit de Durward,

alerte comme il l'était toujours dans tous ses mouvements, il résolut de suivre le Bohémien flagellé, et de s'assurer, aussi secrètement qu'il le pourrait, de ce qu'il allait devenir. En conséquence, dès que Hayraddin eut passé la porte du couvent, Quentin expliqua très brièvement au prieur la nécessité où il était de ne pas perdre de vue son guide, et vola comme un trait à sa poursuite.

CHAPITRE XVI

L'ESPION ÉPIÉ

LORSQUE Durward sortit du couvent, il put remarquer, grâce au clair de lune, la fuite précipitée du Bohémien à travers le village ; un peu plus loin il le vit entrer dans une prairie.

Quentin le suivit sans être aperçu, car le Bohémien ne tourna pas la tête une seule fois ; mais, après avoir traversé la prairie, celui-ci s'arrêta au bord d'un petit ruisseau dont les rives étaient couvertes d'aunes et de saules : il sonna du cor, avec précaution toutefois et en ménageant le son. Un coup de sifflet, parti à peu de distance, lui répondit sur-le-champ.

Employant une ruse que lui avait apprise l'habitude de la chasse en forêts, Quentin descendit dans le lit de la petite rivière et s'avança ainsi bien doucement, caché sous les branches des arbres entre-croisées sur sa tête ; le bruit de ses pas se confondait avec le murmure des eaux. De cette manière, il arriva, sans être aperçu, assez près pour entendre la voix des deux hommes qu'il voulait observer ; mais il ne distinguait pas leurs paroles. Étant en ce moment sous un magnifique saule pleureur dont les branches tombaient jusque sur la surface de l'eau, il en saisit une des plus fortes, et, employant en même temps l'adresse, la force et l'agilité, il se hissa sur l'arbre, sans bruit, et s'assit sur la bifurcation des premières branches, sans crainte d'être découvert.

De là il vit que l'individu avec lequel Hayraddin conversait était un homme de sa caste ; mais il reconnut en même temps, à sa grande mortification, qu'ils par-

laient une langue dont il ne pouvait comprendre un seul mot. Ils riaient beaucoup ; et, comme Hayraddin fit un mouvement comme s'il s'esquivait, et finit par se frotter les épaules, Quentin en conclut qu'il racontait l'histoire de la bastonnade qu'il avait reçue avant sa fuite du couvent.

Tout à coup on entendit à quelque distance un nouveau coup de sifflet ; Hayraddin y répondit en sonnant du cor, comme il l'avait fait en arrivant, et quelques instants après un nouveau personnage parut sur la scène. C'était un homme grand, vigoureux, à l'air martial, et dont les formes robustes formaient un contraste frappant avec la petite taille et le corps grêle des deux Bohémiens. Un large baudrier, passé sur son épaule, soutenait un grand sabre. Son haut-de-chausses couvert d'entailles, d'où sortaient des bouffettes en soie et en taffetas de diverses couleurs, était attaché au moins par cinq cents aiguillettes en rubans à une jaquette de buffle bien serrée, sur la manche droite de laquelle on voyait une plaque en argent représentant une tête de sanglier, indice du chef sous lequel il servait. Le chapeau, qu'il portait de côté sur l'oreille, laissait voir une grande quantité de cheveux crépus qui ombrageaient son large visage et allaient se mêler avec une barbe non moins large, d'environ quatre pouces de longueur. Il tenait à la main une longue lance, et tout son équipement annonçait un de ces aventuriers allemands, connus sous le nom de lansquenets.

— *Donner und Blitz !* s'écria-t-il en arrivant, et il parla ensuite une sorte de jargon franco-germain, dont nous ne pourrions donner qu'une idée très imparfaite. Pourquoi vous m'avoir fait perdre trois nuits à vous attendre ?

— Je n'ai pas pu vous voir plus tôt, *Mein Herr*, répondit Hayraddin avec un ton de soumission. Il y a un jeune Écossais qui a l'œil aussi vif qu'un chat sauvage, et qui épie mes moindres mouvements. Il me soupçonne déjà ; si ses soupçons se confirmaient, je serais un homme mort, et il reconduirait ces femmes en France.

— Nous être trois, dit le lansquenet ; nous les attaquer

demain, et enlever les femmes sans aller plus loin. Vous m'avez dit les deux gardes être des poltrons, vous et votre camarade en avoir soin, et, par le diable ! moi me charger du chat sauvage.

— Il faut donc vous en tenir à l'embuscade de la Croix-des-Trois-Rois, ou renoncer à l'aventure.

— Renoncer à l'aventure ! renoncer à enlever une riche héritière pour être la femme de notre noble capitaine ! Moi plutôt attaquer l'enfer ! Sur mon âme ! nous tous devenir bientôt des princes et des ducs ; avoir une bonne cave, du bon argent de France en abondance.

— Ainsi donc, l'embuscade de la Croix-des-Trois-Rois tient toujours ?

— Oui, sans doute. Vous jurer de les y amener, et quand eux être descendus de cheval, et être à genoux devant la croix, ce que personne ne manque à faire, excepté des fils païens comme toi, nous tomber sur eux, et les femmes être à nous.

— Fort bien, mais je n'ai promis de me charger de cette affaire qu'à une condition : je n'entends pas qu'on touche à un seul cheveu de la tête du jeune homme. Si vous m'en faites serment par les carcasses de vos trois Rois qui sont à Cologne, je vous jurerai par les sept Dormants de vous servir fidèlement pour tout le reste. Et si vous ne tenez pas votre serment, je vous préviens que les sept Dormants viendront vous éveiller sept nuits de suite, et qu'à la huitième ils vous étrangleront et vous dévoreront.

— Mais pourquoi vous être si inquiet de la vie de ce jeune homme ? lui n'être pas de votre sang ni de votre nation.

— Que vous importe, honnête Heinrich ? il y a des gens qui aiment à couper la gorge aux autres, et il y en a qui se plaisent à leur sauver le cou. Ainsi, jurez-moi qu'il ne lui en coûtera ni la vie ni la moindre blessure, ou de par la brillante étoile d'Aldébaran, cette affaire n'ira pas plus loin. Jurez-le-moi par les trois Rois de Cologne, comme vous les appelez, car je sais que vous ne faites cas d'aucun autre serment.

Le soldat prêta le serment, et les deux illustres alliés

se séparèrent, après s'être promis de nouveau de ne pas manquer au rendez-vous fixé à la Croix-des-Trois-Rois.

Durward les suivit longtemps des yeux, et descendit de l'arbre. Craignant de rencontrer Hayraddin en retournant au monastère, il fit un long détour, au risque d'avoir à passer par quelques mauvais sentiers.

Chemin faisant, il réfléchit très sérieusement sur ce qu'il avait à faire. En entendant Hayraddin faire l'aveu de sa trahison, il avait d'abord pris la résolution de le mettre à mort aussitôt que la conférence serait terminée, et que ses compagnons seraient à une distance suffisante ; mais quand il l'eut entendu exprimer tant d'intérêt pour lui sauver la vie, il sentit qu'il lui serait difficile d'infliger à ce traître, dans toute son étendue, le châtement que méritait sa perfidie. Il résolut donc d'épargner ses jours, et même de continuer, s'il était possible, à l'employer comme guide, en prenant toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de la belle comtesse, à qui il s'était promis de dévouer sa vie.

Mais que fallait-il faire ? Après y avoir profondément réfléchi, Durward ne put imaginer rien de mieux que d'éviter l'embuscade en suivant la rive gauche de la Meuse pour se rendre à Liège, où ces dames, conformément à leur premier projet, se mettraient sous la protection du saint évêque. Pour conclusion Quentin pensa que le roi Louis, en le condamnant de sang-froid à la mort ou à la captivité, l'avait délié de ses engagements envers la couronne de France, et il prit la résolution positive de s'en affranchir. L'évêque de Liège avait probablement besoin de soldats, et, par la protection des belles comtesses, qui maintenant, et surtout la comtesse Hameline, le traitaient avec beaucoup de familiarité, il pouvait obtenir de lui quelque commandement, peut-être même être chargé de conduire les dames de Croye dans quelque place qui leur offrît plus de sûreté que Liège et ses environs.

Ce point réglé, il eut à réfléchir sur la manière dont il agirait à l'égard de l'infidèle Bohémien. Il avait renoncé à sa première idée de le tuer dans le bois même ; mais,

s'il prenait un autre guide, et qu'il le laissât en liberté, c'était envoyer le traître au camp de Guillaume de La Marck, pour y porter la nouvelle de leur marche.

Enfin il arrêta un plan d'opération sur lequel il crut d'autant mieux pouvoir compter, que l'exécution n'en dépendrait que de lui-même ; et pour la cause qu'il avait embrassée, il se sentait capable de tout.

Il frappa doucement à la porte du couvent ; un frère, que le prieur avait eu l'attention d'y placer pour l'attendre, lui ouvrit ; et, l'informant que tous les frères devaient rester dans l'église jusqu'au point du jour, pour prier Dieu de pardonner les divers scandales qui avaient eu lieu dans la communauté pendant la soirée précédente, il proposa à Quentin d'aller partager leurs exercices de dévotion ; mais les vêtements du jeune Écossais étaient tellement mouillés, qu'il ne crut pas devoir accepter cette offre, et il demanda la permission d'aller s'asseoir près du feu de la cuisine, afin de pouvoir sécher ses habits avant de se mettre en route. Il désirait d'ailleurs que le Bohémien, quand il le reverrait, n'aperçût rien en lui qui pût le porter à soupçonner son excursion nocturne.

Le digne frère offrit de lui tenir compagnie ; circonstance dont Durward fut d'autant plus charmé, qu'il désirait se procurer quelques renseignements sur les deux routes dont il avait entendu parler pendant la conversation du Bohémien avec le lansquenet.

Le frère, qui justement se trouvait souvent chargé des affaires extérieures du couvent, était de toute la communauté celui qui pouvait le mieux répondre aux questions que Quentin lui fit à ce sujet ; mais il ajouta qu'en bonnes pèlerines, c'était un devoir pour les dames qu'il escortait de suivre la rive droite de la Meuse, afin de payer le tribut de la dévotion devant la Croix-des-Trois-Rois, élevée à l'endroit où les saintes reliques de Gaspard, de Melchior et de Balthazar, noms que l'église catholique donne aux trois mages qui vinrent de l'Orient pour apporter leurs offrandes à Bethléem, s'étaient arrêtés lorsqu'on les transportait à Cologne, et où elles avaient fait plusieurs miracles.

Quentin lui répondit que ces pieuses dames étaient déterminées à observer avec la plus grande ponctualité toutes les saintes stations de leur pèlerinage, et qu'elles visiteraient certainement celle de la Croix-des-Trois-Rois, soit en allant à Cologne, soit en revenant ; mais qu'elles avaient entendu dire que la route sur la rive droite de la Meuse était peu sûre, attendu qu'elle était infestée par les soldats du féroce Guillaume de La Marck.

— A Dieu ne plaise, s'écria le frère François, que le Sanglier des Ardennes ait porté de nouveau sa bauge si près de nous ! Au surplus, quand cela serait vrai, la Meuse est assez large pour établir une bonne barrière entre lui et nous.

— Mais elle n'établira aucune barrière entre ces dames et ce maraudeur, répondit Quentin, si nous la traversons pour prendre la route de la rive droite.

— Les trois Rois de la bienheureuse ville de Cologne sauront les protéger, jeune homme, répliqua le frère.

Quelque confiance que Quentin, en bon catholique, fût tenu d'accorder à la protection spéciale de Gaspard, de Melchior et de Balthazar, il ne put s'empêcher de réfléchir que les comtesses n'ayant pris le titre de pèlerines que par les conseils d'une politique mondaine, elles n'avaient pas trop le droit d'espérer que les trois mages les mettraient sous leur sauvegarde en cette occasion ; et, en conséquence, il résolut de leur épargner, autant que possible, le besoin d'une intervention miraculeuse. Cependant, dans la simplicité de sa foi, il fit vœu de faire lui-même, en propre personne, un pèlerinage aux trois Rois de Cologne, si ces illustres personnages, de sainte et royale mémoire, lui permettaient de conduire à bon port les dames qu'il escortait.

CHAPITRE XVII

LA CHIROMANCIE

L'AURORE commençait à peine à paraître, quand Durward, sortant de sa petite cellule, éveilla les palefreniers endormis, et surveilla, avec un soin encore plus particulier que de coutume, tous les préparatifs de départ. Ce fut lui-même qui examina si les brides, les mors et tous les harnais des chevaux étaient en bon état ; il vérifia s'ils étaient bien ferrés, afin que le hasard n'amenât pas quelques-uns de ces accidents qui, quoique peu importants en eux-mêmes, n'en retardent pas moins les voyageurs dans leur route. Il voulut aussi qu'on donnât l'avoine aux chevaux en sa présence, afin d'être sûr qu'ils seraient en état de faire une bonne journée, ou une course forcée, si le cas l'exigeait.

Retournant alors dans sa chambre, il s'arma avec un soin tout particulier, et ceignit son épée en homme qui prévoit un danger prochain, et qui a pris la ferme résolution de le braver.

Le prieur donna sa bénédiction aux dames de Croye pendant qu'elles montaient à cheval, et félicita Quentin de l'absence de son guide païen.

— Car, ajouta cet homme vénérable, il vaut mieux trébucher en chemin que d'être soutenu par la main d'un voleur ou d'un brigand.

Durward ne partageait pas tout à fait cette opinion ; quoiqu'il sût que le Bohémien était dangereux, il croyait pouvoir profiter de ses services, et déjouer en même temps ses projets de trahison, maintenant qu'il les connaissait. Mais ses inquiétudes à ce sujet ne durèrent pas

longtemps, car à peine la petite cavalcade était-elle à trois cents pas du monastère et du village, qu'il aperçut Hayraddin monté comme à l'ordinaire sur son petit cheval plein de feu.

— Où as-tu passé cette nuit, profane coquin ? lui demanda Quentin.

— Vous pouvez aisément le deviner en regardant mes habits, répondit Hayraddin qui lui montra du doigt ses vêtements encore couverts de foin.

— Une meule de foin, répliqua Durward, est un lit fort convenable pour un astrologue, et bien meilleur que ne le mériterait un païen qui ose blasphémer contre notre sainte religion et ses ministres.

— Mon Klepper s'en est pourtant trouvé mieux que moi, dit Hayraddin en caressant le cou de son cheval, car il y a rencontré en même temps abri et nourriture. Ces vieux fous de tonduis l'ont mis à la porte comme s'ils avaient peur que le cheval d'un homme d'esprit pût infecter de bon sens et de sagacité toute une congrégation d'ânes. Heureusement Klepper connaît ma manière de siffler, et il me suit comme un chien, sans quoi nous ne nous serions jamais revus ; et vous auriez pu siffler à votre tour pour trouver un guide.

Quentin rompit brusquement l'entretien, et retourna à son poste ordinaire, c'est-à-dire à côté des deux dames. Ce matin-là, livré à ses pensées inquiètes, il restait à leur côté sans faire, suivant son usage, aucune tentative pour les amuser, et elles ne purent s'empêcher de trouver son silence extraordinaire.

— Notre jeune champion a l'air bien sombre, dit la comtesse Hameline. Quelque danger nous menacerait-il aujourd'hui ?

— Je l'ai lu dans ses yeux depuis une heure ! s'écria Isabelle en joignant les mains. Sainte Vierge ! qu'allons-nous devenir ?

— Rien que ce qu'il vous plaira, dit Durward ; je l'espère du moins. Mais je suis obligé de vous le demander, nobles dames, pouvez-vous vous fier à moi ?

— Nous fier à vous ! répondit la comtesse Hameline ; certainement. Mais pourquoi cette question ?

— Quant à moi, dit Isabelle, je vous accorde ma confiance tout entière et sans réserve ; et, si vous nous trompiez, Quentin, je croirai qu'il n'existe de sincérité que dans le ciel.

— Noble dame, répondit Durward au comble de ses vœux, vous ne faites que me rendre justice. Mon projet est de changer notre route, et de nous rendre à Liège en suivant la rive gauche de la Meuse au lieu de la traverser à Namur. C'est m'écarter des ordres que j'ai reçus du roi Louis, et des instructions qu'il a données à notre guide. Mais j'ai entendu dire, dans le couvent d'où nous sortons, qu'on a vu des maraudeurs sur la rive droite de ce fleuve, et que le duc de Bourgogne a mis en campagne des troupes pour les réprimer. Ces deux circonstances me donnent des craintes pour votre sûreté. Ai-je votre permission pour faire ce changement à votre itinéraire ?

— Ma pleine et entière permission, répondit la comtesse Isabelle.

— Je crois, comme vous, ma nièce, lui dit sa tante, que le jeune homme a de bonnes intentions ; mais songez-vous que c'est contrevenir aux instructions que nous a données le roi Louis, qui nous les a si souvent répétées ?

— Et pourquoi aurions-nous égard à ses instructions ? dit Isabelle. Grâce au ciel, je ne suis pas sa sujette. Je m'étais confiée à sa protection, et il a abusé de la confiance qu'il m'avait engagée à lui accorder. Je ne voudrais pas faire injure à ce jeune homme en mettant un instant sa parole en balance avec les injonctions de ce tyran artificieux et égoïste.

— Que le ciel vous récompense de ce que vous venez de dire ! s'écria Durward avec transport. Si je ne justifiais pas la confiance que vous daignez m'accorder, je mériterais les pires supplices en ce monde et la damnation dans l'autre.

A ces mots, il piqua des deux, et alla rejoindre le Bohémien.

— Eh bien, honnête Hayraddin, depuis que vous voyagez avec nous, vous ne nous avez pas encore donné un échantillon de vos talents comme diseur de bonne aventure.

— Vous ne me l'avez jamais demandé, répondit l'Égyptien ; vous êtes comme le reste du monde, vous vous contentez de tourner en ridicule les mystères que vous ne pouvez concevoir.

— Allons, donnez-moi une preuve de votre science, dit Quentin.

Et, ôtant son gantelet, il lui présenta sa main. Hayraddin examina avec beaucoup d'attention toutes les lignes qui la traversaient, ainsi que les petites élévations qui se trouvaient à la naissance des doigts.

— Voici une main, dit-il ensuite, qui parle de travaux endurés, de dangers encourus. J'y lis qu'elle a fait connaissance de bonne heure avec la garde du glaive, et que cependant elle n'a pas toujours été étrangère aux agrafes du missel.

— Tu peux avoir appris quelque chose des événements de ma vie passée ; parle-moi plutôt de l'avenir.

— Cette ligne, partant du mont de Vénus, qui n'est pas interrompue brusquement, mais qui suit et accompagne la ligne de vie, m'annonce qu'un mariage vous procurera une fortune brillante, et qu'un amour couronné par le succès vous placera parmi les grands et les riches du monde.

— Ce sont des promesses que vous prodiguez à chacun, c'est un des secrets de votre art.

— Ce que je vous prédis est aussi certain qu'il est sûr que vous serez menacé avant peu d'un grand danger ; car je le lis dans cette ligne brillante, couleur de sang, qui coupe transversalement la ligne de vie, et qui annonce un coup d'épée ou quelque autre violence ; et vous n'y échapperez que par l'attachement d'un ami fidèle.

— Le tien, n'est-ce pas ? s'écria Durward indigné que le chiromancien voulût en imposer à sa crédulité et se faire une réputation en lui prédisant ainsi les conséquences de sa propre trahison.

— Mon art ne m'apprend rien de ce qui me concerne, répondit le Bohémien.

— En ce cas, reprit Quentin, les devins de mon pays sont plus savants que les vôtres avec leur science si vantée, car ils savent prévoir les dangers qui les menacent.

eux-mêmes. Je n'ai pas quitté mes montagnes sans avoir participé jusqu'à un certain point au don de seconde vue, dont leurs habitants sont doués, et je vais t'en donner une preuve. Hayraddin, le danger qui me menace existe sur la rive droite de la Meuse, et, pour l'éviter, je me rendrai à Liège en suivant la rive gauche.

Le Bohémien l'écouta avec un air d'apathie qui, dans les circonstances où il se trouvait, parut incompréhensible à Durward.

— Si vous exécutez ce dessein, répondit-il, en ce cas le danger passera de vous à moi.

— Il me semble que tu me disais, il y a un instant, que ton art ne t'apprenait rien de ce qui pouvait te concerner ?

— Pas de la même manière qu'il m'a appris ce qui vous regarde ; mais il ne faut pas être grand sorcier, pour peu qu'on connaisse Louis de Valois, pour prédire qu'il fera pendre votre guide, parce que votre bon plaisir aura été de vous écarter de la route qui vous a été prescrite.

— Pourvu que nous arrivions heureusement et en sûreté au terme de notre voyage, on ne peut nous reprocher une légère déviation de la ligne qui a été indiquée.

— Sans doute, si vous êtes sûr que le dessein du roi soit que votre voyage se termine de la manière qu'il vous l'a dit.

— Quel motif avez-vous pour supposer qu'il avait d'autres vues que celles qu'il m'a énoncées lui-même ?

— Tout simplement parce que tous ceux qui connaissent un peu le roi Très Chrétien savent que le projet qu'il a le plus à cœur est toujours celui dont il parle le moins. Quand il fait partir douze ambassadeurs, je consens à abandonner mon cou à la corde un an plus tôt que cela ne m'est dû, s'il n'y en a pas onze qui ont au fond de leur encrier quelque chose de plus que ce que la plume a écrit sur leurs lettres de créance.

— Je ne m'inquiète nullement de vos honteux soupçons. Mon devoir est clair et positif ; c'est de conduire ces dames en sûreté à Liège. Je crois y réussir mieux en déviant un peu de la route qui nous a été prescrite,

et je prends sur moi de le faire. Nous suivrons donc la rive gauche de la Meuse. D'ailleurs c'est le chemin le plus direct pour aller à Liège : en traversant le fleuve, nous ne ferions que perdre du temps et nous exposer à des fatigues, sans aucune utilité. Pourquoi agirions-nous ainsi ?

— Uniquement parce que tous les pèlerins qui vont à Cologne traversent toujours la Meuse avant d'arriver à Liège, et que ces dames voulant passer pour des pèlerines, la route que vous vous proposez de prendre prouvera qu'elles ne sont pas ce qu'elles prétendent être.

— Si l'on nous fait quelque observation à cet égard, nous dirons que les alarmes que nous ont données le duc de Gueldres, Guillaume de La Marck, les écorcheurs et les lansquenets qui infestent la rive droite, nous ont déterminés à ne pas suivre la route ordinaire, et à rester sur la rive gauche.

— Comme il vous plaira ; quant à moi, il m'est parfaitement égal de vous conduire par la rive gauche ou par la rive droite. Ce sera votre affaire de vous justifier auprès de votre maître.

Renonçant donc à toute idée de suivre la route qu'ils avaient eu d'abord intention de prendre, ils côtoyèrent la rive gauche de la Meuse, et ils firent tant de diligence qu'ils furent assez heureux pour arriver le lendemain de bonne heure au but de leur voyage. Ils trouvèrent que l'évêque de Liège, par raison de santé, comme il le disait, mais peut-être pour n'avoir rien à craindre de la population nombreuse et turbulente de cette ville, avait fixé sa résidence dans son beau château de Schonwaldt, à environ un mille de Liège.

Comme ils approchaient de ce château, ils virent le prélat qui revenait processionnellement de la ville voisine, où il avait été célébrer pontificalement la grand'messe. Il était à la tête d'une suite nombreuse de fonctionnaires civils et ecclésiastiques mêlés ensemble.

Cette procession offrait un noble et beau spectacle, en suivant les bords verdoyants de la Meuse ; elle fit un détour sur la droite et alla disparaître sous le grand portail gothique qui formait l'entrée du château épiscopal.

Mais lorsque nos voyageurs en furent plus près, ils virent que tout annonçait au dehors les craintes et les inquiétudes qui régnaient au dedans, ce qui faisait un contraste frappant avec le cérémonial pompeux dont ils venaient d'être témoins. Des piquets de la garde de l'évêque étaient placés à la porte et à différents postes avancés ; l'apparence belliqueuse de cette cour ecclésiastique annonçait que le révérend prélat craignait quelques dangers qui l'obligeaient à s'entourer de toutes les précautions d'une guerre défensive.

Quentin ayant annoncé les comtesses de Croye, on les fit entrer dans un grand salon où l'évêque les reçut à la tête de sa petite cour et leur fit l'accueil le plus cordial.

Louis de Bourbon, évêque de Liège, était véritablement un prince d'un cœur excellent et plein de générosité, et il avait toujours dignement soutenu le caractère de franchise et d'honneur de la maison de Bourbon. Les princes voisins le chérissaient comme un noble ecclésiastique, généreux et magnifique dans sa conduite habituelle, tenant les rênes du gouvernement avec une indolence insouciant qui, au lieu de réprimer les projets séditieux de ses riches et turbulents sujets, semblait plutôt les encourager.

L'évêque était si étroitement allié au duc de Bourgogne, que ce prince se regardait presque comme associé à la souveraineté temporelle du pays de Liège, et il récompensait la facilité avec laquelle le prélat admettait des prétentions qui auraient pu être contestées, en prenant son parti en toute occasion avec ce zèle fougueux et violent qui le caractérisait. Il avait coutume de dire qu'il regardait Liège comme à lui, et l'évêque comme son frère (le duc avait épousé en premières noces une sœur de ce prélat) ; et que quiconque serait ennemi de Louis de Bourbon aurait affaire à Charles de Bourgogne : menace qui, d'après le caractère et la puissance du duc, aurait répandu l'effroi partout ailleurs que parmi les riches et mécontents citoyens de la ville de Liège, où, suivant un ancien proverbe, *il y avait plus d'argent que de bon sens.*

Le prélat, comme nous l'avons dit, assura les dames de Croye qu'il emploierait en leur faveur tout le crédit dont il jouissait à la cour de Bourgogne ; et il se flattait d'autant plus d'y réussir, que, d'après quelques découvertes qui avaient eu lieu tout récemment, Campo Basso ne possédait plus le même degré de faveur à la cour de son maître. Il leur promit aussi toute la protection qu'il pouvait leur accorder ; mais, par le soupir dont cette promesse fut accompagnée, il semblait reconnaître que son pouvoir était plus précaire qu'il ne jugeait convenable de l'avouer.

— Dans tous les cas, mes chères filles, ajouta-t-il, à Dieu ne plaise que j'abandonne jamais la brebis innocente au loup dévorant, et de nobles dames à l'oppression des mécréants ! Je suis un homme de paix, quoique ma maison retentisse du bruit des armes ; mais soyez persuadées que je veillerai à votre sûreté comme à la mienne, et, si l'état des choses devenait plus dangereux dans les environs, quoique j'espère, avec la grâce de Notre-Dame, que les esprits se calmeront au lieu de s'enflammer davantage, j'aurais soin de vous faire conduire sans danger en Allemagne ; car la volonté même de notre frère et protecteur Charles de Bourgogne ne pourrait nous décider à disposer de vous d'une manière contraire à vos inclinations. Nous ne pouvons satisfaire le désir que vous nous montrez d'être placées dans un couvent ; car, hélas ! telle est l'influence des enfants de Bélial sur les habitants de la ville de Liège, que nous ne connaissons pas de retraite sur laquelle notre autorité s'étende hors de l'enceinte de ce château et loin de la protection de nos soldats. Mais vous êtes les bienvenues ici, votre suite y sera honorablement reçue, notamment ce jeune homme que vous avez recommandé si particulièrement à notre bienveillance, et à qui nous donnons notre bénédiction.

Quentin s'agenouilla, comme de raison, pour recevoir la bénédiction épiscopale.

— Quant à vous, continua le bon prélat, vous résiderez ici avec ma sœur Isabelle, chanoinesse de Trèves.

CHAPITRE XVIII

LA CITÉ

SÉPARÉ de la comtesse Isabelle, dont les yeux avaient été depuis plusieurs jours son étoile polaire, Quentin sentit dans son cœur un vide étrange, et un froid glacial qu'il n'avait pas encore éprouvé au milieu de toutes les vicissitudes auxquelles le cours de sa vie avait été exposé.

Il fit un effort sur lui-même pour sortir de cet abattement, mais ce fut d'abord sans y réussir. S'abandonnant donc aux idées qu'il ne pouvait bannir, il s'assit dans l'embrasure profonde d'une des croisées qui éclairaient le grand vestibule gothique de Schonwaldt, et réfléchit sur la cruauté de la fortune, qui ne lui avait accordé ni le rang ni la richesse dont il aurait eu besoin pour arriver au terme de ses vœux. Il en fut pourtant distrait enfin, et rentra presque dans son caractère habituel, quand ses yeux tombèrent par hasard sur un vieux poëme romantique récemment imprimé à Strasbourg qui se trouvait sur l'appui de la croisée, et dont le sommaire annonçait :

Comment un écuyer d'une obscure famille,
Du roi de la Hongrie aima jadis la fille.

Tardis qu'il parcourait les caractères gothiques d'un passage qui avait tant de rapport avec sa propre situation, Durward se sentit toucher sur l'épaule ; et, levant les yeux aussitôt, il aperçut le Bohémien.

Hayraddin, qu'il n'avait jamais vu avec plaisir, lui était devenu odieux depuis la découverte de sa trahison,

et il lui demanda d'un ton brusque pourquoi il osait prendre la liberté de toucher un chrétien et un gentilhomme.

— Tout simplement, répondit son ancien guide, parce que je voulais voir si le gentilhomme chrétien avait perdu le sentiment comme la vue et l'ouïe. Il y a cinq minutes que je suis devant vous à vous parler, tandis que vous restez les yeux fixés sur ce parchemin jaune.

— Eh bien, que te faut-il ? Parle, et va-t'en.

— Il me faut ce qu'il faut à tout le monde, et ce dont personne ne se contente, ce qui m'est dû, dix couronnes d'or, pour avoir servi de guide aux dames depuis Tours jusqu'ici.

— De quel front oses-tu me demander une autre récompense que celle de te laisser ton indigne vie ? Tu sais que ton projet était de les trahir en route.

— Mais je ne les ai pas trahies ; si je l'avais fait, ce ne serait ni à vous ni à elles que je demanderais mon salaire, mais à celui qui aurait pu profiter de leur passage sur la rive droite de la Meuse. Ceux que j'ai servis sont ceux qui doivent me payer.

— Périsses donc ton salaire avec toi, traître ! s'écria Durward en comptant l'argent qu'il réclamait ; car, en sa qualité de majordome, on lui avait remis de quoi défrayer toutes les dépenses du voyage. Va trouver le Sanglier des Ardennes, ou le diable, mais ne te montre plus à mes yeux, à moins que tu ne veuilles que je te dépêche aux enfers plus tôt qu'on ne t'y attend.

— Le Sanglier des Ardennes ! répéta le Bohémien avec plus de surprise que ses traits n'en laissaient apercevoir ordinairement ; ce n'était donc pas une conjecture vague, un soupçon sans objet fixe, qui vous ont fait insister pour changer de route ? Serait-il possible qu'il existe réellement dans d'autres contrées un art divinatoire plus sûr que celui de nos tribus errantes ? Le saule sous lequel nous parlions n'a pu faire de rapport. Mais non, non, non, stupide que je suis ! Je sais ce que c'est, j'y suis : ce saule sur le bord du ruisseau, près du couvent des Franciscains, je vous ai vu le regarder en passant ; le saule n'a pu parler, mais ses branches pouvaient cacher

quelqu'un qui nous écoutait. Dorénavant je tiendrai mes conseils en plaine. Ah ! ah ! l'Écossais a battu le Zingaro avec ses propres armes ! Mais apprenez, Quentin Durward, que vous m'avez traversé dans mes projets au détriment de vos propres intérêts. Oui, la fortune que je vous ai prédite, d'après les lignes de votre main, était faite sans votre obstination.

— Par saint André ! ton impudence me fait rire en dépit de moi-même ! En quoi et comment le succès de ton infâme trahison aurait-il pu m'être utile ?

— Peu importe, mais ma reconnaissance vous ménage encore une surprise. Si vous aviez retenu mon salaire, je me serais regardé comme quitte envers vous, et je vous aurais abandonné aux conseils de votre folie : mais dans la situation où sont les choses, je suis toujours votre débiteur pour l'affaire des bords du Cher.

— Il me semble que je me suis assez bien payé en injures et en malédictions.

— Paroles d'outrages et paroles de bonté ne sont que du vent, et n'ajoutent pas le moindre poids dans la balance. Si par hasard vous m'aviez frappé, au lieu de me menacer...

— C'est un genre de paiement que je pourrai bien prendre, si tu me provoques plus longtemps.

— Je ne vous le conseille pas, car un pareil paiement, fait par une main inconsidérée, pourrait excéder la dette, et mettre malheureusement la balance contre vous, ce que je ne suis homme ni à nier ni à pardonner. Maintenant il faut que je vous quitte, mais ce n'est pas pour longtemps. Je vais faire mes adieux aux dames de Croye.

— Toi ! s'écria Quentin au comble de l'étonnement ; toi, être admis en la présence de ces dames ! dans ce château où elles vivent presque en recluses ! quand elles sont sous la protection d'une noble chanoinesse, sœur de l'évêque !... Impossible !

— Marton m'attend cependant pour me conduire près d'elles, répliqua le Zingaro avec le sourire de l'ironie ; et il faut que je vous prie de me pardonner si je vous quitte si brusquement.

A ces mots, il fit quelques pas pour s'éloigner ; mais, se retournant tout à coup, il revint près de Quentin, et lui dit avec une emphase solennelle :

— Je connais vos espérances : elles sont audacieuses ; mais elles ne seront pas vaines, si je les appuie de mon aide. Je connais vos craintes : elles doivent vous donner de la prudence, mais non de la timidité. Il n'existe pas de femme qu'on ne puisse gagner. Le titre de comte n'est qu'un sobriquet, et il peut convenir à Quentin aussi bien que celui de duc à Charles, et celui de roi à Louis.

Avant que Durward eût eu le temps de lui répondre, Hayraddin était parti. Quentin le suivit à l'instant même ; mais le Bohémien, connaissant mieux que l'Écossais les distributions intérieures du château, conserva l'avantage qu'il avait gagné, et disparut à ses yeux en descendant un petit escalier dérobé. Durward continua pourtant de le poursuivre, quoiqu'il sût à peine pourquoi il cherchait à l'atteindre. L'escalier se terminait par une porte donnant sur un jardin ; il y entra, et revit le Zingaro qui en franchissait en courant les allées irrégulières.

Ce jardin était bordé des deux côtés par les bâtiments du château, qui, par sa construction, ressemblait autant à une citadelle qu'à un édifice religieux ; des deux autres, il était fermé par un mur fortifié, d'une grande hauteur. Traversant une autre allée du jardin pour se rendre vers une partie des bâtiments où l'on voyait une petite porte derrière un arc-boutant massif, tapissé de lierre, Hayraddin se retourna vers Durward, et lui fit un geste de la main en signe d'adieu ou de triomphe. En effet, Quentin vit Marton ouvrir la porte et introduire le vil Bohémien, comme il le conclut naturellement, dans l'appartement des comtesses de Croye. Il se mordit les lèvres d'indignation, et se reprocha de n'avoir pas fait connaître aux deux dames toute l'infamie du caractère d'Hayraddin et le complot qu'il avait tramé contre leur sûreté. L'air d'arrogance avec lequel le Bohémien lui avait promis d'appuyer ses prétentions ajoutait à sa colère et à son dégoût ; il lui semblait même que la main

de la comtesse Isabelle serait profanée, s'il était possible qu'il la dût à une telle protection.

— Mais, pensa-t-il, tout cela n'est que jonglerie. Il s'est procuré accès auprès de ces dames sous quelque faux prétexte et dans de mauvaises intentions. Il est heureux que j'aie appris où est leur appartement. Je tâcherai de voir Marton, et je solliciterai une entrevue avec ses belles maîtresses, ne fût-ce que pour les avertir de se tenir sur leurs gardes.

Craignant que sa présence dans le jardin n'eût été remarquée, Quentin se hâta d'en sortir et résolut d'aller visiter la ville. Au bout de quelques minutes, il se trouva dans l'enceinte des murs de Liège, qui était alors une des villes les plus riches de la Flandre, et du monde entier.

Au bout de quelques minutes, les divers objets qui se succédaient rapidement dans les rues de Liège occupèrent son attention aussi entièrement que s'il n'eût existé dans l'univers ni Bohémien ni comtesse Isabelle.

Les rues sombres et étroites, mais imposantes par l'élévation des maisons ; les magasins et les boutiques offrant un étalage splendide des marchandises les plus précieuses et des plus riches armures ; la foule de citoyens de toutes conditions, se croisant en tous sens avec un air important ou affairé ; les énormes chariots allant et venant, les uns chargés de draps, de serges, d'armes, de clous et de quincaillerie de toute espèce, les autres, de tous les objets de luxe et de nécessité qu'exigeait la consommation d'une ville opulente et populeuse, dont une partie, achetée par voie d'échange, était même destinée à être ensuite transportée ailleurs : tous ces objets formaient un tableau mouvant d'activité, de richesse et de splendeur, dont Quentin ne s'était pas fait une idée jusqu'alors. Il admirait aussi les divers canaux ouverts pour communiquer avec la Meuse, et qui, traversant la ville dans toutes les directions, offraient au commerce, dans chaque quartier, les facilités du transport par eau.

Mais Quentin ne tarda pas à remarquer qu'il était lui-même l'objet d'une vive curiosité ; plusieurs groupes de

bons bourgeois étaient occupés à l'examiner, et il les entendit chuchoter entre eux. Le nombre des curieux augmentait à chaque instant, et les yeux de tous ceux qui arrivaient se dirigeaient vers lui avec un air d'intérêt et de curiosité auquel se mêlait aussi un certain respect.

Enfin il se trouva le centre d'un rassemblement nombreux qui s'ouvrait pourtant devant lui pour lui livrer passage ; mais ceux qui le composaient, tout en suivant ses pas, avaient grand soin de ne pas le serrer de trop près, et de ne le gêner aucunement dans sa marche. Cette position était pourtant embarrassante ; aussi Durward ne put-il la supporter plus longtemps sans faire quelques efforts pour en sortir ou du moins pour en obtenir l'explication.

Jetant les yeux autour de lui, et remarquant un homme à figure respectable, qu'à son habit de velours et à sa chaîne d'or il crut être un des principaux bourgeois, peut-être même un des magistrats de la ville, il lui demanda si l'on voyait en sa personne quelque chose de particulier qui pût attirer l'attention publique à un degré si extraordinaire, ou si les Liégeois avaient l'habitude de s'attrouper ainsi autour des étrangers.

— Non certainement, mon bon monsieur, répondit le bourgeois ; les citoyens de Liège ne sont ni assez curieux, ni assez peu occupés, pour adopter une telle coutume ; et l'on ne remarque dans votre air ni dans votre costume rien qui ne soit parfaitement accueilli dans cette ville, rien que nos habitants ne soient charmés de voir et ne désirent honorer.

— On ne peut rien entendre de plus poli, monsieur, mais, par la croix de saint André ! je ne puis concevoir ce que vous voulez dire.

— Ce serment joint à votre accent, monsieur, me prouve que nous ne nous sommes pas trompés dans nos conjectures.

— Par mon bon patron saint Quentin, je vous comprends moins que jamais.

— Encore mieux, dit le Liégeois avec un air politique et un sourire d'intelligence, mais toujours très civilement. Certes, il ne nous convient pas d'avoir l'air

de voir ce que vous jugez à propos de cacher ; mais pourquoi jurer par saint Quentin, si vous ne voulez pas que j'attache un certain sens à vos paroles ? Nous savons que le bon comte de Saint-Pol est maintenant dans la ville qui porte ce nom, et qu'il favorise notre cause.

— Sur ma vie, s'écria Quentin, vous êtes trompé par quelque illusion. Je ne connais pas le comte de Saint-Pol.

— Oh ! nous ne vous faisons pas de questions, mon digne monsieur ; et cependant, écoutez-moi ; un mot à l'oreille : je me nomme Pavillon.

— Et en quoi cela me concerne-t-il, monsieur Pavillon ?

— Oh ! en rien. Seulement il me semble que cela doit vous convaincre que vous pouvez avoir confiance en moi. Et voici mon collègue Rouslaer.

Rouslaer s'avança. C'était un fonctionnaire bien nourri, dont le gros ventre lui frayait un chemin dans la foule, comme un bélier fait une brèche aux murailles d'une ville. Il s'approcha de Pavillon d'un air mystérieux, et lui dit avec un accent de reproche :

— Vous oubliez, mon cher collègue, que nous sommes dans un lieu trop public. Monsieur voudra bien venir chez vous ou chez moi, boire un verre de vin du Rhin au sucre, et alors il nous en dira davantage sur notre digne ami, notre bon allié, que nous aimons avec toute l'honnêteté de nos cœurs flamands.

— Je n'ai absolument rien à vous dire, s'écria Durward d'un ton d'impatience ; je ne boirai pas de vin du Rhin ; et tout ce que je vous demande, puisque vous êtes des hommes respectables, qui devez avoir du crédit, c'est d'écarter cette foule oisive qui m'entourne, et de permettre à un étranger de sortir de votre ville aussi tranquillement qu'il y est entré.

— Eh bien, monsieur, dit Rouslaer, puisque vous tenez tant à garder l'incognito, même à l'égard de nous qui sommes des hommes de confiance, permettez-moi de vous demander tout simplement pourquoi vous porteriez la marque distinctive de votre corps, si vous voulez rester inconnu à Liège ?

— De quelle marque, de quel corps parlez-vous ?

s'écria Quentin. Vous avez l'air d'hommes graves, de citoyens respectables ; mais, sur mon âme, vous avez perdu l'esprit, ou vous voulez me le faire perdre.

— *Sapement !* s'écria Pavillon, ce jeune homme ferait jurer saint Lambert ! Qui a jamais porté une toque avec la croix de saint André et les fleurs de lis, sinon les archers de la garde écossaise du roi Louis XI ?

— Et en supposant que je sois un archer de la garde, qu'y a-t-il d'étonnant que je porte la toque de ma compagnie ? dit Quentin avec un ton d'impatience.

— Il l'a avoué ! il l'a avoué ! s'écrièrent en même temps Rouslaer et Pavillon en se tournant vers la foule avec un air de triomphe, les bras levés, les mains étendues, et leurs larges figures rayonnant de joie. Il convient qu'il est archer de la garde de Louis, de Louis, le gardien des libertés de la ville de Liège !

Un tumulte universel s'ensuivit, et l'on entendit retentir les cris suivants parmi la foule : « Vive Louis de France ! vive la garde écossaise ! vive le brave archer ! Nos libertés, nos privilèges ou la mort ! Plus d'impôts ! Vive le vaillant Sanglier des Ardennes ! A bas Charles de Bourgogne ! Confusion à Bourbon et à son évêché ! »

Quentin assourdi eut à peine le temps de faire une conjecture, et de se former un plan de conduite.

Il avait oublié que, dans son combat contre le duc d'Orléans et contre Dunois, son casque ayant été fendu d'un coup de sabre par ce dernier, un de ses camarades, par ordre de lord Crawford, l'avait remplacé par une des toques doublées en acier qui faisaient partie de l'uniforme des archers de la garde écossaise. Or, un membre de ce corps, qui, comme on le savait, entourait toujours la personne de Louis XI, se montrant dans les rues d'une ville où le mécontentement avait été attisé par les manœuvres des agents de ce monarque, sa présence était naturellement interprétée par les Liégeois comme l'annonce de la détermination qu'il avait prise d'embrasser ouvertement leur parti. La vue d'un seul de ces archers leur paraissait le gage d'un appui immédiat et efficace. Quelques-uns même y voyaient l'assurance que les forces auxiliaires de Louis arrivaient en ce

moment par une des portes de la ville, quoique personne ne pût dire laquelle.

Quentin vit sur-le-champ qu'il était impossible de détruire une erreur si généralement adoptée ; il sentit même qu'il ne pourrait essayer de détromper des hommes si opiniâtrément attachés à leur idée, sans courir quelques risques personnels ; et il ne voyait pas la nécessité de s'y exposer en cette occasion. Il prit donc à la hâte la résolution de temporiser, et de se délivrer de cette foule empressée le mieux qu'il pourrait. Cependant on le conduisait à la maison de ville, où les plus notables habitants se rassemblaient déjà pour apprendre les nouvelles dont ils le supposaient porteur, et pour lui offrir un banquet splendide.

En dépit de toutes ses remontrances, qu'on attribuait à sa modestie, il fut entouré par les distributeurs de la popularité, dont le flux importun se dirigeait alors vers lui. Ses deux amis les bourgmestres, qui étaient syndics de la ville, avaient passé leurs bras sous les siens.

Dans cet embarras, Quentin eut recours à Rouslaer, qui lui tenait un bras, et à Pavillon, qui s'était accroché à l'autre, et qui tous deux le conduisaient à la tête de ce cortège triomphal qu'il avait rassemblé si inopinément. Il les informa à la hâte qu'il avait pris sans y penser la toque de la garde écossaise, par suite d'un accident arrivé au casque qu'il devait porter pendant son voyage ; il regretta que cette circonstance et la sagacité avec laquelle les Liégeois avaient découvert sa qualité et le motif de son arrivée dans leur ville, y eussent donné de la publicité ; car, si on le conduisait à la maison de ville, il était possible qu'il se trouvât dans la nécessité de communiquer à tous les notables qui y seraient assemblés certaines choses que le roi l'avait chargé de réserver pour l'oreille privée de ses excellents compères Rouslaer et Pavillon, de Liège.

Ces derniers mots opérèrent un effet magique sur les deux citoyens, qui étaient les principaux chefs des bourgeois insurgés, et qui, comme tous les démagogues de leur espèce, désiraient se réserver, autant qu'ils le pouvaient, la haute main dans toutes les affaires. Il

fut donc convenu à la hâte entre eux que Durward sortirait de la ville, quant à présent, et qu'il y reviendrait la nuit suivante pour avoir une conférence particulière avec eux dans la maison de Rouslaer, située près de la porte faisant face au château de Schonwaldt. Quentin n'hésita pas à leur dire qu'il résidait alors dans le château de l'évêque, sous prétexte de lui porter des dépêches de la cour de France, quoique le véritable but de son voyage eût rapport aux citoyens de Liège, comme ils l'avaient fort bien deviné.

Presque aussitôt après cet éclaircissement, la foule arriva à la porte de la maison de Pavillon, dans une des principales rues de la ville, mais qui par derrière communiquait à la Meuse, au moyen d'un jardin et d'une grande tannerie, car le bourgeois patriote était tanneur.

Il était naturel que Pavillon désirât faire les honneurs de sa demeure à l'envoyé prétendu de Louis XI, et une halte à sa porte ne surprit pas la multitude, qui, au contraire, accueillit Mein Herr Pavillon par de longs vivats quand il fit entrer chez lui un hôte si distingué. Quentin se débarrassa aussitôt de sa toque trop remarquable, prit un chapeau de feutre, et cacha ses vêtements sous un grand manteau. Pavillon lui remit alors un passe-port, au moyen duquel il pourrait entrer dans Liège ou en sortir de nuit comme de jour, et il le confia aux soins de sa fille, jolie Flamande enjouée, à qui il donna les instructions nécessaires pour le faire sortir de Liège incognito. Il se rendit ensuite avec son collègue à la maison de ville, pour amuser leurs amis avec les meilleures excuses qu'ils purent inventer sur la disparition de l'envoyé de Louis.

A peine le digne bourgeois était-il parti, que sa grosse fille Trudchen conduisit le jeune étranger, à travers le jardin de son père, jusqu'au bord de l'eau et le fit entrer dans une barque montée par deux vigoureux Flamands.

Tandis que la barque remontait la Meuse et traversait les fortifications de la ville, Quentin eut le temps de réfléchir sur le rapport qu'il devait faire de son aventure

à Liège quand il serait de retour au château de Schonwaldt. Ne voulant trahir la confiance de personne, quoiqu'on ne lui en eût accordé que par suite d'une méprise, mais désirant aussi ne pas cacher au digne prélat les dispositions à la mutinerie qui régnaient dans sa capitale, il résolut d'en parler en termes assez généraux pour mettre l'évêque sur ses gardes, sans désigner personne en particulier à sa vengeance.

Il débarqua à un demi-mille du château, et donna un *guilder* à ses conducteurs, qui parurent très satisfaits de sa générosité. Bien qu'il fût peu éloigné de Schonwaldt, la cloche du dîner avait déjà sonné quand il s'y présenta, et il reconnut en outre qu'il y était arrivé par un autre côté que celui de l'entrée principale, et qu'il serait encore plus en retard s'il était obligé d'en faire le tour. Il continua donc à s'avancer vers le côté dont il était le plus près, d'autant plus qu'il y vit un mur fortifié, probablement celui qui servait de clôture au jardin dont nous avons déjà parlé : une poterne était percée dans ce mur ; à côté de cette poterne était amarrée une petite barque qui servait sans doute à traverser le fossé, et il espéra qu'en appelant on pourrait la lui envoyer.

Comme il s'en approchait dans cette espérance, la poterne s'ouvrit : un homme sortit du château, sauta dans la petite barque, vogua vers l'autre rive, descendit à terre, et se servit d'un long aviron pour repousser l'esquif au milieu de l'eau. Quentin reconnut le Bohémien ; mais celui-ci évita sa rencontre en prenant un autre chemin qui conduisait également à Liège, et disparut bientôt.

C'était encore un autre sujet de réflexion. Ce païen vagabond avait-il passé tout son temps avec les dames de Croye ? Quels motifs pouvaient-elles avoir eus pour lui accorder une si longue audience ? Tourmenté de cette pensée, Durward y trouva un nouveau motif pour chercher à avoir une explication avec les deux comtesses, afin de les instruire de la perfidie d'Hayraddin, et de leur annoncer en même temps l'état dangereux dans lequel se trouvait placé leur protecteur l'évêque de

Liège, par suite de l'esprit d'insurrection qui régnait dans cette ville.

Il venait de prendre cette résolution, quand il arriva à la grande porte du château ; il y entra, et trouva à table, dans une grande salle, le clergé de l'évêque et les officiers supérieurs de sa maison. On avait réservé pour le jeune Écossais une place au haut bout de la table, à côté du chapelain.

Pour qu'on ne l'accusât point d'avoir manqué de savoir-vivre en arrivant trop tard, Quentin fit la description du tumulte qui avait eu lieu à Liège quand on avait découvert qu'il appartenait à la garde écossaise de Louis XI ; et il tâcha de donner à sa narration une tournure plaisante, en disant que ce n'avait pas été sans peine qu'il avait été tiré d'embarras par un gros bourgeois de Liège et sa jolie fille.

Mais la compagnie prenait trop d'intérêt à l'histoire pour goûter la plaisanterie. Toutes les opérations de la table furent suspendues pendant que Quentin faisait son récit ; et, quand il l'eut terminé, il régna un silence solennel que le majordome rompit enfin en disant d'un air mélancolique :

— Plût au ciel que ces cent lances de Bourgogne fussent arrivées !

CHAPITRE XIX

LE BILLET

QUAND on eut quitté la table, le chapelain, qui semblait avoir pris une sorte de goût pour la société de Durward, ou qui peut-être désirait en tirer de nouveaux renseignements sur ce qui s'était passé le matin à Liège, le conduisit dans un salon dont les fenêtres donnaient d'un côté sur le jardin ; et, comme il vit que les yeux de son jeune compagnon s'y tournaient sans cesse, il proposa d'y descendre pour voir les plantes curieuses et les arbustes étrangers dont les soins de l'évêque l'avaient orné. Rien ne pouvait être plus agréable pour Quentin. Il descendit donc dans le jardin avec son nouvel ami ; celui-ci semblait être un philosophe terrestre entièrement occupé des choses de ce monde ; tandis que les yeux du jeune Écossais, s'ils ne cherchaient pas le firmament, comme ceux d'un astrologue, s'élevaient sans cesse vers les fenêtres et les balcons de toutes les tourelles qui flanquaient le vieil édifice, pour tâcher d'y découvrir certaine étoile.

Pendant qu'il s'occupait ainsi, le jeune amant entendit avec une indifférence parfaite, si toutefois il l'entendit, la nomenclature des plantes, des herbes et des arbustes que son révérend conducteur désignait à son attention. Il fallait pourtant que Durward eût au moins l'air d'écouter ces détails insignifiants pour lui, ce qui ne lui était pas très facile, et il aurait envoyé au diable le naturaliste et tout le règne végétal. Enfin le son d'une cloche se fit entendre : et, comme elle appelait le chapelain à quelque devoir religieux, Quentin se trouva délivré de sa présence.

On doit bien supposer que, dans l'inspection attentive qu'il fit alors plus à loisir de toutes les fenêtres et ouvertures donnant sur le jardin, ses yeux se fixèrent surtout sur celles qui avoisinaient la petite porte par laquelle il avait vu Marton introduire Hayraddin dans l'appartement des comtesses, à ce qu'il présumait. Mais aucune apparence ne confirma ou ne réfuta ce que lui avait dit le Bohémien ; et, le jour commençant à baisser, il pensa, sans savoir pourquoi, qu'une si longue promenade dans ce jardin pouvait paraître suspecte et être vue de mauvais œil.

Comme il venait de se décider à partir, et qu'il faisait, à ce qu'il croyait, un dernier tour sous les croisées qui avaient pour lui tant d'attraits, il entendit au-dessus de sa tête un léger bruit, comme une toux discrète, destinée à attirer son attention. Levant les yeux avec autant de joie que de surprise, il vit une fenêtre s'entr'ouvrir. Une main de femme s'y montra un instant, et laissa échapper un papier qui tomba au pied du mur sur un romarin. La précaution qu'on avait prise pour lui faire tenir ce billet lui prescrivait la même prudence et le même mystère pour le lire. Le jardin, entouré de deux côtés, comme nous l'avons dit, par les bâtiments du palais épiscopal, était dominé nécessairement par un grand nombre de croisées de divers appartements ; mais il s'y trouvait une espèce de grotte que le chapelain avait montrée à Quentin avec beaucoup de complaisance. Ramasser le billet, le cacher dans son sein, et courir vers cette retraite, fut l'affaire d'une minute. C'est là qu'il ouvrit ce précieux billet.

« Lisez en secret. » Telle était l'injonction que contenait la première ligne. Le reste de ce billet était conçu en ces termes :

« Ce que vos yeux m'ont exprimé avec trop d'audace, les miens l'ont compris peut-être avec trop de facilité. Mais une persécution injuste enhardit celle qui en est la victime, et il vaut mieux se confier à la gratitude d'un seul homme, que de rester exposée à la poursuite de plusieurs. La fortune a placé son trône sur un roc escarpé ; mais l'homme brave ne craint pas de le

gravir. Si vous osez faire quelque chose pour une femme qui hasarde beaucoup, passez dans ce jardin demain au petit jour, portant à votre bonnet un panache bleu et blanc. Jusque-là n'attendez pas de nouvelles communications. Les astres, dit-on, vous ont destiné aux grandeurs et disposé à la reconnaissance. Adieu, soyez fidèle, prompt et résolu, et ne doutez pas de la fortune. »

Ce billet contenait en outre une bague ornée d'un beau brillant taillé en losange, sur lequel étaient gravées les armes antiques de la maison de Croye.

La première sensation de Quentin, en ce moment, fut une extase sans mélange. Mais il lui sembla, à la réflexion, qu'un aveu si franc annonçait moins de délicatesse, de la part de celle qui le faisait, que n'en aurait désiré l'adoration romanesque que la jeune comtesse lui avait inspirée. Cette idée pénible se développait à peine en lui, qu'il se hâta de l'étouffer. La fortune et sa naissance, dans la situation où elle se trouvait, ne la dispensaient-elles pas d'obéir à cette règle générale qui prescrit à toute femme de se taire jusqu'à ce que l'élu de son cœur ait parlé? De sorte que, pour conclure, Quentin, avec une générosité magnanime, décida qu'il n'y avait rien à blâmer dans une conduite qui promettait de le rendre heureux.

Le lendemain, dès l'aurore, et même une heure avant, il était dans le jardin, et personne alors ne s'opposa à ce qu'il y restât. Il avait eu soin d'attacher à sa toque un panache blanc et bleu. Deux heures se passèrent sans qu'on parût faire attention à sa présence. Enfin le son d'un luth se fit entendre ; une fenêtre, placée au-dessus de la petite porte par laquelle Marton avait fait entrer Hayraddin, s'ouvrit quelques instants après ; Isabelle y parut brillante de beauté, le salua d'un air de bonté mêlé de réserve, rougit en voyant la manière vive et expressive dont il lui rendit son salut, ferma la croisée, et disparut.

Ni le jour ni le lieu où se trouvait Quentin ne pouvaient lui en apprendre davantage. L'authenticité du billet lui paraissait bien prouvée. Il ne restait qu'à savoir ce qui devait s'ensuivre ; et c'était là ce dont sa

belle correspondante ne lui avait pas dit un mot. Au surplus, nul danger immédiat ne la menaçait. La comtesse était dans un château fort, sous la protection d'un prince aussi respecté pour son pouvoir séculier, qu'il était vénérable par sa dignité ecclésiastique. Rien ne paraissait exiger du jeune et vaillant écuyer quelque prouesse chevaleresque ; et il suffisait qu'il se tînt prêt à exécuter les ordres de la comtesse Isabelle à l'instant même où il les recevrait. Mais le destin avait résolu de lui donner de l'occupation plus tôt qu'il ne se l'imaginait ; et ce fut ce qui arriva la quatrième nuit après son entrée à Schonwaldt.

Quentin s'était décidé à renvoyer le lendemain, à la cour de Louis XI, le second des deux hommes qui composaient son escorte, en lui donnant des lettres pour Crawford et pour son oncle, afin de leur annoncer qu'il renonçait au service de la France, ce dont la trahison à laquelle les instructions secrètes d'Hayraddin l'avaient exposé lui donnait un motif que l'honneur et la prudence ne pouvaient qu'approuver. Il s'était couché, l'imagination remplie de toutes ces idées couleur de rose qui entourent le lit d'un jeune homme quand il aime sincèrement et croit son amour payé d'un retour non moins sincère. Mais il fut éveillé en pleine nuit par un tumulte semblable à celui d'une tempête. Il sauta à bas de son lit, et se mit à la fenêtre de sa chambre. Elle donnait sur le jardin ; tout était tranquille de ce côté ; mais l'ouverture de la croisée l'assura encore mieux que le château était attaqué par des ennemis nombreux et déterminés, ce dont les clameurs qu'il entendait n'étaient une preuve que trop convaincante. Il chercha à tâtons ses habits et ses armes, et tandis qu'il s'en revêtait avec autant de hâte que le lui permettaient la surprise et l'obscurité, il entendit frapper à sa porte. Quentin n'ayant pas répondu aussi promptement que le désirait celui qui voulait entrer, la porte, qui n'était pas très solide, fut enfoncée en un instant, et le Bohémien Hayraddin, facile à reconnaître à son dialecte, entra dans la chambre. Il tenait à la main une petite fiole dans laquelle il trempa une allumette ; une vive

flamme qui ne dura qu'un instant éclaira tout l'appartement, et il alluma une petite lampe qu'il tira de son sein.

— L'horoscope de votre destinée, dit-il à Durward d'un ton énergique, sans le saluer autrement, dépend de la détermination que vous allez prendre en une minute.

— Misérable ! s'écria Quentin, nous sommes environnés de trahison ; et, partout où la trahison se trouve, tu dois y avoir part.

— Vous êtes fou ! répondit le Maugrabin ; je n'ai jamais trahi personne que pour en tirer profit. Pourquoi donc vous trahirais-je, puisque je dois gagner davantage à vous servir qu'à vous trahir ? Écoutez un moment, si cela vous est possible, la voix de la raison, sans quoi ce seront la mort et les ruines qui vous la feront entendre. Les Liégeois se sont soulevés ; Guillaume de La Marck est à leur tête avec sa bande. S'il y avait des moyens de résistance, leur fureur les surmonterait ; mais il n'en existe presque aucun. Si vous voulez sauver la comtesse et conserver vos espérances, suivez-moi, au nom de celle qui vous a envoyé un brillant sur lequel sont gravés trois léopards.

— Montre-moi le chemin ! s'écria Quentin avec vivacité ; à ce nom, je suis prêt à braver tous les dangers.

— De la manière dont je m'y prendrai, dit le Bohémien, nous n'en courrons aucun, s'il vous est possible de ne pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. Que vous importe, après tout, que l'évêque égorge son troupeau, ou que ce soit le troupeau qui égorge son pasteur ? Ha ! ha ! ha ! Suivez-moi, mais avec patience et précaution. Ne songez pas à votre courage, et rapportez-vous-en à ma prudence. La dette de ma reconnaissance est payée, et vous avez une comtesse pour épouse. Suivez-moi.

— Je te suis, répondit Quentin en tirant son épée ; mais si j'aperçois en toi le moindre signe de trahison, ta tête et ton corps seront bientôt à trois pas l'un de l'autre.

Sans rien répliquer, le Bohémien, voyant que Durward était armé et équipé, descendit précipitamment l'escalier,

et traversa divers passages détournés qui conduisaient dans le jardin. A peine voyait-on une lumière dans cette partie du bâtiment ; à peine y entendait-on quelque bruit ; mais, dès qu'ils furent dans le jardin, le tumulte se fit entendre dix fois plus violent ; et Quentin distingua même les divers cris de guerre : « Liége ! Liége ! Sanglier ! Sanglier ! » poussés à haute voix par les assaillants, tandis que les défenseurs du château, attaqués à l'improviste, y répondaient par des cris plus faibles : « Notre-Dame pour le prince-évêque. »

Mais, malgré le caractère martial de Durward, le combat qui se livrait n'était rien pour lui en comparaison du destin d'Isabelle de Croye, qu'il tremblait de voir passer entre les mains de ce partisan cruel et dissolu, qui travaillait en ce moment à forcer les portes du château.

En arrivant à la porte qui conduisait à l'appartement des deux dames, Hayraddin donna un signal à voix basse, et deux femmes, enveloppées de la tête aux pieds d'une de ces grandes capes de soie noire portées alors par les Flamandes, se présentèrent à l'instant même. Quentin offrit son bras à l'une d'elles, qui le saisit en tremblant. Le Bohémien, qui conduisait l'autre dame, marcha droit à la poterne qui donnait sur le fossé : près de là était le petit esquif sur lequel Durward, quelques jours auparavant, avait vu Hayraddin lui-même faire sa retraite du château.

Tandis qu'il faisait cette courte traversée, des cris de triomphe semblèrent annoncer que la violence l'emportait, que le château était pris. Les oreilles de Quentin en furent si désagréablement affectées, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier à haute voix :

— Sur mon âme ! si tout mon sang n'était pas irrévocablement dévoué à la cause que je sers en ce moment, je volerais sur ces murailles ; je combattrais fidèlement pour ce bon évêque, et je réduirais au silence quelques-uns de ces coquins dont les cris appellent le meurtre et le pillage.

La dame qui s'appuyait sur son bras le pressa légèrement pendant qu'il parlait ainsi, comme pour lui faire

entendre qu'elle avait plus de droit que le château de Schonwaldt à compter sur son secours ; tandis que le Bohémien s'écriait assez haut pour être entendu :

— Voilà ce que j'appelle une frénésie chrétienne ! vouloir retourner pour se battre, quand l'amour et la fortune ordonnent de fuir le plus vite possible ! En avant ! en avant ! ne perdez pas un instant ! nous avons des chevaux qui nous attendent près de ce bouquet de saules.

— Je n'en vois que deux, dit Quentin qui les aperçut au clair de lune.

— Je n'aurais pu m'en procurer davantage sans donner des soupçons, répondit le Bohémien. Vous vous en servirez, vous deux, pour vous rendre à Tongres, pendant que les routes sont encore sûres. Quant à Marton, elle restera avec les femmes de notre horde, dont elle est une ancienne connaissance. Marton est une fille de notre tribu ; elle n'est restée avec vous que pour vous servir au besoin.

— Marton ! s'écria la dame voilée appuyée sur le bras de Durward ; ce n'est donc pas ma nièce ?

— Ce n'est que Marton, répondit Hayraddin. Pardonnez-moi cette petite ruse ; je n'ai pas osé enlever deux comtesses à la fois au Sanglier des Ardennes.

— Scélérat ! s'écria Quentin. Mais il n'est pas... il ne sera pas trop tard. Je retourne au château, et je sauverai la comtesse Hameline.

— Hameline, lui dit sa compagne d'une voix troublée, est appuyée sur votre bras, et vous remercie de votre secours.

— Ciel ! comment ? que veut dire ceci ? s'écria Quentin en dégageant son bras avec moins de courtoisie qu'il n'en aurait montré, en toute autre occasion, à une femme de la plus basse condition. C'est donc la comtesse Isabelle qui est restée au château ? Adieu ! Adieu !

Comme il se retournait pour partir, Hayraddin lui saisit le bras.

— Écoutez-moi, lui dit-il, écoutez-moi ! c'est courir à la mort ! Pourquoi diable portiez-vous donc les couleurs de la tante ? Mais elle est presque aussi riche

que l'autre. Elle a des bijoux, de l'or, même des espérances sur le comté.

Tandis que le Bohémien parlait ainsi en phrases entrecoupées, et qu'il cherchait à retenir Durward, celui-ci mit la main sur son poignard afin de se débarrasser de lui.

— Ah ! puisqu'il en est ainsi, dit Hayraddin, cessant de le retenir, partez, et que le diable, s'il y en a un, vous accompagne.

Dès que le jeune Écossais se vit en liberté, il courut vers le château avec la légèreté d'un cerf.

CHAPITRE XX

LE SAC DU CHÂTEAU

La garnison de Schonwaldt, bien que surprise et d'abord frappée de terreur, avait pourtant défendu quelque temps le château contre les assaillants ; mais la ville de Liège vomissait sans cesse de nouveaux essaims d'ennemis qui, montant de toutes parts à l'assaut avec fureur, divisaient l'attention des assiégés et leur faisaient perdre courage.

On pouvait remarquer aussi de l'indifférence, sinon de la trahison, parmi les soldats de l'évêque ; car quelques-uns criaient qu'il fallait se rendre, tandis que d'autres, désertant leur poste, cherchaient à s'échapper du château. Plusieurs se jetèrent du haut des murs dans le fossé, et ceux qui parvenaient à se sauver à la nage pourvoyaient à leur sûreté en se dépouillant de tout ce qui pouvait indiquer qu'ils étaient au service du prélat, et en se mêlant ensuite à la foule des assaillants. Quelques-uns, par attachement à la personne de l'évêque, se réunirent autour de lui dans la grande tour où il s'était réfugié ; et d'autres, craignant qu'on ne fit aucun quartier, se défendaient avec le courage du désespoir, dans quelques autres tours et sur les boulevards les plus éloignés.

Enfin les assaillants, maîtres des cours et de tout le rez-de-chaussée du vaste édifice, s'occupaient à poursuivre les vaincus et à satisfaire leur soif de pillage. Tout à coup un seul homme, comme s'il avait cherché la mort quand tous les autres ne songeaient qu'à trouver quelque moyen de l'éviter, s'efforça de se frayer un

chemin au milieu de cette scène de tumulte et d'horreur. Quiconque eût vu Quentin Durward en ce fatal moment, l'eût pris pour un frénétique dans les accès de son délire ; quiconque eût apprécié les motifs de sa conduite l'aurait placé au niveau des plus célèbres héros de roman.

En s'approchant de Schonwaldt, il rencontra plusieurs fuyards qui couraient vers le bois, et qui naturellement cherchèrent à l'éviter, le prenant pour un ennemi parce qu'il venait dans une direction opposée à celle qu'ils suivaient. Arrivé plus près du château, il vit des hommes qui se jetaient du haut des murailles dans les fossés, ou qui en étaient précipités par les ennemis, et il entendait le bruit de la chute de ceux qu'il ne pouvait voir. Son courage n'en fut pas ébranlé un instant. Il n'avait pas le temps de chercher la barque, quand même il eût été possible de s'en servir, et il était inutile de tenter d'approcher de la petite poterne du jardin, encombrée d'une foule de fuyards pressés par ceux qui les suivaient, et tombant les uns après les autres dans le fossé.

Évitant donc ce point, Quentin se jeta à la nage près de ce qu'on appelait la petite porte du château, où un pont-levis était encore levé. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il échappa aux efforts que firent pour s'accrocher à lui quelques malheureux qui se noyaient, et qui auraient pu causer sa perte pour se sauver eux-mêmes.

Arrivé à l'autre bord, près du pont-levis, il en saisit la chaîne ; déployant toutes ses forces, s'aidant des mains et des genoux, il parvint à se tirer de l'eau, et il était sur le point d'atteindre la plate-forme du pont quand un lansquenet accourut à lui, et, levant son sabre ensanglanté, s'apprêtait à lui en porter un coup qui aurait été probablement celui de sa mort.

— Comment ! s'écria Quentin d'un ton d'autorité ; est-ce ainsi que vous assistez un camarade ? Donnez-moi la main.

Le soldat, en silence et non sans hésiter, lui tendit le bras, et l'aida à monter sur la plate-forme. Aussitôt Quentin, sans laisser aux soldats le temps de réfléchir, cria sur le même ton :

— A la tour de l'ouest, si vous voulez vous enrichir !
Le trésor de l'évêque est dans la tour de l'ouest.

Cent voix répétèrent ces paroles : « A la tour de l'ouest ! le trésor est dans la tour de l'ouest ! » Et tous les maraudeurs qui étaient à portée de les entendre, semblables à une troupe de loups affamés, coururent dans la direction opposée à l'endroit où Quentin était résolu d'arriver mort ou vif.

Preuant un air d'assurance, comme s'il eût été du nombre des vainqueurs et non des vaincus, il marcha droit vers le jardin, et trouva moins d'interruption qu'il ne s'y attendait. Le cri « à la tour de l'ouest ! » avait emmené de ce côté une partie des assaillants, et le son des trompettes appelait les autres pour repousser une sortie tentée en ce moment par les défenseurs de la grande tour, qui, réduits au désespoir, avaient mis le prélat au milieu d'eux et cherchaient à s'ouvrir un chemin pour sortir du château. Quentin courut donc au jardin d'un pas précipité et le cœur palpitant, se recommandant à ce pouvoir suprême qui l'avait protégé au milieu des périls sans nombre auxquels il avait été exposé, et déterminé à réussir ou à perdre la vie dans son entreprise.

Comme il allait entrer dans le jardin, trois hommes coururent à lui la lance levée en criant :

— Liège ! Liège !

Se mettant en défense, mais sans porter aucun coup :

— France ! France ! s'écria Quentin ; ami de Liège !

— Vive la France ! s'écrièrent les trois Liégeois, et ils continuèrent leur chemin.

Les mêmes mots lui servirent de sauvegarde contre quatre ou cinq soldats de Guillaume de La Marck qu'il trouva rôdant dans le jardin, et qui tombèrent d'abord sur lui en criant : « Sanglier ! Sanglier ! »

En un mot, Quentin commença à espérer que sa qualité supposée d'émissaire du roi Louis, instigateur secret des Liégeois insurgés, et protecteur caché de Guillaume de La Marck, pourrait lui servir de sauvegarde au milieu des horreurs de cette nuit.

En arrivant à la tourelle, but de son expédition, il

frémit en trouvant la porte bloquée par plusieurs cadavres.

Il en repoussa deux précipitamment, et il allait en faire autant d'un troisième, quand le mort supposé le tira par son habit, le priant de l'aider à se relever. Quentin, arrêté si mal à propos, avait grande envie, au lieu de perdre du temps à lutter contre cet antagoniste, de recourir à des moyens moins doux pour s'en débarrasser, quand il l'entendit s'écrier :

— J'étouffe sous le poids de mon armure ; je suis Pavillon, le syndic de Liège : si vous êtes pour nous, je vous enrichirai ; si vous êtes contre nous, je vous protégerai ; mais ne me laissez pas mourir comme un pourceau étouffé dans son auge.

Au milieu de cette scène de carnage et de confusion, Durward eut assez de présence d'esprit pour réfléchir que ce dignitaire pouvait avoir les moyens de faciliter sa retraite. Il le releva donc, et lui demanda s'il était blessé.

— Non pas blessé, répondit le syndic ; je ne crois pas, du moins ; mais je suis essoufflé.

— Asseyez-vous sur cette pierre, et reprenez haleine, lui dit Quentin ; je viendrai vous rejoindre dans un instant.

— Pour qui êtes-vous ? lui demanda le bourgeois, le retenant encore.

— Pour la France, répondit Quentin en cherchant à le quitter.

— Eh ! c'est mon jeune archer ! s'écria le digne syndic. Puisque j'ai eu le bonheur de trouver mon ami dans cette nuit terrible, je ne le quitterai pas, je vous le promets. Allez où il vous plaira, je vous suis ; et si je trouve quelques braves garçons de ma corporation, je pourrai peut-être vous aider à mon tour. Mais ils roulent tous de côtés et d'autres comme des pois qui s'échappent d'un sac percé. Oh ! quelle terrible nuit !

En parlant ainsi, il se traînait, appuyé sur le bras de Quentin, qui, sentant combien il lui importait de s'assurer la protection d'un homme d'une telle influence, ralentit le pas tout en maudissant au fond du cœur le retard que lui occasionnait son compagnon.

Au haut de l'escalier était une antichambre dans laquelle on voyait des caisses et des malles ouvertes, qui avaient l'air d'avoir été pillées, une partie de ce qu'elles avaient contenu étant dispersée sur le plancher. Une lampe, placée sur la cheminée, laissait apercevoir, à la clarté de sa lueur mourante, le corps d'un homme mort, ou privé de sentiment, étendu près du foyer.

S'arrachant aux bras de Pavillon, comme un lévrier qui entraîne après lui la laisse par laquelle le retient le piqueur, Durward s'élança rapidement dans une seconde chambre, puis dans une troisième, qui paraissait être la chambre à coucher des dames de Croye. Il ne s'y trouvait personne. Il appela Isabelle, d'abord à voix basse, ensuite plus haut, enfin avec le cri du désespoir : point de réponse.

Tandis qu'il se tordait les mains, qu'il s'arrachait les cheveux, et qu'il frappait la terre du pied avec violence, une faible clarté qu'il vit briller à travers une fente de la boiserie, dans un coin obscur de la chambre, lui fit soupçonner une porte secrète communiquant à quelque cabinet. Il l'examina de plus près, et reconnut qu'il ne s'était pas trompé. Il essaya de l'ouvrir, mais ne put y réussir. Enfin, méprisant le danger auquel l'exposait une telle tentative, il s'élança de toute sa force contre la porte, et telle fut l'impétuosité d'un effort inspiré autant par l'espérance que par le désespoir, qu'une serrure et des gonds plus solides n'y auraient pas résisté.

Ce fut ainsi qu'il força l'entrée d'un petit oratoire où une femme, livrée à toutes les angoisses de l'effroi, offrait ses prières au ciel devant l'image du Créateur. Une nouvelle terreur s'empara d'elle quand elle entendit briser ainsi la porte de cet appartement, et elle tomba sans mouvement sur le plancher. Quentin courut à elle, la releva à la hâte. Félicité des félicités ! c'était celle qu'il cherchait à sauver ; c'était la comtesse Isabelle. Il la pressa contre son cœur, la conjura de reprendre ses sens et de retrouver son courage ; car elle avait près d'elle un défenseur qui se sentait capable de la protéger contre une armée entière.

— Est-ce bien vous, Durward ? s'écria-t-elle enfin

en revenant à elle ; j'ai donc encore quelque espoir. Je croyais que tous les amis que j'avais au monde m'avaient abandonnée à mon malheureux destin. Vous ne me quitterez plus ?

— Jamais ! jamais ! s'écria Durward ; quoi qu'il puisse arriver ; quelques dangers qui puissent approcher : puissé-je perdre le bonheur que nous promet cette sainte image, si je ne partage pas votre destinée jusqu'à ce qu'elle devienne plus heureuse !

— Fort pathétique, fort touchant, en vérité, dit derrière eux une voix essoufflée et asthmatique ; une affaire d'amour, à ce que je vois. Sur mon âme, la pauvre jeune fille m'inspire autant de compassion que si c'était la mienne, ma Trudchen elle-même.

— Vous ne devez pas vous borner à la compassion, Mein Herr Pavillon, dit Quentin en se tournant vers lui : il faut que vous m'aidiez à protéger cette dame. Je vous déclare qu'elle a été mise sous ma garde spéciale par votre allié, le roi de France ; et si vous ne la garantissez pas de toute espèce d'insulte et de violence, votre ville perdra la protection de Louis de Valois. Il faut surtout empêcher qu'elle ne tombe entre les mains de Guillaume de La Marck.

— Cela sera difficile, répondit Pavillon, car ces pendants de lansquenets sont de vrais diables pour déterrer les jolies filles : mais je ferai de mon mieux. Passons dans l'autre appartement. L'escalier est étroit, et vous pourrez garder la porte avec une pique, pendant que je me mettrai à la fenêtre pour appeler quelques-uns des braves garçons de la corporation des tanneurs de Liège, aussi fidèles que le couteau qu'ils portent à leur ceinture. Mais avant tout, détachez-moi ces agrafes. Je n'ai pas porté ce corselet depuis la bataille de Saint-Tron¹, et je pèse aujourd'hui quarante bonnes livres de plus que je ne pesais alors.

La même chaleur qui, en politique, faisait d'Hermann Pavillon un brouillon, un écervelé, un patriote exagéré et turbulent, produisait des résultats plus heureux

¹ Livrée par les Liégeois insurgés contre Charles le Téméraire. Les bourgeois de Liège y furent taillés en pièces.

en le rendant, dans sa vie privée, un homme doux et humain, quelquefois un peu égaré par la vanité, mais toujours plein de bienveillance et de bonnes intentions. Il recommanda à Quentin d'avoir un soin tout particulier de la pauvre et jolie jeune fille ; et après cette exhortation peu nécessaire, il se mit à la fenêtre, et commença à crier de toutes ses forces :

— Liége ! Liége ! et la brave corporation des tanneurs et corroyeurs !

Deux membres de cette honorable compagnie accoururent à ses cris et au coup de sifflet particulier dont ils furent accompagnés, chaque corporation de la ville ayant adopté un signal de ce genre. Plusieurs autres vinrent les joindre, et formèrent une garde qui se plaça devant la porte, sous la fenêtre à laquelle le chef bourgeois se montrait.

Une sorte de tranquillité commençait à s'établir au château. Toute résistance avait cessé, et les chefs prenaient des mesures pour empêcher un pillage général. On entendait sonner la grosse cloche pour assembler un conseil militaire, et le retentissement de l'airain annonçant à Liége que les insurgés triomphaient et étaient en possession du château, toutes les cloches de la ville y répondirent, et elles semblaient dire en leur langage : « Gloire aux vainqueurs ! » Il aurait été naturel que Mein Herr Pavillon sortît alors de sa forteresse ; mais soit qu'il eût quelque crainte pour ceux qu'il avait pris sous sa protection, soit peut-être par précaution pour sa propre sûreté, il se contenta de dépêcher messenger sur messenger, pour donner ordre à son lieutenant, Peterkin Geislaer, de venir le joindre sur-le-champ.

A sa grande satisfaction, Peterkin arriva enfin ; car dans toutes les circonstances pressantes, qu'il s'agît de guerre, de politique ou de commerce, c'était en lui que Pavillon avait coutume de mettre toute sa confiance. Peterkin était un homme vigoureux, à visage large, et à gros sourcils noirs qui ne promettaient pas facile composition à un ennemi. Il portait une casaque de buffle ; une large ceinture soutenait son coutelas, et il avait une hallebarde à la main.

— Peterkin, mon cher lieutenant ! lui dit son chef ; voici une glorieuse journée, une glorieuse nuit, devrais-je dire : j'espère que, pour cette fois, vous êtes content ?

— Je suis content que vous le soyez vous-même, répondit le belliqueux lieutenant ; mais si vous appelez cela une victoire, je ne m'attendais pas à vous la voir célébrer enfermé dans un grenier, tandis qu'on a besoin de vous au conseil.

— Êtes-vous bien sûr qu'on ait besoin de moi, Peterkin ?

— Oui, morbleu ! on y a besoin de vous pour soutenir les droits de la ville de Liège, qui sont en plus grand danger que jamais. Ce Sanglier paraît vouloir établir sa bauge dans Schonwaldt ; et il est probable que nous trouverons en lui un aussi mauvais voisin que l'était le vieil évêque, et pire peut-être. Il semble penser que nous n'avons pris le château que pour lui, et son seul embarras est de savoir s'il se fera appeler prince ou évêque. C'est une honte de voir comment ils ont traité ce pauvre vieux prêtre.

— Je ne le souffrirai pas, Peterkin ! s'écria Pavillon en prenant un air d'importance ; je n'aime pas la mitre, mais je ne veux pas de mal à la tête qui la porte. Nous sommes dix contre un, Peterkin, et nous ne devons pas souffrir de tels abus.

— Oui, nous sommes dix contre un en rase campagne ; mais dans ce château, nous sommes homme à homme. D'ailleurs Nikkel Block le boucher et toute la canaille des faubourgs se déclarent pour Guillaume de La Marck, tant parce qu'il a fait défoncer tous les tonneaux de bière et toutes les pièces de vin, qu'à cause de leur ancienne jalousie contre nous, qui formons les corps de métiers et qui avons des privilèges.

— Peterkin, dit Pavillon en se levant, nous allons retourner à Liège à l'instant même. Je ne resterai pas un moment de plus à Schonwaldt.

— Mais les ponts sont levés ; les portes sont fermées, et bien gardées par les lansquenets. Si nous essayons de forcer le passage, nous courons le risque d'être bien frottés, car le métier de ces coquins est de se battre

tous les jours, et nous autres, nous ne nous battons que les jours de grande fête.

— Mais pourquoi a-t-il fermé les portes ? demanda le syndic alarmé, pourquoi retient-il prisonniers d'honnêtes gens ?

— Je n'en sais rien ; non, sur ma foi, je n'en sais rien. On parle des dames de Croye, qui se sont échappées pendant l'assaut. Cette nouvelle avait mis d'abord l'homme à la longue barbe dans une fureur à lui faire perdre le bon sens ; et maintenant il l'a perdu à force de boire.

Le bourgmestre jeta un regard de désolation sur Quentin, et il ne savait à quoi se résoudre. Durward n'avait pas perdu un mot de cette conversation, qui l'avait extrêmement alarmé ; il sentait qu'il ne lui restait d'espoir qu'autant qu'il conserverait sa présence d'esprit et qu'il parviendrait à soutenir le courage de Pavillon. Il prit donc part à l'entretien, comme s'il avait eu voix délibérative.

— Je suis surpris, monsieur Pavillon, dit-il, de vous voir hésiter sur ce que vous avez à faire en cette occasion. Allez trouver hardiment Guillaume de La Marck, et demandez-lui à sortir du château, vous, votre lieutenant, votre écuyer et votre fille. Il ne peut avoir aucun prétexte pour vous retenir prisonnier.

— Moi et mon lieutenant, c'est-à-dire moi et Peterkin, fort bien ; mais qui est mon écuyer ?

— Moi, quant à présent, répondit l'intrépide Écossais.

— Vous ! dit le bourgeois embarrassé ; mais n'êtes-vous pas l'envoyé de Louis, du roi de France ?

— Sans doute, mais mon message est pour les magistrats de la ville de Liège, et ce n'est qu'à Liège que je le délivrerai. Si j'avouais ma qualité devant Guillaume de La Marck, ne faudrait-il pas que j'entrasse en négociation avec lui ? N'est-il pas même vraisemblable qu'il me retiendrait ici ? Non, il faut que vous me fassiez sortir secrètement du château en qualité de votre écuyer.

— A la bonne heure, mon écuyer ; mais vous avez parlé de ma fille. Trudchen, j'espère, est bien tranquille à Liège, dans ma maison ; et je voudrais de tout

mon cœur et de toute mon âme que son père y fût aussi.

— Cette dame vous appellera son père, tant qu'elle sera dans ce château.

— Et tout le reste de ma vie ! s'écria la comtesse en se jetant aux pieds du syndic et embrassant ses genoux. Il ne se passera pas un seul jour sans que je vous aime et vous honore comme tel, sans que je prie pour vous comme une fille pour son père, si vous me secourez dans cet extrême péril ! Oh ! laissez-vous attendrir ! Représentez-vous votre fille aux genoux d'un étranger, lui demandant la vie et l'honneur. Pensez à cela, et accordez-moi la protection que vous voudriez qu'elle obtint.

— Sur mon honneur, Peterkin, dit le brave syndic ému par cette prière pathétique, je crois que cette jolie fille a quelque chose du doux regard de notre Trudchen, je l'ai pensé dès le premier moment que je l'ai vue ; et ce jeune homme, si vif et si prompt à donner son avis, a je ne sais quoi qui me rappelle l'amoureux de Trudchen. Peterkin, il y a de l'amour dans cette affaire, et ce serait un péché de ne pas le favoriser.

— Un péché et une honte, dit Peterkin en s'essuyant les yeux avec une manche de sa casaque, car, malgré sa suffisance, le tanneur était un brave homme.

— Eh bien donc, elle sera ma fille, dit Pavillon, et, s'il ne se trouvait pas assez de braves tanneurs pour protéger la fille de leur syndic, ils ne mériteraient plus d'avoir de cuir à tanner. Mais un instant, il faut pouvoir répondre aux questions. Comment se fait-il que ma fille se trouve dans une pareille bagarre ?

— Et comment se fait-il que la moitié des femmes de Liège nous aient suivis jusqu'au château, demanda Peterkin, si ce n'est parce qu'elles se trouvent toujours là où elles ne devraient pas être : votre Trudchen aura poussé un peu plus loin que les autres, et voilà tout.

— Admirablement parlé, s'écria Quentin. Allons, Mein Herr Pavillon, un peu de hardiesse, suivez ce bon conseil, et vous ferez la plus belle action qu'on ait faite depuis le temps de Charlemagne. Et vous, jeune dame, enveloppez-vous bien dans cette cape et prenez bien

soin de cacher votre visage ; montrez de l'assurance ; quelques minutes vous rendront libre, et vous mettront en sûreté. Allons, Mein Herr, marchez en avant.

— Un moment ! un moment ! dit Pavillon ; j'ai de fâcheux pressentiments. Ce La Marck est un diable, un vrai sanglier de caractère comme de nom. Si cette jeune dame était une de ces comtesses de Croye, et qu'il vînt à le découvrir, qui sait où pourrait se porter sa colère !

— Et, quand je serais une de ces malheureuses femmes, s'écria Isabelle en voulant se jeter de nouveau à ses pieds, pourriez-vous pour cela m'abandonner en ce moment de désespoir ? Oh ! que ne suis-je véritablement votre fille, la fille du plus pauvre bourgeois !

— Pas si pauvre, jeune dame, pas si pauvre, répliqua le syndic.

— Pardon, noble seigneur, dit l'infortunée comtesse.

— Eh non ! répondit Pavillon, ni noble, ni seigneur ; rien qu'un simple bourgeois de Liège qui paie ses lettres de change argent comptant. Mais tout cela ne fait rien à l'affaire ; et, quand vous seriez une comtesse, je vous protégerai.

— Vous êtes tenu de la protéger, quand même elle serait duchesse, dit Peterkin, puisque vous lui en avez donné votre parole.

— Vous avez raison, Peterkin, répondit Pavillon, tout à fait raison. Et maintenant, à la besogne. Il faut que nous prenions congé de ce Guillaume de La Marck, et cependant mes forces m'abandonnent quand j'y pense. Je voudrais qu'il fût possible de nous dispenser de cette cérémonie.

— Puisque vous avez une troupe armée à votre disposition, dit Quentin, ne vaudrait-il pas mieux marcher vers la porte, et forcer le passage ?

Mais Pavillon et son conseiller s'écrièrent d'une voix unanime qu'il ne convenait pas d'attaquer ainsi les soldats d'un allié ; et ils ajoutèrent, sur la témérité de cette entreprise, quelques réflexions qui firent sentir à Durward qu'il serait imprudent de la risquer avec de tels compagnons. Ils résolurent donc de se rendre hardiment dans la grande salle, où, disait-on, le Sanglier des

Ardennes était à table, et là, de demander pour le syndic la permission de sortir du château ; demande qui paraissait trop raisonnable pour être refusée. Cependant le bon bourgmestre gémissait et soupirait en regardant ses compagnons. Il dit à son fidèle Peterkin :

— Voyez ce que c'est que d'avoir un cœur trop sensible et trop tendre. Hélas ! Peterkin, combien mon courage et mon humanité m'ont déjà coûté ! et combien mes vertus me coûteront-elles peut-être encore, avant que le ciel nous fasse sortir de cet infernal château de Schonwaldt !

En traversant les cours encore jonchées de morts et de mourants, Quentin, soutenant Isabelle au milieu de cette scène d'horreur, la consolait et l'encourageait à voix basse, en lui rappelant que sa sûreté dépendait entièrement de la présence d'esprit et de la fermeté qu'elle montrerait.

— Rien ne dépend de moi, lui répondit-elle ; je ne compte que sur vous. Oh ! si j'échappe aux horreurs de cette nuit affreuse, jamais je n'oublierai mon libérateur ! J'ai pourtant encore une grâce à vous demander, et je vous supplie de me l'accorder, au nom de l'honneur de votre mère, et au nom du courage de votre père !

— Que pourriez-vous me demander sans être sûre d'avance de l'obtenir ? lui répondit Durward.

— Plongez-moi donc votre poignard dans le cœur, lui dit-elle, plutôt que de me laisser captive de ces monstres.

Quentin ne répondit qu'en pressant la main de la belle comtesse, qui semblait vouloir lui exprimer sa reconnaissance de la même manière, si la terreur ne l'en eût empêchée.



CHAPITRE XXI

L'ORGIE

ON pourrait à peine imaginer un changement plus étrange et plus horrible que celui qui avait eu lieu dans la grande salle du château de Schonwaldt depuis que Quentin y avait dîné.

Au bout de la table, sur le trône de l'évêque, qu'on y avait apporté à la hâte de la salle du conseil, était assis le redoutable Sanglier des Ardennes. Sa tête était découverte, mais il portait sa pesante et brillante armure, qu'il quittait fort rarement ; sur ses épaules était un manteau ou surtout fait d'une peau de sanglier préparée, dont la corne des pieds et les défenses étaient d'argent. La peau de la tête était arrangée de manière qu'étant tirée sur son casque, quand il était armé, ou sur sa tête nue, en guise de capuchon, comme il la portait souvent quand il était sans casque, elle lui donnait l'air d'un monstre menaçant et effroyable. Mais sa physionomie n'avait guère besoin de ces nouvelles horreurs pour ajouter à l'horreur naturelle de son expression ordinaire.

La partie supérieure du visage de La Marck, comme la nature l'avait formée, donnait presque un démenti à son caractère ; ses cheveux, il est vrai, ressemblaient aux soies dures et grossières du monstre dont les dépouilles formaient sa parure, mais son front élevé et découvert, ses joues pleines et animées, ses grands yeux gris pâle, mais étincelants, et son nez recourbé comme le bec d'un aigle, annonçaient la bravoure et quelque générosité. Cependant ce qu'il y avait d'heureux dans l'expression de ses traits était entièrement détruit par

ses habitudes de violence et de débauche, qui donnaient à sa physionomie un caractère tout à fait différent de la galanterie grossière qu'elle aurait pu exprimer. Ses fréquents accès de fureur avaient enflé les muscles de ses joues, tandis que l'ivrognerie et le libertinage avaient amorti le feu de ses yeux et teint en rouge la partie qui aurait dû en être blanche. La difformité qui lui avait valu son surnom était une épaisseur extraordinaire de la mâchoire inférieure, qui dépassait de beaucoup la supérieure, et laissait voir, des deux côtés, de longues dents qui ressemblaient aux défenses d'un sanglier féroce. Son énorme barbe, hérissée et en désordre, ne servait ni à diminuer l'horreur qu'inspirait naturellement sa physionomie, ni même à donner la moindre dignité à son expression farouche.

Les officiers et les soldats étaient assis indistinctement à table avec les habitants de Liège, dont quelques-uns étaient de la plus basse classe. On voyait parmi eux Nikkel Block le boucher, placé à côté de La Marck, les manches retroussées jusqu'au coude. Ses bras et son grand couperet, placé devant lui sur la table, étaient teints de sang. La plupart des soldats avaient, comme leur maître, la barbe longue et hérissée. Presque tous ivres, ils offraient un spectacle aussi hideux que dégoûtant. Leurs blasphèmes étaient si atroces, et les chansons qu'ils chantaient si ordurières, que Quentin remercia le ciel que le tumulte ne permît pas à sa compagne de les bien entendre.

Le visage blême et l'air inquiet de la plupart des Liégeois qui assistaient à cette effroyable orgie, annonçaient que la fête leur déplaisait autant que leurs compagnons leur inspiraient de crainte.

On voyait sur la table toute la vaisselle d'argent de l'évêque, et même des vases sacrés, car le Sanglier des Ardennes s'inquiétait fort peu qu'on l'accusât de sacrilège.

Au milieu de la licence que se permettaient les soldats de Guillaume de La Marck, un lansquenet, qui s'était fait remarquer par sa bravoure et son audace pendant l'attaque du château, saisit sur la table un grand gobelet

d'argent, et l'emporta en disant qu'il s'indemnisait ainsi de ne pas avoir eu part au festin. Un trait si conforme à l'esprit de sa troupe fit rire le chef à s'en tenir les côtés ; mais quand un autre soldat, qui, à ce qu'il paraît, n'avait pas la même réputation de vaillance, se permit de prendre la même liberté, La Marck mit promptement un terme à une plaisanterie qui n'aurait pas tardé à débarrasser la table de tout ce qu'elle portait de plus précieux.

— Par l'esprit du tonnerre ! s'écria-t-il, ceux qui n'osent pas agir en hommes en face de l'ennemi auront-ils l'audace de jouer le rôle de voleurs parmi leurs compagnons ? Quoi ! lâche coquin ! toi qui as attendu pour entrer dans le château que la porte en fût ouverte, et que le pont-levis en fût baissé, tandis que Conrad Horst en avait escaladé les murailles, tu oseras te montrer si malappris ! Qu'on l'accroche à l'instant à un des barreaux de fer de la croisée : il battra la mesure avec les pieds, tandis que nous boirons à l'heureux voyage de son âme en enfer.

Cette sentence fut exécutée presque aussi vite qu'elle avait été prononcée, et un instant après le malheureux était dans les convulsions de l'agonie. Son corps était encore pendu lorsque le syndic Pavillon entra dans la salle avec ses compagnons.

Tandis que le nom de Pavillon passait de bouche en bouche dans cette assemblée tumultueuse, notre syndic s'efforçait de prendre l'air d'importance et de calme qui convenait à son autorité et à son influence, mais que la scène dont il venait d'être témoin, et surtout la vue de l'objet effrayant de la fenêtre, lui rendaient fort difficile à conserver, malgré les exhortations réitérées de Peterkin ; celui-ci lui disait à l'oreille, non sans éprouver lui-même quelque trouble :

— Du courage ! du courage ! ou nous sommes perdus.

Le syndic soutint pourtant sa dignité, aussi bien qu'il le put, par un petit discours dans lequel il félicita la compagnie de la victoire signalée que venaient de remporter les soldats de Guillaume de La Marck et les bons habitants de Liège.

— Oui, répondit La Marck avec un ton de sarcasme, nous avons enfin mis la bête aux abois. Mais, oh ! oh ! sire bourgmestre, vous arrivez ici comme le dieu Mars, ayant la beauté à vos côtés. Qui est cette belle voilée ? Qu'elle se découvre ! Il n'y a pas une femme qui puisse dire cette nuit que sa beauté est à elle.

— C'est ma fille, noble chef, répondit Pavillon, et je vous supplie de lui permettre de garder son voile. C'est un vœu qu'elle a fait aux trois bienheureux Rois de Cologne.

— Je l'en relèverai tout à l'heure, répondit La Marck ; car avec un coup de couperet je vais me sacrer évêque de Liège ; et je me flatte qu'un évêque vivant vaut bien trois Rois morts.

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'un murmure assez prononcé s'éleva dans la compagnie, car les habitants de Liège avaient une grande vénération pour les trois Rois de Cologne, comme on les appelait, et parmi les féroces soldats du Sanglier des Ardennes il s'en trouva même un certain nombre qui avaient pour eux un respect qu'ils n'accordaient à personne.

— Je n'entends pas manquer à Leurs défuntes Majestés, ajouta La Marck, je dis seulement que je suis déterminé à être évêque. Un prince séculier et ecclésiastique en même temps, ayant le pouvoir de lier et de délier, est ce qui convient le mieux à une bande de réprouvés comme vous autres, à qui nul autre ne voudrait donner l'absolution. Mais avancez, noble bourgmestre, prenez place à côté de moi, vous allez voir comme je sais rendre un siège vacant. Qu'on nous amène celui qui fut notre prédécesseur dans ce saint siège.

Il se fit dans la salle un mouvement pour livrer passage au syndic de Liège ; mais Pavillon, s'excusant avec modestie de prendre la place d'honneur qui lui était offerte, alla se placer au bas bout de la table, son cortège lui marchant sur les talons, comme on voit quelquefois les moutons suivre le vieux bélier, chef et guide du troupeau, parce qu'ils lui croient un peu plus de courage qu'ils n'en ont eux-mêmes.

Près du chef vainqueur était un beau jeune homme,

fil naturel, disait-on, du féroce La Marck, qui lui montrait quelquefois de l'affection et même de la tendresse. Sa mère, maîtresse de ce monstre, était une femme de la plus grande beauté, qui était morte d'un coup qu'il lui avait donné dans un accès d'ivresse ou de jalousie, et ce crime avait causé au tyran autant de remords qu'il était susceptible d'en éprouver. C'était peut-être même cette circonstance qui avait fait naître son attachement pour son fils. Quentin, qui avait appris tous ces faits du vieux chapelain de l'évêque, se plaça le plus près possible du jeune homme en question, déterminé à s'en faire un otage ou un protecteur, si tout autre moyen de salut lui échappait.

En ce moment, une soldatesque brutale traînait dans la salle l'évêque de Liège, Louis de Bourbon. Ses cheveux, sa barbe et ses habits en désordre attestaient les mauvais traitements qu'il avait déjà essuyés, et on lui avait même mis quelques-uns de ses vêtements sacerdotaux, probablement en dérision de son caractère sacré. Par une faveur du sort, comme Quentin ne put s'empêcher de le penser, la comtesse Isabelle, dont la sensibilité, en voyant son protecteur réduit à une telle extrémité, aurait pu trahir son secret et compromettre sa sûreté, était assise de manière à ne pouvoir entendre ni voir ce qui allait se passer, et il eut grand soin de se placer toujours devant elle, de sorte qu'elle ne pût ni rien observer, ni être observée elle-même.

La scène qui eut lieu ensuite fut courte et épouvantable. Lorsque l'infortuné prélat eut été amené devant le chef féroce, quoiqu'il se fût fait remarquer toute sa vie par un caractère de douceur et de bonté, il parut en ce moment critique armé de la noblesse et de la dignité convenables à son illustre race. Le farouche La Marck ne put d'abord se soustraire à l'influence de la contenance héroïque de son prisonnier, et peut-être le souvenir des bienfaits qu'il en avait reçus contribua-t-il à lui donner un air d'irrésolution et à lui faire baisser les yeux. Ce ne fut qu'après avoir vidé un grand verre de vin qu'il reprit son maintien hautain et insolent.

— Louis de Bourbon, lui dit-il, je vous ai offert mon

amitié, et vous l'avez rejetée. Que ne donneriez-vous pas aujourd'hui pour avoir agi différemment ? Nikkel, allons, sois prêt.

Le boucher se leva, saisit son couperet ; et levant son bras nerveux, il se plaça derrière le tyran, prêt à exécuter ses ordres.

— Regardez cet homme, Louis de Bourbon, dit La Marck, et dites-moi ce que vous avez maintenant à m'offrir pour échapper au péril qui vous menace.

L'évêque jeta un regard mélancolique, mais ferme, sur l'affreux satellite, dont l'attitude annonçait qu'il était prêt à exécuter les volontés du despote, et répondit sans paraître ébranlé :

— Écoutez-moi, Guillaume de La Marck, et vous tous, gens de bien, s'il est ici quelqu'un qui mérite ce nom ; écoutez ce que j'ai à offrir à ce scélérat. Guillaume de La Marck, tu as excité à la révolte une cité impériale ; tu as pris d'assaut le palais d'un prince du Saint-Empire germanique ; tu as massacré ses sujets, pillé ses biens, maltraité sa personne. Tu as mérité pour tous ces faits d'être mis au ban de l'Empire, d'être déclaré proscrit et hors la loi, d'être privé de tes droits et de tes possessions. Tu as fait pis encore ; tu as fait plus que violer les lois humaines, et mériter la vengeance des hommes : tu as osé entrer dans la maison du Seigneur, porter la main sur un père de l'église, souiller le sanctuaire de Dieu par le vol et le meurtre, comme un brigand sacrilège.

— As-tu fini ? s'écria La Marck en l'interrompant, et en frappant du pied avec fureur.

— Non, répondit le prélat, car je ne t'ai pas encore dit ce que j'ai à t'offrir.

— Continue donc, reprit le Sanglier des Ardennes, et malheur à ta tête blanche si la fin de ton sermon ne me plaît pas plus que l'exorde !

Et à ces mots il s'enfonça dans son siège en grinçant des dents et en écumant de rage, comme l'animal dont il portait le nom et les dépouilles.

— Voilà quels sont tes crimes, continua l'évêque avec un ton de détermination calme ; maintenant écoute ce

que je veux bien t'offrir comme prince compatissant, comme prélat chrétien. Jette ton bâton de commandement, renonce à ton autorité, délivre tes prisonniers, restitue le butin que tu as fait, distribue tout ce que tu possèdes aux enfants dont tu as fait périr les pères, aux femmes que tu as privées de leurs maris ; couvre-toi d'un sac, jette des cendres sur ta tête, prends un bourdon à la main, et va à Rome en pèlerinage : nous solliciterons nous-même de la chambre impériale de Ratisbonne le pardon de tes forfaits, et de Notre Saint-Père le Pape l'absolution de tes péchés.

Tandis que Louis de Bourbon proposait ces conditions d'un ton aussi décidé que s'il eût été assis sur son trône épiscopal et que l'usurpateur eût été prosterné à ses pieds en suppliant, La Marck se leva lentement, la surprise que lui causait cette audace cédant peu à peu à la rage. Enfin, quand le prélat eut cessé de parler, il jeta un coup d'œil sur Nikkel Block, et leva un doigt, sans prononcer une parole. A l'instant même le scélérat frappa, comme s'il eût fait son métier dans sa tuerie, et l'évêque assassiné tomba, sans pousser un gémissement, au pied de son trône épiscopal.

Les Liégeois, qui ne s'attendaient pas à cette horrible catastrophe, et qui, au contraire, croyaient voir cette conférence se terminer par quelque arrangement amiable, firent tous un mouvement d'horreur, et poussèrent des cris d'exécration et de vengeance. Mais la voix terrible de Guillaume de La Marck se fit entendre au-dessus de tout ce tumulte. Le poing fermé et le bras tendu, il s'écria :

— Eh quoi ! vils pourceaux de Liège, vous qui vous vautrez dans la fange de la Meuse, oseriez-vous vous mesurer avec le Sanglier des Ardennes ? Holà ! mes marcassins (car c'était le nom que lui-même et beaucoup d'autres donnaient souvent à ses soldats), montrez vos défenses à ces pourceaux flamands.

Tous ces soldats furent debout au même instant ; et, comme ils étaient mêlés avec leurs ci-devant alliés, qui ne s'attendaient pas à être attaqués, chacun d'eux, en un clin d'œil, saisit au collet le Liégeois dont il était voisin,

tandis que sa main droite tenait levé sur sa poitrine un poignard dont on voyait briller la lame à la lueur des lampes et de la lune. Tous les bras étaient levés, mais personne ne frappait. Les Liégeois étaient trop surpris pour faire résistance, et peut-être La Marck ne se proposait-il que d'imprimer la terreur dans l'esprit des citadins.

Mais la face des choses changea soudain, grâce au courage de Durward, dont la présence d'esprit et la résolution étaient au-dessus de son âge, et qui était stimulé dans ce moment par tout ce qui pouvait lui prêter une nouvelle énergie. Imitant les soldats de La Marck, il s'élança sur Carl Éberson, le fils de leur chef, le maîtrisa facilement ; et, lui appuyant un poignard sur la gorge, il s'écria à haute voix :

— Jouez-vous ce jeu-là ? En ce cas, m'y voilà aussi.

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écria La Marck : c'est une plaisanterie, ce n'est pas autre chose. Pensez-vous que je voudrais faire le moindre mal à mes bons amis et alliés de la ville de Liège ? Soldats, bas les armes, et asseyez-vous ! Qu'on emporte cette charogne, qui a causé cette querelle entre des amis, ajouta-t-il en poussant du pied le corps de l'évêque, et noyons-en le souvenir dans de nouveaux flots de vin.

On obéit aussitôt, et les soldats et les Liégeois se regardaient les uns les autres comme ne sachant pas trop s'ils étaient amis ou ennemis. Quentin Durward profitant de la disposition des esprits :

— Guillaume de La Marck ! s'écria-t-il, et vous, bourgeois et citoyens de Liège, écoutez-moi un instant ; et vous, jeune sire, tenez-vous en repos (car le jeune Carl cherchait à lui échapper) : il ne vous arrivera aucun mal, à moins que je n'entende encore quelque une de ces plaisanteries piquantes.

— Et qui es-tu, au nom du diable ! s'écria La Marck étonné, toi qui oses venir prendre des otages en ma présence, et m'imposer des conditions, à moi qui en prescris aux autres et qui n'en reçois de personne ?

— Je suis un serviteur de Louis, roi de France, répondit Quentin avec hardiesse, un des archers de sa

garde écossaise, comme mon langage, et en partie mon costume, peuvent vous en avertir. Je suis ici par son ordre, pour être témoin de ce qui s'y passe, et lui en faire mon rapport ; et je vois avec surprise qu'on agit en païens plutôt qu'en chrétiens, en fous plutôt qu'en hommes raisonnables. L'armée de Charles de Bourgogne va marcher incessamment contre vous ; et si vous désirez obtenir des secours de la France, il faut que vous agissiez différemment. Quant à vous, habitants de Liège, je vous invite à retourner aussitôt dans votre ville ; et si quelqu'un met obstacle à votre départ, je le déclare ennemi de mon maître, Sa Majesté très chrétienne.

— France et Liège ! France et Liège ! s'écrièrent les tanneurs formant la garde du corps de Pavillon, et plusieurs autres bourgeois chez qui l'audace de Quentin commençait à ranimer le courage ; France et Liège ! vive le brave archer ! nous vivrons et nous mourrons avec lui.

Les yeux de Guillaume de La Marck étincelaient, et il porta la main à son poignard, comme s'il eût voulu le lancer droit au cœur de l'audacieux archer. Mais, jetant un coup d'œil autour de lui, il vit dans les regards de ses propres soldats quelque chose qu'il dut *lui-même* respecter. Un grand nombre d'entre eux étaient Français, et aucun d'eux n'ignorait les secours secrets en hommes et en argent que leur maître recevait de la France ; quelques-uns étaient même épouvantés du meurtre sacrilège qui venait d'être commis. Le nom de Charles de Bourgogne, prince dont le ressentiment ne pouvait qu'être excité par tout ce qui s'était passé cette nuit-là ; l'imprudence de se faire une querelle avec les Liégeois ; la folie d'exciter la colère du roi de France : toutes ces idées faisaient une vive impression sur leur esprit, quoiqu'ils n'en eussent pas tout à fait le libre usage. En un mot, La Marck vit que s'il se portait à quelque nouvelle violence, il courait le risque de ne pas être soutenu, même par sa propre troupe.

En conséquence, déridant son front et adoucissant l'expression menaçante de son regard, il déclara qu'il n'avait aucun mauvais dessein contre ses bons amis de

Liège ; qu'ils étaient libres de quitter Schonwaldt quand bon leur semblerait, quoiqu'il eût espéré qu'ils passeraient au moins la nuit à se réjouir avec lui en honneur de leur victoire. Il ajouta avec plus de calme qu'il n'en montrait communément, qu'il serait prêt à entrer en négociation avec eux pour le partage des dépouilles, et à concerter les mesures nécessaires pour leur défense mutuelle, soit le lendemain, soit tel autre jour qu'il leur plairait. Quant au jeune archer de la garde écossaise, il se flattait qu'il lui ferait l'honneur de passer la nuit à Schonwaldt.

Quentin fit ses remerciements, mais ajouta que tous ses mouvements devaient être déterminés par ceux de Pavillon, auquel il était particulièrement chargé de s'attacher ; mais qu'il l'accompagnerait, bien certainement, la première fois qu'il viendrait voir le vaillant Guillaume de La Marck.

— Si vos mouvements se règlent sur les miens, dit Pavillon, il est probable que vous quitterez Schonwaldt sans délai ; et, si vous n'y revenez qu'en ma compagnie, il est à croire qu'on ne vous y reverra pas de si tôt.

L'honnête citadin ne prononça la dernière partie de cette phrase qu'entre ses dents, comme s'il eût craint de laisser entendre l'expression d'un sentiment qu'il lui était pourtant impossible d'étouffer entièrement.

— Suivez-moi pas à pas, mes braves tanneurs, dit-il à ses gardes du corps, et nous sortirons le plus tôt possible de cette caverne de voleurs.

La plupart des Liégeois, du moins ceux qui s'élevaient au-dessus de la canaille, partageaient à cet égard l'opinion du syndic, et il y avait eu parmi eux moins de joie quand ils étaient entrés triomphants dans Schonwaldt, qu'ils n'en éprouvèrent à l'espoir d'en sortir sains et saufs. On ne mit aucun obstacle à leur départ ; et l'on peut juger de la joie qu'éprouva Quentin lorsqu'il se vit hors de ces murs formidables.

Pour la première fois depuis qu'ils étaient entrés dans la salle qui venait d'être témoin d'un meurtre abominable, Quentin crut pouvoir adresser la parole à la jeune comtesse, en lui demandant comment elle se trouvait.

— Bien, bien, répondit-elle avec le langage laconique de l'effroi ; parfaitement bien. Ne vous arrêtez pas pour me faire une seule question. Ne perdons pas un instant. Fuyons, fuyons.

Tout en parlant ainsi, elle s'efforçait d'accélérer le pas, mais avec si peu de succès qu'elle serait tombée d'épuisement si Durward ne l'eût soutenue. Avec la tendresse d'une mère qui veut mettre son enfant hors de danger, le jeune Écossais la prit dans ses bras pour la porter ; et tandis qu'elle lui passait un des siens autour du cou, sans autre pensée que le désir de se sauver, il n'aurait pas voulu avoir couru cette nuit un péril de moins, puisque telle en était la conséquence.

L'honnête bourgmestre, de son côté, était soutenu et presque traîné par son fidèle conseiller Peterkin et un autre de ses ouvriers. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent hors d'haleine sur les bords de la Meuse, où ils réussirent, grâce à Peterkin et à quelques-uns de ses compagnons, à se procurer une barque.

Lorsqu'ils eurent abordé au bout du jardin de Pavillon, le syndic appela à haute voix Trudchen, qui parut sur-le-champ, car la crainte et l'inquiétude avaient presque entièrement banni le sommeil des murs de Liège pendant cette nuit désastreuse. La jeune fille fut chargée de donner tous ses soins à la belle étrangère, qui avait à peine l'usage de ses sens, et elle s'acquitta de ce devoir hospitalier avec le zèle et l'affection d'une sœur.

CHAPITRE XXII

LA FUITE

LES fatigues de la journée avaient tellement épuisé les forces de notre jeune Écossais, qu'il dormit d'un profond sommeil, et ne s'éveilla qu'assez tard le lendemain, au moment où son digne hôte, le front soucieux, entra dans sa chambre.

— Je n'ai qu'un mot à vous dire, monsieur l'archer ; c'est que Trudchen, qui est aussi fâchée de se séparer de cette jeune et jolie dame que si c'était sa sœur, vous conseille de prendre un autre déguisement ; car le bruit court dans la ville que les comtesses de Croye voyagent en habit de pèlerines, accompagnées d'un archer de la garde écossaise du roi de France ; on ajoute que l'une d'elles a été amenée hier à Schonwaldt, comme nous venions d'en partir, par un Bohémien qui a assuré à Guillaume de La Marck que vous n'étiez chargé d'aucun message ni pour lui, ni pour le bon peuple de Liège, que vous aviez enlevé la jeune comtesse, et que vous voyagiez avec elle comme son amoureux. Toutes ces nouvelles, arrivées ce matin du château, nous ont été annoncées à moi et aux autres conseillers, et nous ne savons trop quel parti prendre ; car, quoique notre opinion soit que ce Guillaume de La Marck a été un peu trop brutal, tant avec l'évêque qu'avec nous, cependant on le regarde en général comme un brave homme au fond, c'est-à-dire quand il n'a pas trop bu, et comme le seul chef, dans le monde entier, qui puisse nous défendre contre le duc de Bourgogne ; et moi-même, au point où en sont les choses, je suis à moitié convaincu que nous

devons nous maintenir en bonne intelligence avec lui, car nous sommes trop avancés pour reculer.

Il était clair que l'honnête syndic ne tenait pas à conserver plus longtemps sous son toit deux hôtes aussi compromettants.

Quentin ne lui fit ni reproches ni remontrances, parce qu'il vit que ce serait peine inutile.

— Votre fille a raison, lui dit-il, il faut que nous partions déguisés, et que nous partions à l'instant même. Nous pouvons, j'espère, compter que vous nous garderez le secret, et que vous nous fournirez les moyens de nous échapper.

— De tout mon cœur, répondit l'honnête citadin, qui, n'étant pas très satisfait lui-même de la dignité de sa conduite, désirait trouver quelque moyen de se la faire pardonner ; de tout mon cœur ! Je ne puis oublier que je vous ai dû la vie la nuit dernière, d'abord quand vous m'avez débarrassé de ce maudit pourpoint d'acier, et ensuite quand vous m'avez tiré d'un embarras bien pire encore, car ce Sanglier et ses marcassins sont des diables plutôt que des hommes : aussi je vous serai fidèle, autant que la lame l'est au manche, comme disent nos couteliers, qui sont les premiers du monde. Allons, à présent que vous voilà habillé, suivez-moi par ici, et vous allez voir jusqu'à quel point j'ai confiance en vous.

En sortant de la chambre où Quentin avait couché, le syndic le conduisit dans le cabinet où il faisait lui-même tous ses paiements. Quand ils y furent entrés, il en ferma la porte aux verrous avec soin, jeta autour de lui un regard de précaution, ouvrit un cabinet dont la porte était cachée derrière la tapisserie, et dans lequel étaient plusieurs caisses en fer. Il en ouvrit une, pleine de guilders ; et, la mettant à la discrétion de Durward, il lui dit d'y prendre telle somme qu'il jugerait nécessaire pour ses dépenses et celles de sa compagne.

Comme l'argent que Quentin avait reçu en partant du Plessis était alors presque entièrement épuisé, il n'hésita pas à accepter une somme de deux cents guilders ; et, en agissant ainsi, il déchargea d'un grand poids l'esprit de Pavillon, qui regarda le prêt qu'il

risquait volontairement comme une réparation du manque d'hospitalité que diverses considérations le forçaient en quelque sorte de commettre.

Ayant bien fermé la caisse, le cabinet, et la chambre qui contenait son trésor, le riche Flamand conduisit son hôte dans le salon, où il trouva la comtesse vêtue en fille flamande de la moyenne classe. Elle était pâle ; mais, malgré les scènes de la nuit précédente, encore assez forte pour se mettre en route, et jouissant de toute sa présence d'esprit. Trudchen était seule auprès d'elle, s'occupant avec soin de mettre la dernière main au costume d'Isabelle, et lui donnant les instructions nécessaires pour qu'elle pût le porter sans avoir un air emprunté.

La comtesse tendit la main à Quentin, qui la baisa avec respect, et elle lui dit :

— Monsieur Durward, il faut que nous quittions ces bons amis, de peur d'attirer sur eux une partie des maux qui m'accablent depuis la mort de mon père. Il faut que vous changiez d'habits et que vous me suiviez, à moins que vous ne soyez las de protéger une infortunée.

— Moi ! moi ! las de vous suivre ! s'écria Quentin ; je vous suivrai jusqu'au bout du monde ; je vous défendrai contre tout l'univers ; mais vous, vous-même, êtes-vous en état d'accomplir la tâche que vous entreprenez ? Pouvez-vous, après les horreurs de la nuit dernière... ?

— Ne les rappelez pas à ma mémoire, répondit la comtesse. Je ne m'en souviens que confusément, comme d'un songe affreux. Le digne évêque est-il sauvé ?

— Je crois qu'il n'a rien à craindre, dit Quentin en faisant signe de se taire à Pavillon.

— Nous serait-il possible de le joindre ? demanda Isabelle. A-t-il réuni quelques forces ?

— Il n'a d'espérance que dans le ciel, répondit Durward. Mais, en quelque lieu que vous désiriez vous rendre, je serai votre guide et votre garde ; je ne vous abandonnerai jamais.

— Un couvent serait l'asile de mon choix ; mais je crains que ce ne soit une bien faible défense contre mes persécuteurs.

— Hem ! hem ! dit le syndic, je ne pourrais en conscience vous conseiller de choisir un couvent dans les environs de Liège ; car le Sanglier des Ardennes, brave chef d'ailleurs, allié fidèle et plein de bienveillance pour notre ville, a l'humeur un peu bourrue, et ne respecte guère les cloîtres, les couvents, les monastères.

— Préparez-vous à partir, monsieur Durward, et le plus promptement possible, puisque vous voulez bien encore veiller à ma sûreté, dit Isabelle interrompant ces détails.

Dès que le syndic et Quentin furent sortis, Isabelle commença à faire à Trudchen diverses questions relativement aux routes et à d'autres objets, avec tant de calme et de présence d'esprit, que la fille du bourgmestre ne put s'empêcher de s'écrier :

— Je vous admire, madame ; j'ai entendu parler du courage qu'ont montré quelques femmes ; mais le vôtre me paraît au-dessus des forces de l'humanité.

Quentin entra à ce moment. Il portait un costume de paysan flamand que Peterkin s'était empressé de lui offrir.

Deux excellents chevaux avaient été préparés, grâce aux soins actifs de dame Pavillon, qui ne souhaitait aucun mal à la comtesse et à son écuyer, pourvu que leur présence n'attirât aucun danger sur sa maison et sur sa famille. Elle les vit donc avec plaisir monter à cheval et partir, après leur avoir dit qu'ils trouveraient le chemin de la porte située du côté de l'est en suivant des yeux Peterkin, qui devait marcher devant eux pour leur servir de guide, mais sans avoir l'air d'avoir aucune communication avec eux.

Cependant nos voyageurs étaient arrivés à la porte orientale de la ville après avoir traversé des rues remplies d'une foule de gens, heureusement trop occupés des nouvelles du jour et des événements politiques pour faire attention à un couple dont l'extérieur n'offrait rien de bien remarquable. Les gardes les laissèrent passer en vertu d'une permission que Pavillon leur avait obtenue, mais au nom de son collègue Rouslaer, et ils prirent congé de Peterkin en se souhaitant réciproque-

ment et en peu de mots toutes sortes de prospérités. Presque au même instant, un jeune homme monté sur un bon cheval gris vint les joindre, et se fit connaître à eux comme Hans Glover, l'amoureux de Trudchen Pavillon. Après avoir salué respectueusement la comtesse, il lui demanda sur quelle route elle désirait qu'il la conduisît.

— Conduisez-moi, lui répondit-elle, vers la ville la plus voisine, sur les frontières du Brabant.

— Vous avez donc pris une décision quant au but de votre voyage ? lui demanda Quentin en faisant approcher son cheval de celui d'Isabelle, et lui parlant en français, langue que leur guide ne comprenait pas.

— Oui, répondit la comtesse ; car, dans la situation où je me trouve, il me serait préjudiciable de prolonger mon voyage ; je dois chercher à l'abréger, quand même il devrait se terminer à une prison.

— A une prison ! s'écria Quentin.

— Oui, mon ami, à une prison ; mais j'aurai soin que vous ne la partagiez pas.

— Ne parlez pas de moi, ne pensez pas à moi ; que je vous voie en sûreté, et peu m'importe ce que je deviendrai ensuite.

— Ne parlez pas si haut, dit Isabelle ; vous surprendrez notre guide. Vous voyez qu'il est déjà à quelques pas devant nous.

Dans le fait, le bon Flamand, faisant pour les autres ce qu'il aurait désiré qu'on fît pour lui, avait pris l'avance, pour ne pas gêner leur entretien par la présence d'un tiers, dès qu'il avait vu Quentin s'approcher de la comtesse.

— Oui, continua-t-elle quand elle vit que leur guide était trop éloigné pour qu'il pût les entendre, oui, mon ami, mon protecteur, car pourquoi rougirais-je de vous nommer ce que le ciel vous a rendu pour moi ? mon devoir est de vous dire que j'ai résolu de retourner dans mon pays natal, et de m'abandonner à la merci du duc de Bourgogne.

— Et vous êtes donc résolue à devenir l'épouse du comte de Campo Basso, de l'indigne favori de Charles ?

— Non, Durward, non, répondit la comtesse en se redressant sur sa selle ; tout le pouvoir du duc de Bourgogne ne suffira pas pour avilir jusqu'à ce point une fille de la maison de Croye. Il peut saisir mes terres et mes fiefs, m'enfermer dans un couvent, mais c'est tout ce que j'ai à craindre de lui ; et je souffrirai des maux plus grands encore, avant de consentir à donner ma main à ce Campo Basso.

— Des maux plus grands encore ! répéta Quentin ; et peut-on avoir à supporter de plus grands maux que la perte de ses biens et de sa liberté ? Ah ! réfléchissez-y bien, tandis que le ciel permet que vous respiriez encore un air libre.

— La liberté n'existe que pour l'homme, répondit Isabelle avec un sourire mélancolique ; la femme doit toujours chercher un protecteur, puisque la nature l'a rendue incapable de se défendre elle-même. Je ne chercherai d'autre protection que celle de quelque honorable baron, feudataire du duc Charles, entre les mains duquel je suis résolue de me livrer.

— Mais que ne vous rendez-vous plutôt sur vos domaines, dans votre château fort, comme vous en formiez le projet en sortant de Tours ? Pourquoi ne pas appeler à votre défense les vassaux de votre père, et traiter avec le duc de Bourgogne au lieu de vous rendre à lui ? Vous trouverez bien des cœurs qui combattront vaillamment pour votre défense ; j'en connais un du moins qui perdrait volontiers la vie pour en donner l'exemple.

— Hélas ! ce projet, suggestion de l'artificieux Louis, et qui, comme tous ceux qu'il a jamais formés, avait pour but son intérêt plutôt que le mien, est devenu impraticable par suite de la trahison du perfide Zamet Maugrabin, qui en a donné connaissance au duc de Bourgogne. Le duc Charles a jeté mon parent dans une prison et mis garnison dans mes châteaux. Toute tentative que je pourrais faire ne servirait qu'à exposer mes vassaux à sa vengeance. Non, je me soumettrai à mon suzerain comme une vassale obéissante, en tout ce qui ne compromettra pas la liberté que je prétends avoir de me choisir un époux. Et je m'y détermine

d'autant plus aisément, que je présume que ma tante, la comtesse Hameliné, qui m'a conseillé la première, qui m'a même pressée de fuir, a déjà pris elle-même ce parti sage et honorable.

— Votre tante ? répéta Quentin à qui ces derniers mots rappelèrent des idées auxquelles la jeune comtesse était étrangère, et qu'une suite rapide de dangers et d'événements qui exigeaient toute son attention avait bannies de sa propre mémoire.

— Oui, reprit Isabelle ; ma tante, la comtesse Hameline de Croye. Savez-vous ce qu'elle est devenue ? Je me flatte qu'elle est maintenant sous la protection de la bannière de Bourgogne. En savez-vous quelque chose ?

Cette question, faite d'un ton d'intérêt et d'inquiétude, obligea Durward à lui dire une partie de ce qu'il savait du sort de la comtesse Hameline. Il lui apprit la manière dont il avait été averti de la suivre, lors de sa fuite de Schonwaldt, fuite dans laquelle il ne doutait pas que sa nièce ne l'accompagnât. Mais il ne lui dit rien du motif que sa tante avait en vue en partant de Schonwaldt, ni du bruit qui courait qu'elle avait été livrée entre les mains de Guillaume de La Marck.

Ce récit, quoique dépouillé de ses circonstances importantes, fit une forte impression sur Isabelle, qui, après avoir gardé quelque temps le silence, dit d'un ton de froideur et de mécontentement :

— Et ainsi vous avez laissé ma malheureuse tante dans une forêt, à la merci d'un vil Bohémien et d'une perfide femme de chambre ! Cette pauvre tante ! elle avait coutume de vanter votre fidélité.

— Si j'avais agi différemment, madame, répondit Quentin un peu piqué, et non sans raison, de la manière dont Isabelle semblait envisager sa conduite, quel aurait été le sort d'une personne au service de laquelle j'étais plus particulièrement dévoué ? Si je n'avais pas laissé la comtesse Hameline de Croye entre les mains de ceux qu'elle avait elle-même choisis pour conseillers, la comtesse Isabelle ne serait-elle pas en ce moment au pouvoir de Guillaume de La Marck, du Sanglier des Ardennes ?

— Vous avez raison, dit Isabelle en reprenant son ton ordinaire, et moi qui ai retiré tout l'avantage d'un dévouement si généreux, j'ai été coupable d'une noire ingratitude envers vous. Mais ma pauvre tante, que croyez-vous qu'elle devienne ?

Cherchant à lui donner des espérances qu'il avait à peine lui-même, Quentin lui répondit que la passion dominante de ces misérables était la cupidité ; que Marton, quand il avait quitté la comtesse Hameline, semblait vouloir la protéger ; qu'enfin il était difficile de concevoir quel but Hayraddin pourrait se proposer en assassinant ou en maltraitant une prisonnière dont il devait espérer tirer une bonne rançon s'il la respectait.

Se livrant ainsi aux épanchements d'une confiance réciproque, et oubliant la singularité de leur situation et les dangers auxquels ils étaient encore exposés, nos deux voyageurs marchèrent plusieurs heures, et ils ne s'arrêtèrent que pour donner quelque repos à leurs chevaux, dans un hameau écarté où les conduisit leur guide, qui là encore se comporta en homme doué de bon sens et de discrétion, comme il en avait donné la preuve en se tenant à distance pour laisser toute liberté à leur entretien.

Il était deux heures après midi quand leur guide, le visage pâle et d'un air consterné, les alarma en leur annonçant qu'ils étaient poursuivis par une bande de *reîtres noirs* de Guillaume de La Marck.

Quentin tourna la tête ; et voyant s'élever dans le lointain, au bout d'une grande plaine qu'ils venaient de traverser, un nuage de poussière en avant duquel deux ou trois cavaliers, précédant la troupe, couraient à toute bride, il dit à sa compagne :

— Chère Isabelle, je n'ai d'autre arme qu'une épée ; mais si je ne puis combattre pour vous, je puis fuir avec vous. Si nous pouvions gagner ce bois avant que ces cavaliers nous aient rejoints, nous trouverions aisément le moyen de leur échapper.

— Faisons-en la tentative, mon unique ami, répondit Isabelle en faisant prendre le galop à son cheval ; et

vous, mon brave garçon, dit-elle en s'adressant à Hans Glover, prenez une autre route, et ne partagez pas nos infortunes et nos dangers.

L'honnête Flamand secoua la tête, et répondit à cette généreuse exhortation :

— Non, non, cela ne se peut pas.

Et il continua de les suivre, tous trois courant vers le bois aussi vite que le permettaient des chevaux fatigués. De leur côté les cavaliers noirs doublèrent la vitesse de leur course en les voyant fuir. Les fugitifs n'étaient qu'à environ un quart de mille du bois, quand ils en virent sortir une compagnie d'hommes d'armes qui marchaient sous la bannière d'un chevalier, et qui leur interceptèrent le passage.

— A leur armure brillante, dit Isabelle, il faut que ce soient des Bourguignons. Mais qu'importe ce qu'ils sont ? je me rendrai à eux plutôt que de tomber entre les mains des mécréants sans foi ni loi qui nous poursuivent.

Un moment après, regardant l'étendard déployé, elle s'écria :

— Au cœur fendu que j'y aperçois je reconnais cette bannière ; c'est celle du comte de Crèveœur, d'un noble seigneur bourguignon ; c'est à lui que je me rendrai.

Durward soupira ; mais quelle autre alternative restait-il ? Combien se serait-il trouvé heureux, un instant auparavant, de pouvoir acheter la sûreté d'Isabelle, même à de pires conditions ! Ils joignirent bientôt la troupe de Crèveœur, qui avait fait halte pour reconnaître les *véîtres noirs*. La comtesse demanda à parler au chef ; et comme celui-ci la regardait d'un air de doute et d'incertitude :

— Noble comte, lui dit-elle, Isabelle de Croye, la fille de votre ancien compagnon d'armes, du comte Reynold de Croye, se rend à vous, et vous demande votre protection pour elle et pour ceux qui l'accompagnent.

— Et vous l'aurez, belle cousine, envers et contre tous, toujours sauf et excepté mon seigneur suzerain le duc de Bourgogne. Mais ce n'est pas le moment d'en parler ; ces misérables coquins ont fait une halte comme

s'ils avaient dessein de disputer le terrain. Par saint Georges de Bourgogne ! ils ont l'insolence d'avancer contre la bannière de Crève-cœur ! Quoi ! ces brigands ne seront-ils jamais réprimés ! Damien, ma lance ! Porte-bannière, en avant ! Les lances en arrêt ! Crève-cœur à la rescousse !

Poussant son cri de guerre, et suivi de ses hommes d'armes, le comte partit au grand galop pour charger les *reîtres noirs*.

CHAPITRE XXIII

LA PRISONNIÈRE

L'ESCARMOUCHE dura à peine cinq minutes ; les Bourguignons avaient la supériorité des armes, des chevaux et de la valeur impétueuse. En moins de temps que nous ne venons de le dire, le comte, essuyant son épée sanglante sur la crinière de son cheval avant de la remettre dans le fourreau, revint sur la lisière de la forêt, où Isabelle était restée spectatrice du combat. Une partie de ses gens le suivaient, tandis que les autres étaient à la poursuite des fuyards.

— C'est une honte, dit-il, que les armes de gentils-hommes et de chevaliers soient souillées du sang de ces vils pourceaux.

A ces mots il remit son épée dans le fourreau, et ajouta :

— C'est un accueil un peu rude pour votre retour dans votre pays, ma jolie cousine ; mais les princesses errantes doivent s'attendre à de pareilles aventures.

— Avant tout, seigneur comte, répondit Isabelle, apprenez-moi si je suis prisonnière, et où vous allez me conduire.

— Vous savez bien, folle enfant, répondit Crève-cœur, comment je voudrais répondre à cette question. Mais vous et votre extravagante de tante, vous avez fait depuis peu un tel usage de vos ailes, que je crains que vous ne deviez vous résigner à ne les déployer d'ici à quelque temps que dans une cage. Quant à moi, mon devoir, et c'en est un pénible, sera terminé quand je vous aurai conduite à la cour du duc, à Péronne, et

c'est pourquoi je juge à propos de laisser le commandement de ce détachement à mon neveu, le comte Étienne, tandis que je vous accompagnerai, car je pense que vous pourrez avoir besoin d'un intercesseur.

— Avec votre permission, bel oncle, dit le comte Étienne, si vous doutez que je sois en état de commander vos hommes d'armes, vous pouvez rester avec eux, et je me chargerai d'être le serviteur et le gardien de la comtesse Isabelle de Croye.

— Sans doute, beau neveu, lui répondit son oncle, c'est surenchérir sur mon projet ; mais je l'aime autant tel que je l'ai conçu. Faites donc bien attention que votre affaire ici n'est pas de donner la chasse à ces pourceaux noirs, occupation pour laquelle vous paraissiez tout à l'heure avoir une vocation spéciale, mais de me rapporter des nouvelles certaines de ce qui se passe dans le pays de Liège, afin que nous sachions ce qu'il faut penser de tous les bruits qu'on fait courir. Dix de nos lances me suivront ; les autres resteront sous ma bannière, et mon neveu en prendra le commandement.

— Un instant, cousin Crève-cœur, dit la comtesse ; en me rendant prisonnière, permettez-moi de stipuler la sûreté de ceux qui m'ont protégée dans mes infortunes. Qu'il soit permis à ce brave homme, mon guide fidèle, de retourner librement dans la ville de Liège.

Les yeux pénétrants de Crève-cœur se fixèrent un instant sur la figure honnête et paisible de Glover.

— Ce brave garçon, dit-il alors, ne paraît pas avoir des dispositions redoutables. Il accompagnera mon neveu aussi loin qu'il s'avancera sur le territoire de Liège, et sera ensuite libre d'aller où il voudra. Avez-vous quelque autre demande à me faire, belle cousine ? il est temps que nous partions.

— Il ne me reste qu'à vous prier, répondit Isabelle en faisant un effort pour parler, d'être favorable à... à ce jeune gentilhomme.

— Oui-da ! dit Crève-cœur en jetant sur Quentin un regard pénétrant. S'il vous plaît, belle cousine, qu'a donc fait ce... ce jeune gentilhomme, pour mériter une telle intercession de votre part ?

— Il m'a sauvé la vie et l'honneur, répondit la comtesse en rougissant de honte et de ressentiment.

Quentin rougit aussi ; mais la prudence lui fit sentir qu'il ne ferait qu'empirer les choses en s'abandonnant à l'indignation qu'il éprouvait.

— Oui-da ! répéta encore le comte ; la vie et l'honneur ! Il me semble, belle cousine, qu'il aurait autant valu que vous ne vous fussiez pas mise dans le cas d'avoir de telles obligations à un si jeune gentilhomme. Mais n'importe, le jeune gentilhomme peut nous accompagner, si sa qualité le lui permet. Seulement c'est moi qui désormais me chargerai de protéger votre vie et votre honneur, et je trouverai peut-être à votre défenseur une occupation plus convenable que celle d'écuyer pour demoiselles errantes.

— Comte, dit Durward, incapable de garder le silence plus longtemps, de peur que vous ne parliez d'un étranger plus légèrement que vous n'auriez voulu, permettez-moi de vous apprendre que je me nomme Quentin Durward, et que je suis archer de la garde écossaise du roi de France, corps dans lequel on ne reçoit, comme vous devez le savoir, que des gentilshommes, des hommes d'honneur.

— Je vous remercie de cette information, et je vous baise les mains, monsieur l'archer, répondit Crève-cœur sur le même ton de raillerie. Ayez la bonté de marcher à côté de moi en tête du détachement.

— Seigneur comte de Crève-cœur, dit Quentin avec politesse, mais d'une voix ferme, avant d'aller plus loin, puis-je vous demander si je suis libre, ou si je dois me regarder comme votre prisonnier ?

— La question est fort juste ; mais en ce moment je ne puis y répondre que par une autre. Croyez-vous que la France et la Bourgogne soient en paix, ou en guerre ?

— Vous devez certainement le savoir mieux que moi, monseigneur. Il y a déjà quelque temps que j'ai quitté la cour de France, et je n'en ai reçu aucune nouvelle depuis mon départ.

— Eh bien, vous voyez combien il est aisé de faire des questions, et combien il est difficile d'y répondre.

Moi-même, qui ai passé une semaine et plus à Péronne avec le duc, je ne suis pas plus que vous en état de résoudre ce problème. Et cependant, sire écuyer, c'est de la solution de cette question que dépend celle de savoir si vous êtes libre ou prisonnier ; et quant à présent, je dois vous considérer en cette dernière qualité ; seulement, si vous avez été réellement et honorablement utile à ma parente, et que vous répondiez franchement à mes questions, vous ne vous en trouverez pas plus mal.

— C'est à la comtesse de Croye à juger si je lui ai rendu quelque service, et je vous renvoie à elle à cet égard. Vous jugerez vous-même de mes réponses lorsque vous m'aurez questionné.

— Oui-da ! murmura Crèveœur à demi-voix ; voilà assez de hauteur ! c'est ainsi que doit parler un homme qui porte à son chapeau le gage d'une dame, et qui croit pouvoir lever le ton en honneur de ce précieux ruban. Eh bien, monsieur, pouvez-vous me dire, sans déroger à votre dignité, depuis combien de temps vous êtes attaché à la personne de la comtesse Isabelle de Croye ?

— Monsieur le comte de Crèveœur, si je réponds à des questions qui me sont faites d'un ton qui approche de l'insulte, c'est uniquement de crainte que mon silence ne soit interprété d'une manière injurieuse pour une dame que nous devons tous deux également honorer. J'ai servi d'escorte à la comtesse Isabelle depuis qu'elle a quitté la France pour se retirer en Flandre.

— Ah ! ah ! c'est-à-dire depuis qu'elle s'est enfuie du Plessis-lez-Tours ? et comme vous êtes archer dans la garde écossaise, vous l'avez sans doute accompagnée par les ordres exprès du roi Louis ?

Quentin répondit au comte qu'il lui suffisait, pour agir, de recevoir les ordres de son officier supérieur, et qu'il ne remontait pas plus haut.

— Sans doute, sans doute, cela doit suffire. Et sur quel point dirigez-vous votre retraite, messire archer ?

— Sur Liège, monsieur, ces dames désirant se mettre sous la protection du dernier évêque de cette ville.

— Du dernier évêque ! s'écria Crèveœur. Louis de

Bourbon est-il donc mort ? Le duc n'a pas même appris qu'il fût malade. Et de quoi est-il mort ?

— Il repose dans une tombe sanglante, monsieur le comte, si ses meurtriers en ont accordé une à ses restes.

— Ses meurtriers ! Sainte mère de Dieu ! jeune homme, cela est impossible !

— J'ai vu le crime de mes propres yeux, et mainte autre scène d'horreur.

— Tu l'as vu ! Et tu n'as pas secouru le bon prélat ! Et tu n'as pas soulevé tout le château contre ses assassins !

— Pour être bref, monseigneur, avant que ce forfait se commît, le château avait été pris d'assaut par le sanguinaire Guillaume de La Marck, avec l'aide des Liégeois insurgés.

— Je suis atterré ! dit Crève-cœur. Liège en insurrection ! Schonwaldt pris ! l'évêque assassiné ! Messenger de malheur, jamais on n'annonça tant de mauvaises nouvelles à la fois ! Parle, rends-moi compte de cette insurrection, de cet assaut, de ce meurtre. Parle, tu es un des archers de confiance de Louis, et c'est ta main qui a dirigé ce trait cruel. Parle, te dis-je, ou je te fais tirer à quatre chevaux.

— Et quand vous le feriez, comte de Crève-cœur, vous n'arracheriez de moi rien dont un gentilhomme écossais dût rougir. Je suis aussi étranger que vous à toutes ces scélératesses. J'ai été si loin de prendre part à ces horreurs, que je m'y serais opposé de toutes mes forces, si mes forces avaient égalé la vingtième partie de mes désirs. Mais que pouvais-je faire ? ils étaient des centaines, et je me trouvais seul. Mon unique soin fut de sauver la comtesse Isabelle, et j'eus le bonheur d'y réussir. Et cependant, si j'avais été assez près quand ce vénérable vieillard fut assassiné, j'aurais sauvé ses cheveux blancs ou je les aurais vengés, et l'horreur que m'inspirait ce forfait s'exprima même assez haut pour prévenir de nouveaux crimes.

— Je te crois, jeune homme ; tu n'es pas d'un âge, tu ne parais pas d'un caractère à être chargé d'œuvres si sanguinaires, quelque habile que tu puisses être

comme écuyer d'une dame. Mais hélas ! faut-il que ce bon et généreux prélat ait été assassiné dans le lieu même où il avait si souvent accueilli l'étranger avec la charité d'un chrétien, avec l'hospitalité d'un prince ! assassiné ! et par un misérable, par un monstre de sang et de cruauté, élevé sous le toit même qui l'a vu se souiller les mains du sang de son bienfaiteur ! Mais je ne connaîtrais pas Charles de Bourgogne, je douterais même de la justice du ciel si la vengeance n'était aussi prompte, aussi sévère, aussi complète, que la scélératesse a été atroce et sans égale.

Ici, il arrêta son cheval, lâcha la bride, appuya sur sa cuirasse ses deux mains couvertes de gantelets, et, les levant ensuite vers le ciel, il dit d'un ton solennel :

— Et si nul autre ne se chargeait de poursuivre le meurtrier, moi, moi, Philippe Crève-cœur des Cordes, je fais vœu à Dieu, à saint Lambert et aux trois Rois de Cologne, de ne songer à aucune autre affaire terrestre, jusqu'à ce que j'ai tiré pleine vengeance des assassins du bon Louis de Bourbon, dans la forêt ou sur le champ de bataille, en ville ou en campagne, sur la montagne ou dans la plaine, dans la cour du roi ou dans l'église de Dieu ; et j'y engage mes terres et mes biens, mes amis et mes vassaux, ma vie et mon honneur. Ainsi, me soient en aide Dieu, saint Lambert de Liège, et les trois Rois de Cologne !

Après avoir fait ce vœu, le comte de Crève-cœur parut un peu soulagé de l'accablement dans lequel l'avaient plongé la surprise et la douleur dont il avait été saisi en apprenant la nouvelle de la fatale tragédie jouée à Schonwaldt, et il demanda à Quentin un récit plus circonstancié de toute cette affaire. Le jeune Écossais était loin de vouloir calmer la soif de vengeance que le comte nourrissait contre Guillaume de La Mark, et il lui donna tous les détails qu'il désirait, sans en rien omettre.

Le comte de Crève-cœur lui demanda alors ce qu'était devenue la comtesse Hameline, et pourquoi elle n'était pas avec sa nièce.

— Ce n'est pas, ajouta-t-il avec un air de mépris,

que je regarde son absence comme une grande perte pour la comtesse Isabelle ; car je tiens pour certain que sa nièce, que j'ai toujours regardée comme une jeune personne sage et modeste, a été entraînée dans la folie absurde de s'enfuir de Bourgogne pour courir en France, par cette vieille folle à esprit romanesque.

Durward se borna à dire en termes généraux, et d'une manière assez confuse, que la comtesse Hameline avait réussi à se sauver du château, à l'instant où l'assaut commençait. Il ajouta que, d'après une vague rumeur, la comtesse Hameline serait tombée entre les mains de Guillaume de La Marck.

— Par saint Lambert ! il l'épousera ! dit Crève-cœur ; et il me paraît probable qu'il le fera par amour pour ses sacs d'argent, et qu'il l'assommera quand il s'en sera assuré la possession, ou, plus tard, quand il les aura vidés.

Le comte fit alors tant de questions à Quentin sur la manière dont les deux dames s'étaient conduites pendant leur voyage, sur le degré d'intimité auquel elles l'avaient admis, et sur d'autres points assez délicats, que le jeune homme, contrarié, confus et irrité, eut peine à cacher son embarras au vieux soldat courtisan, qui ne manquait ni d'expérience ni de pénétration, et qui prit congé de lui tout à coup, en s'écriant :

— Oui-da ! je vois ce que c'est ; c'est ce que je pensais, d'un côté du moins ; j'espère que je trouverai plus de bon sens de l'autre. Allons, sire écuyer, un coup d'éperon, et passez avant l'avant-garde ; j'ai quelques mots à dire à la comtesse Isabelle. Je pense que vous m'en avez assez appris maintenant pour que je puisse lui parler de tout ce qui malheureusement a eu lieu, sans alarmer sa délicatesse, quoique j'aie un peu blessé la vôtre. Mais un moment, jeune homme, un mot avant que vous vous éloigniez. Vous avez fait un heureux voyage, à ce que j'imagine, dans le pays de féerie, rempli d'aventures héroïques, de hautes espérances, de flatteuses illusions, comme les jardins de la fée Morgane. Oubliez tout cela, jeune soldat, ajouta-t-il en lui frappant doucement sur l'épaule, ne vous rappelez cette jeune dame que comme l'honorable comtesse de Croye, ou-

bliez la demoiselle errante et aventureuse ; ses amis (je puis répondre d'un) ne se souviendront que des services que vous lui avez rendus, et oublieront la récompense déraisonnable que vous avez eu la hardiesse d'envisager.

Dépité de n'avoir pu cacher au clairvoyant Crève-cœur des sentiments que le comte semblait ne regarder que comme un objet de ridicule, Quentin lui répliqua avec indignation :

— Seigneur comte, quand j'aurai besoin de vos avis, je vous les demanderai ; quand j'implorerai votre assistance, il sera temps de me la refuser ; quand j'attacherai une valeur particulière à l'opinion que vous pouvez avoir de moi, il ne sera pas trop tard pour l'exprimer.

— Oui-da ! dit le comte. Il faut sans doute que je m'attende à un défi.

— Vous parlez comme si c'était une chose impossible. Quand j'ai rompu une lance avec le duc d'Orléans, j'avais pour adversaire un homme dans les veines duquel coule un sang plus noble que celui de Crève-cœur. Quand j'ai mesuré mon épée avec celle de Dunois, j'avais affaire à un guerrier plus illustre.

— Que le ciel t'accorde du jugement, mon bon jeune homme. Si tu dis la vérité, la fortune t'a singulièrement favorisé dans ce monde, et, en vérité, s'il plaît à la Providence de te soumettre à de pareilles épreuves avant que tu aies de la barbe au menton, la vanité te rendra fou avant que tu puisses te dire un homme. Tu peux me faire rire, mais non me mettre en colère. Crois-moi, quoique par un de ces coups de fortune qu'on voit arriver quelquefois, tu aies combattu contre des princes, et aies été le champion de comtesses, tu ne deviens pas pour cela l'égal de ceux dont le hasard t'a rendu l'adversaire, et dont un plus grand hasard t'a fait devenir le compagnon. Je puis te permettre, comme à un jeune homme qui a lu des romans jusqu'à se croire un paladin, de te livrer pendant quelque temps à un rêve flatteur ; mais il ne faut pas te fâcher contre un ami qui te veut du bien, quand il te secoue un peu rudement par les épaules pour te réveiller...

Le comte arrêta son cheval, attendit la comtesse, à qui ses insinuations et ses avis, quoique donnés dans de bonnes intentions, furent, s'il est possible, encore plus désagréables qu'à Durward. Celui-ci, tout en marchant en avant, murmurait à demi-voix :

— Froid railleur, fat impertinent, je voudrais que le premier archer écossais qui aura son arquebuse pointée sur toi ne te laissât pas échapper aussi facilement que je l'ai fait !

Ils arrivèrent dans la soirée à la ville de Charleroi, sur la Sambre, où le comte de Crèvecœur avait résolu de laisser Isabelle, que la terreur et la fatigue de la veille, une course de cinquante milles dans la journée, et toutes les sensations douloureuses auxquelles elle avait été en proie, avaient rendue incapable d'aller plus loin sans danger pour sa santé. Le comte la confia, dans un grand épuisement, aux soins de l'abbesse d'un couvent de l'ordre de Cîteaux, dame de noble naissance, parente des deux familles de Crèvecœur et de Croye, et à la prudence et à l'amitié de laquelle il pouvait accorder toute sa confiance.

Crèvecœur ne s'arrêta dans la ville que pour recommander les plus grandes précautions au commandant d'une petite garnison bourguignonne qui occupait cette place, et le requérir de donner une garde d'honneur au couvent tant que la comtesse Isabelle de Croye y séjournerait. Il avait résolu d'être le premier qui porterait au duc Charles les formidables nouvelles de l'insurrection de Liège et du meurtre de l'évêque. S'étant procuré des chevaux frais pour lui et pour sa suite, il partit avec l'intention d'aller à Péronne d'une seule traite. Bien entendu, il emmena Quentin Durward avec lui.

CHAPITRE XXIV

L'HÔTE INATTENDU

A LANDRECIES, le comte eut pitié de Quentin qui avait alors passé trois nuits presque sans dormir, et ordonna une halte de quatre heures.

Quentin dormait profondément quand il fut éveillé par le son des trompettes du comte, et par les cris de ses fourriers et maréchaux des logis : « Debout ! debout ! Allons, en route, en route ! » Sa confiance en lui-même et en sa fortune était revenue avec ses forces. Il ne pensait plus à son amour comme à un vain rêve, à une chimère sans espoir ; il le regardait comme un principe de force et d'activité qu'il devait nourrir à jamais dans son cœur, quoiqu'il ne pût jamais espérer de voir sa tendresse couronnée de succès, au milieu des obstacles nombreux dont il était entouré.

Le souvenir d'Isabelle de Croye, pensa-t-il, fera de moi un digne homme d'armes, quoiqu'il puisse se faire que je ne la revoie jamais. Quand elle apprendra qu'un soldat écossais nommé Quentin Durward s'est distingué sur un champ de bataille, ou qu'il est resté parmi les morts sur la brèche, elle se souviendra de son compagnon de voyage, et peut-être honorera-t-elle sa mémoire d'une larme.

S'étant ainsi armé de courage, Quentin se trouva plus en état de supporter les railleries du comte de Crève-cœur, qui ne l'épargna pas, et qui le traita de jeune efféminé, incapable de résister à la fatigue. Le jeune Écossais y répliqua sans humeur, se prêta avec grâce aux plaisanteries du comte, et répondit d'une manière si heureuse à la fois et si respectueuse, que

le changement survenu dans son ton et ses manières donna évidemment de lui au chevalier bourguignon une opinion plus favorable que celle que la conduite de son prisonnier lui avait fait concevoir la veille.

Le digne chevalier commença enfin à le regarder comme un jeune homme dont il serait possible de faire quelque chose ; il lui donna à entendre assez clairement que, s'il voulait quitter le service de France, il lui procurerait une place honorable dans la maison du duc de Bourgogne, et veillerait lui-même à son avancement. Quentin, tout en lui témoignant sa reconnaissance, déclina cette offre flatteuse, du moins pour le présent, et jusqu'à ce qu'il sût positivement jusqu'à quel point il avait à se plaindre du roi Louis, son premier protecteur ; mais ce refus ne lui fit pas perdre les bonnes grâces du comte.

La petite troupe arriva enfin à deux milles de la fameuse cité de Péronne, près de laquelle était campée l'armée du duc de Bourgogne, prête, comme on le supposait, à faire une invasion en France ; tandis que, de son côté, Louis avait rassemblé des forces considérables à Pont-Saint-Maxence, pour mettre à la raison son trop puissant rival.

Péronne, située sur une rivière profonde, dans un pays plat, entourée de forts boulevards et de larges fossés, était autrefois une des places les plus fortes de la France. Le comte de Crèvecœur, sa suite et son prisonnier s'approchaient de cette forteresse vers trois heures après midi, lorsque traversant une grande forêt qui s'étendait du côté de l'est, presque jusqu'aux murs de la ville, ils rencontrèrent deux seigneurs de haut rang, comme on pouvait en juger par leur suite nombreuse. Ils étaient revêtus du costume qu'on portait alors en temps de paix, et d'après les faucons qu'ils avaient sur le poing, et le nombre de piqueurs et de chiens dont ils étaient suivis, il était évident qu'ils prenaient l'amusement de la chasse au vol. En apercevant Crèvecœur, dont ils connaissaient parfaitement les couleurs et l'armure, ils accoururent vers lui au grand galop.

— Des nouvelles ! des nouvelles ! comte de Crève-cœur ! s'écrièrent-ils en même temps. Voulez-vous nous en dire, ou en apprendre de nous ? ou voulez-vous en échanger de gré à gré ?

— J'aurais de quoi faire un échange, messieurs, répondit Crève-cœur après les avoir salués, si je pouvais croire que vous eussiez des nouvelles assez importantes pour servir d'équivalent aux miennes.

Les deux chasseurs se regardèrent en souriant. Le plus grand des deux, vraie figure de baron féodal, avait ce teint brun et cet air sombre que quelques physiologistes attribuent aux tempéraments mélancoliques ; il se tourna vers son compagnon et lui dit :

— Crève-cœur arrive du Brabant ; c'est la patrie du commerce : il en aura appris toutes les ruses, et nous aurons de la peine à faire un bon marché avec lui.

— Messieurs, dit Crève-cœur, il est de toute justice que le duc ait la première vue de mes marchandises, car le seigneur lève son droit avant l'ouverture du marché. Mais de quelle couleur sont vos nouvelles ? sont-elles tristes ou agréables ?

Celui à qui il adressait directement cette question était un homme de petite taille à l'air animé, à l'œil plein d'une vivacité tempérée par une expression de réflexion et de gravité qu'on remarquait dans le mouvement de sa lèvre supérieure. Toute sa physionomie annonçait un homme moins fait pour l'action que doué d'un coup d'œil pénétrant, mais lent à prendre un parti, et prudent à l'exécuter. C'était le célèbre sire d'Argenton, mieux connu dans l'histoire et parmi les historiens sous le vénérable nom de Philippe de Commines, alors attaché à la personne de Charles le Téméraire, et l'un des conseillers dont le duc faisait le plus de cas. Répondant à la question faite par le comte de Crève-cœur sur la couleur des nouvelles que lui et son compagnon, le baron d'Hymbercourt, avaient à lui annoncer :

— Elles offrent, lui dit-il, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et elles varient de teinte suivant qu'on leur donne pour fond un nuage noir ou le plus pur azur du firmament. En un mot, Crève-cœur, écoutez bien, et mourez de

surprise : le roi Louis est à Péronne. Voilà une nouvelle que vous n'attendiez pas ! Lorsque vous nous avez quittés, la conférence entre les commissaires français et bourguignons venait d'être rompue, et il ne paraissait rester aucune chance de conciliation.

— Oui, et nous ne rêvions plus que guerre.

— Ce qui s'en est suivi, reprit Commines, ressemble si bien à un rêve, que je me crois toujours au moment de m'éveiller. Il n'y avait que vingt-quatre heures que le duc avait protesté avec tant de colère dans le conseil contre tout délai ultérieur, qu'on avait résolu d'envoyer une déclaration de guerre au roi et d'entrer en France à l'instant même. Toison d'Or, chargé de cette mission, venait de mettre son costume officiel, et avait déjà le pied sur l'étrier pour monter à cheval, quand tout à coup voilà le héraut français Mont-Joie qui arrive dans notre camp. Nous pensâmes aussitôt que Louis avait voulu prendre l'avance sur nous, et nous commençâmes à songer à la colère à laquelle le duc allait se livrer contre ceux dont les avis l'avaient empêché d'être le premier à déclarer la guerre. Mais, le conseil ayant été convoqué à la hâte, quelle fut notre surprise quand le héraut nous informa que Louis, roi de France, était à peine à une heure de marche de Péronne, et qu'il venait rendre visite à Charles, duc de Bourgogne, avec une suite peu nombreuse, afin d'arranger tous leurs différends dans une entrevue solennelle !

— Vous me surprenez, messieurs, et cependant vous me surprenez moins que vous ne pourriez vous y attendre. La dernière fois que j'ai été au Plessis-lez-Tours, le cardinal de La Balue, en qui son maître a toute confiance, irrité contre Louis, et Bourguignon au fond du cœur, me fit entendre qu'il saurait faire agir les faibles particuliers de Louis de telle manière qu'il se mettrait de lui-même, à l'égard de la Bourgogne, dans une situation qui permettrait au duc de dicter les conditions de la paix. Mais je n'aurais jamais cru qu'un vieux renard comme Louis vînt se jeter ainsi volontairement dans le piège. Et que dit le conseil ?

— Comme vous pouvez le supposer, répondit d'Hym-

bercourt, on y parla beaucoup d'honneur et de bonne foi, et fort peu des avantages qu'on pouvait tirer d'une telle visite, quoiqu'il fût évident que ce fût presque la seule pensée qui occupât tous les conseillers, et qu'ils ne songeassent qu'à imaginer quelque moyen pour sauver les apparences.

— Et que dit le duc ?

— Suivant son usage, dit Commines, il parla d'un ton bref et décidé. « Qui de vous, demanda-t-il, fut témoin de mon entrevue avec mon cousin Louis, après la bataille de Montlhéri, quand je fus assez inconsidéré pour l'accompagner jusque dans les retranchements de Paris, sans autre suite qu'une dizaine de personnes, et me mettant ainsi à sa discrétion ? » Je lui répondis que la plupart de nous y avaient été présents, et que personne ne pouvait avoir oublié les alarmes qu'il lui avait plu de donner. « Eh bien, reprit-il, vous m'avez blâmé de ma folie, et je vous avouai que j'avais agi en jeune étourdi ; je sais que mon père, d'heureuse mémoire, vivait encore à cette époque, et que mon cousin Louis aurait trouvé moins d'avantage à saisir alors ma personne, que je n'en aurais aujourd'hui à m'emparer de la sienne. Mais n'importe : si mon royal parent vient ici avec la même simplicité de cœur qui me fit agir alors, il sera reçu en roi ; mais si, au contraire, par cette apparence de confiance, il ne veut que me circonvenir et me fasciner les yeux, jusqu'à ce qu'il ait exécuté quelque projet politique, par saint Georges de Bourgogne ! qu'il prenne garde à lui ! » A ces mots, relevant ses moustaches et frappant du pied avec force, il nous ordonna de monter à cheval pour aller recevoir un hôte si extraordinaire.

— Et en conséquence vous allâtes au-devant du roi ? Les miracles n'ont pas encore cessé ! Et quelle suite l'accompagnait ?

— La suite la plus simple et la moins nombreuse, répondit d'Hymbercourt ; une trentaine d'archers de sa garde écossaise, quelques chevaliers, et un petit nombre de gentilshommes de sa maison, parmi lesquels son astrologue Galeotti était le plus brillant.

— Cet homme est en quelque sorte le protégé du cardinal de La Balue, dit Crèveœur. Je ne serais pas surpris qu'il eût contribué à déterminer le roi à une démarche d'une politique si douteuse. A-t-il avec lui quelques nobles de haut rang ?

— M^{gr} d'Orléans et Dunois, répondit Commines.

— Dunois ! s'écria Crèveœur, j'aurai maille à partir avec lui, quoi qu'il puisse en arriver. Mais on m'avait dit qu'ils étaient tous deux en prison.

— Ils étaient en effet logés au château de Loches, répondit d'Hymbercourt, dans cet agréable lieu de plaisance destiné à la noblesse française ; mais Louis les en a fait sortir pour les amener ici, peut-être parce qu'il ne se souciait pas de laisser d'Orléans derrière lui. Quant au reste de sa suite, sur ma foi, je crois que les personnages les plus importants sont Olivier, son barbier, et Tristan, son grand prévôt et son compère, qui a avec lui quelques-uns de ses gens. Et toute sa troupe est si pauvrement costumée, qu'on prendrait le roi pour un vieil usurier faisant une tournée pour recouvrer ses créances, avec une bande de recors.

— Et où est-il logé ? demanda Crèveœur.

— Quant à cela, répondit Commines, c'est ce qu'il y a de plus merveilleux. Le duc avait offert de donner aux archers écossais la garde d'une des portes de la ville et du pont de bateaux qui est sur la Somme ; il avait assigné au roi pour demeure la maison voisine du riche bourgeois Gilles Orthen ; mais, en s'y rendant, le roi aperçut les bannières de Lau et de Pencil de Rivière, qu'il a chassés de France ; et, trouvant sans doute peu agréable d'être si voisin de ces deux mécontents, il a demandé à loger dans le château de Péronne, et, en conséquence, il y a été installé.

— Miséricorde ! s'écria Crèveœur ; ce n'était donc pas assez de s'aventurer dans l'ancre du lion, il a voulu encore mettre la tête dans sa gueule.

— D'Hymbercourt ne vous a pas rapporté le propos tenu par le Glorieux¹ ? dit Commines. A mon avis, c'est ce qu'on a dit de mieux dans toute cette affaire.

¹ Fou du duc de Bourgogne.

— Et qu'a donc dit Sa très illustre Sagesse ? demanda le comte.

— Comme le duc, répondit Commines, ordonnait à la hâte qu'on préparât quelques présents d'argenterie pour le roi et pour sa suite, par forme de bienvenue : « Mon ami Charles, lui dit le Glorieux, ne trouble pas ton petit cerveau pour si peu de chose, je me charge de faire à ton cousin Louis un présent plus noble et plus digne de lui, et ce sera mon bonnet, mes grelots, et ma marotte par-dessus le marché ; car, par la messe ! il faut qu'il soit plus fou que moi pour être venu ainsi se jeter entre tes mains. — Mais, si je ne lui donne pas lieu de s'en repentir, qu'en diras-tu, coquin ? lui demanda le duc.

— En ce cas, Charles, lui répondit le Glorieux, il faudra que tu prennes toi-même la marotte et les grelots, car tu seras le plus grand fou des trois. » Je vous réponds que ce sarcasme toucha le duc au vif. Je le vis changer de couleur, et se mordre les lèvres. Voilà nos nouvelles, Crève-cœur ; à quoi pensez-vous qu'elles ressemblent ?

— A une mine chargée de poudre, répondit le comte, et je crains que le sort ne m'ait destiné à en approcher la mèche. Messieurs, mes amis, approchez-vous de moi, et, quand je vous aurai dit ce qui vient de se passer dans l'évêché de Liège, je crois que vous serez d'avis que le roi Louis aurait agi aussi prudemment en entreprenant un pèlerinage aux régions infernales, qu'en venant faire si mal à propos une visite à Péronne.

CHAPITRE XXV

L'ENTREVUE

CHARLES, duc de Bourgogne, le plus impétueux, le plus impatient, et nous pouvons dire le plus imprudent de tous les princes de son temps, se sentit comme enfermé dans le cercle magique des obligations féodales : il était tenu de témoigner la plus grande déférence à Louis, son seigneur suzerain et son souverain, qui daignait lui faire l'honneur de venir le visiter, lui vassal de la couronne. Revêtu de son manteau ducal, il monta à cheval à la tête des plus distingués de ses nobles et de ses chevaliers, et alla au-devant de Louis XI. Les vêtements des seigneurs de sa suite étincelaient d'or et d'argent. Le cortège de Louis, au contraire, était peu nombreux, et de médiocre apparence ; le costume du roi lui-même rendait le contraste plus frappant encore. Louis avait un habit montrant la corde, et son grand chapeau garni d'images de plomb. L'effet qu'il produisait devint presque grotesque lorsque le duc, richement vêtu, sa couronne ducale sur la tête, et les épaules couvertes d'un superbe manteau, descendit de son noble coursier, mit un genou en terre, et se disposa à tenir l'étrier pour aider Louis à descendre de son petit palefroi très pacifique.

L'accueil que se firent les deux potentats fut aussi rempli d'affectation de plaisir et d'amitié, qu'il était vide de sincérité ; mais le caractère du duc lui rendait difficile de donner à sa voix, à ses discours, à toutes ses manières, les apparences convenables, tandis que

le roi était si parfaitement exercé à la dissimulation, que l'habitude en était pour lui une seconde nature, et que ceux qui le connaissaient le mieux ne pouvaient distinguer en lui ce qui était joué de ce qui était naturel.

Le roi sentit sans doute, à la voix altérée, aux manières contraintes et aux gestes affectés du duc Charles, que le rôle qu'il avait à jouer était fort délicat, et peut-être se repentit-il plus d'une fois de l'avoir entrepris ; mais le repentir venait trop tard, et il ne lui restait de ressource qu'en cette adresse sans égale et dans cette politique astucieuse qu'il entendait mieux que personne.

La manière dont Louis se conduisit à l'égard du duc ressemblait à cet abandon du cœur dans le premier moment d'une réconciliation avec un ami éprouvé et honoré, après un court refroidissement dont la cause est déjà loin et oubliée. Il lui dit qu'il se blâmait de n'avoir pas fait plus tôt cette démarche décisive, pour convaincre son bon et cher parent, par une preuve de confiance semblable à celle qu'il lui donnait, que les différends élevés entre eux n'étaient rien dans son souvenir, quand il les comparait à toutes les preuves d'amitié qu'il avait reçues de lui pendant son exil de France.

— Prince des fourbes, se disait Charles, je voudrais bien que mon honneur me permît de vous demander comment vous avez payé tous les bienfaits de ma maison.

— Et d'ailleurs, continua le roi, si les liens du sang et de la reconnaissance ne suffisaient pas pour nous attacher l'un à l'autre, nous sommes encore unis par ceux d'une parenté spirituelle ; car je suis le parrain de votre charmante fille Marie, qui m'est aussi chère que si elle était une des miennes ; et quand les saints (dont le bienheureux nom soit béni) m'envoyèrent un rejeton qui se flétrit au bout de trois mois, ce fut le prince votre père qui le tint sur les fonts de baptême ; il célébra cette cérémonie avec plus de pompe et de magnificence qu'elle n'en aurait pu avoir dans Paris même. Jamais je n'oublierai l'impression profonde que la générosité du duc Philippe, et la vôtre, mon cher cousin, firent sur le cœur à demi brisé d'un pauvre exilé.

Le duc fit un effort sur lui-même pour trouver quelque réponse :

— Votre Majesté, dit-il, a daigné reconnaître cette légère obligation en termes beaucoup trop flatteurs.

— Je me rappelle les termes dont vous voulez parler, beau cousin, dit le roi en souriant ; c'était, je crois, que pour vous payer de cette marque d'amitié je n'avais à vous offrir, pauvre exilé que j'étais, que ma personne, celle de ma femme et de mon enfant. Eh bien, je crois que j'ai passablement tenu parole.

— Je n'entends disputer rien de ce qu'il plaît à Votre Majesté d'avancer, dit le duc ; mais...

— Mais vous me demander, dit le roi en l'interrompant, comment mes actions se sont accordées avec mes paroles. Pâques-Dieu ! le voici. Le corps de mon fils Joachim repose sous une terre bourguignonne : j'ai placé ce matin sans réserve ma personne en votre pouvoir ; et quant à celle de ma femme, beau cousin, elle est à Reims, et si vous le désirez, elle sera incessamment à votre bon plaisir.

Quelque courroucé que fût intérieurement le duc, il ne put s'empêcher de rire au discours singulier que lui tenait ce monarque extraordinaire, et sa gaieté s'exprima par des accents non moins discordants que ceux de la colère à laquelle il se livrait souvent. Tout en riant, il répondit qu'il remerciait le roi de l'honneur qu'il lui faisait en lui proposant la compagnie de la reine, mais qu'il accepterait plus volontiers celle de sa fille aînée, dont on vantait la beauté.

Pendant tout le temps du banquet, qui fut servi dans la maison de ville de Péronne, les deux princes se trouvèrent heureusement en état de continuer le même style de conversation. C'était pour eux une sorte de terrain neutre sur lequel ils pouvaient se rencontrer sans danger, et rien n'était plus propre à maintenir le duc de Bourgogne dans cet état de calme que le roi jugeait nécessaire à sa sûreté.

Mais quand le roi, s'exprimant avec autant de délicatesse qu'il le pouvait, et de la manière qu'il croyait la moins propre à éveiller le soupçon, lui demanda si des

archers de sa garde écossaise ne pourraient avoir la garde du château de Péronne pendant qu'il y séjournerait, au lieu de celle d'une des portes de la ville, suivant l'offre que le duc en avait faite lui-même, Charles répondit avec ce ton bref et cette manière brusque qui lui étaient ordinaires, et que rendait encore plus alarmants l'habitude qu'il avait prise de relever ses moustaches en parlant, ou de porter la main à son épée ou à son poignard, dont il tirait et faisait rentrer la lame tour à tour :

— Par saint Martin ! non, Sire, s'écria-t-il. Vous êtes dans le camp et dans la ville de votre vassal, c'est ainsi qu'on me nomme à l'égard de Votre Majesté ; mon château et ma cité sont à vous ; mes soldats sont les vôtres ; il est donc indifférent que ce soient eux ou vos archers qui gardent les portes et les murailles du château de Péronne. Non, de par saint Georges ! Péronne est une forteresse vierge, et elle ne perdra pas son honneur par suite de ma négligence.

— Beau cousin, répondit le roi, je suis tout à fait d'accord avec vous ; et, dans le fait, je dois prendre plus d'intérêt que vous-même à la réputation de cette bonne ville, puisqu'elle fait partie, comme vous le savez, des places situées sur la Somme qui ont été données en gage à votre père, d'heureuse mémoire, en garantie des sommes qu'il nous a prêtées, et que nous nous sommes réservé de racheter en le remboursant ; or, pour vous parler franchement, beau cousin, en débiteur honnête et prêt à s'acquitter de toutes les obligations qu'il a contractées, j'ai amené quelques mules chargées d'argent pour faire ce rachat, et vous y trouverez de quoi fournir aux frais de votre cour pendant trois ans, quelle que soit votre magnificence royale.

— Je n'en recevrai pas un écu, dit le duc en tordant ses moustaches ; le jour convenu pour le rachat est passé depuis longtemps, mon royal cousin, et jamais il n'a été dans l'intention sérieuse d'aucune des parties que ce droit fût exercé, la cession de ces places étant la seule indemnité que mon père ait reçue de la France lorsque, dans un moment heureux pour votre famille, il

consentit à oublier le meurtre de mon aïeul et à changer l'alliance de l'Angleterre pour celle de votre père. Par saint Georges ! s'il ne l'eût pas fait, Votre Majesté, au lieu d'avoir des villes sur la Somme, aurait à peine pu conserver les villes au delà de la Loire. Non, je n'en rendrai pas une pierre, quand je devrais en recevoir le poids en or. Grâce à Dieu, grâce à la sagesse et à la valeur de mes ancêtres, les revenus de la Bourgogne, quoique la Bourgogne ne soit qu'un duché, suffisent pour maintenir ma cour, même quand j'y reçois un roi, sans que je sois obligé de vendre mes héritages.

— Eh bien, beau cousin, répondit le roi avec le même ton de calme et de douceur, et sans paraître ému par les gestes violents et le ton emporté du duc, je vois que vous êtes tellement ami de la France, que vous ne voulez vous séparer de rien de ce qui lui a appartenu. Mais quand nous en viendrons à discuter nos affaires en conseil, nous aurons besoin d'un médiateur. Que dites-vous de Saint-Pol ?

— Saint Paul, saint Pierre, et tous les saints du calendrier auront beau me prêcher, s'écria le duc, ils ne me feront pas renoncer à la possession de Péronne.

— Vous ne m'entendez pas, dit Louis en souriant, je vous parle de Louis de Luxembourg, notre fidèle connétable, le comte de Saint-Pol. Ah ! sainte Marie d'Embrun ! il ne nous manque que sa tête à notre conférence ! La meilleure tête de France, celle qui serait la plus utile pour rétablir entre nous une parfaite harmonie.

— Par saint Georges ! s'écria le duc, je suis surpris d'entendre Votre Majesté parler ainsi d'un homme qui a été faux et parjure envers la France et envers la Bourgogne, d'un homme qui a toujours cherché à exciter un incendie à l'aide de la moindre étincelle de discorde, et tout cela pour se donner des airs de jouer le rôle de médiateur. Je jure par l'Ordre que je porte que ses marécages ne lui serviront pas longtemps de refuge.

— Pas tant de chaleur, beau cousin, dit le roi en souriant, et en baissant la voix ; quand je disais que la tête du connétable pourrait servir à pacifier nos légers différends, je ne parlais pas de son corps ; on pourrait

bien le laisser à Saint-Quentin pour plus de commodité.

— Oh ! oh ! je vous comprends, mon royal cousin, s'écria Charles avec un de ces éclats de rire bruyants que lui arrachaient de temps en temps les plaisanteries grossières de Louis. Je conviens que, dans ce sens, la tête du connétable pourrait être utile à Péronne.

Dès que Charles fut rentré dans son appartement, après avoir pris congé du roi pour la nuit avec toutes les formes du cérémonial, il ne retint plus l'explosion des passions qu'il avait comprimées jusqu'alors, et il prodigua, à tous les gens de son entourage, le trésor d'invectives amassé pendant la journée. Les plaisanteries de son bouffon finirent pourtant par calmer son excès de mauvaise humeur : il rit à gorge déployée, jeta à son fou une pièce d'or, se laissa déshabiller, but un grand verre de vin épiced, se mit au lit, et dormit profondément.

Louis fut escorté jusqu'à la citadelle de Péronne par les chambellans du duc de Bourgogne ; il trouva à l'entrée une forte garde d'archers et d'hommes d'armes.

Les seigneurs bourguignons se retirèrent, enchantés des manières gracieuses de Louis et des attentions qu'il avait adroitement distribuées à chacun d'eux, et le roi resta, avec deux personnes de sa suite, sous la porte voûtée qui conduisait à la cour du château de Péronne, dans un des angles de laquelle on voyait une grande tour, espèce de prison d'état. Les murs en étaient d'une épaisseur formidable, les fenêtres petites, et grillées avec de grosses barres de fer ; et la masse de cet édifice jetait sur toute la cour une ombre noire et presque sinistre.

— Ce n'est pas là que je vais loger ? dit le roi avec un frémissement involontaire qui semblait de mauvais augure.

— Non, Sire, répondit le vieux sénéchal qui l'accompagnait, tête nue : à Dieu ne plaise ! les appartements de Votre Majesté sont préparés dans cet autre bâtiment ; ce sont ceux où le roi Jean coucha deux nuits avant la bataille de Poitiers.

— Hum ! cela n'est pas encore de trop bon présage, murmura le roi à voix basse. Mais qu'avez-vous à dire

de la tour, mon vieil ami ? et pourquoi priez-vous le ciel que je n'y sois pas logé ?

— Je n'ai pas le moindre mal à dire de la tour, Sire, répondit le sénéchal ; seulement les sentinelles prétendent qu'on y voit des lumières, et qu'on y entend des bruits étranges pendant la nuit ; ce qui ne serait pas bien étonnant, car c'était jadis une prison d'état, et l'on conte bien des histoires de ce qui s'est passé entre ses murailles.

Louis ne lui fit pas d'autres questions. A la porte des appartements qui lui étaient destinés, il trouva un détachement de ses archers écossais, ayant à leur tête leur vieux commandant.

— Crawford, mon brave et fidèle Crawford, dit le roi, où as-tu donc été aujourd'hui ? Les seigneurs bourguignons ont-ils assez peu d'hospitalité pour avoir négligé un des hommes les plus braves et les plus nobles qu'on ait jamais vus dans une cour ? Je ne t'ai pas vu dans la salle du banquet.

— J'ai refusé l'invitation, Sire ; je ne suis plus le même qu'autrefois. J'ai vu le temps où j'aurais défié le plus hardi buveur de Bourgogne ; mais aujourd'hui quatre malheureuses pintes me mettent hors de combat ; et puis, il est important pour le service de Votre Majesté que je donne l'exemple de la sobriété aux hommes qui sont sous mes ordres.

— Vous êtes toujours prudent, Crawford ; mais, à coup sûr, vous avez moins de besogne aujourd'hui que de coutume, n'ayant à commander qu'un détachement si peu nombreux ; et un jour de fête n'exigeait pas une discipline aussi sévère qu'un jour de bataille.

— Moins j'ai d'hommes à commander, Sire, et plus il est important que je les maintienne en état de service. Tout ceci finira-t-il par une fête ou par un combat ? c'est ce que Dieu et Votre Majesté doivent savoir mieux que le vieux John Crawford. Le mot d'ordre pour cette nuit, Sire, s'il plaît à Votre Majesté.

— Que ce soit Bourgogne, Crawford, en l'honneur de notre hôte et en celui d'une liqueur qui ne vous est pas indifférente.

— Je n'aurai de querelle ni avec le duc, ni avec le vin qui porte ce nom, Sire, pourvu que l'un et l'autre soient de franche composition. Bonne nuit à Votre Majesté.

— Bonsoir, mon fidèle Écossais, répondit le roi ; et il entra dans son appartement.

A la porte de sa chambre à coucher, il trouva le Balafré en faction.

— Suis-moi, lui dit-il en passant devant lui.

L'archer entra après lui dans l'appartement, s'arrêta à deux pas de la porte, et attendit, immobile et en silence, les ordres du roi.

— Savez-vous quelque chose de ce paladin errant, votre neveu ? lui demanda le roi. Retirez-vous, messieurs, dit-il alors aux autres personnes de sa suite, cette affaire ne concerne que nous.

— Oui, Sire, j'ai vu ce soir même Charlot, un des hommes qui accompagnaient mon neveu, et qu'il a envoyé de Liège, ou d'un château situé dans les environs, appartenant à l'évêque, et où il a conduit en sûreté les comtesses de Croye.

— Que Notre-Dame mère de Dieu en soit bénie ! Mais en es-tu bien sûr ? Es-tu bien sûr de cette heureuse nouvelle ?

— Aussi sûr que je puis l'être, Sire ; je crois même que Charlot a des lettres des dames de Croye pour Votre Majesté.

— Va me les chercher. Donne ton arquebuse à un de ces drôles ; à Olivier, au premier venu. Maintenant bénie soit Notre-Dame d'Embrun ! ajouta le roi quand le Balafré fut parti ; je changerai en une grille d'argent la grille de fer qui entoure son autel.

Charlot, le premier messenger parti de Schonwaldt, ne tarda pas à arriver, et remit au roi les lettres dont il avait été chargé par les deux comtesses de Croye. Elles le remerciaient froidement de la protection qu'il leur avait accordée tant qu'elles avaient été à sa cour, et avec un peu plus de chaleur de la permission qu'elles avaient reçue d'en partir en sûreté ; expressions dont Louis rit de bon cœur, au lieu d'en concevoir du ressen-

timent. Il demanda ensuite à Charlot, d'un air qui annonçait évidemment l'intérêt qu'il mettait à cette question, s'ils n'avaient pas éprouvé en route quelque alarme ; s'ils n'avaient pas été attaqués.

Charlot, homme fort stupide, et qui devait à cette qualité le choix qui avait été fait de lui pour cette mission, rendit au roi un compte fort imparfait de l'affaire dans laquelle le Gascon, son camarade, avait été tué, et l'assura qu'ils n'avaient fait aucune mauvaise rencontre pendant tout le reste du voyage. Louis lui demanda alors des détails particuliers et minutieux sur le chemin qu'ils avaient suivi pour se rendre à Liège, et son intérêt parut redoubler quand il apprit qu'en approchant de Namur, ils avaient suivi la route la plus courte, en côtoyant la rive droite de la Meuse, au lieu de la traverser comme le portaient leurs instructions. Le roi le renvoya en lui faisant donner un petit présent.

Il respira ensuite comme un homme dont la poitrine aurait été déchargée d'un pesant fardeau, murmura des remerciements aux saints avec un air de profonde dévotion, leva les yeux au ciel, et se hâta de méditer d'autres plans plus sûrs que les premiers.

Dans ce dessein, Louis fit appeler son astrologue Galeotti, qui parut avec son air de dignité empruntée, mais ayant pourtant le front chargé de quelque inquiétude, comme s'il eût douté que le roi dût lui faire un bon accueil. Il fut pourtant reçu plus favorablement que jamais. Louis le nomma son ami, son père dans les sciences, et il termina ses compliments en lui mettant au doigt une bague de grande valeur.

Après le départ de l'astrologue, Louis, en apparence fort épuisé, se jeta dans un fauteuil, renvoya tous ses gens, et ne garda qu'Olivier, qui, remplissant ses fonctions avec zèle et sans bruit, aida son maître à se préparer à se mettre au lit.

Pendant qu'il s'acquittait ainsi de son service habituel, le roi, contre sa coutume, restait préoccupé et silencieux. Olivier fut frappé de ce changement extraordinaire ; il lui dit enfin, avec la liberté que l'indulgence de son souverain lui permettait en pareille occasion :

— Tête-Dieu ! Sire, on dirait que vous avez perdu une bataille ; et cependant moi, qui ai été près de la personne de Votre Majesté pendant toute cette journée, je puis dire que je ne vous ai jamais vu combattre si vaillamment, et que le champ de bataille vous est resté.

— Le champ de bataille ! s'écria Louis en levant les yeux et en reprenant la causticité habituelle de son ton et de ses manières ; Pâques-Dieu ! mon ami Olivier, dites que je suis resté maître de l'arène dans un combat contre un taureau ; car jamais il n'a existé brute plus aveugle, plus opiniâtre, plus indomptable que notre cousin de Bourgogne. N'importe, je l'ai joliment harcelé ; mais, Olivier, réjouissez-vous avec moi de ce qu'aucun de mes plans en Flandre n'a réussi, ni en ce qui concerne les princesses de Croye, ni relativement à Liège. Vous m'entendez ?

— Non, sur ma foi, Sire ; il m'est impossible de féliciter Votre Majesté d'avoir échoué dans ses projets favoris, à moins que vous ne m'appreniez quel motif a opéré ce changement dans vos vues et dans vos souhaits.

— Sous un point de vue général, mon ami, il n'en est survenu aucun ; mais, Pâques-Dieu ! j'ai appris aujourd'hui à connaître le duc Charles mieux que je ne le connaissais encore. Lorsqu'il était comte de Charolais, du vivant de son père le vieux duc Philippe le Bon, et que j'étais le dauphin banni de France, nous buvions, nous chassions, nous battions la campagne, et nous avons fait plus d'une frasque ensemble. A cette époque j'avais sur lui un avantage décidé, celui que l'esprit le plus fort prend naturellement sur le plus faible : mais il a changé depuis ce temps ; il est devenu entêté, entreprenant, arrogant, querelleur ; il nourrit évidemment le désir de pousser les choses à l'extrême, quand il croit l'occasion favorable. Je ne pouvais toucher à un sujet qui lui déplaisait qu'avec les mêmes précautions que si c'eût été un fer rouge. A peine lui ai-je eu lâché quelques mots pour lui faire entrevoir la possibilité que ces vagabondes comtesses de Croye fussent tombées entre les mains de quelque maraudeur des frontières avant d'arriver à Liège, Pâques-Dieu ! on eût cru que je lui parlais

d'un sacrilège ! Il est inutile que je vous répète ce qu'il m'a dit à ce sujet ; il me suffit de vous dire que j'aurais cru ma tête fort aventurée si l'on était venu lui annoncer en ce moment la réussite de l'honnête projet formé par toi et ton ami Guillaume à la longue barbe pour améliorer sa fortune au moyen d'un mariage.

— Votre Majesté voudra bien se rappeler que je ne suis pas l'ami de Guillaume de La Marck, et que ce n'est pas moi qui ai conçu le projet dont il s'agit.

— Tu as raison, Olivier, car ton plan était de faire la barbe au Sanglier des Ardennes ; mais tu ne choisisais pas un meilleur époux à la comtesse Isabelle, quand tu pensais modestement à toi-même. Au surplus, Olivier, malheur à qui sera son mari ! car être pendu, roué, écartelé, voilà ce que mon doux cousin promettait de mieux à quiconque épouserait sa jeune vassale sans son agrément.

— Et probablement il ne serait guère moins irrité de tout mouvement d'insurrection qui pourrait avoir lieu dans la bonne ville de Liège.

— Autant, et même beaucoup plus, Olivier, comme ton intelligence le devine si bien. Mais dès que j'eus pris la résolution de venir ici, j'envoyai des messagers à Liège, pour y calmer, quant à présent, les esprits échauffés ; et j'ai fait dire à mes turbulents amis, Pavillon et Rouslaer, de se tenir tranquilles comme des souris, jusqu'après cette heureuse entrevue entre mon beau cousin et moi.

— Il paraît donc, à en juger d'après ce que Votre Majesté vient de dire, que tout ce que vous pouvez espérer de mieux de cette entrevue, c'est de ne pas vous en trouver plus mal ? Cependant Votre Majesté, encore tout à l'heure, prodiguait les compliments au sage philosophe dont les prédictions vous ont décidé à jouer un jeu dont vous espériez de si belles choses.

— Il ne faut désespérer de la partie que lorsqu'elle est perdue, Olivier, et je n'ai aucune raison pour craindre de la perdre ; je dois la gagner, au contraire, s'il n'arrive rien qui puisse exciter la rage de ce fou vindicatif ; et, bien certainement, j'ai de grandes obligations à la science

qui m'a fait choisir pour agent, et pour escorter les dames de Croye, un jeune homme dont l'horoscope est si bien d'accord avec le mien, qu'il m'a sauvé d'un grand danger, même en désobéissance à mes ordres. Mais dis-moi : as-tu découvert dans les mesures qu'on prend à notre égard quelque chose qui doive faire soupçonner de mauvaises intentions ?

— Sire, répondit Olivier, il me semble qu'on n'a pas tout à fait ici pour Votre Majesté ces attentions et ces soins qui prouvent qu'on reçoit avec plaisir un hôte d'un rang si élevé. Le duc, ce soir, a prétendu être fatigué ; il n'a conduit Votre Majesté que jusqu'à la porte de la rue, et a laissé aux officiers de sa maison le soin de vous accompagner jusqu'ici. Ces appartements ont été meublés à la hâte et sans soin. Cette tapisserie est sens dessus dessous, les hommes marchent sur la tête, et les racines des arbres touchent au plafond.

— Bon ! bon ! dit le roi ; c'est un accident occasionné par la précipitation ; m'as-tu jamais vu faire attention à de pareilles bagatelles ? Maintenant, Olivier, nous allons nous mettre au lit. Nous avons pris une résolution, nous l'avons exécutée ; il ne nous reste qu'à jouer bravement le rôle dont nous nous sommes chargés.

CHAPITRE XXVI

L'EXPLOSION

LE lendemain du jour de l'arrivée du roi, il y eut une revue générale des troupes de Charles, et elles étaient si nombreuses, si bien armées et équipées, qu'il ne fut peut-être pas fâché d'avoir l'occasion de donner ce spectacle à son rival en puissance. Tout en lui faisant le compliment dû par un vassal à son seigneur suzerain, que ces troupes étaient celles du roi et non les siennes, le mouvement de sa lèvre supérieure et l'éclair de fierté qui brilla dans ses yeux indiquaient assez que ce discours n'était qu'une courtoisie vide de sens, et qu'il savait fort bien que cette belle armée, exclusivement à ses ordres, était prête à marcher contre Paris comme dans toute autre direction. Ce qui devait ajouter à la mortification de Louis, c'était de reconnaître parmi les bannières celles de plusieurs seigneurs français, non seulement de Normandie et de Bretagne, mais de provinces plus immédiatement soumises à son autorité, et qui, par divers motifs de mécontentement, avaient joint le duc de Bourgogne et fait cause commune avec lui.

Fidèle à son caractère, Louis parut faire peu d'attention à ces mécontents, tandis que dans le fait il repassait dans son esprit les moyens qu'il pourrait employer pour les détacher de la Bourgogne et les rappeler à lui ; il résolut de faire sonder à cet égard les principaux d'entre eux par Olivier et d'autres agents.

Lui-même il travailla avec soin, mais avec grande précaution, à captiver la bienveillance des principaux officiers et conseillers de Charles ; employant à cet effet

les moyens qui lui étaient ordinaires, distribuant d'adroites flatteries, et faisant des présents avec libéralité.

Cette occasion de pouvoir personnellement se concilier, ou, si le lecteur le veut, de corrompre les ministres de Charles, était peut-être ce que le roi s'était proposé comme un des principaux objets de sa visite, quand même ses cajoleries échoueraient à l'égard du duc lui-même. Il existait tant de relations entre la France et la Bourgogne, que beaucoup de nobles du second de ces pays avaient, dans le premier, des intérêts actuels ou des espérances futures, et la faveur de Louis pouvait leur être aussi utile à cet égard que son déplaisir aurait pu leur être nuisible.

Il y avait à la cour de Bourgogne un homme que Louis désirait particulièrement gagner, et qu'il y chercha inutilement dès qu'il fut arrivé : c'était le comte de Crèveœur. Bien loin d'avoir du ressentiment contre lui à cause de la fermeté qu'il avait déployée, en sa qualité d'ambassadeur, au château du Plessis, le roi n'avait trouvé dans cette conduite qu'un motif de plus pour chercher à se l'attacher, s'il était possible. Il ne fut pas très charmé d'apprendre que le comte était parti à la tête de cent lances, et se rendait vers les frontières du Brabant, pour porter des secours à l'évêque, en cas de nécessité, soit contre Guillaume de La Marck, soit contre ses sujets mécontents. Il ne se consola qu'en pensant que cette force, jointe aux avis qu'il avait envoyés par de fidèles messagers, empêcherait qu'il n'éclatât dans ce pays des troubles prématurés, dont il prévoyait que l'explosion rendrait sa situation fort précaire.

La cour, en cette occasion, dîna dans la forêt, quand l'heure de midi fut arrivée, comme c'était assez l'usage dans ces grandes parties de chasse ; cet arrangement, pour cette fois, fut particulièrement agréable au duc, qui désirait se dispenser, autant qu'il le pouvait, de cette déférence solennelle et cérémonieuse qu'il était, en tout autre cas, obligé d'observer à l'égard du roi Louis. Dans le fait, la connaissance que possédait le roi des faibles de la nature humaine, l'avait trompé en cette occasion. Il avait pensé que le duc se serait trouvé flatté au delà de

toute expression, de recevoir de son souverain une telle marque de condescendance et de confiance ; mais il avait oublié que la dépendance où était le duché de Bourgogne de la couronne de France était en secret une mortification amère pour un prince aussi riche, aussi fier et aussi puissant que Charles, qui ne désirait certainement rien tant que de pouvoir l'ériger en royaume indépendant. La présence du roi en sa propre cour lui imposait l'obligation d'y jouer le rôle subordonné de vassal, d'accomplir divers actes de soumission et de déférence féodale, ce qui, pour un homme d'un caractère si hautain, était déroger à sa qualité de prince souverain, qualité dont il se montrait continuellement jaloux.

Mais quoiqu'on pût, en cette occasion, dîner sur le gazon et mettre des barils en perce au son des cors, avec toute la liberté que permet un repas champêtre, il n'en devenait que plus nécessaire de suivre, pour le festin du soir, toutes les lois de l'étiquette la plus solennelle.

Des ordres préalables avaient été donnés à cet effet ; et, en rentrant à Péronne, le roi trouva un banquet préparé avec une splendeur et une magnificence dignes de la richesse de son formidable vassal, qui possédait presque tous les Pays-Bas, alors le plus riche pays de l'Europe. Le duc était assis au bout d'une grande table gémissant sous le poids d'une vaisselle d'or et d'argent, dans laquelle étaient servis les mets les plus recherchés. A sa main droite, et sur un siège plus élevé que le sien, était le roi son hôte. On voyait debout derrière lui, d'un côté, le fils du duc de Gueldres, qui remplissait les fonctions de grand écuyer tranchant ; de l'autre, son fou, le Glorieux, sans lequel le prince se montrait rarement.

Charles, et Louis en imitation de son hôte, adressèrent souvent la parole à ce personnage pendant le repas, et tous deux, en riant de bon cœur, montraient combien les réponses du Glorieux les amusaient.

— Pour qui sont donc ces deux places vacantes ? lui demanda Charles.

— L'une d'elles tout au moins devrait m'appartenir par droit de succession, répondit le Glorieux.

— Et pourquoi cela, drôle ?

— Parce qu'elles appartiennent à d'Hymbercourt et à Commines, qui sont allés si loin pour donner le vol à leurs faucons, qu'ils en ont oublié leur souper. Or, ceux qui préfèrent un faucon volant à un faisan sur la table sont proches parents des fous, et par conséquent je devrais avoir droit à leur place à table, comme faisant partie de leur succession mobilière.

— C'est une plaisanterie réchauffée, l'ami ; mais qu'ils soient fous ou sages, les voici qui arrivent pour relever leur défaut.

Commines et d'Hymbercourt entraient en ce moment dans la salle ; et après avoir salué respectueusement les deux princes, ils prirent les places qui leur avaient été réservées.

— Eh bien, messieurs, leur dit le duc, il faut que votre chasse ait été bien bonne ou bien mauvaise, pour qu'elle vous ait retenus si tard ? Mais quoi ! sire Philippe de Commines, vous avez l'air tout abattu ! d'Hymbercourt vous a-t-il gagné une grosse gageure ? vous êtes un philosophe, et vous devriez savoir mieux supporter la mauvaise fortune. Mais d'Hymbercourt a l'air tout consterné ! Que veut dire ceci, messieurs ? N'avez-vous pas trouvé de gibier ? avez-vous perdu vos faucons ? Sur mon honneur, on dirait que vous venez, non à un festin, mais à une cérémonie funèbre.

Tandis que le duc parlait, les yeux de toute la compagnie se dirigeaient sur Commines et d'Hymbercourt. Ils n'étaient nullement de cette classe de gens en qui une expression de mélancolie est habituelle, et ce fut une raison pour que leur embarras et leur air décontenancé en fussent plus remarquables. L'enjouement et la gaieté, qu'on devait en grande partie à de copieuses libations d'excellent vin, disparurent presque au même instant ; et sans que personne pût assigner la raison de ce changement survenu tout à coup dans la disposition générale des esprits, chacun se mit à parler à son voisin, comme si l'on eût été dans l'attente de quelque nouvelle étrange et importante.

— Que signifie ce silence, messieurs ? s'écria le duc en élevant la voix qu'il avait naturellement très haute.

Si vous apportez à notre banquet un air si étrange et une taciturnité qui l'est plus encore, nous voudrions que vous fussiez restés dans les marais à chercher des hérons, ou plutôt des chouettes et des hibous.

— Monseigneur, dit Commines, comme nous revenions ici de la forêt, nous avons rencontré le comte de Crève-cœur.

— Quoi ! déjà de retour du Brabant ? J'espère que tout y est tranquille ?

— Le comte informera lui-même Votre Altesse, dans un instant, des nouvelles qu'il apporte, dit d'Hymbercourt, car nous ne les savons que fort imparfaitement.

— Vraiment ? Et où est le comte ?

— Il change de costume pour se rendre auprès de Votre Altesse, répondit d'Hymbercourt.

— De costume ! Tête-Dieu ! que m'importe son costume ! Je crois que vous avez conspiré avec lui pour me faire perdre l'esprit !

— Pour parler plus franchement, dit Commines, il désire vous communiquer les nouvelles qu'il apporte dans une audience particulière.

— Tête-Dieu ! sire roi, dit Charles, voilà bien comme nos conseillers nous servent toujours. S'ils peuvent attraper quelque chose qu'ils jugent de quelque intérêt pour notre oreille, ils prennent sur-le-champ un air grave, et deviennent aussi fiers de ce qu'ils portent qu'un âne l'est d'une selle neuve. Qu'on aille dire à Crève-cœur de se rendre ici sur-le-champ. Il vient des frontières de Liège ; et quant à nous, du moins, dit-il en appuyant sur le pronom, nous n'avons dans ce pays aucun secret que nous ne puissions proclamer en face du monde entier.

On s'aperçut généralement que le duc avait assez bu pour renforcer son opiniâtreté naturelle ; et quoique plusieurs de ses courtisans lui eussent volontiers fait observer que le moment n'était convenable ni pour apprendre des nouvelles, ni pour tenir conseil, cependant ils connaissaient trop bien l'impétuosité de son caractère pour se hasarder à lui faire quelque objection, et chacun resta dans l'attente des nouvelles apportées par Crève-cœur.

Quelques minutes se passèrent, pendant lesquelles le duc resta les yeux fixés sur la porte avec un air d'impatience, tandis que tous les convives avaient les leurs baissés vers la table, comme pour cacher leur inquiétude et leur curiosité. Louis seul conservait le plus grand sang-froid, et causait alternativement avec le fou et avec le grand écuyer tranchant.

Enfin Crève-cœur arriva, et dès qu'il parut, le duc le salua, en lui demandant d'un ton bref :

— Eh bien, sire comte, quelles nouvelles de Liège et du Brabant ? L'annonce de votre arrivée a banni la gaieté de notre table ; mais nous espérons que votre présence va l'y ramener.

— Mon seigneur et maître, répondit Crève-cœur d'un ton ferme, mais triste, les nouvelles que j'apporte sont faites pour être entendues dans votre conseil plutôt qu'à votre table.

— Quelles sont-elles ? s'écria le duc ; je veux le savoir, eussiez-vous à m'annoncer la venue de l'Antechrist. Mais je puis les deviner : les Liégeois se sont encore mutinés.

— C'est la vérité, monseigneur, dit Crève-cœur d'un air très grave.

— Voyez-vous, reprit le duc, comme j'ai deviné sur-le-champ ce que vous hésitez tant à me dire. Ainsi donc ces bourgeois écervelés ont encore pris les armes ? Cette nouvelle ne pouvait arriver plus à propos, ajouta-t-il en jetant sur Louis un regard plein d'amertume et de ressentiment, quoiqu'il cherchât évidemment à se modérer, puisque nous pouvons demander à notre seigneur suzerain son avis sur la manière de réprimer de tels mutins. Avez-vous encore d'autres nouvelles, comte ? apprenez-les-nous ; rendez-nous compte ensuite pourquoi vous n'avez pas marché vous-même au secours de l'évêque.

— Il m'en coûte, monseigneur, d'avoir à vous apprendre les autres nouvelles, et il sera affligeant pour vous de les entendre. Mon secours, celui de tous les officiers du monde ne pourrait être d'aucune utilité au digne prélat : Guillaume de La Marck, uni aux Lié-

geois insurgés, s'est emparé de Schonwaldt, et l'a assassiné dans son propre château.

— *Assassiné !* répéta le duc d'une voix creuse et basse, qui fut pourtant entendue d'un bout de la salle à l'autre ; tu as été trompé par quelque faux rapport, Crève-cœur ; cela est impossible.

— Hélas ! monseigneur, répondit le comte, je le tiens d'un témoin oculaire, d'un archer de la garde écossaise du roi de France, qui était dans la salle à l'instant où ce meurtre a été commis par ordre de Guillaume de La Marck.

— Et qui sans doute était fauteur et complice de cet horrible sacrilège ! s'écria le duc en se levant, et en frappant du pied avec tant de fureur qu'il brisa le marche-pied placé devant lui. Qu'on ferme les portes de cette salle ! Qu'on en garde les fenêtres ! Qu'aucun étranger ne bouge de sa place sous peine de mort ! Gentilshommes de ma chambre, l'épée à la main !

Et se tournant vers Louis, il avança la main lentement, mais d'un air déterminé, vers la poignée de son épée, pendant que le roi, sans montrer aucune crainte, sans même prendre une attitude défensive, lui disait froidement :

— Cette nouvelle a ébranlé votre raison, beau cousin.

— Non, répliqua le duc d'un ton terrible ; mais elle a éveillé un juste ressentiment que j'ai laissé sommeiller trop longtemps par de vaines considérations de lieux et de circonstances. Assassin de ton frère ! rebelle contre ton père ! tyran de tes sujets ! allié traître ! roi parjure ! gentilhomme sans honneur ! tu es en mon pouvoir, et j'en rends grâces au ciel.

— Rendez-en plutôt grâces à ma folie, dit le roi. Quand nous nous rencontrâmes, à termes plus égaux, à Montlhéri, il me semble que vous auriez voulu être plus loin de moi que vous ne l'êtes maintenant.

Le duc avait toujours la main sur la poignée de son épée ; mais il ne la tira pas hors du fourreau. Il semblait qu'il ne pouvait se résoudre à en faire usage contre un ennemi qui ne lui offrait aucune résistance, et dont l'air calme ne pouvait justifier aucun acte de violence.

Cependant une confusion générale régnait dans la salle. Les portes en avaient été fermées à l'ordre du duc, et elles étaient gardées ainsi que les fenêtres ; mais plusieurs seigneurs français s'étaient levés et se disposaient à prendre la défense de leur souverain. Louis n'avait dit un mot ni au duc d'Orléans ni à Dunois depuis qu'il les avait fait sortir du château de Loches ; et à peine pouvaient-ils se croire en liberté, traînés comme ils l'étaient à la suite du roi, et objets de sa méfiance et de ses soupçons plutôt que de ses égards et de son attachement. Cependant la voix de Dunois fut la première à se faire entendre au milieu du tumulte ; et s'adressant au duc de Bourgogne :

— Sire duc, lui dit-il, vous oubliez que vous êtes vassal de la France, et que nous, vos convives, nous sommes Français. Si vous levez la main contre notre monarque, préparez-vous aux plus violents efforts du désespoir ; car, croyez-moi, nous nous abreuverons du sang de la Bourgogne comme nous venons de le faire de son vin. Courage, monseigneur d'Orléans ! Et vous, gentils-hommes français, rangez-vous autour de Dunois, et faites ce que vous le verrez faire.

C'est en de pareils moments qu'un roi connaît quels sont ceux de ses sujets sur qui il peut compter avec certitude. Le peu de chevaliers et de seigneurs indépendants qui avaient suivi Louis, et dont la plupart n'avaient jamais reçu de lui que des marques de dédain et de déplaisir, sans être effrayés par une force infiniment supérieure qui ne leur permettait d'espérer qu'une mort glorieuse, se rangèrent à l'instant autour de Dunois, et se frayèrent un chemin, à sa suite, vers le haut bout de la table où se trouvaient les deux princes.

Au contraire, ceux que Louis avait tirés du néant pour leur confier des places importantes pour lesquelles ils n'étaient pas nés, ne montrèrent que froideur et lâcheté : restant tranquillement assis, ils semblèrent résolus de ne pas courir au-devant de leur destin en se mêlant de cette affaire, quoi qu'il pût arriver à leur bienfaiteur.

A la tête du parti le plus généreux et le plus fidèle

était le vénérable lord Crawford, qui, avec une agilité que personne n'aurait attendue de son âge, s'ouvrit un chemin malgré toute opposition. Il est pourtant juste d'ajouter qu'il n'en éprouva guère ; car, soit par point d'honneur, soit par un secret désir de prévenir le coup qui menaçait Louis, la plupart des seigneurs bourguignons s'écartèrent pour le laisser passer. Se plaçant hardiment entre le roi et le duc, Crawford enfonça sur un côté de sa tête sa toque, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux blancs ; ses joues pâles et son front ridé reprirent les couleurs de la jeunesse ; son œil, flétri par l'âge, brilla de tout le feu d'un jeune guerrier prêt à faire un acte de courage et de désespoir ; et entourant son bras gauche du manteau attaché à son épaule, il tira son épée de la main droite.

— J'ai combattu pour son père et pour son aïeul ! s'écria-t-il, et, de par saint André ! quoi qu'il puisse arriver, je ne l'abandonnerai pas dans une pareille crise !

Le duc de Bourgogne avait toujours la main appuyée sur son épée, et il semblait se disposer à donner le signal d'une attaque générale dont le résultat aurait été infailliblement le massacre du parti le plus faible, quand Crèveœur se jeta en avant, et s'écria d'une voix retentissante :

— Monseigneur de Bourgogne, songez à ce que vous allez faire ! Vous êtes chez vous. Vous êtes le vassal du roi. Ne répandez pas le sang de votre hôte sous votre toit, le sang d'un roi sur le trône que vous avez élevé pour lui, et où il s'est assis sous votre sauvegarde. Par égard pour l'honneur de votre maison, ne cherchez pas à venger un meurtre horrible par un meurtre plus horrible encore.

— Retire-toi, Crèveœur, s'écria le duc, et laisse-moi assouvir ma vengeance. Retire-toi, te dis-je : la colère des princes est à craindre comme celle du ciel.

— Oui, répondit Crèveœur avec fermeté ; mais seulement quand elle est juste comme celle du ciel. Permettez-moi de vous supplier de maîtriser la violence de votre caractère, quelque justement irrité que vous

soyez. Et vous, messeigneurs de France, votre résistance est inutile ; souffrez que je vous engage à éviter tout ce qui pourrait amener une effusion de sang.

— Il a raison, dit Louis. Mon cousin d'Orléans, mon cher Dunois, mon brave Crawford, n'amenez pas des malheurs et une effusion de sang, en vous offensant trop promptement. Notre cousin le duc est courroucé de la nouvelle de la mort d'un ami qui lui était cher, du vénérable évêque de Liège, dont nous déplorons le meurtre autant qu'il le déplore. D'anciens, et malheureusement de nouveaux sujets de querelle, le portent à nous soupçonner d'avoir eu quelque part à un crime qui nous fait horreur. Si notre hôte voulait nous assassiner en ce lieu même, nous son roi, nous son parent, sur la fausse supposition que nous aurions donné les mains à ce meurtre abominable, tous vos efforts n'allégeraient guère notre destin, et pourraient, au contraire, considérablement l'aggraver. Ainsi donc, Crawford, retirez-vous. Quand ce devraient être mes dernières paroles, je parle comme un roi à son officier, et j'exige obéissance. Retirez-vous ; et, si on l'exige, rendez votre épée : je vous le commande, et votre serment vous oblige à m'obéir.

— C'est la vérité, Sire, répondit Crawford en reculant et remettant son épée dans le fourreau, oui, c'est la vérité ; mais, si j'étais à la tête de soixante-quinze de mes braves, sur mon honneur ! je voudrais voir si l'on peut avoir raison de ces galants si pimpants avec leurs chaînes d'or et les bijoux qui brillent à leurs chapeaux.

Le duc resta assez longtemps les yeux fixés sur le plancher, et dit ensuite avec un ton d'ironie amère :

— Vous avez raison, Crève-cœur : notre honneur exige que les obligations que nous avons à ce grand roi, à cet hôte honorable, à cet ami fidèle, ne soient pas payées aussi précipitamment que nous l'avions d'abord résolu dans notre colère. Nous agissons de telle sorte, que toute l'Europe connaîtra la justice de nos procédés. Messeigneurs de France, il faut que vous rendiez vos armes à mes officiers. Votre maître a rompu la trêve et n'a plus droit à en profiter. Cependant, pour ménager vos

sentiments d'honneur, et pour la race dont il a dégénéré, nous ne demanderons pas à notre cousin Louis son épée.

— Pas un de nous, s'écria Dunois, ne rendra ses armes, et ne sortira de cette salle sans être convaincu de la sûreté de notre roi.

— Et pas un homme de la garde écossaise, ajouta lord Crawford, ne mettra bas les armes, si ce n'est par l'ordre du roi de France ou de son grand connétable.

— Brave Dunois, dit le roi, et vous, mon fidèle Crawford, votre zèle me nuira au lieu de m'être utile. Je compte, ajouta-t-il avec dignité, sur la justice de ma cause, plus que sur une vaine résistance qui coûterait la vie à mes meilleurs et à mes plus braves sujets. Rendez vos armes : les nobles Bourguignons qui recevront ces gages honorables nous protégeront, vous et moi, mieux que vous ne pourriez le faire. Rendez vos armes ; c'est moi qui vous l'ordonne.

Crawford jeta son épée au comte de Crèvecœur.

— Prenez-la, lui dit-il, et que le diable vous en donne bien de la joie. Celui à qui elle appartient légitimement n'est pas déshonoré en la rendant, car nous n'avons pas eu le champ libre pour la défendre.

— Un moment, messieurs, s'écria le duc en accents entrecoupés, comme un homme à qui la colère laisse à peine le pouvoir de s'exprimer, gardez vos armes, votre parole de ne pas vous en servir me suffira. Quant à vous, Louis de Valois, vous devez vous regarder comme mon prisonnier, jusqu'à ce que vous soyez justifié d'avoir été complice d'un meurtre et d'un sacrilège. Qu'on le conduise au château, dans la tour du comte Herbert ; qu'il ait avec lui six personnes de sa suite à son choix. Lord Crawford, il faut que votre garde se retire du château ; on lui assignera un autre logement ; un logement honorable. Qu'on lève tous les ponts-levis, et qu'on baisse toutes les herses ; qu'on place une triple garde aux portes de la ville ; qu'on ramène le pont de bateaux sur la rive droite de la rivière ; que ma troupe de Wallons noirs entoure le château ; qu'on triple le nombre des sentinelles à tous les postes. D'Hymber-

court, vous ferez faire des patrouilles à pied et à cheval autour de la ville, de demi-heure en demi-heure pendant toute la nuit, et d'heure en heure pendant toute la journée de demain, si toutefois cette mesure est encore nécessaire alors ; car il est probable que nous ne laisserons pas vieillir cette affaire. Veillez bien sur la personne de Louis, si vous faites cas de la vie.

Il quitta la table avec le même air d'humeur et de colère, jeta sur le roi un regard d'inimitié mortelle, et sortit de l'appartement à pas précipités.

— Messieurs, dit Louis en regardant autour de lui avec dignité, le chagrin de la mort de son allié a jeté votre prince dans un accès de frénésie. J'espère que vous connaissez trop bien vos devoirs, comme nobles et comme chevaliers, pour le soutenir dans des démarches traîtreusement violentes contre la personne de son seigneur suzerain.

En ce moment on entendit dans les rues le son des tambours et des trompettes qui appelaient les soldats de toutes parts.

— Nous sommes sujets de la Bourgogne, répondit Crève-cœur, qui remplissait les fonctions de grand maréchal de la maison du duc, et nous devons agir en conséquence. Nos espérances, nos prières et nos efforts tendront à ramener la paix et l'union entre Votre Majesté et notre maître ; mais, en attendant, c'est un devoir pour nous d'exécuter ses ordres. Ces seigneurs et ces chevaliers se feront un honneur d'héberger l'illustre duc d'Orléans, le brave Dunois et le vénérable lord Crawford. Quant à moi, il faut que je sois le chambellan de Votre Majesté, et que je vous conduise dans un tout autre appartement que je ne le voudrais, me rappelant l'hospitalité que j'ai reçue au Plessis. Vous n'avez qu'à choisir votre suite, que les ordres du duc limitent à six personnes.

— En ce cas, dit le roi en regardant autour de lui, et après un moment de réflexion, je désire avoir auprès de moi Olivier le Daim, un archer de ma garde écossaise nommé le Balafre, Tristan l'Ermitte avec deux de ses

gens à son choix, et mon fidèle et loyal philosophe Martius Galeotti.

— La volonté de Votre Majesté sera exécutée en tous points, répondit le comte de Crève-cœur. J'apprends, ajouta-t-il après avoir pris quelques informations, que Galeotti est en ce moment à souper en joyeuse compagnie, mais on va l'envoyer chercher. Les autres se rendront aux ordres de Votre Majesté à l'instant même.

— Marchons donc, dit le roi, et rendons-nous dans le nouveau logement que nous assigne l'hospitalité de notre cousin. Nous savons que la place est forte, et nous espérons qu'elle ne sera pas moins sûre.

CHAPITRE XXVII

INCERTITUDE

QUARANTE hommes d'armes portant alternativement, l'un l'épée nue, l'autre une torche allumée, formaient l'escorte, ou plutôt la garde qui conduisait Louis XI de l'hôtel de ville de Péronne au château fort.

Les pénibles sensations du roi ne firent que s'accroître quand il aperçut, en traversant la cour, deux ou trois cadavres sur lesquels on avait jeté à la hâte une capote de soldat ; et il ne fut pas longtemps à reconnaître l'uniforme des archers de la garde écossaise. Le détachement qui était de garde près de l'appartement du roi, comme le comte de Crèvecœur l'en informa, avait refusé de quitter son poste, une querelle s'en était suivie entre eux et les Wallons noirs du duc ; et, avant que les officiers des deux corps eussent pu rétablir l'ordre, plusieurs d'entre eux avaient été tués.

Le vieux sénéchal, appelé à la hâte, faisait de pénibles efforts pour tourner une clef pesante dans la serrure de la porte de cette vieille prison gothique, qui semblait s'ouvrir à regret ; et il fut obligé de réclamer l'aide d'un des gardes de Crèvecœur. Quand elle fut ouverte, six hommes entrèrent avec des torches, et montrèrent le chemin par un passage étroit et tournant, commandé, de distance en distance, par des meurtrières et des barbicanes pratiquées dans l'épaisseur des murs. Au bout de ce passage était un escalier digne d'y faire suite et dont les marches étaient de gros blocs de pierre grossièrement taillés à coups de marteau, et de hauteur inégale. Elles se terminaient à une porte en fer qui

conduisait à ce qu'on appelait la grande salle de la tour, où la lumière pénétrait à peine, même en plein jour, car elle n'y arrivait que par des ouvertures que l'épaisseur excessive des murailles faisait paraître plus étroites encore, et qui ressemblaient à des crevasses plutôt qu'à des fenêtres. Sans la lueur des torches, il y aurait régné en ce moment une obscurité complète. Deux ou trois chauves-souris, ou autres oiseaux de mauvais augure, réveillés par cette clarté inaccoutumée, voltigèrent autour des lumières et menacèrent de les éteindre, tandis que le sénéchal s'excusait auprès du roi de ce que les grands appartements de la tour n'étaient pas en meilleur ordre. Il fit valoir le peu de temps qui lui avait été donné pour les préparer, en ajoutant que, dans le fait, cet appartement n'avait pas servi depuis vingt ans, et qu'il avait été même habité très rarement, à ce qu'il avait entendu dire, depuis le temps de Charles le Simple.

— De Charles le Simple, répéta Louis ; oh ! je connais à présent l'histoire de cette tour. C'est ici qu'il fut assassiné par la trahison de son perfide vassal Herbert, comte de Vermandois ; ainsi le racontent nos annales. Je savais qu'il y avait, relativement au château de Péronne, une tradition dont je ne me rappelais pas les circonstances. Ainsi donc, c'est ici qu'un de mes prédécesseurs a été assassiné !

— Non pas, Sire, non pas exactement ici, dit le vieux sénéchal, qui s'avancait avec l'empressement d'un *cicerone* charmé de pouvoir faire l'histoire des curiosités qu'il montre ; c'est un peu plus loin, dans un cabinet qui donne dans la chambre à coucher de Votre Majesté.

Il ouvrit à la hâte une porte placée à l'autre bout de l'appartement, et qui conduisait dans une chambre à coucher assez petite, comme c'était l'usage dans ces vieux bâtiments ; mais qui, par cela même, était plus commode que la grande salle. On y avait fait précipitamment quelques préparatifs pour recevoir le roi. Après en avoir caché les murs avec une tapisserie, on avait allumé du feu dans une cheminée qui n'avait pas été chauffée depuis bien des années, et l'on avait jeté deux

matelas par terre pour ceux qui, suivant la coutume, devaient passer la nuit dans la chambre du roi.

— Je vais faire préparer des lits dans l'antichambre pour le reste de votre suite, Sire, dit le vieux sénéchal ; je prie Votre Majesté de m'excuser : j'ai eu si peu de temps pour faire mes dispositions ! Maintenant, s'il plaît à Votre Majesté de passer par la petite porte que couvre la tapisserie, elle se trouvera dans le petit cabinet, pratiqué dans l'épaisseur du mur, où Charles perdit la vie. Un passage secret communique au rez-de-chaussée, par où montèrent les hommes chargés de le mettre à mort. Votre Majesté, dont j'espère que la vue est meilleure que la mienne, pourra encore distinguer les marques du sang sur le plancher, quoique cinq cents ans se soient écoulés depuis cet événement.

En parlant ainsi, il cherchait à ouvrir la petite porte dont il parlait.

— Attends, vieillard, lui dit le roi en lui retenant le bras, attends encore un peu. Tu pourras avoir une histoire plus récente à raconter, des traces de sang plus fraîches à montrer. Qu'en dites-vous, comte de Crève-cœur ?

— Tout ce que je puis vous dire, Sire, répondit le comte, c'est que cet appartement est à la disposition de Votre Majesté, comme celui que vous occupez dans votre château du Plessis, et que la garde extérieure en est confiée à Crève-cœur, nom qui n'a jamais été souillé par un soupçon de trahison ou d'assassinat.

— Mais le passage secret dont parle ce vieillard ? dit Louis à voix basse et d'un ton d'inquiétude, en serrant d'une main le bras de Crève-cœur, tandis que de l'autre il montrait la porte du petit cabinet.

— C'est quelque rêve de Mornay, dit Crève-cœur, quelque vieille et absurde tradition de ce château ; mais je vais m'en assurer.

Il allait ouvrir la porte, quand Louis, le retenant, lui dit :

— Non, Crève-cœur, non : votre honneur est une garantie qui me suffit. Mais que veut faire de moi votre duc ? Il ne peut espérer de me garder longtemps prison-

nier, et... en un mot, Crève-cœur, dites-moi ce que vous en pensez.

— Sire, répondit le comte, Votre Majesté peut juger elle-même quel ressentiment doit avoir conçu le duc de Bourgogne de l'horrible assassinat d'un de ses alliés, d'un de ses proches parents ; et vous seul pouvez savoir quel droit il a de s'imaginer que les auteurs de ce crime y aient été excités par les émissaires de Votre Majesté. Mais mon maître a une noblesse de caractère qui le rend incapable de toute trahison, même au plus fort de sa colère. Quoi qu'il puisse faire, il le fera à la face du jour en vue des deux peuples. Et je dois ajouter que le désir de tous les conseillers qui l'entourent, à l'exception peut-être d'un seul, sera qu'il se conduise en cette occasion avec autant de modération et de générosité que de justice.

— Ah ! Crève-cœur, dit Louis en prenant la main du comte comme s'il eût été affecté par quelque souvenir pénible, qu'il est heureux le prince qui a auprès de sa personne des conseillers capables d'opposer un frein à ses passions et à sa colère ! Leurs noms seront écrits en lettres d'or dans l'histoire de son règne. Noble Crève-cœur, que n'ai-je eu le bonheur d'avoir près de moi un homme tel que toi !

— En ce cas, dit le Glorieux, le premier soin de Votre Majesté aurait été de s'en débarrasser bien vite.

— Ah ! ah ! sire de la Sagesse, es-tu donc ici ? dit Louis en se retournant et en quittant à l'instant le ton pathétique avec lequel il parlait à Crève-cœur, pour en prendre avec facilité un autre qui ressemblait presque à de la gaieté ; nous as-tu donc suivis jusqu'ici ?

— Oui, Sire : la Sagesse doit suivre en vêtements bigarrés, quand la Folie marche en avant sous la pourpre.

— Comment dois-je entendre ceci, sire Salomon ? voudrais-tu changer de place avec moi ?

— Non, sur ma foi, Sire, quand même vous me donneriez cinquante couronnes en retour.

— Et pourquoi donc ? Comme sont les princes aujourd'hui, il me semble que je pourrais me contenter de t'avoir pour roi.

— Fort bien, Sire, mais la question est de savoir si, jugeant de l'esprit de Votre Majesté d'après le logement que vous occupez ici, je ne serais pas honteux d'avoir un fou si peu clairvoyant.

— Silence ! drôle, dit le comte de Crèveœur ; vous donnez trop de liberté à votre langue.

— Laissez-le parler, dit le roi ; je ne connais pas de sujet de raillerie mieux trouvé et plus juste que les sottises de ceux qui ne devraient pas en faire. Tiens, mon judicieux ami, prends cette bourse d'or, et reçois en même temps l'avis de ne jamais être assez fou pour te croire plus sage que les autres. Maintenant voudrais-tu me rendre le service de t'informer où est mon astrologue Martius Galeotti, et de me l'envoyer ici sans délai ?

— Je m'en charge, Sire, répondit le fou, et je suis sûr que je le trouverai chez Jean Doppoletbur, car les philosophes savent aussi bien que les fous où se vend le meilleur vin.

— J'espère, comte, dit Louis, que vous voudrez bien donner ordre à vos gardes de laisser entrer ce docte personnage.

— Il n'y a nulle difficulté à ce qu'il entre, Sire, répondit Crèveœur ; mais je suis fâché d'être obligé d'ajouter que mes instructions ne me permettent de laisser sortir personne de l'appartement de Votre Majesté. Je souhaite à Votre Majesté une bonne nuit, ajouta-t-il, et je vais prendre des mesures pour que les personnes de votre suite se trouvent plus à l'aise dans l'antichambre.

— Soyez sans inquiétude à cet égard, sire comte, dit le roi, ce sont des gens habitués à une vie dure ; et, pour vous dire la vérité, à l'exception de Galeotti, que je désire voir, je voudrais avoir cette nuit aussi peu de communications à l'extérieur que vos instructions le permettent.

— Elles sont, répondit Crèveœur, de laisser Votre Majesté en possession paisible de son appartement. Tels sont les ordres de mon maître.

Et le comte de Crèveœur prit congé du souverain.

— Retirez-vous dans l'antichambre, mes maîtres, dit Louis à Olivier et à Tristan ; mais ne vous endormez pas, et tenez-vous prêts à recevoir mes ordres, car nous aurons encore quelque chose à faire cette nuit, et quelque chose d'important.

Dès qu'ils furent sortis, Louis ôta son chapeau, fit la revue des images de plomb qui le garnissaient ; et, choisissant celle qui représentait Notre-Dame de Cléry, il se mit à genoux devant elle, et lui adressa la prière extraordinaire ci-après :

« Douce Notre-Dame de Cléry, s'écria-t-il en joignant les mains et en se frappant la poitrine, bienheureuse mère de merci, toi qui es toute-puissante auprès de la Toute-Puissance, prends pitié de moi, pauvre pécheur. Il est vrai que je t'ai un peu négligée pour ta bienheureuse sœur d'Embrun ; mais je suis roi, mon pouvoir est grand, ma richesse sans bornes ; et si elle ne suffisait pas, j'imposerais une double gabelle sur mes sujets, plutôt que de ne pas vous payer mes dettes à toutes deux. Ouvre ces portes de fer, comble ces larges fossés, tire-moi de ce danger pressant comme une mère qui conduit son enfant. Si j'ai donné à ta sœur le commandement de mes gardes, tu auras la grande et riche province de Champagne, dont les vignobles verseront l'abondance dans ton couvent. Sainte Mère de Dieu, intercède auprès de ton fils, pour qu'il me pardonne tous mes péchés passés, et celui, qui n'en est qu'un bien petit, qu'il faut que je commette cette nuit. Ce n'est pas même un péché, chère Notre-Dame de Cléry : non, ce n'en est pas un, c'est un acte de justice privée ; car le scélérat est le plus grand imposteur qui ait jamais versé le mensonge dans l'oreille d'un prince ; et, d'ailleurs, il a du penchant pour l'infâme hérésie des Grecs. Il n'est pas digne de ta protection : abandonne-le-moi, et regarde comme une bonne œuvre ce que je vais faire, car c'est un nécromancien et un sorcier, qui ne mérite pas que tu t'occupes de lui ; un chien dont la vie ne doit pas être de plus d'importance à tes yeux que l'extinction d'une étincelle qui tombe de la mèche d'une chandelle ou qui saute du feu. Ne songe pas à cette bagatelle,

bonne et douce Notre-Dame ; ne pense qu'aux moyens de me sauver de ce danger. Je te donne ma parole royale, devant ta bienheureuse image, que je tiendrai ma promesse relativement au comté de Champagne, et ce sera la dernière fois que je t'importunerai pour quelque affaire de sang, vu que tu as le cœur si compatissant et si tendre. »

Après avoir fait ce compromis extraordinaire avec l'objet de son culte, le roi ouvrit la porte de sa chambre et appela Tristan.

— Eh bien, compère, lui dit le roi, que penses-tu de notre situation ?

— Que nous ressemblons à des gens condamnés à mort, répondit le grand prévôt, à moins que le duc ne nous envoie un sursis.

— Sursis ou non, il faut que celui qui nous a fait tomber dans ce piège parte avant nous, comme notre maréchal des logis, pour préparer notre place dans l'autre monde, dit le roi avec un sourire sombre et féroce. Tristan, tu as exécuté bien des actes de bonne justice : il faut que tu me serves jusqu'à la fin.

— C'est bien ce que j'entends faire, Sire : si je ne suis pas un beau parleur, du moins je suis reconnaissant, et tant que je vivrai, le moindre mot de Votre Majesté sera une sentence de condamnation aussi irrémissible, aussi littéralement exécutée que lorsque vous étiez assis sur votre trône. Je remplirai mes devoirs entre ces murs et partout ailleurs ; on fera ensuite de moi tout ce qu'on voudra, je m'en soucie peu.

— C'est ce que j'attendais de toi, mon cher compère ; mais as-tu de bons aides ? Le traître est un gaillard vigoureux ; il criera de toutes ses forces, sans doute, au secours.

— J'ai avec moi Trois-Échelles et Petit-André, gens si habiles dans leur métier, que sur trois hommes ils en pendraient un avant que les deux autres s'en aperçussent, et nous avons résolu, eux et moi, de vivre et de mourir avec Votre Majesté, sachant fort bien que si vous n'existiez plus, il ne nous resterait guère plus de temps à vivre que nous n'en accordons à nos patients.

Mais quel est le sujet qui doit maintenant nous passer par les mains ?

— Apprends donc, Tristan, que le condamné est Martius Galeotti... Tu parais surpris ; la chose est pourtant comme je te le dis. C'est ce traître qui, par ses fausses prédictions, m'a déterminé à venir ici, parce qu'il voulait nous livrer sans défense entre les mains du duc de Bourgogne.

— Mais non sans vengeance, s'écria Tristan ; quand ce devrait être le dernier acte de ma vie, je m'attacherai à lui comme une guêpe expirante, dussé-je être écrasé l'instant d'après.

— Je connais ta fidélité, dit le roi, et je sais que, comme tous les gens de bien, tu trouves du plaisir à t'acquitter de ton devoir ; car la vertu, disent les savants, trouve sa récompense en elle-même. Mais va-t'en, et prépare les prêtres, car la victime n'est pas loin.

— Votre gracieuse Majesté désire-t-elle que le sacrifice ait lieu en sa présence ? demanda Tristan.

Louis n'accepta pas cette offre, mais il chargea son grand prévôt de tout disposer pour exécuter ponctuellement ses ordres à l'instant où l'astrologue sortirait de sa chambre à coucher :

— Car je veux voir ce scélérat encore une fois, dit le roi, quand ce ne serait que pour observer comment il se conduira en face du maître qu'il a conduit dans le piège ; j'aurais plaisir à voir la crainte de la mort effacer les couleurs de ses joues enluminées, et ternir l'éclat de cet œil dont le sourire était si vif quand il me trahissait. Eh bien, qu'attends-tu ? va préparer tes gens. Le traître peut arriver d'un instant à l'autre. Fasse le ciel qu'il ne conçoive pas d'inquiétude ! S'il ne venait pas, ce serait une cruelle contrariété ! Mais va-t'en donc, Tristan ! tu n'avais pas coutume d'être si lent à t'acquitter de tes fonctions !

— Au contraire, Sire, car Votre Majesté avait coutume de dire que j'allais trop vite en besogne ; que je me méprenais sur vos royales intentions, et prenais un sujet pour un autre. Je voudrais donc que Votre Majesté me donnât un signe auquel je pusse reconnaître, quand

Galeotti vous quittera, que vos intentions sont toujours les mêmes, car je vous ai vu deux ou trois fois changer d'avis et me reprocher de m'être trop pressé.

— Créature soupçonneuse ! je te dis que ma résolution est invariable. Au surplus, pour mettre fin à tes remontrances, fais bien attention à ce que je dirai à ce drôle en le quittant. Si je lui dis : *Il y a un ciel au-dessus de nous*, fais ta besogne. Si au contraire je lui dis : *Allez en paix*, ce sera un signe que j'aurai changé d'avis.

— Je crois que dans tout mon emploi il n'y a personne qui ait le cerveau plus bouché que moi, Sire ; permettez-moi de répéter. Si vous lui dites d'aller en paix, ce sera un signe que je dois me mettre à l'ouvrage ; si...

— Eh ! non, idiot, non ; en ce cas tu n'auras rien à faire ; mais si je lui dis : « Il y a un ciel au-dessus de nous », tu rapprocheras sa tête, de deux ou trois pieds, des planètes qu'il connaît si bien.

— Je ne sais trop si nous en aurons les moyens ici.

— Eh bien, si tu ne peux en rapprocher sa tête, tu l'en éloigneras. Qu'importe la manière ?

— Et le corps, qu'en ferons-nous ?

— Réfléchissons un instant. Les fenêtres de l'antichambre sont trop étroites, mais celle-ci est assez large. Vous le jetterez dans la Somme, et vous attacherez sur sa poitrine un papier avec ces mots : « Laissez passer la justice du roi. » Les officiers du duc pourront le pêcher si bon leur semble.

Le grand prévôt quitta l'appartement de Louis, et appela ses deux aides dans un coin de l'antichambre, pour y tenir conseil. Trois-Échelles, ayant attaché une torche à la muraille pour les éclairer, ils causèrent à voix basse, quoiqu'ils ne courussent guère le risque d'être entendus, soit par Olivier, qui semblait plongé dans un abattement complet, soit par le Balafre, qui dormait profondément.

— Camarades, dit Tristan à ses deux ministres, vous vous imaginiez peut-être que notre vocation était finie, et qu'au lieu d'avoir à remplir notre ministère sur les

autres, il était plus vraisemblable que nous jouerions nous-mêmes à notre tour le rôle de patients ; mais courage, mes amis, notre gracieux maître nous fournit encore une noble occasion d'exercer nos talents, et il faut ici les déployer bravement, en hommes qui désirent vivre dans l'histoire. Il s'agit de cet hérétique grec, de ce païen, de ce sorcier mahométan, Martius Galeotti.

— Galeotti ! dit Petit-André, rien n'est plus naturel. Je n'ai jamais connu un de ces charlatans, de ces faiseurs de tours, passant leur vie à danser sur une corde tendue, qui ne l'ait terminée par une dernière gambade au bout d'une corde plus lâche. Couic !

— Mon seul regret, dit Trois-Échelles en levant les yeux au ciel, c'est que cette pauvre créature va mourir sans confession.

— Bah ! bah ! répliqua Tristan, c'est un hérétique, un nécromancien ; l'absolution de tout un couvent de moines ne pourrait le sauver. D'ailleurs tu ne manques pas d'invention en ce genre, Trois-Échelles, et tu as tout ce qu'il faut pour lui servir de père spirituel, si tu le veux. Mais ce qui est plus important, c'est que je crois qu'il faudra que vous fassiez usage du poignard, mes maîtres, car vous n'avez pas ici les instruments nécessaires à votre profession.

— Ne plaise à Notre-Dame de l'île de Paris, dit Trois-Échelles, que les ordres du roi me trouvent jamais au dépourvu ! Je porte toujours sur moi un cordon de Saint-François qui me fait quatre fois le tour du corps, et à l'un des bouts est un joli nœud coulant ; car je suis de la confrérie de Saint-François, et je pourrai en porter le froc quand je serai *in extremis*, grâce à Dieu et aux bons pères de Saumur.

— Et moi, dit Petit-André, j'ai toujours en poche une bonne poulie et un gros clou à vis, afin de pouvoir exercer mes fonctions sans embarras, dans le cas où nous nous trouverions en quelque lieu où les arbres seraient rares ou n'auraient que des branches à trop de distance de la terre.

— Voilà qui est bien, dit le grand prévôt ; vous n'avez qu'à attacher la poulie à cette poutre au-dessus de la

porte, après quoi vous y passerez la corde. Quand Galeotti sortira de la chambre du roi, vous la lui ajusterez lestement sous le menton, pendant que je l'occuperai en causant avec lui, et puis...

— Et puis nous hisserons la corde, ajouta Petit-André ; et couic ! notre astrologue sera dans le ciel, en ce sens qu'il n'aura plus un pied sur terre.

CHAPITRE XXVIII

LA RÉCRIMINATION

LE Glorieux se mit à la recherche de Martius Galeotti, et cette mission ne lui causa pas beaucoup d'embarras. Il se rendit directement dans la meilleure taverne de Péronne.

Il trouva l'astrologue assis dans un coin de la salle, et causant avec une femme dont le costume singulier avait quelque chose de mauresque ou d'asiatique.

En voyant le Glorieux s'approcher, elle se leva comme pour se retirer ; et s'adressant à Galeotti :

— Ce sont des nouvelles sur lesquelles vous pouvez compter avec une certitude absolue, lui dit-elle.

S'éloignant ensuite, elle disparut parmi la foule de buveurs assis en groupe autour de différentes tables.

— Cousin philosophe, dit le fou en se présentant à lui, le ciel ne relève pas plus tôt une sentinelle, qu'il en envoie une autre pour en remplir le poste. Une tête sans cervelle vient de te quitter, et moi qui n'en ai pas davantage, je viens te chercher pour te conduire dans les appartements de Louis de France.

— Et c'est toi qu'il a choisi pour messenger ? dit Galeotti fixant sur lui des yeux pénétrants.

— Oui, vraiment ; et, s'il plaît à Votre Science, quand le Pouvoir envoie la Folie chercher la Sagesse, c'est un signe infaillible pour savoir de quel pied boite le patient.

— Et si je me refuse à marcher quand un tel messenger vient me chercher à une pareille heure ?

— En ce cas nous consulterons vos aises, et nous vous y porterons, dit le Glorieux. J'ai ici à la porte une

douzaine de vigoureux soldats bourguignons que Crève-cœur m'a donnés à cet effet.

— Je vous suis, monsieur, répondit Galeotti voyant peut-être qu'il ne lui restait aucun moyen d'évasion, et il accompagna le Glorieux.

Lorsqu'ils furent arrivés à la porte du château, le Glorieux laissa le philosophe entre les mains des gardes, qui le firent passer de poste en poste jusqu'à la tour d'Herbert.

L'astrologue observait avec autant d'attention ce qui se passait sur la terre que les mouvements des corps célestes, et la poulie ainsi que la corde n'échappèrent pas à ses yeux clairvoyants. La corde, encore en vibration, lui apprit même qu'on venait de faire ces préparatifs à la hâte, et qu'ils n'avaient été terminés qu'à l'instant de son arrivée. Il prévint le danger qui le menaçait, appela à son aide toute sa dextérité pour l'écarter, et résolut, s'il ne pouvait y réussir, de faire payer sa vie bien cher à quiconque se présenterait pour l'attaquer.

Ayant pris cette détermination, l'astrologue entra dans la chambre du roi sans paraître ni déconcerté de ce que ses prédictions s'étaient si mal vérifiées, ni épouvanté de la colère du monarque et des suites qu'elle pouvait avoir.

— Que toutes les planètes soient favorables à Votre Majesté, dit Galeotti en faisant au roi une salutation presque orientale, et qu'aucune constellation ne répande sur sa personne sacrée de funestes influences.

— Il me semble, dit le roi, qu'en jetant les yeux autour de cet appartement, en voyant où il est situé et comme il est gardé, votre sagesse peut reconnaître que mes planètes favorables m'ont manqué de foi, et que les constellations ennemies ne pouvaient m'être plus funestes... Ne rougis-tu pas de me voir ici prisonnier, Martivalle, en te rappelant les assurances qui m'ont déterminé à m'y rendre ?

— Et ne rougissez-vous pas vous-même, Sire, vous dont les progrès dans la science ont été si rapides, dont la conception est si vive, dont la persévérance est si constante, de vous laisser abattre par le premier revers

de fortune, comme un poltron qui se laisse effrayer par le premier bruit des armes? Le premier coup de l'adversité vous fera-t-il plier? Oubliez-vous le prix glorieux auquel vous prétendiez? Abandonnez-vous la carrière par la peur de malheurs imaginaires, comme un coursier timide que des ombres épouvantent?

— Des maux imaginaires! païen que tu es! s'écria le roi d'un ton courroucé. Cette tour est-elle donc imaginaire? Les armes des gardes de mon détestable ennemi de Bourgogne, ces armes dont tu as pu entendre le cliquetis à la porte, sont-elles des ombres? Sors, mais ne crois pas échapper au châtement que tu mérites. *Il y a un ciel au-dessus de nous.*

— Je ne puis vous abandonner à votre destin, Sire, avant d'avoir justifié, même à vos yeux, quelque menaçants qu'ils soient, cette renommée, perle plus brillante que toutes celles qui ornent votre couronne, et que l'univers admirera encore dans des siècles, après que toute la race de Capet ne sera plus qu'une cendre oubliée dans les caveaux de Saint-Denis.

— Eh bien, parle. Ton impudence ne changera ni mon opinion ni ma résolution. C'est peut-être le dernier jugement que je prononcerai comme roi, et je ne te condamnerai pas sans t'avoir entendu. Parle donc; mais le mieux que tu puisses faire, c'est d'avouer la vérité. Conviens que j'ai été ta dupe, et que tu es un imposteur; que ta prétendue science est une fourberie, et que les planètes qui brillent sur nos têtes n'ont pas plus d'influence sur nos destinées, que leur image, réfléchi sur les eaux d'une rivière, n'a le pouvoir d'en changer le cours.

— Et comment connaissiez-vous l'influence secrète de ces bienheureuses lumières? Vous prétendez qu'elles ne peuvent changer le cours de l'eau? Vous ignorez donc encore que la lune elle-même, la plus faible de toutes les planètes, parce qu'elle est la plus voisine de notre misérable terre, tient sous sa domination, non de simples ruisseaux comme cette Somme, mais les eaux du vaste Océan, dont le flux et le reflux suivent ses différentes phases. Et maintenant, Louis de Valois, n'êtes-vous pas

comme le passager insensé qui querelle son pilote parce qu'il ne peut le faire entrer dans le port sans avoir à lutter de temps en temps contre la force des vents et des courants ? Je pouvais vous indiquer l'issue probable de votre entreprise comme heureuse ; mais il n'était qu'au pouvoir du ciel de vous faire arriver au but ; et, s'il veut vous y conduire par un chemin rude et dangereux, dépendait-il de moi de l'aplanir et de le rendre plus sûr ? Qu'est devenue cette sagesse qui vous faisait reconnaître hier que les voies du destin nous sont souvent utiles, lors même qu'elles sont contraires à nos désirs ?

— Je m'en souviens, et tu me rappelles une de tes fausses prédictions. Tu m'avais prédit que la mission de ce jeune Écossais se terminerait d'une manière heureuse pour ma gloire et mon intérêt. Tu sais comment elle s'est terminée. Rien au monde ne pouvait me nuire plus que l'issue de cette affaire, plus que l'impression qu'elle va produire sur l'esprit furieux du taureau sauvage de Bourgogne. Tu m'as donc fait un mensonge insigne. Tu ne peux pas te tirer de là. Tu as été assez fou pour me faire une prédiction spéciale, et l'événement en a prouvé la fausseté.

— Et l'événement en prouvera la justesse et la vérité, répondit l'astrologue avec hardiesse. Je ne voudrais pas de plus grand triomphe de l'art sur l'ignorance, que celui qui résultera de l'accomplissement de cette prédiction. Je vous ai dit que ce jeune archer remplirait fidèlement toute mission honorable ; ne l'a-t-il pas fait ? Je vous ai prévenu qu'il se ferait un scrupule d'aider à un mauvais dessein ; cela ne s'est-il pas vérifié ? Si vous en doutez, interrogez le Bohémien Hayraddin Maugrabin.

Le roi rougit en ce moment de honte et de colère.

— Je vous ai dit, continua Galeotti, que la conjonction des planètes sous laquelle il partait menaçait sa personne de danger ; n'en a-t-il pas couru ? Je vous ai prédit que son voyage serait heureux pour celui qui l'envoyait, et vous ne tarderez pas à en recueillir les fruits.

— A en recueillir les fruits ! s'écria le roi ; ne sont-ils pas déjà recueillis ? la honte et l'emprisonnement !

— Non, répondit l'astrologue : la fin est encore à venir. Votre propre bouche sera forcée d'avouer avant peu que rien ne pouvait vous être plus avantageux que la manière dont votre messenger a accompli sa mission.

— C'est trop d'insolence ! s'écria le roi ; tromper et insulter en même temps ! Retire-toi, et n'espère pas que ton impudence reste impunie ; *il y a un ciel au-dessus de nous.*

Galeotti fit un mouvement pour quitter la chambre.

— Un instant, dit le roi ; tu soutiens bravement ton imposture ; réponds encore à une question, et réfléchis avant de répondre. Ta prétendue science peut-elle t'annoncer l'heure de ta mort ?

— Elle ne le peut que relativement à la mort d'un autre, répondit l'astrologue sans s'émouvoir.

— Que veux-tu dire ? demanda Louis.

— Que tout ce que je puis dire avec certitude de mon trépas, Sire, répliqua Galeotti, c'est qu'il doit précéder exactement de vingt-quatre heures celui de Votre Majesté.

— Que dis-tu ? s'écria le roi en changeant de visage. Attends, attends donc ! ne t'en va pas encore ! Es-tu bien sûr que *ma* mort doit suivre la *tienne* de si près ?

— Dans l'espace de vingt-quatre heures, répéta l'astrologue avec fermeté. Je souhaite une bonne nuit à Votre Majesté.

— Pas encore, pas encore, dit le roi en le retenant par le bras, et en l'écartant de la porte. Galeotti, j'ai été pour toi un bon maître, je t'ai enrichi ; j'ai fait de toi mon ami, mon compagnon, mon maître dans les sciences ; sois franc avec moi, je t'en conjure. Y a-t-il quelque chose de réel dans cet art que tu prétends professer ? La mission de ce jeune Écossais me sera-t-elle véritablement avantageuse ? Et est-il vrai, est-il bien sûr que la trame de ta vie et celle de la mienne doivent se rompre à si peu de distance l'une de l'autre ? Conviens-en, mon bon Martius, tu ne parles ainsi que pour continuer le langage de ton métier ; conviens-en, je t'en prie, et tu n'auras point à t'en repentir. Je suis vieux, prisonnier, probablement à la veille de perdre un royaume : pour un homme dans

cette situation, la vérité vaut des empires, et c'est de toi, mon cher Martius, que j'attends ce joyau inestimable.

— Je l'ai déjà fait connaître à Votre Majesté, au risque de vous voir, dans un accès de colère aveugle, vous retourner contre moi pour me déchirer.

— Qui?... moi!... Galeotti! Hélas! vous me connaissez bien mal! reprit Louis d'un ton de douceur. Ne suis-je pas captif? Ne dois-je pas être patient quand ma colère ne servirait qu'à donner une preuve de mon impuissance? Parlez-moi donc avec sincérité. M'avez-vous abusé, ou votre science est-elle réelle? Ce que vous m'avez dit est-il vrai?

— Votre Majesté me pardonnera si je lui réponds que le temps seul, le temps et l'événement peuvent vaincre l'incrédulité. Un jour ou deux de patience prouveront si je vous ai dit la vérité relativement au jeune Écossais. Je consens à mourir sur la roue, si Votre Majesté ne retire pas un avantage, un avantage très important, de la conduite intrépide de ce Quentin Durward. Mais quand je serais mort dans les tortures, Votre Majesté ferait bien de chercher un père spirituel, car du moment que j'aurais rendu le dernier soupir, il ne lui resterait que vingt-quatre heures pour se confesser et faire pénitence.

Louis continua de tenir le bras de Galeotti, en le conduisant vers la porte; et en l'ouvrant, il lui dit à haute voix :

— Nous reprendrons demain cette conversation. *Allez en paix*, mon docte père; *allez en paix, allez en paix!*

Ce fut ainsi que quelque information secrète, la présence d'esprit et le courage de l'audace, sauvèrent Galeotti du danger le plus imminent; et ce fut ainsi que Louis, le plus subtil comme le plus vindicatif des souverains de cette époque, fut déjoué dans ses projets de vengeance par l'influence de la superstition sur son caractère égoïste, et par la crainte de la mort dont une conscience bourrelée de crimes augmentait l'horreur pour lui.

Il fut cependant très mortifié d'être obligé de renoncer

au plaisir que lui promettait sa vengeance ; et les satellites chargés de mettre sa sentence à exécution ne parurent pas moins contrariés par le contre-ordre qu'ils venaient de recevoir. Le Balafre seul, parfaitement indifférent à ce sujet, quitta son poste à la porte dès qu'il vit que sa présence n'y était plus nécessaire, s'étendit par terre, et s'endormit presque aussitôt.

Quand le premier rayon de l'aurore pénétra dans la vieille chambre gothique, le roi appela Olivier en sa présence. Le barbier trouva Louis assis, en robe de chambre, et fut surpris du changement qu'avait produit sur tous ses traits une nuit passée dans des inquiétudes mortelles. Il aurait exprimé celles qu'il éprouvait lui-même à ce sujet ; mais le roi lui imposa silence, en entrant dans le détail des divers moyens qu'il avait employés pour se faire des amis à la cour de Bourgogne, et en chargeant Olivier de continuer les mêmes manœuvres dès qu'il pourrait obtenir la permission de sortir.

Environ deux heures après, Olivier reçut du comte de Crèveœur la permission de sortir de la tour, et alla exécuter les ordres de son maître. Louis faisant alors entrer l'astrologue, à qui il paraissait avoir rendu sa confiance, eut avec lui une longue conférence dont le résultat lui donna plus de sécurité et d'assurance. Il s'habilla, et lorsque le comte de Crèveœur vint lui faire ses compliments du matin, il le reçut avec un calme dont le seigneur bourguignon fut d'autant plus étonné, qu'il avait déjà appris que le duc avait passé plusieurs heures dans une situation d'esprit qui semblait rendre la sûreté du roi très précaire.

CHAPITRE XXIX

LE SIRE DE COMMINES

SUIVANT l'usage du temps, deux des conseillers les plus intimes, d'Hymbercourt et Commines, avaient passé la nuit dans la chambre du duc Charles. Jamais leur présence n'y avait été plus nécessaire.

Il refusa d'ôter ses habits et de faire aucun préparatif pour se coucher, et il passa la nuit à se livrer successivement aux passions les plus violentes. Dans quelques-uns de ces paroxysmes, il parlait à ses conseillers d'un ton si bref et avec tant de volubilité, qu'ils craignaient qu'il ne perdît la raison. Il vantait toutes les qualités et la bonté de l'évêque de Liège, indignement assassiné, et rappelait toutes les preuves d'affection et de confiance mutuelle qu'ils s'étaient données si souvent. Enfin, à force de parler, il s'excita au chagrin à un tel point, qu'il se jeta le visage sur son lit, paraissant près d'étouffer par suite des efforts qu'il faisait pour retenir ses larmes et ses sanglots. Se relevant ensuite, il se livra à un autre transport d'un genre plus furieux. Il parcourut la chambre à grands pas en proférant des menaces sans suite et des serments de vengeance : frappant violemment du pied, suivant sa coutume, attestant saint Georges, saint André, et tout ce qu'il y avait de plus sacré à ses yeux, qu'il se vengerait d'une manière sanglante de Guillaume de La Marck, du peuple de Liège, et de celui qui était la cause première de tous leurs excès. Cette dernière menace, qui ne nommait personne, avait évidemment pour objet de désigner son prisonnier, et une fois le duc exprima la détermination d'en-

voyer chercher le duc de Normandie, frère du roi, avec lequel Louis était en mauvaise intelligence, et de forcer le monarque captif, soit à se démettre de la couronne, soit à céder quelques-uns de ses droits et de ses apanages les plus importants.

Un autre jour et une autre nuit s'écoulèrent dans cette agitation tumultueuse, ou plutôt dans une suite de transitions rapides d'une passion à une autre. Pendant tout ce temps, le duc ne changea pas de vêtements, et à peine satisfit-il aux premiers besoins de la nature. Enfin, il régnait un tel désordre dans ses discours et ses actions, que ceux qui l'approchaient de plus près commencèrent à craindre que son esprit ne se dérangerât. Cependant il devint plus calme peu à peu, et commença à tenir avec ses ministres des consultations dans lesquelles on proposa bien des choses, sans rien décider. Commines nous assure qu'un courrier monta une fois à cheval, prêt à partir pour la Normandie ; et il est probable que le monarque déposé allait trouver dans sa prison, comme cela s'est vu plusieurs fois, un court chemin vers le tombeau.

Dans d'autres instants, quand ses transports de fureur l'avaient épuisé, Charles restait l'œil fixe et le visage immobile, comme un homme qui médite quelque projet désespéré auquel il n'a pu encore se résoudre. Il n'aurait fallu que le plus léger effort de la part d'un des conseillers qui l'entouraient pour le porter aux derniers excès : mais les seigneurs bourguignons, par respect pour le caractère sacré de la personne d'un roi et d'un seigneur suzerain, et par égard pour la foi publique et pour l'honneur de leur duc, qui avait donné sa parole lorsque Louis s'était livré entre ses mains, étaient presque unanimement portés à lui recommander des mesures de modération. Les arguments dont d'Hymbercourt et Commines avaient hasardé de se servir pendant la nuit pour calmer le duc furent reproduits pendant le jour par Crèveœur et plusieurs autres qui ne les firent pas valoir avec moins de force. Peut-être le zèle qu'ils montraient en faveur du roi n'était-il pas chez tous entièrement désintéressé. Plusieurs d'entre

eux, comme nous l'avons dit, avaient déjà éprouvé les effets de la libéralité du roi ; d'autres avaient en France des domaines ou des prétentions qui les soumettaient un peu à son influence ; et il est certain que le trésor que le roi avait apporté à Péronne sur quatre mules s'allégea beaucoup dans le cours de ces négociations.

Le troisième jour, le comte de Campo-Basso apporta au conseil de Charles le tribut de son esprit italien, et il fut heureux pour Louis qu'il ne fût pas encore arrivé quand le duc était dans sa première fureur.

Campo-Basso exprima d'abord son opinion par l'apologue du voyageur, de la vipère et du renard, et rappela au duc l'avis que le renard donne à l'homme d'écraser son ennemi mortel pendant que le destin l'a mis à sa disposition. Commines, qui vit les yeux du duc étinceler à une proposition que la violence de son caractère lui avait déjà suggérée plusieurs fois, s'empressa d'objecter qu'il était possible que Louis n'eût pas pris une part directe au meurtre épouvantable commis à Schonwaldt.

— Peut-être, dit-il, le roi est en état de se justifier de cette imputation, et disposé à faire réparation pour les dommages que ses intrigues ont occasionnés dans les domaines du duc et dans ceux de ses alliés.

Il ajouta qu'un acte de violence exercé contre la personne du roi ne pouvait manquer d'attirer sur la France et sur la Bourgogne d'affreux malheurs qui en seraient la suite ; qu'entre autres, et ce ne serait pas le moindre, les Anglais pourraient profiter de la discorde et des dissensions intestines qui éclateraient nécessairement, pour se remettre en possession de la Normandie et de la Guyenne, et renouveler ces guerres désastreuses qui ne s'étaient terminées, non sans peine, que par l'union de la France et de la Bourgogne contre l'ennemi commun. Il finit par dire qu'il n'entendait pas donner le conseil de rendre la liberté au prisonnier purement et simplement et sans condition ; mais qu'il était d'avis que le duc ne devait profiter de la situation du roi que pour conclure entre les deux pays un traité juste et honorable, en exigeant de Louis des garanties qui lui rendissent

difficile de manquer de foi et de troubler à l'avenir la paix intérieure de la Bourgogne. D'Hymbercourt, Crèveœur et plusieurs autres se déclarèrent hautement contre les mesures violentes proposées par Campo-Basso, et soutinrent qu'on pouvait obtenir, par le moyen d'un traité, des avantages plus durables et plus glorieux pour la Bourgogne, que par une action qui la souillerait d'une tache honteuse, celle d'avoir manqué de foi à l'hospitalité.

Le duc écouta ces arguments les yeux baissés et en fronçant les sourcils de manière, non seulement à les rapprocher, mais à les confondre; et quand le comte de Crèveœur ajouta qu'il ne croyait pas que Louis eût pris part au meurtre sacrilège de l'évêque de Liège, ni même qu'il en eût conçu le projet, Charles leva la tête, et, jetant un regard sévère sur son conseiller, il s'écria :

— Avez-vous donc aussi, Crèveœur, entendu le son de l'or de France ? il me semble que ce son retentit dans mon conseil aussi haut que les cloches de Saint-Denis. Qui osera dire que Louis n'a pas fomenté la rébellion en Flandre ?

— Monseigneur, répondit le comte, ma main a toujours été moins habituée à manier l'or que l'acier, et je suis tellement convaincu que Louis est coupable d'avoir excité les troubles de la Flandre, que naguère je l'en ai accusé en présence de toute sa cour, et lui ai fait un défi en votre nom. Mais, quoique ses intrigues aient été, sans aucun doute, la cause première de tous ces malheurs, je suis si loin de croire qu'il ait autorisé le meurtre commis à Schonwaldt, que je sais qu'un de ses émissaires a protesté publiquement contre ce crime ; et je pourrais le faire paraître devant Votre Altesse, si tel était votre bon plaisir.

— Si tel est notre bon plaisir ! s'écria le duc ; par saint Georges ! pouvez-vous douter que nous ne désirions agir d'après la plus stricte justice ? Même dans l'emportement de notre courroux, nous sommes connus pour juger avec équité et droiture. Nous verrons nous-même Louis de Valois, nous lui exposerons nos griefs et la réparation que nous en exigeons, réparation qui

pourra devenir plus facile s'il est innocent de ce meurtre. S'il en est coupable, qui osera dire qu'une vie dévouée à la pénitence dans quelque monastère retiré ne soit pas une sentence aussi miséricordieuse que bien méritée ? Qui osera dire, ajouta Charles en s'échauffant, qu'une vengeance plus prompte et plus directe ne serait pas légitime ? Amenez-moi l'homme dont vous me parlez. Nous nous rendrons au château une heure avant midi. Nous rédigerons quelques articles, et il faudra qu'il les accepte, ou malheur à lui ! La séance est levée, messieurs, et vous pouvez vous retirer. Moi, je vais changer de vêtements, car je suis à peine en costume convenable pour paraître devant *mon très gracieux souverain*.

Le duc appuya sur ces derniers mots avec une ironie amère ; et il sortit de l'appartement.

— La sûreté de Louis et, ce qui est plus important encore, l'honneur de la Bourgogne, dépendent d'un tour de dé, dit d'Hymbercourt à Commines et à Crève-cœur. Cours au château, Commines, tu as la langue mieux affilée que Crève-cœur et moi. Avertis Louis de la tempête qui s'approche, il en saura mieux comment se gouverner. J'espère que ce jeune garde ne dira rien qui puisse aggraver la situation du roi, car qui sait de quelle mission secrète il était chargé ?

— Ce jeune homme, répondit Crève-cœur, paraît hardi, mais circonspect, plus qu'on ne pourrait l'attendre de son âge. Dans tout ce qu'il m'a dit, il m'a eu l'air d'avoir grand soin de ménager le roi, comme un prince au service duquel il se trouve. J'espère qu'il agira de même en présence du duc. Maintenant il faut que j'aille le chercher, ainsi que la jeune comtesse de Croye.

— La comtesse ! s'écria d'Hymbercourt ; vous nous aviez dit que vous l'aviez laissée au couvent de Sainte-Brigitte.

— Cela est vrai, répondit le comte, mais les ordres du duc m'ont obligé de la faire venir ; elle a été amenée ici en litière, ne pouvant voyager autrement. Elle est dans la plus grande détresse, tant à cause de son incertitude sur le sort de sa tante, la comtesse Hameline, que par suite des inquiétudes qu'elle a pour elle-même ;

car elle s'est rendue coupable d'un délit féodal en osant se soustraire à la protection de son seigneur suzerain, et le duc Charles n'est pas homme à voir avec indifférence le moindre oubli de ses droits seigneuriaux.

La nouvelle que la jeune comtesse était entre les mains de Charles vint encore ajouter une nouvelle amertume aux réflexions de Louis. Il savait parfaitement qu'elle pouvait rendre compte des intrigues employées par lui pour la déterminer, ainsi que sa tante, à passer en France, et fournir par là les preuves qu'il avait fait disparaître en ordonnant l'exécution de Zamet Maugrabin. Or, il n'ignorait pas que cette intervention de sa part dans les droits du duc de Bourgogne fournirait à Charles un prétexte et un motif pour profiter de tous ses avantages.

Tourmenté d'inquiétudes sur sa situation, le roi s'en entretint avec le sire de Commines, dont l'esprit et les talents politiques étaient mieux assortis à l'humeur de Louis que le caractère franc et martial de Crève-cœur ou la fierté féodale d'Hymbercourt.

— Ces soldats bardés de fer, mon cher Commines, dit-il à son futur historien, devraient rester dans l'antichambre avec les hallebardes et les pertuisanes, et ne jamais entrer dans le cabinet d'un roi. C'est à des hommes tels que vous, Philippe, que les princes doivent ouvrir leur cabinet, leur conseil. Plût à Dieu que j'eusse un pareil serviteur, ou plutôt que je fusse digne d'en avoir un ! Je ne me trouverais pas dans cette malheureuse situation ; et cependant je regretterais à peine de m'y trouver, si je pouvais découvrir les moyens de m'assurer les services d'un homme d'état si expérimenté.

Commines répondit que toutes ses facultés étaient au service de Sa Majesté très chrétienne, sous la réserve de la fidélité qu'il devait à son seigneur légitime, Charles, duc de Bourgogne.

— Et suis-je homme à vouloir vous faire trahir votre fidélité ! s'écria Louis d'un ton pathétique. Hélas ! ne suis-je pas moi-même en danger, en ce moment, pour avoir accordé trop de confiance à mon vassal ? A qui

la foi féodale peut-elle être plus sacrée qu'à moi, qui n'ai d'autre moyen de sûreté que d'y avoir recours ? Non, Philippe de Commines, continuez de servir Charles de Bourgogne, et vous ne pouvez mieux le faire qu'en amenant un arrangement raisonnable entre lui et Louis de France. En agissant ainsi, vous nous rendrez service à tous deux, et vous verrez qu'un de nous au moins en sera reconnaissant. On m'assure que vos appointements en cette cour égalent à peine ceux du grand fauconnier ; et c'est ainsi que les services du plus sage conseiller de l'Europe sont mis au niveau, ou, pour mieux dire, ravalés au-dessous de l'homme qui nourrit des oiseaux de proie ! La France possède de bonnes terres ; son roi ne manque pas d'or. Permettez-moi, mon cher ami, de rectifier cette inégalité scandaleuse. Les moyens n'en sont pas bien loin ; trouvez bon que je les emploie.

A ces mots, le roi offrit à Commines un gros sac d'argent ; mais Commines, dont les sentiments étaient plus délicats que ceux de la plupart des courtisans de son temps, le remercia en lui disant qu'il était parfaitement satisfait de la libéralité de son maître ; et il assura Louis que, quand même il accepterait le présent qu'il lui offrait, cette circonstance ne pourrait ajouter à son désir de lui être utile.

— Homme extraordinaire, s'écria le roi, souffrez que j'embrasse le seul courtisan de ce siècle qui soit en même temps capable et incorruptible. La sagesse est plus désirable que l'or le plus pur ; et croyez-moi, Philippe, j'ai plus de confiance en votre assistance dans ce moment de crise, que dans les secours achetés de tant d'autres qui ont accepté mes présents. Je vous connais, Commines, et je suis sûr que vous ne conseillerez pas à votre maître d'abuser de l'occasion que la fortune, ou, pour vous parler plus franchement, que ma propre sottise lui a procurée.

— D'en *abuser* ! s'écria Commines ; non certainement : mais je lui conseillerai sûrement d'en *user*.

— Comment ? jusqu'à quel point ? Je ne suis pas assez sot pour me flatter qu'il me laisse échapper sans rançon ; mais qu'elle soit raisonnable. Je suis toujours

disposé à écouter la raison, à Péronne aussi bien qu'à Paris ou au Plessis. Qu'attend de moi votre duc ?

— Je ne suis pas porteur de propositions, Sire. Le duc vous fera bientôt connaître lui-même son bon plaisir. Cependant il s'en présente à mon esprit quelques-unes auxquelles il est bon que Votre Majesté soit préparée. Par exemple, la cession des villes de la Somme.

— Je m'y attendais.

— Le désaveu des crimes commis par les Liégeois et Guillaume de La Marck.

— Aussi volontiers que je désavoue l'enfer et Satan.

— Il vous demandera soit des otages, soit quelques forteresses pour garantie que vous vous abstenrez désormais d'exciter la rébellion parmi les Flamands.

— C'est quelque chose de nouveau, Philippe, qu'un vassal demande des garanties à son souverain ; mais passe encore pour cela.

— Un apanage convenable et indépendant pour votre illustre frère, l'allié et l'ami de mon maître ; la Normandie ou la Champagne, par exemple. Le duc aime la maison de votre père, Sire.

— Oui, Pâques-Dieu ! s'écria le roi ; il l'aime tant qu'il veut faire des rois de tous ses enfants ! Eh bien, est-ce tout ?

— Pas tout à fait, Sire. Votre Majesté sera certainement requise de ne plus molester le duc de Bretagne, comme vous l'avez fait récemment, et de ne plus contester le droit qu'ont vos grands feudataires de battre monnaie, et de se nommer ducs et princes par la grâce de Dieu.

— C'est-à-dire de faire de mes vassaux autant de rois. Sire Philippe, voulez-vous me rendre fratricide ? Vous vous rappelez mon frère Charles ? eh bien ! à peine fut-il duc de Guyenne qu'il mourut. Et que restera-t-il aux descendants de Hugues Capet, après avoir donné ces riches provinces, si ce n'est le privilège de se faire oindre à Reims, et de prendre leurs repas sous un dais élevé ?

— Nous diminuerons les inquiétudes de Votre Majesté à cet égard en lui donnant un compagnon dans cette dignité solitaire. Quoique le duc de Bourgogne ne

demande pas quant à présent, le titre de roi, cependant il désire être affranchi à l'avenir de ces marques abjectes de soumission auxquelles il est tenu envers la couronne de France. Il a dessein de fermer sa couronne ducale de la même manière que celle des empereurs, et de la surmonter d'un globe, en signe de l'indépendance de ses domaines.

— Et comment le duc de Bourgogne, s'écria Louis en montrant un degré d'émotion qui ne lui était pas ordinaire, comment un vassal de ma couronne ose-t-il proposer à son suzerain des conditions qui, d'après toutes les lois de l'Europe, lui feraient encourir la forfaiture de son fief ?

— La sentence de forfaiture serait en ce cas difficile à exécuter, répondit Commines avec calme. Votre Majesté n'ignore pas que l'observation des lois féodales commence à tomber en désuétude, même dans l'Empire, et que les suzerains et les vassaux cherchent à améliorer leur position respective autant que le leur permettent leur puissance et les occasions. Les pratiques secrètes de Votre Majesté avec les vassaux de mon maître, en Flandre, serviront d'excuse à mon maître, en supposant qu'il insiste pour que le roi de France, en reconnaissant son indépendance absolue, se mette hors d'état de se livrer à l'avenir à de pareilles intrigues.

— Commines ! Commines ! dit Louis en se levant et en se promenant dans la chambre d'un air pensif. Vous ne pouvez vouloir me donner à entendre que le duc insistera sur des conditions si dures.

— Je voudrais du moins, Sire, que vous fussiez préparé à les discuter.

— Cependant, Commines, la modération, personne ne le sait mieux que vous, la modération dans la prospérité est nécessaire pour assurer les avantages que la prospérité nous offre.

— Votre Majesté me permettra de lui dire que j'ai remarqué que c'est toujours le perdant qui vante le mérite de la modération. Le gagnant fait plus de cas de la prudence, qui l'engage à ne pas laisser échapper l'occasion dont il peut profiter.

— Eh bien, nous y réfléchissons ; mais j'espère que vous êtes arrivé à la fin de toutes les prétentions déraisonnables du duc ? Oserait-il les porter plus loin ? Oui, je vois dans vos yeux que vous ne m'avez pas encore tout dit. Que veut-il donc ? Que peut-il vouloir ? Est-ce ma couronne ?... ma couronne privée de tout son lustre si je lui accorde toutes les demandes que vous m'avez déjà fait connaître.

— Ce dont il me reste à vous parler, Sire, dépend en partie, et en grande partie même, je puis dire, de la volonté du duc ; mais il a dessein de vous inviter à y consentir ; car, à la vérité, c'est une chose qui vous touche de très près.

— Pâques-Dieu ! de quoi s'agit-il ? demanda le roi d'un ton d'impatience.

— Votre illustre cousin, le duc d'Orléans, ayant donné son affection à la jeune comtesse Isabelle de Croye, le duc désire que Votre Majesté accorde son consentement à ce mariage, comme il y accorde le sien, et que vous vous unissiez à lui pour assurer à ce noble couple un apanage qui, joint aux domaines de la comtesse, puisse former un établissement convenable pour un fils de France.

— Jamais ! jamais ! s'écria le roi, cédant à son emportement. Qu'on apporte des ciseaux, et qu'on me tonde la tête comme celle d'un fou de paroisse ! qu'on ouvre pour moi la porte d'un monastère ou celle d'un tombeau ! qu'on ait recours à la hache, au poison, à tout ce qu'on voudra ! non, Orléans ne manquera pas à la foi qu'il a promise à ma fille. Il n'aura jamais une autre épouse, tant qu'elle vivra.

— Avant de vous prononcer si fortement contre ce projet, Sire, Votre Majesté réfléchira qu'elle n'a aucun moyen pour en empêcher l'exécution. Un homme sage qui voit se détacher un quartier de rocher, ne conçoit pas le dessein inutile de l'arrêter dans sa chute.

— Mais un homme courageux trouve un tombeau sous ses débris. Communes, songez qu'un tel mariage serait la ruine, la destruction entière de mon royaume ; songez que je n'ai qu'un fils, un fils d'une santé faible,

et qu'Orléans est, après lui, l'héritier présomptif du trône. Songez que l'église a consenti à son union avec Jeanne, union qui fond si heureusement ensemble les intérêts des deux branches de ma famille. Songez que cette union a été le projet favori de toute ma vie ; que j'ai rêvé, agi, combattu, prié, péché pour l'accomplir. Ayez pitié de moi, Philippe. Ne prendrez-vous point part à ma détresse ?

— J'y prends part, Sire, autant que ce que je dois à mon maître...

— Ne parlez pas de lui ! s'écria Louis, cédant ou feignant de céder à une impulsion irrésistible qui le mettait hors de garde et qui lui faisait oublier sa réserve ordinaire : Charles de Bourgogne est-il digne de votre attachement, lui qui peut insulter et frapper le plus fidèle de ses conseillers ! lui qui peut donner au plus sage d'entre eux le surnom injurieux de *Tête Bottée* !

Toute la sagesse de Philippe de Commines n'empêchait pas qu'il n'eût une assez haute opinion de son importance personnelle, et il fut tellement frappé des paroles que le roi venait de prononcer, à ce qu'il paraissait, dans un transport qui ne lui permettait pas de réfléchir, qu'il ne put s'empêcher de répéter :

— *Tête Bottée* ! il est impossible que le duc mon maître ait donné un pareil nom au serviteur qui a toujours été à ses côtés depuis qu'il peut monter un palefroi, et cela devant un monarque étranger ! Cela est impossible !

Louis vit sur-le-champ l'impression qu'il avait faite ; et, évitant de prendre un ton de condoléance qui aurait pu paraître insultant, ou de compassion qui aurait pu ressembler à de l'affectation, il dit avec simplicité et en même temps avec dignité :

— Mes malheurs m'ont fait oublier ma courtoisie, sans quoi je ne vous eusse point parlé de ce qu'il doit vous être désagréable d'entendre. Mais vous avez dit : « Cela est impossible », et il me faut bien vous rapporter comment le duc, en se tenant les côtés de rire, m'a raconté les circonstances qui ont donné lieu à ce sobriquet insultant. Il me dit donc qu'un certain jour, au

retour d'une partie de chasse où vous l'aviez accompagné, il vous pria de lui tirer ses bottes. Voyant peut-être dans vos yeux un mécontentement fort naturel d'un traitement si humiliant, il vous ordonna de vous asseoir, et se mit à vous rendre le service qu'il venait de recevoir de vous. Mais, offensé de votre obéissance littérale, il n'eut pas plus tôt tiré une de vos bottes, qu'il vous en déchargea de grands coups sur la tête à en faire sortir le sang, se récriant contre l'insolence d'un sujet qui souffrait que la main de son souverain se dégradât à ce point ; depuis ce temps il fait des gorges chaudes de cette aventure, et non seulement il vous donne le sobriquet de Tête Bottée, mais il trouve bon que son fou privilégié, le Glorieux, en fasse autant.

En racontant cette anecdote, Louis avait le plaisir d'abord de piquer au vif celui à qui il parlait, et ensuite celui d'avoir enfin découvert dans le caractère de Commines un point vulnérable qui pouvait insensiblement le conduire à abandonner les intérêts de la Bourgogne pour embrasser ceux de la France. Le courtisan offensé se contenta, pour le moment, d'assurer le roi de l'intérêt qu'il portait à la France, bien persuadé que Louis saurait interpréter cette déclaration un peu vague. Il serait souverainement injuste d'accuser cet excellent historien d'avoir oublié, en cette occasion, ce qu'il devait à son maître ; mais il est certain qu'il se sentait dans des dispositions plus favorables à Louis que lorsqu'il était arrivé près de lui.

— Je ne croyais pas, dit-il en faisant un effort sur lui-même pour rire de l'anecdote que Louis venait de raconter, qu'une bagatelle, une folie semblable vivrait assez longtemps dans l'esprit du duc pour qu'il en parlât toujours. Mais celle-ci s'est ornée et amplifiée dans son souvenir. Au surplus, n'en parlons pas davantage.

— Soit ! dit le roi ; c'est même une honte que nous nous y soyons arrêtés un instant. Mais j'espère, sire Philippe, que vous avez le cœur assez français pour me donner vos avis dans cette crise embarrassante. Vous pourriez me tirer de ce labyrinthe, car vous en avez le fil, j'en suis sûr.

— Votre Majesté peut disposer de mes avis et de mes services, répondit Commines, toujours sous la réserve de ce que je dois à mon maître.

C'était à peu près ce que le courtisan avait déjà dit, mais il le répétait alors d'un ton différent.

— Les propositions que j'ai soumises à la considération de Votre Majesté, continua-t-il, ne sont que celles qui ont été substituées à d'autres, bien plus violentes encore, mises en avant, et soutenues dans le conseil par des gens animés d'intentions plus hostiles que les miennes à l'égard de Votre Majesté ; je n'ai pas besoin de vous rappeler que les avis les plus violents sont ceux que mon maître écoute le plus volontiers, parce qu'il aime à marcher vers son but par la voie la plus courte, quelque dangereuse qu'elle puisse être, plutôt que de suivre un chemin plus sûr, mais qui ne l'y conduit que par un long détour.

— Et quelle conséquence tirez-vous de ces prémisses ?

— Sire, celle-ci : Votre Majesté, en donnant satisfaction au duc sur les objets auxquels il attache particulièrement ses idées d'honneur et de vengeance, peut éluder plusieurs autres demandes qu'elle trouverait encore plus désagréables, notamment — car je dois parler avec franchise à Votre Majesté — celles qui tendraient spécialement à l'affaiblissement de la France. Il n'y fera plus attention ; elles s'échapperont de sa mémoire ; et en les ajournant à une autre conférence, pour en retarder la discussion, il n'en sera plus question.

— Je vous comprends, sire Philippe, mais venons au fait. A laquelle de ces heureuses propositions votre duc est-il si attaché que la contradiction le rendrait déraisonnable et indomptable ?

— A toutes, à la première venue ; précisément à celle sur laquelle il pourrait vous arriver de le contredire. Sa fureur, déjà considérablement diminuée, se dissipera d'elle-même, si elle n'éprouve pas d'opposition ; et bientôt après vous le verrez devenir plus doux et plus traitable.

— Cependant, dit le roi d'un air pensif, parmi toutes les propositions que mon beau cousin a dessein de me faire,

il doit s'en trouver quelques-unes qu'il ait plus à cœur que les autres. N'y aurait-il pas moyen de les connaître ?

— Votre Majesté peut rendre la moindre des demandes du duc la plus importante à ses yeux, uniquement en s'y opposant. Je crois pourtant pouvoir vous dire, Sire, qu'il faut renoncer à toute espérance d'arrangement si vous n'abandonnez les Liégeois et Guillaume de La Marck.

— J'ai déjà dit que je les abandonnerai ; et c'est tout ce qu'ils méritent de moi. Les misérables ! commencer un pareil tumulte dans un moment où il pouvait m'en coûter la vie !

— Celui qui met le feu à une traînée de poudre ne doit pas être surpris d'entendre l'explosion de la mine. Mais il ne suffira pas au duc Charles que vous les abandonniez. Je sais qu'il se propose de vous demander votre assistance pour réprimer cette insurrection, et votre présence royale pour sanctionner le châtement qu'il destine aux rebelles.

— Je ne sais trop si notre honneur nous permet d'accorder cette demande, Commines.

— Je ne sais trop si le soin de votre sûreté vous permet de la refuser, Sire. Charles est déterminé à prouver aux Flamands qu'ils ne doivent compter ni sur les promesses ni sur les secours de la France ; et que, s'ils se révoltent, rien ne peut les mettre à l'abri du courroux et de la vengeance de la Bourgogne.

— Parlons franchement, Commines ; si nous pouvions faire traîner les choses en longueur, ces misérables Liégeois ne pourraient-ils pas se mettre en état de tenir bon contre le duc ? Les coquins sont nombreux et entêtés. Ne pourraient-ils pas défendre leur ville contre lui ?

— Ils auraient pu faire quelque chose avec les mille archers français que Votre Majesté leur a promis ; mais...

— Que je leur ai promis ! Hélas ! mon bon sire Philippe, vous me faites tort par une telle supposition.

— Mais, ne vous en mêlant pas, continua Commines sans faire attention à cette interruption, et attendu que *maintenant* Votre Majesté ne jugera probablement pas à propos de les secourir, comment des bourgeois peuvent-ils espérer de défendre une ville aux murs de

laquelle les larges brèches faites par ordre de Charles, après la bataille de Saint-Tron, sont encore si peu réparées, que les lanciers du Hainaut, du Brabant et de la Bourgogne peuvent se présenter à l'attaque sur vingt hommes de front ?

— Imprudents idiots ! S'ils ont ainsi négligé eux-mêmes leur sûreté, ils ne méritent pas ma protection. Je ne me ferai pas de querelle pour eux. Continuez.

— Je crains que le point suivant ne touche de plus près Votre Majesté.

— Ah ! s'écria le roi, vous voulez parler de cet infernal mariage. Jamais je ne consentirai à rompre le contrat qui lie mon cousin d'Orléans à ma fille Jeanne. Ce serait arracher le sceptre de la France à ma postérité, car le dauphin a une santé bien faible ; c'est un bouton flétri qui ne portera aucun fruit. Ce mariage entre Jeanne et d'Orléans a occupé mes pensées pendant le jour, mes rêves pendant la nuit. Je vous dis, Commines, que je ne puis y consentir. D'ailleurs, c'est une barbarie que d'exiger de moi que je détruise de mes propres mains, et d'un seul coup, le plan de politique auquel je tiens le plus, et le bonheur d'un jeune couple élevé dès l'enfance l'un pour l'autre.

— Leur attachement est donc bien fort ? demanda Commines.

— D'un côté du moins, répondit le roi, et c'est le côté auquel je dois prendre le plus d'intérêt. Mais vous souriez, sire Philippe ; vous ne croyez pas à la force de l'amour ?

— Au contraire, Sire ; permettez-moi de vous dire que je suis si peu incrédule à cet égard, que j'allais vous demander si vous éprouveriez un peu moins de répugnance à consentir au mariage proposé entre Louis d'Orléans et Isabelle de Croye, si je vous prouvais que la comtesse a un penchant tellement décidé pour un autre, qu'il est vraisemblable qu'elle refusera elle-même d'épouser le duc ?

— Hélas ! mon bon et cher ami, dit le roi en soupirant, que me parlez-vous de son penchant ? Supposons que d'Orléans déteste ma fille Jeanne ; eh bien, sans ce

concours d'accidents formant une trame mal tissée, il n'en aurait pas moins fallu qu'il l'épousât : quelle chance y a-t-il donc que cette jeune comtesse puisse refuser l'époux qu'on lui destine quand cet époux est un fils de France ? Non, non, Philippe, on ne peut se flatter qu'elle soit insensible aux vœux d'un tel amant.

— Je crois qu'en cette occasion Votre Majesté met trop bas le courage déterminé de cette jeune dame. Elle sort d'une race volontaire et opiniâtre, et j'ai appris de Crève-cœur qu'elle a conçu un attachement romanesque pour un jeune écuyer qui, à la vérité, lui a rendu de grands services en route.

— Ah ! s'écria le roi, un archer de ma garde, nommé Quentin Durward ?

— Lui-même, à ce que je crois, répondit Commines.

— Bénis soient donc Notre-Seigneur, Notre-Dame, monseigneur saint Martin et monseigneur saint Julien ! dit le roi. Gloire et honneur au savant Galeotti qui a lu dans les astres que le destin de ce jeune homme était en conjonction avec le mien. Si cette jeune comtesse lui est assez attachée pour devenir réfractaire aux ordres du Bourguignon, ce Quentin Durward m'a réellement été bien utile.

— D'après ce que m'a dit Crève-cœur, Sire, je crois qu'on peut espérer de la trouver suffisamment obstinée. Je vous ai fait connaître, Sire, les points sur lesquels le duc est à présent plus disposé à insister. Mais Votre Majesté sait que son caractère est un torrent fougueux qui ne se contient dans son lit que lorsqu'il ne rencontre aucun obstacle à son cours, et dont on ne peut prévoir celui qu'il prendra, si une digue ou un rocher l'oblige à le changer. S'il obtenait inopinément des preuves plus évidentes des pratiques de Votre Majesté (excusez cette expression, le temps presse et n'admet pas la cérémonie) avec les Liégeois et Guillaume de La Marck, les conséquences pourraient en être terribles. Il est arrivé d'étranges nouvelles de ce pays. On dit que La Marck a épousé Hameline, l'aînée des comtesses de Croye.

— Cette vieille folle avait une telle envie de se marier, qu'elle aurait accepté la main de Satan. Mais que La

Marck, brute comme il est, ait consenti à l'épouser, c'est ce qui me paraît plus surprenant.

— On dit aussi qu'un héraut ou un envoyé arrive à Péronne de la part de La Marck. C'en est assez pour jeter le duc dans un transport de rage. J'espère que La Marck n'a pas quelques lettres de Votre Majesté, ou quelques autres pièces qu'il pourrait montrer.

— Moi, écrire à un Sanglier ! Non, non, sire Philippe, je ne suis pas assez fou pour jeter des perles aux porcs. Le peu de relations que j'ai eues avec cet animal sauvage n'ont jamais consisté qu'en messages de vive voix, et je n'y ai employé que des vagabonds, des misérables, dont on ne voudrait pas recevoir le témoignage pour prouver le vol des œufs d'un poulailler.

— Il ne me reste, dit Commines en se levant, qu'à recommander à Votre Majesté de se tenir sur ses gardes, d'agir suivant les circonstances, et surtout d'éviter avec le duc un langage et des arguments plus convenables à votre dignité qu'à votre situation actuelle.

— Si ma dignité me gêne, répondit le roi, ce qui m'arrive rarement quand j'ai à penser à de plus grands intérêts, j'ai ici un spécifique contre cette enflure du cœur ; c'est de regarder dans un petit cabinet qui est à deux pas, sire Philippe, et de songer à la mort de Charles le Simple. Et maintenant, mon cher ami, mon digne conseiller, faut-il donc que vous vous en alliez ? Eh bien ! sire de Commines, le temps viendra où vous vous lasserez de donner des leçons de politique à ce taureau bourguignon qui n'est pas en état de comprendre votre plus simple argument ; alors, si Louis vit encore, songez que vous avez un ami à la cour de France.

Louis resta quelque temps les yeux fixés sur la porte par laquelle Commines venait de sortir.

— Il se croit vertueux, dit-il, parce qu'il a refusé mon argent ! mais il n'a pas fermé l'oreille à mes flatteries et à mes promesses ; il n'est pas insensible au plaisir de venger un affront fait à sa vanité. Il a refusé mon argent ! il en est plus pauvre ; mais il n'en est pas plus honnête. Il faut pourtant qu'il soit à moi, car c'est la meilleure tête de toute la Bourgogne. A son maître maintenant.



CHAPITRE XXX

L'ENTREVUE

PENDANT la matinée importante et périlleuse qui précéda l'entrevue des deux princes dans le château de Péronne, Olivier le Daim servit son maître en agent aussi vif qu'habile, prodiguant partout les présents et les promesses, pour lui procurer des partisans, afin que, lorsque la fureur du duc éclaterait, chacun se trouvât intéressé à étouffer l'incendie plutôt qu'à l'accroître.

Quand il s'agissait de gagner quelqu'un près de qui il craignait que ni sa présence ni ses arguments ne pussent réussir, il employait l'entremise de quelque autre serviteur du roi ; et ce fut ainsi qu'il obtint du comte de Crèvecœur la permission pour lord Crawford et le Balaféré, d'avoir une entrevue avec Quentin Durward, qui, depuis son arrivée à Péronne, était gardé au secret, mais traité honorablement. Des affaires particulières furent alléguées comme la cause de cette demande, mais il est probable que Crèvecœur, qui craignait que les passions impétueuses de son maître ne le portassent à se déshonorer par quelque acte de violence envers Louis, ne fut pas fâché de fournir à Crawford l'occasion de donner au jeune archer quelques avis qui pussent être utiles au roi de France.

L'entrevue des trois compatriotes fut cordiale et même touchante.

— Tu es un singulier jeune homme, dit lord Crawford à Durward en lui frappant doucement sur la tête ; certes, la fortune t'a favorisé comme si tu étais né coiffé.

— Tout cela vient de ce qu'il a obtenu si jeune une place d'archer, dit le Balaféré.

— Je crois, dit Quentin en baissant les yeux, que je ne porterai que peu de temps ce titre distingué, car j'ai dessein de quitter le service des archers de la garde.

Le Balafré resta muet de surprise, et les traits du vieux Crawford exprimèrent le mécontentement. Enfin le premier, recouvrant la parole, s'écria :

— Quitter le service ! renoncer à votre place dans les archers de la garde écossaise ! A-t-on jamais ouï parler d'un tel rêve ? Je ne donnerais pas la mienne pour celle de grand connétable de France.

— Paix donc, Ludovic ! dit lord Crawford ; ne vois-tu pas que ce jeune homme sait suivre le vent mieux que nous, pauvres gens de l'ancien temps ? Son voyage lui a fourni quelques jolis contes à faire sur le roi Louis, et il va se faire Bourguignon afin de trouver quelque petit profit à les raconter au duc Charles.

— Si je le croyais, dit le Balafré, je lui couperais la gorge de mes propres mains, quand il serait cinquante fois le fils de ma sœur.

— Mais avant tout, bel oncle, dit Quentin, vous vous informeriez si j'ai mérité d'être traité ainsi ! Quant à vous, milord, sachez que je ne suis pas un rapporteur de contes, et que ni la question ni les tortures n'arracheraient de moi, au préjudice du roi Louis, un seul mot de tout ce que j'ai pu apprendre pendant que j'étais à son service. Mon devoir m'impose le silence à cet égard ; mais je ne resterai pas dans un service où, indépendamment des périls que je puis courir en combattant honorablement mes ennemis, je suis exposé à des embuscades dressées par mes propres amis.

— Jeune homme, dit Crawford, je devine en partie ce que vous voulez dire. Vous avez éprouvé quelque trahison dans le voyage que vous venez de faire par ordre du roi, et vous avez lieu de le soupçonner d'en être l'auteur.

— J'ai failli être victime de la trahison en m'acquittant des ordres du roi, répondit Quentin ; mais j'ai eu le bonheur de la déjouer. Que Sa Majesté en soit innocente ou coupable, c'est ce que je laisse à Dieu et à sa conscience. Le roi m'a nourri quand j'avais faim ; il m'a

accueilli quand j'étais errant et étranger ; je ne le chargerai jamais, dans l'adversité, d'accusations qui peuvent être injustes, puisque je ne les ai entendues sortir que des bouches les plus impures.

— Mon cher enfant ! mon brave garçon ! s'écria Crawford en le serrant dans ses bras ; c'est penser et parler en Écossais.

— Puisque mon capitaine a embrassé mon neveu, dit le Balafre, je puis en faire autant.

— Silence, Ludovic, dit Crawford. Et maintenant, Quentin, mon cher ami, dites-moi si le roi a connaissance de la brave, noble et chrétienne résolution que vous avez prise : car dans la crise où il se trouve, le pauvre monarque a grand besoin de savoir sur qui il peut compter.

— Je ne puis trop vous le dire, répondit Quentin. Cependant j'ai assuré son savant astrologue, Martius Galeotti, que j'étais déterminé à garder le silence sur tout ce qui pourrait nuire au roi dans l'esprit du duc de Bourgogne. Je vous prie de m'excuser si je n'entre à cet égard dans aucun détail ; et vous pouvez bien juger que j'ai été encore bien moins disposé à en donner à l'astrologue.

— Ah ! ah ! dit lord Crawford, effectivement je me rappelle qu'Olivier m'a dit que Galeotti a prophétisé très fermement au roi la conduite que vous tiendriez ; et je suis charmé de voir qu'il avait pour le faire une meilleure autorité que les astres. Je vous donne ma bénédiction, mon garçon ; et ne vous pressez pas tant de songer à quitter notre corps, car il y aura avant peu de bons coups à donner à la lumière du jour, et sans avoir d'embuscade à craindre.

— Je vous donne aussi ma bénédiction, mon neveu, dit Ludovic, car, puisque mon noble capitaine est satisfait, je le suis aussi, comme c'est mon devoir.

— Un instant, monseigneur, dit Quentin en tirant à part lord Crawford ; je ne dois pas oublier de vous dire qu'il existe quelqu'un à qui j'ai conté certains détails qu'il vaudrait mieux, pour la sûreté du roi, tenir secrets. Elle pourrait croire que l'obligation du silence ne s'étend pas jusqu'à elle.

— Pour le coup, s'écria Crawford, s'il y a une femme dans le secret, que le ciel ait pitié de nous ; car nous sommes en danger de naufrage.

— Ne le croyez pas, monseigneur, répondit Durward ; mais employez votre crédit auprès du comte de Crève-cœur pour qu'il me permette d'avoir une entrevue avec la comtesse Isabelle de Croye : c'est elle qui est instruite de mon secret, et je ne doute pas que je ne réussisse à la décider à le garder.

Le vieux commandant réfléchit assez longtemps, leva les yeux au plafond, les baissa vers le plancher, secoua la tête, et dit enfin :

— Il y a dans tout cela quelque chose que je ne comprends pas. La comtesse Isabelle de Croye ! une entrevue avec une dame si distinguée par son rang, par sa naissance, par sa fortune ! et toi, jeune Écossais, n'ayant que la cape et l'épée, si sûr d'obtenir d'elle ce que tu veux lui demander !... Il faut que vous ayez une bien étrange confiance en vous-même, mon jeune ami, ou que vous ayez bien employé le temps pendant votre voyage. Mais, par la croix de saint André ! je parlerai en votre faveur à Crève-cœur ; et, comme il craint véritablement que la colère du duc ne le porte contre le roi à quelque extrémité déshonorante pour lui et pour la Bourgogne, je crois qu'il est assez probable qu'il consentira à votre demande, quoique, sur mon honneur, elle soit singulière.

Au bout de quelques minutes, lord Crawford revint, mais sans être accompagné du Balafre. Le vieillard semblait dans un accès d'humeur bizarre ; il riait, et, à ce qu'il paraissait, en dépit de lui-même ; il avait un air goguenard qui agitait singulièrement les rides de ses traits naturellement rigides ; il secouait en même temps la tête, et paraissait occupé de quelque chose qu'il ne pouvait s'empêcher de condamner, quoique cette même chose lui parût burlesque.

— Certes, mon jeune concitoyen, dit-il à Quentin, vous n'êtes pas dégoûté ! Jamais la timidité ne vous empêchera de réussir auprès d'une belle. J'ai fait avaler votre proposition à Crève-cœur, quoiqu'elle fût pour lui

comme un verre de vinaigre, car il m'a juré par tous les saints de la Bourgogne que, s'il ne s'agissait de l'honneur de deux princes et de la paix de deux états, vous ne verriez jamais seulement la trace du pied de la comtesse Isabelle sur le sable. Allons, suivez-moi. Songez que votre entrevue avec elle doit être courte. D'ailleurs vous savez sans doute mettre à profit les instants.

Durward suivit lord Crawford en silence au couvent des Ursulines, où la jeune comtesse était logée ; et, en entrant dans le parloir, ils y trouvèrent le comte de Crèveœur.

— Eh bien, jeune homme, dit le comte à Quentin d'un ton sévère, il paraît qu'il faut que vous voyiez encore une fois la belle compagne de votre expédition romanesque.

— Oui, monsieur le comte, répondit Quentin, et, qui plus est, il faut que je la voie sans témoins.

— Il n'en sera rien, s'écria Crèveœur. Je vous en fait juge, lord Crawford. Cette jeune dame, la fille de mon ancien ami, de mon compagnon d'armes, la plus riche héritière de la Bourgogne, a avoué une sorte de... Qu'allais-je dire ? en un mot, elle est folle, et votre jeune archer est un fat présomptueux. Ils ne se verront pas sans témoins.

— En ce cas, je ne dirai pas un seul mot à la comtesse, car je ne lui parlerai pas en votre présence, s'écria Quentin transporté de joie. Quelque présomptueux que je sois, ce que vous venez de m'apprendre surpasse de beaucoup ce que j'aurais osé espérer.

— Il a raison, mon cher ami, dit Crawford au comte, et votre langue a marché plus vite que la prudence n'aurait dû le lui permettre. Mais, puisque vous me faites juge de l'affaire, je vous dirai qu'il y a une bonne et forte grille qui divise le parloir. Puisque la vie d'un roi et celle de plusieurs milliers d'hommes dépendent de cette entrevue, vous ne pouvez vous y opposer plus longtemps.

A ces mots, il entraîna Crèveœur hors de l'appartement ; et le comte, le suivant presque malgré lui, sortit en jetant des regards courroucés sur le jeune archer.

Ils étaient à peine partis, que la comtesse Isabelle parut

de l'autre côté de la grille. Dès qu'elle vit que Quentin était seul dans le parloir, elle s'arrêta et resta les yeux baissés pendant quelques secondes.

— Et pourquoi me montrerais-je ingrate, dit-elle enfin, parce que certaines gens ont conçu des soupçons injustes ? Mon protecteur ! mon sauveur ! puis-je dire ; au milieu de tous les dangers que j'ai courus, mon fidèle et constant ami !

Tout en parlant ainsi, elle s'avancait vers lui, et elle lui rendit la main à travers la grille. Elle ne fit même aucun effort pour la retirer, tandis qu'il la couvrait de baisers. Elle se borna à lui dire :

— Si nous devons nous revoir encore, Durward, je ne vous permettrais pas cette folie.

Elle dégagea enfin sa main de celles de Durward, s'éloigna d'un pas de la grille, et lui dit d'un ton fort embarrassé :

— Eh bien, qu'avez-vous à me demander ? car vous avez une demande à me faire ; je l'ai appris du vieux lord écossais, qui est venu ici il y a quelques instants avec mon cousin Crève-cœur.

— Un généreux pardon pour un homme qui, dans des vues d'égoïsme, s'est conduit envers vous en ennemi.

— Je crois que je pardonne à tous mes ennemis. Mais, ô Durward, au milieu de quelles scènes votre fermeté et votre présence d'esprit m'ont-elles sauvée ! Cette salle ensanglantée ! ce bon évêque ! ce n'est qu'hier que j'ai appris toutes les horreurs dont je fus le témoin insensible !

— Oubliez-les, dit Quentin, qui remarqua que les vives couleurs dont les joues d'Isabelle s'étaient couvertes au début de cet entretien faisaient place à une pâleur mortelle ; ne jetez pas les yeux en arrière, regardez en avant avec le courage que doivent avoir ceux qui voyagent sur une route dangereuse. Écoutez-moi : vous plus que personne, vous avez le droit de faire connaître Louis pour ce qu'il est véritablement, de le proclamer un politique fourbe et astucieux ; mais, si vous l'accusez de vous avoir encouragée à fuir la Bourgogne, et surtout d'avoir concerté une trahison pour vous faire

tomber entre les mains de La Marck, vous causerez probablement le détronement ou même la mort du roi ; et, dans tous les cas, vous occasionnerez entre la France et la Bourgogne la guerre la plus sanglante que ces deux pays aient jamais eu à soutenir l'un contre l'autre.

— A Dieu ne plaise que je sois cause de tels malheurs, s'il est possible de les éviter ! Quand même je pourrais me livrer à quelques idées de vengeance, le moindre désir de votre part m'y ferait renoncer. Est-il possible que je conserve plus de souvenir des torts de Louis, que des services inappréciables que vous m'avez rendus ? Mais comment faire ? Lorsque je serai appelée devant mon souverain, le duc de Bourgogne, il faut que je garde le silence ou que je dise la vérité. Si je refuse de parler, on m'accusera d'opiniâtreté : et vous ne voudriez pas me conseiller de mentir.

— Non certainement ! mais, quand vous aurez à parler, ne dites de Louis que ce que vous savez personnellement et par vous-même être la vérité. Si vous êtes obligée de faire mention de ce que d'autres vous ont appris, n'en parlez que comme de rapports ; quelque croyables qu'ils puissent vous paraître, n'y donnez pas crédit en semblant y ajouter foi ; n'assurez rien qui ne soit à votre connaissance personnelle. Le conseil d'état de Bourgogne ne peut refuser à un monarque la justice qu'on accorde en mon pays au dernier des accusés : on doit le regarder comme innocent, jusqu'à ce que l'accusation portée contre lui soit démontrée par des preuves directes et suffisantes. Je vais m'expliquer encore plus clairement, dit Quentin.

Mais, au milieu de l'explication, la cloche du couvent sonna.

— Ce signal nous avertit qu'il faut nous séparer, dit la comtesse ; nous séparer pour toujours ! Mais ne m'oubliez pas, Durward ; je ne vous oublierai jamais. Vos fidèles services...

Elle ne put lui en dire davantage, mais elle lui tendit encore la main, qu'il pressa de nouveau sur ses lèvres.

CHAPITRE XXXI

L'ENQUÊTE

AU premier son de la cloche qui appelait au conseil les principaux seigneurs bourguignons et le très petit nombre des pairs de France qui avaient accompagné le roi à Péronne, le duc Charles, suivi d'un détachement de ses gardes, armés de haches et de pertuisanes, se rendit à la tour d'Herbert, dans le château de Péronne.

Louis, qui s'attendait à cette visite, se leva en voyant entrer le duc, fit deux pas au-devant de lui, et l'attendit debout, avec un air de dignité qu'il savait parfaitement prendre quand il le jugeait nécessaire, en dépit de son costume peu soigné et de la familiarité habituelle de ses manières. Son maintien calme, en ce moment de crise, produisit évidemment quelque effet sur son rival. Il était entré dans l'appartement d'un pas brusque et précipité ; mais, en voyant le sang-froid de Louis, sa démarche prit un caractère plus convenable à un grand vassal qui paraissait en présence de son seigneur suzerain. Il semblait que le duc avait formé la résolution de traiter Louis, du moins dans les premiers moments, avec le cérémonial dû à son rang élevé ; mais quoiqu'il s'efforçât d'accomplir les actes ordinaires de déférence et de respect, et d'en emprunter le langage, son visage changeait de couleur à chaque instant. Sa voix était rauque, son ton brusque, ses accents entrecoupés, tous ses membres tremblaient comme s'il eût été impatienté du frein qu'il s'imposait lui-même ; il fronçait les sourcils ; il se mordait les lèvres jusqu'au sang.

Le roi vit d'un œil serein la guerre que se livraient les

passions impétueuses de Charles ; car, quoique les regards du duc lui donnassent un avant-goût de l'amertume de la mort, qu'il craignait et comme homme et comme pécheur, il avait résolu, en pilote habile et expérimenté, de ne pas céder à la peur, et de ne pas abandonner le gouvernail tant qu'il lui resterait quelque espérance de sauver le navire. Lorsque le duc, d'une voix brusque, lui eut fait quelques excuses sur l'ameublement un peu mesquin de son appartement, il lui répondit en souriant, qu'il n'avait pas à se plaindre, puisque la tour d'Herbert n'avait pas encore été pour lui une résidence aussi fâcheuse qu'elle l'avait été pour un de ses ancêtres.

— Ah ! dit le duc, on vous a donc raconté la tradition ? Oui... c'est ici qu'il fut tué ; mais il ne le fut que parce qu'il refusa de prendre le froc, et de finir ses jours dans un monastère.

— Il fit une folie, dit Louis en affectant un air d'insouciance ; car il subit la mort d'un martyr, et il n'eut pas le mérite de devenir un saint.

— Je viens, dit alors le duc, prier Votre Majesté d'assister à un grand conseil dans lequel il va être délibéré sur divers objets importants qui intéressent également la France et la Bourgogne. Vous allez donc m'y suivre, c'est-à-dire si tel est votre bon plaisir.

— Beau cousin, répondit le roi, ne forcez jamais la courtoisie au point de prier, quand vous pouvez si hardiment commander. Allons au conseil, puisque tel est votre bon plaisir. Notre cortège n'est pas brillant, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur le petit nombre de serviteurs qui étaient près de lui, et qui s'apprêtaient à le suivre ; mais vous vous chargerez de briller pour nous deux.

Précédés par Toison-d'Or, chef des hérauts de Bourgogne, les deux princes sortirent de la tour Herbert, et traversèrent la cour du château. Louis remarqua qu'elle était remplie d'hommes d'armes, et des gardes du corps du duc, tous sous les armes, et magnifiquement équipés. Ils entrèrent dans la salle du conseil, située dans un bâtiment plus moderne que celui que Louis avait habité. Elle était dans un état évident de dégradation, mais on

y avait fait quelques dispositions à la hâte pour la rendre plus digne de l'assemblée solennelle qui allait s'y réunir. Deux trônes avaient été placés sous le même dais, et le trône destiné au roi était plus élevé de deux marches que celui que le duc devait occuper. Plus bas, à droite et à gauche, étaient une vingtaine de sièges préparés pour les principaux seigneurs de la cour des deux princes ; de sorte que, lorsque l'assemblée fut formée, elle semblait présidée par l'individu même qu'elle était en quelque sorte convoquée pour juger.

Le duc, après avoir légèrement salué le roi, ouvrit brusquement la séance par le discours suivant :

— Mes bons vassaux, mes fidèles conseillers, vous n'ignorez pas combien de troubles se sont élevés dans nos domaines, tant du temps de notre père que du nôtre, combien on a vu de rébellions de vassaux contre leurs suzerains, de sujets contre leur prince ; et tout récemment nous avons eu la plus forte preuve de l'excès auquel ces désordres se sont portés de nos jours, par la fuite scandaleuse de la comtesse Isabelle de Croye et de la comtesse Hameline, sa tante, pour se réfugier dans les états d'une puissance étrangère, renonçant ainsi à la foi qu'elles nous devaient, et encourageant la forfaiture de leurs fiefs : un exemple bien plus déplorable, bien plus affreux, c'est le meurtre sanguinaire et sacrilège de notre frère et allié l'évêque de Liège, et la rébellion de cette ville perfide que nous avons traitée avec trop d'indulgence lors de sa dernière insurrection. Nous sommes informés que ces événements fâcheux peuvent s'attribuer non seulement à la folie et à l'inconséquence de deux femmes, et à la présomption de quelques bourgeois fiers de leurs richesses, mais encore aux intrigues d'une cour étrangère, aux pratiques d'un voisin puissant, de qui, si des services rendus méritent d'être payés en même monnaie, la Bourgogne ne devait attendre que l'amitié la plus sincère et la plus dévouée. Si ces faits viennent à être prouvés, continua le duc en grinçant des dents et en pressant fortement du talon le tapis qui couvrait les marches de son trône, quelle considération pourra nous empêcher, les moyens étant en notre pouvoir, de prendre

des mesures pour arrêter une bonne fois le cours des maux qui débordent sur nous chaque année, et pour en fermer la source ?

Le duc avait commencé son discours d'un ton assez modéré, mais en le terminant il éleva la voix avec plus de chaleur, et il en prononça la dernière phrase avec un accent qui fit trembler tous les conseillers, et pâlir un instant les joues du roi. Mais Louis rappela sur-le-champ tout son courage, et adressa à son tour la parole au conseil, d'un air qui annonçait tant d'aisance et de sang-froid, que le duc, quoiqu'il parût désirer de l'interrompre et de l'arrêter, reconnut lui-même qu'il ne pouvait le faire sans blesser les lois du décorum.

— Nobles de France et de Bourgogne, dit le roi, chevaliers du Saint-Esprit et de la Toison-d'Or, puisque un roi doit plaider sa cause en accusé, il ne peut désirer de meilleurs juges que la fleur de la noblesse et l'orgueil de la chevalerie. Notre beau cousin de Bourgogne n'a fait que rendre plus obscure la querelle qui nous divise, en s'abstenant par courtoisie de l'exposer en termes précis. Moi, qui n'ai pas de raisons pour observer la même délicatesse, et dont la situation d'ailleurs ne me permet peut-être pas de le faire, je vous demande la permission de vous parler plus clairement. C'est NOUS, messieurs, NOUS, son seigneur suzerain, son allié, son parent, que notre cousin, dont de malheureuses circonstances ont égaré le jugement et aigri le caractère, charge de l'accusation odieuse d'avoir porté ses vassaux à lui manquer de foi, encouragé les habitants de Liège à la révolte, et excité le proscrit Guillaume de La Marck à commettre le plus barbare et le plus sacrilège des meurtres. Nobles de France et de Bourgogne, je pourrais en appeler aux circonstances dans lesquelles je me trouve, comme étant en elles-mêmes une justification complète de cette accusation. Doit-on supposer, s'il me reste le bon sens d'un être doué de raison, que je me sois livré sans réserve au pouvoir du duc de Bourgogne dans un moment où je me rendais coupable envers lui d'une trahison qui ne pouvait manquer de se découvrir, et qui, une fois découverte, me laissait sans défense, comme je le suis, entre

les mains d'un prince justement courroucé? Je ne doute pas que, parmi les auteurs des horribles attentats commis à Schonwaldt, il ne se soit trouvé des misérables qui auront abusé de mon nom; mais dois-je en être responsable, quand je ne leur ai pas donné le droit de s'en servir? Si deux femmes insensées, poussées par quelque cause romanesque de mécontentement, ont cherché un refuge à ma cour, s'ensuit-il que je les aie engagées à le faire? Lorsqu'on connaîtra à fond cette affaire, on verra que, puisque les lois de l'honneur et de la chevalerie ne me permettaient pas de les renvoyer prisonnières à la cour de Bourgogne, ce que je crois qu'aucun de ceux qui portent le collier de ces ordres ne m'eût conseillé, j'en suis venu autant que possible au même point, en les plaçant entre les mains d'un vénérable père en Dieu, qui est maintenant un saint dans le ciel (ici Louis parut fort affecté, et porta son mouchoir à ses yeux), entre les mains, dis-je, d'un membre de ma propre famille, encore plus intimement lié à celle de Bourgogne; d'un homme à qui sa situation, son rang élevé dans l'église, et, hélas! ses nombreuses vertus, donnaient le droit d'être le protecteur, pendant un certain temps, de deux femmes abusées, et de se rendre médiateur entre elles et leur seigneur suzerain. Je dis donc que les seules circonstances qui, dans l'opinion que notre frère de Bourgogne s'est formée trop à la hâte de cette affaire, semblent donner lieu à d'injustes soupçons contre moi, sont de nature à pouvoir s'expliquer par les motifs les plus purs et les plus honorables; j'ajoute que je défie qu'on rapporte la moindre preuve probable des accusations injurieuses qui, en indisposant mon frère contre un monarque venu à sa cour dans la pleine confiance de l'amitié, l'ont porté à changer sa salle de conseil en tribunal, et son château hospitalier en une prison.

— Sire! Sire! s'écria Charles dès que le roi eut cessé de parler, si vous vous trouvez ici dans un moment qui coïncide si malheureusement avec l'exécution de vos projets, je ne puis l'expliquer qu'en supposant que ceux qui font leur métier de tromper les autres se trom-

pent parfois merveilleusement eux-mêmes. Quant à ce qui doit suivre, cela dépendra du résultat de cette enquête solennelle. Qu'on amène ici la comtesse Isabelle de Croye.

Isabelle arriva entre l'abbesse du couvent des Ursulines et la comtesse de Crèveœur, qui avait reçu les ordres de son mari à cet effet. Dès qu'elle fut entrée, Charles s'écria, avec la dureté de voix et de manières qui lui était habituelle :

— Ainsi donc, vous voilà, belle princesse ! vous qui pouviez à peine respirer quand vous aviez à répondre à nos ordres justes et raisonnables, vous avez trouvé assez d'haleine pour faire une course telle que n'en a jamais fait une biche poursuivie par des chasseurs. Que pensez-vous de la belle œuvre que vous avez faite ? Vous applaudissez-vous d'avoir presque occasionné une guerre entre deux grands princes et deux puissants états, pour votre figure de poupée ?

La publicité de cette scène, la violence et les sarcasmes de Charles, firent un tel effet sur l'esprit d'Isabelle, qu'elle se trouva hors d'état d'exécuter la résolution qu'elle avait formée de se jeter aux pieds du duc pour le supplier de prendre possession de ses biens, et de lui permettre de se retirer dans un cloître.

La comtesse de Crèveœur, dont le courage était égal à sa naissance et à sa beauté, remarquable encore dans son âge mûr, crut devoir prendre la parole.

— Monseigneur, dit-elle au duc, ma belle cousine est sous ma protection. Je sais mieux que Votre Altesse comment les femmes doivent être traitées, et nous nous retirerons à l'instant si vous ne prenez un autre ton, et si vous n'employez, en nous parlant, un langage plus convenable à notre rang et à notre sexe.

Le duc partit d'un grand éclat de rire.

— Crèveœur ! s'écria-t-il, phénix des maris, tu as fait de ta comtesse une maîtresse femme ; mais ce n'est pas mon affaire. Qu'on donne un siège à cette jeune innocente. Bien loin d'avoir du ressentiment contre elle, j'ai dessein de lui accorder de nouvelles grâces et de nouveaux honneurs. Asseyez-vous, la belle, et dites-nous de

quel démon vous étiez possédée quand vous vous êtes décidée à fuir hors de votre pays natal, et à courir les champs en damoiselle aventurière.

Avec beaucoup de peine, et non sans de fréquentes interruptions, Isabelle avoua qu'étant complètement décidée à ne pas consentir à un mariage que le duc de Bourgogne lui avait proposé, elle avait espéré pouvoir obtenir la protection de la cour de France.

— Et celle du monarque français, ajouta Charles. Vous en étiez sans doute bien assurée d'avance ?

— Du moins je croyais l'être, répondit Isabelle, sans quoi je n'aurais pas fait une démarche si hardie.

En ce moment Charles regarda Louis avec un sourire plein d'une amertume inexprimable ; mais la fermeté du roi ne se démentit pas ; on put seulement remarquer que ses lèvres étaient plus pâles que de coutume.

— Mais je ne pouvais juger des intentions du roi Louis à mon égard, continua la jeune comtesse, que d'après ce que m'en avait dit ma malheureuse tante la comtesse Hameline ; et elle n'avait elle-même fondé son opinion à cet égard que sur les assertions et les insinuations de misérables que j'ai reconnus ensuite pour être les traîtres les plus vils, les créatures les moins dignes de foi du monde entier.

Elle exposa alors en peu de mots ce qu'elle avait appris des trahisons de Marton et d'Hayraddin, et elle ajouta qu'elle ne doutait pas que le frère aîné de ce dernier, Zamet Maugrabin, qui avait été le premier à leur conseiller de fuir, ne fût capable de toute espèce de perfidies, et de se faire passer pour un agent du roi de France, sans avoir aucun droit à cette qualité.

Après une pause d'un instant, elle reprit son histoire, et la conduisit très brièvement depuis le jour où elle avait quitté le territoire de Bourgogne avec sa tante, jusqu'à la prise du château de Schonwaldt, et à sa rencontre avec le comte de Crèveœur.

Le silence le plus profond régna dans la salle quand elle eut fini sa narration ; le duc de Bourgogne, fixant sur le plancher ses yeux courroucés, restait dans l'attitude d'un homme qui cherche un prétexte pour se

livrer sans contrainte à sa colère, et qui s'irrite de n'en trouver aucun assez plausible pour se justifier, même à ses propres yeux.

— La taupe, dit-il enfin en jetant un regard sur Louis, n'en creuse pas moins certainement sa demeure souterraine sous nos pieds, quoique nos yeux ne puissent la suivre dans tous ses mouvements. Cependant je voudrais que le roi voulût bien nous dire pourquoi il a reçu ces dames à sa cour, si elles ne s'y sont pas rendues sur son invitation.

— Je ne les ai pas reçues à ma cour, beau cousin, répondit le roi; je ne les ai vues qu'en particulier, par compassion, et j'ai saisi la première occasion pour les placer sous la protection du respectable évêque, votre propre allié. Que Dieu daigne lui être favorable ! Ce digne prélat était plus capable que moi et qu'aucun prince séculier de concilier la protection due à des fugitives avec la foi due à un prince allié dont elles avaient fui les domaines. Je demande hardiment à cette jeune dame si elles ont trouvé beaucoup de cordialité dans l'accueil qu'elles ont reçu de moi; s'il n'a pas été, au contraire, de nature à leur faire exprimer le regret d'avoir fait de ma cour leur lieu de refuge.

— Il fut si loin d'être cordial, répondit Isabelle, que je doutai qu'il fût possible que Votre Majesté nous eût fait inviter à nous rendre à sa cour, comme nous en avaient assurés ceux qui se prétendaient vos agents, puisque, en supposant qu'ils eussent été autorisés, il aurait été difficile de concilier la conduite de Votre Majesté avec ce que nous avons droit d'attendre d'un roi, d'un chevalier, d'un simple gentilhomme.

La jeune comtesse, en parlant ainsi, jetait au roi un coup d'œil qui semblait lui adresser un reproche; mais le cœur de Louis était à l'épreuve d'une semblable attaque. Au contraire, parcourant des yeux le cercle qui l'entourait, et étendant le bras avec un geste de satisfaction, il sembla faire un appel triomphant à tous ceux qui étaient présents, comme pour leur demander si la réponse de la comtesse n'était pas un témoignage irrésistible de son innocence.

Cependant le duc de Bourgogne jeta sur le roi un sombre regard, qui semblait dire que s'il était, jusqu'à un certain point, réduit au silence, il s'en fallait de beaucoup qu'il fût satisfait. Se tournant ensuite vers la comtesse, il lui dit d'un ton brusque :

— Dans ce récit de tous ces voyages, belle jouvencelle, vous ne nous avez rien dit de vos aventures amoureuses ? Ah ! déjà rougir ! Ne s'est-il pas trouvé certains chevaliers de la forêt qui ont tenté d'apporter une interruption à votre voyage ? Cet incident est déjà parvenu à mes oreilles, et nous verrons tout à l'heure s'il n'est pas possible d'en tirer parti. Dites-moi, roi Louis, pour empêcher cette belle Hélène de Troie ou de Croye de semer encore la zizanie parmi les rois, ne serait-il pas à propos de la pourvoir d'un mari ?

Le roi savait d'avance quelle proposition désagréable il allait probablement entendre, cependant il donna un assentiment complet et silencieux à ce que le duc venait de dire. Mais Isabelle, voyant qu'elle allait être poussée à l'extrémité, s'arma d'un nouveau courage. Elle quitta le bras de la comtesse de Crèveœur sur lequel elle s'était appuyée jusqu'alors, s'avança d'un air timide et plein de dignité ; et, s'agenouillant devant le trône du duc, elle lui dit avec assez de fermeté :

— Noble duc de Bourgogne, mon seigneur suzerain, je reconnais la faute que j'ai commise en quittant vos domaines sans votre gracieuse permission, et je me sou mets humblement à tel châ timent qu'il vous plaira de m'imposer. Je mets à votre disposition mes terres et mes châteaux ; je demande seulement à votre générosité, par égard pour la mémoire de mon père, de m'accorder ce qui sera indispensable pour assurer l'admission du dernier rejeton de la famille de Croye dans un couvent où elle puisse passer le reste de sa vie.

— Que pensez-vous, Sire, de la requête de cette jeune personne ? demanda le duc à Louis.

— Je pense, répondit le roi, que c'est une humble et sainte demande, inspirée sans doute par cette grâce divine à laquelle on ne doit ni se refuser ni résister.

— L'humble sera exalté, s'écria Charles. Relevez-

vous, comtesse Isabelle ; nous vous voulons plus de bien que vous ne vous en voulez à vous-même. Nous n'avons dessein ni de séquestrer vos biens, ni de diminuer vos honneurs. Au contraire, nous voulons augmenter les uns, et élever encore plus les autres.

— Hélas ! monseigneur, répondit Isabelle, ce sont vos bontés mêmes que je crains. Je les crains plus que votre déplaisir, puisque ce sont elles qui me forcent...

— Par saint Georges de Bourgogne ! s'écria le duc ; nos volontés seront-elles contrariées, nos ordres méprisés à chaque instant ? Relevez-vous, vous dis-je, ma mignonne, et retirez-vous pour le présent. Quand nous aurons le temps de penser à vous, nous arrangerons les choses de telle sorte que, tête-saint-gris ! il faudra que vous obéissiez, ou nous verrons.

Malgré cette réponse sévère, Isabelle restait à ses pieds, et son opiniâtreté aurait probablement porté le duc à lui parler encore plus durement, si la comtesse de Crève-cœur, qui connaissait l'humeur de ce prince beaucoup mieux que sa jeune parente, ne se fût avancée pour la relever et ne l'eût emmenée hors de la salle du conseil. On fit alors comparaître Quentin Durward. Il se présenta devant le roi et le duc avec cette aisance, aussi éloignée d'une réserve timide que d'une hardiesse présomptueuse, qui convient à un jeune homme bien né et bien élevé, sachant rendre honneur et respect à qui de droit, sans se laisser éblouir ou intimider par la présence de ceux qu'il honore et qu'il respecte. Son oncle lui avait fourni les moyens de se montrer de nouveau avec les armes et l'uniforme des archers de la garde écossaise ; et ses traits, son air, tout son extérieur, faisaient encore valoir son splendide costume. Sa grande jeunesse inspirait aussi à tous les conseillers des préventions favorables. Aucun d'eux ne pouvait croire qu'un roi doué de tant de sagacité eût choisi un si jeune homme pour confident de ces intrigues politiques.

Sur l'ordre du duc, sanctionné par celui de Louis, Quentin se mit à faire la relation de son voyage avec les dames de Croye jusqu'aux environs de Liège, com-

mençant par répéter les instructions du roi, qui le chargeait de les conduire en sûreté au château de l'évêque.

— Et vous avez fidèlement exécuté mes ordres ? demanda le roi.

— Oui, Sire, répondit Durward.

— Vous oubliez une circonstance, dit le duc ; vous avez été attaqué près de Tours, dans la forêt, par deux chevaliers errants.

— Il ne me convient ni de parler de cet incident, ni de me le rappeler, répondit le jeune archer en rougissant avec modestie.

— Mais *moi*, dit le duc d'Orléans, il ne convient pas que je l'oublie. Ce jeune homme a rempli sa mission avec intrépidité, et il a exécuté ses devoirs d'une manière dont je me souviendrai longtemps. Viens me trouver dans mon appartement, jeune archer, quand cette affaire sera terminée, et tu verras que je n'ai pas oublié ta bravoure. Je suis charmé de voir que ta modestie soit égale à ton courage.

— Viens me voir aussi, lui dit Dunois ; j'ai un casque à te donner, car je crois que je t'en dois un.

Quentin les salua avec respect, et l'on reprit son interrogatoire. Sur la demande du duc, il produisit les instructions qu'il avait reçues par écrit.

— Avez-vous suivi ces instructions à la lettre ? lui demanda le duc Charles.

— Non, monseigneur. Elles me prescrivaient, comme vous pouvez le voir, de traverser la Meuse près de Namur, et cependant j'ai côtoyé la rive gauche, comme m'offrant la route la plus courte et la plus sûre pour arriver à Liège.

— Et pourquoi ce changement ?

— Parce que la fidélité de mon guide commençait à me devenir suspecte.

— Maintenant, reprit le duc, fais bien attention aux questions que je vais te faire. Réponds-y avec vérité, et ne crains le ressentiment de qui que ce soit. Mais si tu biaises ou si tu tergiverses le moins du monde dans tes réponses, je te ferai suspendre par une chaîne

de fer au haut du clocher de l'église du marché, et tu auras à appeler la mort longtemps avant qu'elle daigne t'écouter.

Un profond silence s'ensuivit ; enfin, ayant donné au jeune homme, à ce qu'il lui parut, le temps de bien réfléchir à la situation dans laquelle il se trouvait, Charles lui demanda qui était son guide, qui le lui avait donné, et pourquoi cet homme lui était devenu suspect.

Quentin répondit à la première question en nommant Hayraddin Maugrabin, le Bohémien ; à la seconde, que ce guide lui avait été donné par Tristan l'Ermite ; et pour répondre à la troisième, il raconta tout ce qui s'était passé au couvent des Franciscains, près de Namur ; comment le Bohémien en avait été chassé ; par quels motifs il s'était déterminé à le suivre, et comment il avait entendu son entretien avec un lansquenet de Guillaume de La Marck, entretien dont le but était d'arranger un plan pour surprendre les deux dames voyageant sous sa protection.

— Et ces scélérats... ? mais fais bien attention, dit le duc, que ta vie dépend de ta véracité ; ces scélérats ont-ils dit qu'ils étaient autorisés par le roi, par le roi Louis de France ici présent, à tramer ce plan de surprise pour s'emparer de la personne de ces deux dames ?

— Quand ces infâmes coquins l'auraient dit, répliqua Durward, je n'en aurais dû rien croire, puisque j'avais la parole du roi lui-même à opposer à la leur.

Le roi, qui avait écouté jusqu'alors avec la plus grande attention, ne put s'empêcher, en entendant la réponse de Durward, de respirer fortement, comme un homme dont la poitrine est soulagée tout à coup d'un poids qui l'oppressait. Le duc parut encore déconcerté et mécontent ; et, revenant à la charge, il demanda de nouveau à Quentin s'il n'avait pas compris, d'après la conversation de ces misérables, que le complot qu'ils tramaient avait la sanction du roi Louis.

— Je n'ai rien entendu qui puisse m'autoriser à vous répondre affirmativement, répondit Quentin, qui, quoique intérieurement convaincu qu'Hayraddin n'avait

agi que d'après les ordres secrets de Louis, croyait pourtant que son devoir ne lui permettait pas de faire connaître ses soupçons. Et je vous répète, ajouta-t-il, que quand même j'aurais entendu de pareils scélérats faire une telle assertion, leur témoignage n'aurait pas eu pour moi le moindre poids auprès des instructions positives que j'avais reçues du roi lui-même.

— Tu es un fidèle messenger, dit le duc avec un sourire amer ; et j'ose dire qu'en obéissant si bien aux instructions du roi, tu as trompé son attente d'une manière qui aurait pu te coûter cher si les événements subséquents n'avaient donné à ton aveugle fidélité l'apparence d'un bon office.

— Je ne vous comprends pas, monseigneur, répliqua Durward avec fermeté. Tout ce que je sais, c'est que mon maître le roi Louis m'a donné ordre de protéger ces dames, et que j'ai agi en conséquence, tant en nous rendant à Schonwaldt, qu'au milieu des scènes cruelles qui ont eu lieu dans ce château. Les instructions du roi étaient honorables, et je les ai honorablement exécutées. S'il en avait eu à donner d'une nature différente, elles n'auraient pu convenir à un homme de mon nom et de mon pays.

— Fier comme un Écossais ! s'écria Charles qui, quoique mécontent de la réplique de Durward, n'était pas assez injuste pour lui en savoir mauvais gré. Mais dis-moi donc en vertu de quelles instructions tu as parcouru les rues de Liège, comme je l'ai appris de quelques fugitifs de Schonwaldt, à la tête de ces mutins qui assassinèrent cruellement ensuite leur prince temporel, leur père spirituel ? Peu de temps après que le meurtre fut commis, n'as-tu pas prononcé une harangue où tu t'annonçais comme un agent de Louis, pour te mettre en crédit parmi les scélérats qui venaient de se souiller de ce crime abominable ?

— Monseigneur, répondit Quentin, il ne serait pas difficile de trouver assez de témoins pour prouver que je n'ai pas pris à Liège la qualité d'agent du roi Louis. C'est l'obstination du peuple qui m'y a conféré ce titre malgré moi, et tous mes efforts pour le désabuser

ont été inutiles. Je l'ai dit aux serviteurs de l'évêque après avoir réussi à m'échapper de la ville. Je leur ai recommandé de veiller à la sûreté du château ; et, s'ils avaient fait attention à mes avis, peut-être aurait-on prévenu les calamités et les horreurs de la nuit suivante. Il est vrai, j'en conviens, que, dans le moment du plus grand danger, j'ai profité de l'influence que pouvait me donner la qualité qu'on m'avait gratuitement attribuée pour sauver la comtesse Isabelle, protéger ma propre vie, et empêcher de nouveaux massacres. Je répète, et je le soutiendrai envers et contre tous, que je n'avais aucune mission du roi Louis pour Liège, et qu'enfin lorsque je me suis servi du titre de son envoyé, qu'on m'avait conféré mal à propos et malgré moi, je n'ai fait que ramasser un bouclier pour m'en servir à me protéger, moi et les autres, dans un cas urgent, sans m'inquiéter si j'avais droit aux armoiries qu'il portait.

— Et en cela, dit Crève-cœur, incapable de garder plus longtemps le silence, mon jeune compagnon et prisonnier a agi avec autant de courage que de bon sens. Ce qu'il a fait en cette occasion ne peut avec justice s'imputer à blâme au roi Louis.

Un murmure général d'assentiment se fit entendre dans l'assemblée. Les oreilles du roi Louis en furent agréablement affectées, mais celles de Charles s'en trouvèrent offensées. Il lança des regards de courroux autour de lui. Ces sentiments si généralement exprimés par les plus puissants de ses vassaux et les plus sages de ses conseillers ne l'auraient probablement pas empêché de se livrer à toute la violence de son caractère despotique, si Commines, qui prévint l'orage, n'eût réussi à le détourner, en lui annonçant tout à coup l'arrivée d'un héraut envoyé par la ville de Liège.

— Un héraut envoyé par des tisserands et des cloutiers ! s'écria le duc ; qu'on l'admette à l'instant ! De par Notre-Dame, ce héraut nous apprendra, sur les projets et les espérances de ceux qui l'emploient, quelque chose de plus que ce jeune homme d'armes franco-écossais ne paraît avoir envie de le faire.

CHAPITRE XXXII

LE HÉRAUT

ON s'empessa de faire place dans l'assemblée, car tous ceux qui en faisaient partie n'étaient pas peu curieux de voir ce héraut que les Liégeois insurgés avaient osé envoyer à un prince aussi fier que le duc de Bourgogne, dans un moment où il était contre eux au comble de l'indignation.

Le héraut, introduit devant le roi Louis et le duc Charles, avait pour vêtement un *tabard* ou cotte d'armes avec les écussons de son maître dans lesquels la tête de sanglier, au jugement des experts en blason, jouait un rôle plus brillant que conforme aux véritables règles de l'art héraldique. Le reste de son costume, ridicule à force de magnificence, était surchargé de galons, de broderies et d'ornements de toute espèce, et la plume de son panache était si élevée, qu'elle semblait vouloir balayer le plafond de la salle ; en un mot, tous ses vêtements avaient l'air d'être une caricature et une charge du brillant costume des hérauts. Non seulement la hure de sanglier était brodée sur toutes les parties de ses habits, mais sa toque même en avait la forme, et était garnie de défenses couleur de sang. On pouvait remarquer en cet homme quelque chose qui annonçait en même temps la crainte et l'audace, comme s'il eût senti qu'il s'était chargé d'une dangereuse mission, et qu'il ne pouvait la remplir avec sûreté qu'à force de hardiesse. Le même mélange d'effronterie et de timidité fut visible dans la manière dont il salua les deux princes.

— Qui es-tu, au nom du diable ? telle fut l'exclamation par laquelle Charles le Téméraire accueillit ce singulier envoyé.

— Je suis Sanglier-Rouge, répondit le héraut, officier d'armes de Guillaume de La Marck, par la grâce de Dieu et l'élection du chapitre, prince-évêque de Liège.

— Ah ! s'écria Charles ; mais, réprimant son impétuosité, il lui fit signe de continuer.

— Et du chef de son épouse, l'honorable comtesse Hameline, comte de Croye et seigneur de Bracquemont, continua le héraut.

Charles sembla rester muet par l'étonnement dont le frappa l'excès d'audace avec lequel on osait annoncer en sa présence de semblables titres ; et le héraut, attribuant peut-être ce silence à l'impression qu'avait faite sur l'esprit du duc l'énumération des qualités de son maître, continua ainsi :

— *Annuncio vobis gaudium magnum.* Charles, duc de Bourgogne et comte de Flandre, je vous fais savoir au nom de mon maître, qu'en vertu d'une dispense de notre saint père le pape, qu'il attend incessamment, et qui contiendra la nomination d'un substitut convenable *ad sacra*, il se propose d'exercer les fonctions de prince-évêque de Liège, et de maintenir ses droits comme comte de Croye.

Le duc de Bourgogne, à cette pause du discours du héraut, comme à toutes les autres, ne fit que s'écrier de nouveau : « Ah ! » du ton d'un homme qui, quoique surpris et irrité, veut cependant avant de faire une réponse entendre tout ce qu'on a à lui dire. A la grande surprise de ceux qui étaient présents, il ne se permit aucun des gestes brusques et violents qui lui étaient ordinaires ; mais il serrait entre ses dents l'ongle de son pouce, ce qui était son tic favori quand il écoutait avec attention, et il tenait les yeux baissés comme s'il eût craint de laisser voir le courroux qui les animait.

Sanglier-Rouge continua donc à s'acquitter de sa mission avec audace.

— J'ai à vous requérir, duc Charles, au nom du prince-évêque de Liège et comte de Croye, de vous désister

de vos prétentions sur la cité libre et impériale de Liège, et des usurpations que vous avez faites sur ses droits, de connivence avec feu Louis de Bourbon, indigne évêque de cette ville.

— Ah ! s'écria encore le duc.

— Comme aussi de restituer les bannières de la communauté, au nombre de trente-six, dont vous vous êtes emparé par violence ; de réparer les brèches que vous avez faites aux murailles ; de reconstruire les fortifications que vous avez arbitrairement démantelées ; de reconnaître enfin mon maître, Guillaume de La Marck, comme évêque de Liège, légalement et librement élu par le chapitre des chanoines, dont voici le procès-verbal.

— Avez-vous fini ? lui demanda le duc.

— Pas encore, répliqua l'envoyé ; je suis chargé en outre de vous requérir de la part du noble et vénérable prince-évêque et comte, de retirer les garnisons que vous avez mises dans le château de Braquemont, et autres places fortes du comté de Croye, soit qu'elles y aient été placées en votre nom, en celui d'Isabelle de Croye, ou en tout autre, jusqu'à ce qu'il ait été décidé par la diète impériale si les fiefs en question ne doivent pas appartenir à la sœur du feu comte, la très gracieuse comtesse Hameline, par préférence à sa fille, en vertu du *jus emphyteusis*.

— Votre maître est très savant, dit le duc.

— Cependant, continua le héraut, le noble et vénérable prince-évêque et comte est disposé, lorsqu'il n'existera plus aucun sujet de querelle entre la Bourgogne et le pays de Liège, à assurer à sa nièce Isabelle un apanage convenable à sa qualité.

— Avez-vous encore quelque chose à me dire ? demanda le duc.

— Un seul mot de plus relativement au digne et fidèle allié de mon noble et vénérable maître, le roi Très Chrétien.

— Ah ! ah ! s'écria le duc, et il fit cette exclamation d'un ton tout différent de celui qu'il avait pris jusqu'alors pour les autres, mais il se contenta encore pour prêter toute son attention.

— Duquel roi Très Chrétien, continua le héraut, on assure que vous Charles de Bourgogne, vous retenez par contrainte la personne royale en cette ville, au mépris de vos devoirs comme vassal de la couronne de France, et contre la foi observée parmi les princes chrétiens. Pour laquelle raison, mondit noble et vénérable maître vous ordonne, par ma bouche, de mettre à l'instant en liberté son allié royal, ou de recevoir le défi que je suis chargé de vous faire de sa part.

— Avez-vous enfin tout dit ?

— Oui, et j'attends la réponse de Votre Altesse, espérant qu'elle sera de nature à éviter l'effusion du sang chrétien.

— Eh bien, s'écria le duc, de par saint Georges de Bourgogne !...

Mais avant qu'il en pût dire davantage, Louis se leva et prit la parole avec un tel air de majesté et d'autorité, que Charles se sentit dans l'impossibilité de l'interrompre.

— Beau cousin de Bourgogne, dit le roi, avec votre permission, nous réclamons la priorité pour répondre à cet impertinent. Coquin de héraut, ou qui que tu sois, va dire au parjure, au meurtrier, au proscrit Guillaume de La Marck, que le roi de France se trouvera incessamment devant Liège, dans le dessein de venger le meurtre sacrilège de feu son bien-aimé parent, Louis de Bourbon, et qu'il se propose de faire pendre Guillaume de La Marck avec une chaîne de fer, pour le punir d'avoir eu l'audace de le nommer son allié, et d'avoir mis son nom royal dans la bouche de ses vils messagers.

— Et tu y ajouteras de ma part, dit Charles, tout ce qu'un prince peut avoir à dire à un voleur et à un assassin. Va-t'en. Un moment pourtant : jamais héraut n'a quitté la cour de Bourgogne sans avoir à crier largesse. Qu'on l'étrille de manière à lui enlever la peau.

— Votre Altesse voudra bien faire attention, s'écrièrent en même temps Crève-cœur et d'Hymbercourt, que c'est un héraut, un homme privilégié.

— Est-ce vous, messieurs, dit le duc, qui êtes assez oisons pour croire que le tabard fasse le héraut ? Je suis

certain, par ses armoiries mêmes, que ce drôle n'est qu'un imposteur. Que Toison-d'Or s'avance et qu'il le questionne en notre présence.

En dépit de son effronterie naturelle, on vit pâlir l'envoyé du Sanglier des Ardennes, quoiqu'il eût employé quelque fard pour se peindre le visage. Toison-d'Or, chef des hérauts du duc, comme nous l'avons déjà dit, et roi d'armes dans ses domaines, s'avança avec la gravité d'un homme qui savait ce qui était dû à sa place, et demanda à son prétendu confrère dans quel collège il avait étudié la science qu'il professait.

— J'ai été poursuivant d'armes au collège héraldique de Ratisbonne, répondit Sanglier-Rouge, et j'ai reçu le diplôme de cette savante confrérie.

— Il serait ridicule, reprit Toison-d'Or, de demander à un disciple de l'illustre collège de Ratisbonne s'il connaît les termes ordinaires du blason ; mais je puis, sans l'offenser, demander à Sanglier-Rouge s'il est initié aux termes mystérieux et secrets de cette science, par laquelle les plus savants de nous expliquent entre eux par emblèmes ce qu'ils disent aux autres dans le langage ordinaire.

— Je connais toutes les branches du blason aussi bien l'une que l'autre, répondit Sanglier-Rouge avec hardiesse ; mais il est possible que nos termes en Allemagne ne soient pas les mêmes que les vôtres en Flandre.

— Pouvez-vous parler ainsi ? s'écria Toison-d'Or ; notre noble science, qui est la bannière de la noblesse et la gloire de la générosité, est la même dans tous les pays chrétiens ; elle est même connue des Maures et des Sarrasins. Je vous prierai donc de me décrire, d'après le style céleste, c'est-à-dire d'après les planètes, telles armoiries qu'il vous plaira de choisir.

— Faites-en la description vous-même, si bon vous semble, répondit Sanglier-Rouge. Je ne suis pas venu ici pour faire des tours de bouffon ; croyez-vous me faire tenir debout comme un singe, à votre volonté ?

— Montrez-lui quelques armoiries, et qu'il en fasse la description à sa manière, dit le duc ; mais s'il n'y

réussit pas, je lui promets que son dos sera gueules, azur et sable.

— Voici, dit le héraut bourguignon en tirant de sa poche un parchemin, voici des armoiries que certaines considérations m'ont porté à tracer aussi bien que me le permettent mes faibles talents ; je prie mon confrère, s'il appartient véritablement au savant collègue de Ratisbonne, de le déchiffrer en termes convenables.

Le Glorieux, qui semblait s'amuser beaucoup de cette discussion, s'était alors avancé près des deux hérauts.

— Je vais t'aider, mon garçon, dit-il à Sanglier-Rouge qui regardait le parchemin d'un air de consternation. Messesseurs et messieurs, ceci représente un chat qui regarde à la fenêtre d'une laiterie.

Cette saillie fit rire, et Sanglier-Rouge y trouva quelque avantage, car Toison-d'Or, indigné qu'on interprêtât son dessin de cette manière, en donna lui-même sur-le-champ l'explication, en disant que c'était l'écu porté par Childebert, roi de France, après qu'il eut fait prisonnier Gondemar, roi de Bourgogne ; et qu'il représentait un once, ou chat-tigre, emblème du monarque captif, derrière une grille. Il en donna ensuite la définition en termes techniques, qu'un héraut seul pouvait comprendre.

— Par ma marotte, dit le Glorieux, si la Bourgogne est représentée par ce chat, il faut convenir qu'aujourd'hui du moins elle est du bon côté de la grille.

— Vous avez raison, mon cher ami, dit Louis en riant, tandis que tous les spectateurs et Charles lui-même semblaient décontenancés par une plaisanterie dont l'application était si évidente ; je vous dois une pièce d'or pour avoir égayé une affaire qui a commencé sur un ton un peu sérieux et qui finira, j'espère, plus joyeusement.

— Silence, le Glorieux, dit le duc. Et vous, Toison-d'Or, qui êtes trop savant pour être intelligible, retirez-vous. Qu'on fasse avancer ce drôle. Écoute-moi, misérable, lui dit-il en prenant son ton le plus dur ; connais-tu la différence qui existe en blason entre argent et or ?

— Pour l'amour du ciel ! monseigneur, ayez pitié de

moi, dit le héraut pris en défaut ; noble roi Louis, intercédez pour moi.

— Parle pour toi-même, s'écria le duc ; es-tu héraut ou non ?

— Je ne le suis que pour cette occasion.

— Allons, qu'on le traîne sur la place du marché, et qu'on l'y batte avec des brides de chevaux et des fouets à chien, jusqu'à ce que son tabard tombe en lambeaux. Sus au Sanglier-Rouge : ça, ça ! taïaut ! taïaut !

Quatre ou cinq gros chiens, semblables à ceux qu'on voit peints sur les tableaux de chasse auxquels Rubens et Snyders travaillèrent en commun, entendirent les derniers mots du duc, et se mirent à aboyer comme s'ils voyaient un sanglier sortir de sa bauge.

— Par la sainte croix ! dit Louis, cherchant à entrer dans l'humeur de son dangereux cousin, puisque l'âne a mis la peau du sanglier, pourquoi ne pas charger les chiens de la lui retirer ?

— Rien de mieux ! rien de mieux ! s'écria le duc, dont cette idée flatta l'humeur du moment ; cela va se faire. Qu'on découple les chiens, qu'on les mette sur la voie : nous le courrons depuis la porte du château jusqu'à celle du parc du côté de l'orient.

— J'espère que Votre Altesse me traitera en bête de chasse, dit le prétendu héraut, faisant, autant que possible, bonne mine à mauvais jeu, et qu'elle me laissera les mêmes moyens de salut.

— Tu n'es qu'une vermine, répondit le duc, et, en cette qualité, la lettre du code des chasses ne te donne droit à aucune protection. Cependant, ne fût-ce qu'à cause de ton impudence sans égale, tu auras cent pas d'avance. Allons, messieurs, allons ; il faut voir cette chasse.

La séance du conseil fut ainsi brusquement levée. Chacun courut pour jouir de l'agréable divertissement suggéré par le roi Louis ; mais personne n'y mit plus d'empressement que les deux princes.

Rien ne manqua au plaisir qu'ils se promettaient ; car Sanglier-Rouge, à qui la terreur donnait des ailes,

et qui avait à ses trousses une dizaine de chiens de chasse, animés par le son des cors et les cris des piqueurs, courut avec la vitesse du vent : et, s'il n'avait été gêné par ses vêtements de héraut, le plus mauvais costume possible pour un coureur, il aurait peut-être échappé aux chiens ; il évita même plus d'une fois leur poursuite, en changeant tout à coup de direction avec une adresse à laquelle tous les spectateurs rendirent justice. Mais aucun d'eux, pas même Charles, ne fut aussi enchanté de cette chasse que le roi Louis. En partie par des considérations politiques, et aussi parce que le spectacle des souffrances humaines ne lui était nullement désagréable quand il se présentait sous un point de vue burlesque, il rit à en avoir les larmes aux yeux. Dans son ravissement, il saisit le manteau d'hermine du duc, tandis que Charles, dans un transport semblable, appuyait la main sur l'épaule du roi, les deux princes montrant ainsi l'un pour l'autre une confiance et une familiarité qu'on n'avait guère droit d'attendre d'après ce qui venait de se passer quelques instants auparavant.

Enfin l'agilité du faux héraut ne put le dérober plus longtemps aux dents des ennemis qui le poursuivaient. Les chiens l'atteignirent, le renversèrent, et ils l'auraient probablement étranglé, si le duc n'eût crié :

— Arrêtez-les, retenez-les ! rappelez les chiens ! Il a si bien couru, que, quoiqu'il n'ait pas fait bonne résistance aux abois, nous ne voulons pas qu'ils en fassent curée.

On s'empessa d'arracher aux chiens la proie sur laquelle ils étaient acharnés, on les accoupla de nouveau, et l'on poursuivit ceux qui s'enfuyaient portant en triomphe dans leur gueule les lambeaux de la cotte d'armes que le malencontreux envoyé avait endossée dans un jour de malheur.

En cet instant, et pendant que le duc était encore trop occupé de ce qui se passait devant lui pour faire attention à ce qui se disait derrière, Olivier le Daim s'approcha doucement du roi, et lui dit à l'oreille :

— C'est le Bohémien, c'est Hayraddin ; il ne faudrait pas qu'il parlât au duc.

— Il faut qu'il meure, lui répondit le roi du même ton, les morts ne parlent plus.

Un moment après, Tristan l'Ermitte, à qui Olivier avait fait sa leçon, s'avança en présence du roi et du duc, et dit avec le ton bourru qui lui était ordinaire :

— Ce gibier m'appartient, et je le réclame, sauf le bon plaisir de Votre Majesté et de Son Altesse. Il porte ma marque, une fleur de lis sur l'épaule, comme tout le monde peut le voir. C'est un scélérat bien connu ; il a assassiné nombre de sujets de Votre Majesté, pillé des églises, tué des daims dans les parcs royaux, et...

— En voilà bien assez ! dit le duc Charles, mon royal cousin a droit à cette propriété à plus d'un titre. Que veut en faire Votre Majesté ?

— S'il est laissé à ma disposition, répondit le roi, je lui ferai donner une leçon de l'art héraldique qu'il connaît si peu ; il apprendra par expérience ce que c'est qu'une croix potencée, et l'on y joindra l'ornement d'un nœud coulant.

— Ah ! Louis ! Louis ! dit le duc, plutôt au ciel que vous fussiez un allié aussi fidèle que vous êtes un joyeux compagnon ! Je pense encore bien souvent aux jours que nous avons passés si gaiement ensemble.

— Il ne tient qu'à vous de les faire renaître, répondit Louis. Je vous accorderai d'aussi belles conditions que vous puissiez m'en demander, dans la situation où je me trouve, sans me rendre la fable de la chrétienté ; et je ferai serment de les exécuter, sur la sainte relique que j'ai le bonheur de porter sur moi, et qui est un fragment du bois de la vraie croix.

En parlant ainsi, il tira de son sein un petit reliquaire d'or suspendu à son cou par une chaîne du même métal, et qu'il portait entre sa chemise et ses autres vêtements ; puis il ajouta, après l'avoir baisé dévotement :

— Jamais faux serment n'a été prêté sur cette relique sans qu'il ait été puni dans l'année.

— Eh bien, cousin, voulez-vous prêter le serment de marcher avec moi contre ce meurtrier de La Marck et ces misérables Liégeois ?

— Je marcherai contre eux, beau cousin, avec le ban et l'arrière-ban de France, et l'oriflamme déployée.

— Non, non ! c'est plus qu'il ne faut, plus qu'il n'est convenable. La présence de votre garde écossaise et de quelques centaines de lances d'élite suffira pour prouver que vous agissez librement. Et, pour que nous n'ayons plus rien à craindre de la belle Hélène qui a jeté entre nous la pomme de discorde, vous consentirez que la comtesse Isabelle de Croye épouse le duc d'Orléans.

— Beau cousin, vous mettez ma courtoisie à une rude épreuve. Le duc est fiancé à ma fille Jeanne. Soyez généreux ; n'insistez pas sur ce point, et parlons plutôt des places sur la Somme.

— Mon conseil parlera de cet objet à Votre Majesté. Quant à moi, j'ai moins à cœur une augmentation de territoire qu'une réparation des injures que j'ai reçues. Vous vous êtes mêlé des affaires de mes vassaux ; vous avez voulu disposer à votre gré de la main d'une pupille du duché de Bourgogne : eh bien, puisque vous voulez la marier, que ce soit à un membre de votre propre famille ; sans cela notre conférence est rompue.

— Personne ne me croirait, beau cousin, si je disais que je le fais avec plaisir. Jugez donc quel est mon désir de vous obliger, quand je vous dis, à mon grand regret, que, si les parties y consentent, et peuvent obtenir la dispense du pape, je ne m'opposerai en aucune manière au mariage que vous proposez.

— Tout cela s'arrangera aisément par nos ministres, dit le duc ; et maintenant nous voici redevenus cousins et amis.

— Rendons-en grâces, dit Louis, à la bonté du ciel, qui, tenant entre ses mains les cœurs des princes, les dispose miséricordieusement à la paix et à la clémence, pour prévenir l'effusion du sang humain.

— Olivier, ajouta Louis en s'adressant à ce favori qui rôdait toujours autour de lui comme l'esprit familier aux ordres d'un sorcier, écoute : dis à Tristan d'aller vite en besogne avec ce vagabond de Bohémien.

CHAPITRE XXXIII

L'EXÉCUTION

APRÈS la réconciliation des deux princes, le roi Louis quitta la tour du comte Herbert et la confiance et l'amitié parurent rétablies, du moins extérieurement, entre le duc et son seigneur suzerain. Cependant, bien qu'il fût traité avec les égards et le cérémonial d'usage, le roi voyait parfaitement qu'il était encore l'objet des soupçons de son puissant vassal ; mais avec sa prudence accoutumée, il feignait de ne pas s'en apercevoir, et il paraissait se regarder comme entièrement libre.

Cependant, Hayraddin Maugrabin, que les officiers du duc avaient livré au grand prévôt du roi de France, avait été confié par Tristan aux soins de ses deux fidèles aides de camp, Trois-Échelles et Petit-André. Placé entre ces deux dignes personnages, suivi de quelques gardes et d'une foule immense de peuple, il fut conduit vers une forêt voisine, où, pour abrégé la cérémonie et s'épargner la peine de dresser un gibet, les maîtres de son destin avaient résolu de l'accrocher au premier arbre qui leur paraîtrait convenable.

Ils ne furent pas longtemps sans trouver un chêne qui, comme Petit-André le dit facétieusement, était digne de porter un tel gland. Laisant donc le condamné sous la surveillance de quelques gardes, ils commencèrent à improviser leurs dispositions pour la catastrophe finale. En ce moment, Hayraddin, jetant un regard sur la multitude qui l'avait accompagné, rencontra les yeux de Quentin Durward ; car notre jeune Écossais, croyant avoir reconnu les traits de son guide perfide

dans ceux du héraut imposteur, avait suivi la foule pour s'assurer de son identité.

Quand les deux exécuteurs vinrent l'informer que tout était prêt, Hayraddin, avec le plus grand calme, leur dit qu'il avait une grâce à leur demander.

— Demandez-nous, mon fils, tout ce qui pourra s'accorder avec notre devoir, et vous l'obtiendrez, lui répondit Trois-Échelles. Comme vous avez l'air d'être résolu à mourir en homme, sans faire d'inutiles grimaces, nous ne regarderons pas à vous accorder une dizaine de minutes, s'il le faut, quoique nos ordres nous prescrivent d'être expéditifs.

— C'est trop de générosité, dit Hayraddin. Tout ce que je vous demande, c'est quelques minutes de conversation avec cet archer de la garde.

Les exécuteurs hésitèrent un instant ; mais, Trois-Échelles se rappelant qu'il avait entendu dire que Quentin Durward, d'après diverses circonstances, était en grande faveur auprès du roi, ils résolurent de permettre l'entrevue.

Ils appelèrent Durward, et, tout en s'avancant vers le condamné, le jeune archer, quoique trouvant qu'il avait bien mérité son sort, n'en fut pas moins affligé de le voir si près de la mort. Les lambeaux de son riche costume de héraut, mis en haillons par les dents des chiens et par les mains des bipèdes qui l'avaient arraché à leur fureur pour le conduire à la mort, lui donnaient un air burlesque et déplorable en même temps. On voyait encore sur son visage quelques traces du fard dont il l'avait peint, et sur son menton quelques restes de la barbe postiche qu'il avait mise pour mieux se déguiser. La pâleur de la mort régnait sur ses joues et sur ses lèvres ; et cependant, armé d'un courage passif, comme la plupart des gens de sa caste, son œil brillant, quoique égaré, et le sourire forcé de sa bouche, semblaient défier la mort qu'il allait subir.

Quentin fut frappé d'horreur et de compassion en s'approchant de ce misérable, et ces deux sentiments lui firent sans doute ralentir le pas, car Petit-André lui cria :

— Un peu plus lestement, jeune archer, un peu plus lestement : notre pratique n'a pas le loisir de vous attendre, et vous marchez comme si ces cailloux étaient des œufs et que vous eussiez peur de les casser.

— Il faut que je lui parle en particulier, dit Hayraddin avec un accent qui tenait du désespoir.

— Cela n'est guère d'accord avec notre devoir, mon joyeux Saute-l'Échelle, dit Petit-André. Nous vous connaissons de longue main ; vous êtes une anguille trop glissante pour qu'on puisse se fier à vous.

— Ne m'avez-vous pas lié les pieds et les mains avec les sangles de vos chevaux ? dit le Bohémien. Vous pouvez me surveiller hors de la portée de la voix. D'ailleurs, cet archer est un serviteur de votre roi ; et si je vous donne dix guilders...

— Employée à faire dire des messes, dit Trois-Échelles, cette somme pourra être utile à sa pauvre âme.

— Employée en vin et en brandevin, dit Petit-André, elle pourra procurer quelque consolation à mon pauvre corps. Voyons donc vos guilders, mon joyeux danseur de corde.

— Rassasiez ces chiens affamés, dit Hayraddin à Durward, vous n'y perdrez rien ; on ne m'a rien laissé quand on m'a arrêté.

Quentin paya aux exécuteurs ce qui leur avait été promis, et, en hommes de parole, ils se retirèrent assez loin pour ne rien entendre, mais en ayant soin de suivre des yeux le moindre mouvement de leur victime.

Durward attendit un instant que le malheureux lui parlât et, voyant qu'il gardait le silence :

— Eh bien, lui dit-il enfin, te voilà donc arrivé là ? Dis-moi promptement ce que tu as à me dire, et je t'abandonne à ta destinée.

— J'ai un service à vous demander ; mais d'abord il faut que je l'achète, car les gens de votre tribu, malgré toutes leurs professions de charité, ne donnent rien pour rien.

— Je te dirais : Périssent tes dons avec toi ! si tu n'étais sur le bord de l'éternité. Quel service attends-tu

de moi ? parle, et garde tes présents : ils ne me porteraient pas bonheur ; je n'ai pas encore oublié les bons offices que tu as voulu me rendre.

— Je vous aimais pourtant, je vous voulais du bien à cause de ce que vous avez fait sur les bords du Cher : je voulais vous aider à épouser une riche dame ; vous portiez ses couleurs, et c'est ce qui m'induisit en erreur. D'ailleurs je pensais qu'Hameline, dont les richesses étaient faciles à transporter, vous convenait mieux que cette jeune poulette, avec son vieux poulailler de Bracquemont sur lequel Charles a étendu ses griffes, et qu'il saura garder probablement.

— Tu perds le temps en paroles inutiles ; je vois que ces gens commencent à s'impatienter.

— Donnez-leur dix autres guilders pour dix minutes de plus, dit le Bohémien, qui, malgré son endurcissement, éprouvait, comme la plupart de ceux qui se trouvent dans la même situation, et cela peut-être sans s'en douter lui-même, le désir d'éloigner l'instant fatal ; ce que j'ai à vous dire vous vaudra bien davantage.

— Profite donc bien du répit que je vais acheter encore, répondit Durward ; et il ne lui fut pas difficile de faire un nouveau marché avec les affidés du grand prévôt.

Cette affaire conclue, Hayraddin reprit la parole :

— Oui, je vous assure que je vous voulais du bien. Hameline était la femme qui vous convenait, vous en auriez fait ce que vous auriez voulu. Mais écoutez mon secret. Guillaume de La Marck a rassemblé une troupe nombreuse dans la ville de Liège, et il l'augmente tous les jours au moyen des trésors du vieux prêtre. Mais il n'a pas dessein de risquer une bataille rangée contre la chevalerie de Bourgogne, et encore moins de soutenir un siège dans une place démantelée. Voici ce qu'il compte faire : il laissera cette tête chaude de Charles camper devant la ville, sans opposition, et la nuit suivante il fera une sortie contre lui avec toutes ses forces. Un certain nombre de ses troupes porteront l'uniforme de soldats français, et crieront : « France ! saint Louis ! Montjoie

Saint-Denis ! » Cela ne pourra manquer de jeter de la confusion parmi les Bourguignons, qui croiront qu'un corps nombreux d'auxiliaires français est arrivé dans la ville ; et si le roi Louis, avec ses gardes, sa suite et les soldats qu'il pourra avoir, veut seconder ses efforts, le Sanglier des Ardennes ne doute pas de la déconfiture totale de l'armée bourguignonne. Voilà mon secret, et je vous le livre ; faites-en ce qu'il vous plaira. Vendez-le au roi Louis ou au duc Charles. Favorisez ce projet, ou empêchez-le de réussir. Sauvez ou perdez qui bon vous semblera, je ne m'en soucie guère. Tout mon regret, c'est de ne pouvoir le faire éclater comme une mine, pour la destruction des deux partis.

— C'est véritablement un secret important, dit Quentin, qui comprit sur-le-champ combien il était facile d'éveiller le ressentiment national dans un camp composé partie de Français, partie de Bourguignons.

— Oui, important, dit Hayraddin ; et maintenant que vous le possédez, vous voudriez déjà être bien loin, et me quitter sans me rendre le service pour lequel je vous ai payé d'avance.

— Dis-moi ce que tu désires, et je te l'accorderai si cela m'est possible.

— Cela ne sera pas difficile, répondit Hayraddin. Il s'agit du pauvre Klepper, de mon cheval, seul être vivant qui puisse s'apercevoir de ma perte. A un mille d'ici, vers le sud, vous le trouverez paissant près de la cabane déserte d'un charbonnier. Sifflez comme ceci (et en même temps il siffla d'une manière particulière) ; appelez-le par son nom de Klepper, et il viendra à vous. Voici sa bride que j'avais cachée sous mes habits ; et il est heureux que ces chiens de coquins ne me l'aient pas prise, car il n'en peut souffrir d'autre. Prenez-le ; et ayez-en soin, je ne dirai pas par amour pour son maître, mais parce que j'ai mis à votre disposition l'événement d'une journée importante. Il ne vous manquera jamais au besoin. Si j'avais pu gagner la porte de Péronne, et arriver à l'endroit où je l'ai laissé, je n'en serais pas où j'en suis. Prenez-vous bien soin de Klepper ?

— Je vous le promets, répondit Quentin, affecté par ce trait d'attachement singulier dans un caractère si endurci.

— Adieu donc ! Un moment pourtant, un moment. Je ne veux pas être assez discourtois pour oublier, en mourant, la commission d'une dame. Voici un billet écrit par la très gracieuse et très sottte épouse du Sanglier des Ardennes à sa nièce aux yeux noirs. Je vois dans vos regards que vous vous acquitterez volontiers de mon message. Encore un mot : j'allais oublier de vous dire que vous trouverez dans les entrailles de ma selle une bourse bien remplie de pièces d'or, celles qui m'ont déterminé à courir l'aventure dont l'issue me coûte si cher. Prenez-les, elles vous indemniseront au centuple des guilders que vous avez donnés à ces coquins ; je vous fais mon héritier.

— Je les emploierai en bonnes œuvres, et en messes pour le repos de ton âme.

— Ne prononce plus ce mot, s'écria Hayraddin, sa physionomie prenant une expression qui fit frémir Quentin ; il n'y a point d'âme, il ne peut pas y en avoir, c'est un rêve inventé par les prêtres.

— Malheureux aveugle ! reviens à de meilleures pensées ; laisse-moi t'envoyer un prêtre ; j'obtiendrai de ces gens un nouveau délai ; j'achèterai leur complaisance. Que peux-tu espérer, si tu meurs dans des sentiments d'impénitence ?

— D'être rendu aux éléments, répondit cet athée endurci, en pressant contre sa poitrine ses bras chargés de liens. Les particules d'eau qui se trouvent en moi enrichiront les fontaines et les ruisseaux, les particules de terre fertiliseront le sol, celles de l'air entretiendront le souffle des vents, et celles du feu alimenteront les rayons d'Aldébaran et de ses frères. Telle est la foi dans laquelle j'ai vécu, dans laquelle je veux mourir. Adieu, retirez-vous, ne me troublez pas davantage : j'ai prononcé le dernier mot que des oreilles d'homme entendront sortir de ma bouche.

Saisi d'horreur, Durward vit bien qu'il était inutile de chercher à faire comprendre à Hayraddin les terreurs

de son avenir. Il lui fit donc ses adieux, et le Bohémien n'y répondit que par un signe de tête, avec l'air distrait et morose d'un homme plongé dans une rêverie qu'il voit interrompre avec regret. Quentin entra dans la forêt, et trouva aisément la chaumière près de laquelle Klepper avait été laissé. Il siffla et l'appela, et l'animal arriva à l'instant. Mais il se passa quelque temps avant qu'il voulût se laisser prendre. Il se cabrait dès que l'étranger s'en approchait. Enfin, la connaissance générale que Durward avait des habitudes du cheval, et peut-être celle qu'il avait acquise du caractère particulier de Keppler, ayant souvent admiré cet animal pendant le voyage qu'il avait fait avec Hayraddin, le mirent en état de prendre possession du legs que venait de lui faire le Bohémien.

CHAPITRE XXXIV

LE PRIX DE LA BRAVOURE

LORSQUE Quentin Durward arriva à Péronne, le conseil d'état était assemblé, et le résultat de cette délibération devait être bien plus intéressant pour lui qu'il n'aurait pu le supposer.

Le roi Louis, après s'être amusé de l'intermède de l'envoyé de La Marck, n'avait laissé échapper aucune occasion de cultiver le retour d'affection que cette circonstance paraissait avoir inspiré au duc, et il s'était occupé à se concerter avec lui, on pourrait presque dire à recevoir son opinion, sur le nombre et la qualité des soldats dont il devait se faire accompagner pour suivre le duc de Bourgogne, comme auxiliaire dans son expédition contre Liège. Il vit clairement, par le soin que mit Charles à ne demander qu'un très petit nombre de troupes, et à insister pour qu'elles fussent accompagnées par des Français du premier rang, que son but était d'avoir des otages plutôt que des auxiliaires. Cependant, n'oubliant pas les avis que lui avait donnés Commines, il consentit à tout ce que le duc lui demanda à ce sujet d'aussi bonne grâce que s'il eût agi de son propre mouvement.

Il ne manqua pourtant pas de s'indemniser de cette complaisance en faisant retomber les effets de son humeur vindicative sur le cardinal de La Balue, dont les conseils l'avaient déterminé à accorder une confiance si excessive au duc de Bourgogne. Tristan porta l'ordre du départ des forces auxiliaires qui devaient marcher contre Liège, et fut chargé en outre de conduire le cardinal au château de Loches, et de l'enfermer dans une

de ces cages de fer dont on assure qu'il était lui-même l'inventeur.

— Il pourra juger ainsi du mérite de son invention, dit le roi ; il appartient à la sainte Église, et nous ne devons pas répandre son sang ; mais, Pâques-Dieu ! si pendant dix ans son évêché est resserré dans d'étroites limites, il en sera dédommagé par des remparts inexpugnables. Prends soin que les troupes se mettent en marche sur-le-champ.

A peine Louis avait-il expédié les messagers nécessaires pour faire marcher les troupes qui devaient agir comme auxiliaires de la Bourgogne, que le duc le requit de donner publiquement son consentement au mariage du duc d'Orléans avec Isabelle de Croye. Le roi y consentit en poussant un profond soupir, et se borna à faire observer qu'il convenait préalablement de s'assurer du consentement du duc d'Orléans lui-même.

— Cette formalité n'a pas été négligée, répondit Charles ; Crève-cœur en a parlé à monseigneur d'Orléans, et, chose étrange ! il l'a trouvé tellement insensible à l'honneur d'épouser la fille d'un roi, qu'il a regardé la proposition de recevoir la main de la comtesse de Croye comme l'offre la plus agréable que le meilleur des pères pût lui faire.

— Il n'en est que plus ingrat et plus coupable, dit le roi ; mais il en sera tout ce que vous voudrez, beau cousin, pourvu que vous puissiez obtenir le consentement de toutes les parties intéressées.

— Quant à cela, soyez sans inquiétude, répondit le duc.

En conséquence, quelques minutes après que cette affaire avait été proposée, on manda devant les deux princes le duc d'Orléans et la comtesse de Croye, qui arriva encore accompagnée de la comtesse de Crève-cœur et de l'abbesse des Ursulines. Le duc de Bourgogne leur annonça que la sagesse des deux princes avait décidé leur union, comme un gage de l'alliance perpétuelle qui devait régner désormais entre la France et la Bourgogne. Louis entendit cette déclaration sans y faire aucune objection, gardant un sombre silence, et sentant vivement l'atteinte portée à son autorité.

Le duc d'Orléans eut beaucoup de peine à réprimer les transports de joie que lui causa cette nouvelle ; mais la délicatesse ne lui permettait pas de s'y livrer ouvertement en présence de Louis ; il fallut toute la crainte que lui inspirait habituellement ce monarque, pour qu'il pût réprimer ses propres désirs et se borner à répondre qu'il était de son devoir de laisser son choix à la disposition de son souverain.

— Beau cousin d'Orléans, dit Louis du ton le plus grave, puisqu'il faut que je parle dans une occasion si peu agréable, je n'ai pas besoin de vous rappeler que la justice que je rendais à votre mérite m'avait porté à vous choisir une épouse dans ma propre famille ; mais, puisque mon cousin de Bourgogne trouve qu'en disposant autrement de votre main, ce sera le gage le plus sûr de l'union qui doit régner entre ses états et les miens, j'ai cet objet trop à cœur pour ne pas y sacrifier mes désirs et mes espérances.

Le duc d'Orléans se jeta à ses genoux, et baisa avec un attachement sincère, pour cette fois, la main que le roi lui présentait en détournant le visage. Dans le fait, il vit, ainsi que tous les témoins de cette scène, que le roi ne donnait ce consentement qu'à contrecœur ; car ce monarque, adepte dans l'art de la dissimulation, voulait, en cette circonstance, que sa répugnance fût visible, et qu'on reconnût en lui un roi renonçant à son projet favori, et immolant la tendresse paternelle à l'intérêt et aux besoins de ses états. Le duc de Bourgogne lui-même éprouva quelque émotion, et le cœur d'Orléans tressaillit d'une joie involontaire, en se trouvant dégagé ainsi des liens qui le joignaient à la princesse Jeanne.

Charles, se tournant alors vers la jeune comtesse, lui annonça d'un ton brusque que l'union projetée était une affaire qui n'admettait ni délai ni hésitation, ajoutant que c'était là un résultat qui n'était que trop heureux pour elle, de l'opiniâtreté qu'elle avait montrée dans une autre occasion.

— Monseigneur, dit Isabelle, appelant tout son courage à son aide, je connais les droits de Votre Altesse, et je m'y sou mets.

— Suffit ! suffit ! dit le duc en l'interrompant. Votre Majesté, continua-t-il en se tournant vers Louis, a eu ce matin le divertissement d'une chasse au Sanglier, voudrait-elle prendre maintenant celle d'une chasse au loup ?

La jeune comtesse vit la nécessité de s'armer de fermeté.

— Votre Altesse ne m'a pas bien comprise, lui dit-elle avec timidité, mais assez haut et d'un ton assez décidé pour forcer le duc à lui accorder une attention qu'une sorte de prévoyance de ce qu'elle allait dire l'aurait volontiers porté à lui refuser. La soumission dont je parle n'a rapport qu'aux terres et aux domaines que les ancêtres de Votre Altesse ont octroyés aux miens, et que je remets à la disposition de la maison de Bourgogne, si mon souverain pense que ma désobéissance sur un seul point me rende indigne de les conserver.

— Ah ! de par saint Georges ! s'écria le duc en frappant du pied avec fureur, la sotte sait-elle en présence de qui elle se trouve, et à qui elle parle ?

— Monseigneur, répondit-elle sans se déconcerter, je sais que je suis devant mon suzerain, et j'espère encore en sa justice. Si vous me privez des biens que la générosité de vos ancêtres a donnés à ma maison, vous rompez les liens qui nous attachaient à la vôtre. Ce n'est pas à vous que je dois ce corps humble et persécuté, ni l'esprit qui l'anime ; j'ai dessein de consacrer l'un et l'autre à Dieu, dans le couvent des Ursulines, et d'y vivre sous la direction de cette sainte mère abbesse.

La colère du duc ne connut plus de frein.

— Et la sainte mère abbesse vous recevra-t-elle sans dot ? lui demanda-t-il avec une ironie méprisante.

— Si, en me recevant ainsi, répondit Isabelle, elle fait d'abord quelque tort à son couvent, je me flatte qu'il reste assez de charité parmi les nobles amis de ma famille, pour qu'ils ne laissent pas sans secours une orpheline, dernier rejeton de la maison de Croye, qui veut se consacrer à Dieu.

— Cela est faux ! s'écria le duc ; c'est un prétexte

pour couvrir quelque secrète et indigne passion. Monseigneur d'Orléans, elle sera à vous, dussé-le la traîner à l'autel de mes propres mains.

La comtesse de Crèveœur, femme d'un haut courage et qui comptait sur le mérite de son mari et sur la faveur dont il jouissait, ne put garder plus longtemps le silence.

— Monseigneur, dit-elle au duc, votre courroux vous dicte un langage indigne de vous. La force ne peut disposer de la main d'une femme issue de sang noble.

— Et il ne convient pas à un prince chrétien, ajouta l'abbesse, de s'opposer aux désirs d'une âme pieuse qui, fatiguée des soucis et des persécutions du monde, veut devenir l'épouse de Dieu.

— Et mon cousin d'Orléans, dit Dunois, ne peut accepter honorablement des propositions de mariage avec une femme qui y fait publiquement de telles objections.

— Si l'on m'accordait quelque temps, dit d'Orléans, sur qui les charmes d'Isabelle avaient fait une profonde impression, pour tâcher de faire voir mes prétentions à la belle comtesse sous un jour plus favorable...

— Monseigneur, dit Isabelle, puisant un nouvel encouragement dans ce qu'elle venait d'entendre, ce délai serait parfaitement inutile : mon parti est pris de refuser cette alliance, quoique infiniment au-dessus de ce que je mérite.

— Et moi, dit le duc de Bourgogne, je n'ai pas le temps d'attendre que ces caprices changent avec la première phase de la lune. Monseigneur d'Orléans, elle apprendra d'ici à une heure que l'obéissance est pour elle une affaire de nécessité.

— Ce ne sera pas en ma faveur, Monseigneur, répondit le prince, qui sentit que l'honneur ne lui permettait pas de se prévaloir de l'opiniâtreté du duc. Avoir été refusé une fois positivement et publiquement, c'en est assez pour un fils de France ; il ne peut après cela conserver aucune prétention.

Le duc lança un regard furieux d'abord sur d'Orléans, et ensuite sur Louis ; et, voyant dans les traits de

celui-ci un air de triomphe secret, que le roi, en dépit de tous ses efforts, ne pouvait entièrement dissimuler, sa fureur éclata comme une tempête.

— Écrivez, s'écria-t-il en se tournant vers le secrétaire du conseil, écrivez une sentence de confiscation et d'emprisonnement contre cette rebelle et insolente vassale. Qu'elle soit enfermée dans la maison de pénitence, et qu'elle y ait pour compagnes celles que leurs désordres ont rendues ses rivales en effronterie !

Un murmure général s'éleva dans l'assemblée.

— Monseigneur, dit le comte de Crèveœur, se chargeant de porter la parole pour les autres, un tel ordre mérite de plus mûres réflexions. Nous, vos fidèles vassaux, nous ne pouvons souffrir qu'une telle tache soit imprimée sur la noblesse et la chevalerie de Bourgogne. Si la comtesse est coupable, qu'elle soit punie ; mais que ce soit d'une manière convenable à son rang comme au nôtre, et qui n'ait point à nous faire rougir, nous qui sommes unis à sa maison par le sang et les alliances.

Le duc garda un instant le silence, regardant en face celui qui venait de lui parler ainsi, avec l'air d'un taureau que son conducteur force à s'écarter du chemin qu'il veut suivre, et qui délibère s'il obéira, ou s'il se précipitera sur lui pour le lancer en l'air avec ses cornes.

La prudence l'emporta pourtant sur la fureur. Le duc vit que les sentiments que Crèveœur venait d'exprimer étaient partagés par tous les conseillers ; il craignait que Louis ne pût tirer quelque avantage du mécontentement de ses vassaux, et probablement (car il était d'un caractère bouillant et emporté plutôt que méchant) il rougit lui-même du honteux excès auquel il s'était laissé entraîner.

— Vous avez raison, Crèveœur, dit-il, j'ai parlé trop à la hâte. Son destin sera déterminé d'après les lois de la chevalerie. Sa fuite dans les états du roi Louis a été le signal du meurtre de l'évêque de Liège : le vengeur de ce crime, celui qui nous rapportera la tête du Sanglier des Ardennes, réclamera de nous sa main pour récompense, et si elle refuse de la lui donner, il obtiendra de nous tous ses domaines, et nous laisserons

à la générosité du vainqueur le soin de lui accorder telle somme qu'il jugera convenable pour qu'elle puisse se retirer dans un couvent.

— Monseigneur, dit Isabelle, songez que je suis la fille de votre ancien ami, de votre fidèle et vaillant serviteur le comte Reinold ! Voudriez-vous faire de moi un prix pour le bras qui sait le mieux manier l'épée ?

— La main de votre aïeule a été gagnée dans un tournoi, répondit le duc ; on combattra pour la vôtre dans une bataille véritable. Seulement, et par égard pour la mémoire du comte Reinold, votre époux devra être gentilhomme et jouir d'une réputation sans tache. Mais, quel que soit le vainqueur de Guillaume de La Marck, fut-il le plus pauvre de tous ceux qui ont jamais bouclé un baudrier, il aura du moins le droit de disposer de votre main ; j'en fais serment par saint Georges, par ma couronne ducale, par l'ordre que je porte. Eh bien, messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers ses conseillers, je me flatte que cela est conforme aux lois de la chevalerie ?

Les remontrances d'Isabelle se perdirent dans les acclamations d'un assentiment universel, et l'on entendit par-dessus toutes les autres voix celle du vieux lord Crawford, qui regrettait que le poids des années l'empêchât de prétendre à un si beau prix. Le duc fut satisfait de ce murmure général d'applaudissement, et sa violence commença à se calmer, comme celle d'une rivière débordée dont les eaux rentrent dans leur lit ordinaire.

— Et nous à qui le sort a déjà donné des compagnes, dit Crève-cœur, sommes-nous donc condamnés à n'être que spectateurs de cette lutte glorieuse ? Mon honneur ne me le permet pas ; j'ai fait un vœu, et je dois l'accomplir aux dépens de cette brute aux cruelles défenses et au crin hérissé, de ce scélérat de La Marck.

— Eh bien ! courage, Crève-cœur ! dit le duc ; frappe d'estoc et de taille ; gagne-la, et si tu ne peux la prendre pour toi-même, tu en disposeras comme tu le voudras, tu la donneras au comte Étienne, à ton neveu, si bon te semble.

— Grand merci, monseigneur, répondit Crèveœur. Je ferai de mon mieux dans la mêlée, et si je réussis à débusquer le Sanglier et à l'abattre, Étienne verra si son éloquence peut l'emporter sur celle de la digne abbesse.

— Je me flatte, dit Dunois, qu'il n'est pas défendu aux chevaliers français de disputer un si beau prix.

— A Dieu ne plaise, brave Dunois ! répliqua le duc, quand ce ne serait que pour le plaisir de vous voir faire de votre mieux. Je consens volontiers que la comtesse Isabelle épouse un Français. Cependant, ajouta-t-il, il est entendu que le comte Croye doit devenir vassal de la Bourgogne.

— C'en est assez, s'écria Dunois : je veux vivre et mourir Français ; mais, tout en renonçant aux domaines, je puis frapper d'estoc et de taille pour la dame.

Le Balafre n'osa élever la voix dans une telle assemblée, mais il murmura tout bas :

— Allons, songe à ta promesse. Tu as toujours dit que la fortune de ta maison se ferait par un mariage ; jamais tu ne trouveras une si belle occasion de tenir ta parole.

— Personne ne pense à moi, dit le Glorieux ; je suis pourtant plus sûr qu'aucun de vous de remporter le prix.

— Tu as raison, mon sage ami, lui dit Louis ; quand il s'agit d'une femme, le plus grand fou est toujours le plus favorisé.

Tandis que les princes et les seigneurs de leur suite plaisantaient ainsi sur le destin d'Isabelle, l'abbesse et la comtesse de Crèveœur, qui s'étaient retirées avec elle, cherchaient en vain à la consoler. La première l'assurait que la sainte Vierge ne permettrait pas qu'on réussît à l'obliger de renoncer à sa résolution de se consacrer à Dieu dans l'enceinte d'une maison protégée par sainte Ursule ; la seconde lui donnait des consolations plus mondaines, en lui disant qu'aucun chevalier, digne de ce nom, qui aurait réussi dans l'entreprise au succès de laquelle le duc avait attaché le don de sa main et de ses biens, ne voudrait en profiter pour con-

traindre ses inclinations ; et elle ajouta même qu'il pouvait arriver que l'heureux vainqueur obtînt grâce à ses yeux, et trouvât le moyen de la réconcilier avec l'obéissance.

L'amour, comme le désespoir, prendrait un fétu de paille pour appui : quelque faible que fût l'espérance que lui présentait ce discours, Isabelle pleura avec moins d'amertume en l'écoutant.

CHAPITRE XXXV

L'ATTAQUE

AU bout de quelques jours, Louis reçut, avec le sourire de la vengeance satisfaite, la nouvelle que son conseiller favori, le cardinal de La Balue, gémissait dans une cage de fer, où il ne pouvait ni se tenir debout, ni s'étendre de son long, et où il resta, soit dit en passant, près de douze ans par ordre de ce monarque impitoyable.

Les forces auxiliaires que le duc avait requises étaient arrivées, et, quoique trop peu nombreuses pour lutter contre l'armée bourguignonne, si tel eût été le dessein du roi, elles étaient du moins suffisantes pour protéger sa personne, et cette réflexion offrait à Louis quelque consolation. D'autre part, il se voyait libre de reprendre son projet de mariage entre le duc d'Orléans et sa fille, et quoiqu'il sentît quel affront c'était pour lui de servir avec ses plus nobles pairs sous la bannière d'un vassal, et contre un peuple dont il avait favorisé la cause, il se mit peu en peine de cette circonstance, espérant bien reprendre sa revanche quelque jour, car, comme il le dit à son fidèle Olivier, au jeu le hasard peut faire une levée, mais c'est la patience et l'expérience qui finissent par gagner la partie.

Se livrant à de telles réflexions, Louis, par un beau jour de la fin de l'été, monta à cheval ; et, s'inquiétant peu qu'on le regardât comme marchant à la suite d'un vainqueur triomphant, plutôt que comme un monarque indépendant, environné de ses gardes et de ses chevaliers, il sortit de Péronne en passant sous la porte gothique de cette ville, pour aller joindre l'armée bourguignonne déjà en marche contre Liège.

Un grand nombre de dames de distinction, alors dans Péronne, étaient sur les remparts, parées de leurs plus riches atours, pour voir passer les guerriers. La comtesse de Crèveœur y avait conduit Isabelle, qui ne l'y avait suivie qu'avec beaucoup de répugnance ; mais Charles avait ordonné impérieusement que celle qui devait être la récompense du vainqueur se montrât aux chevaliers se rendant au tournoi.

Pendant qu'ils défilaient, on vit plus d'une bannière et plus d'un bouclier avec de nouveaux emblèmes, qui exprimaient la résolution formée par bien des chevaliers de chercher à mériter un si beau prix. Ici, c'était un coursier s'élançant dans la carrière ; là, une flèche lancée contre un but ; un chevalier portait sur son écu un cœur percé d'un trait, pour indiquer sa passion ; un autre portait une tête de mort et une couronne de lauriers, pour annoncer sa détermination de vaincre ou de mourir. Il serait trop long de décrire tous ces emblèmes, et il en existait quelques-uns qu'on avait eu l'art de rendre si compliqués et si obscurs, qu'ils auraient défié la science du plus habile interprète. On peut bien croire aussi que chaque chevalier fit faire à son coursier les courbettes les plus élégantes, et prit sur sa selle l'attitude la plus gracieuse, en passant en revue devant ce bel essaim de dames et de demoiselles qui encourageaient la valeur par d'agréables sourires et en agitant leurs voiles et leurs mouchoirs. Les archers de la garde, choisis presque homme à homme parmi la fleur de la nation écossaise, attirèrent surtout les regards et les applaudissements, par leur bonne tenue et par la magnificence de leur costume.

Un de ces étrangers se hasarda à faire une attention particulière à la comtesse Isabelle, et à prouver qu'il la connaissait, ce que n'avaient point osé se permettre les plus nobles chevaliers français. Quentin Durward, en passant devant la jeune comtesse, lui présenta respectueusement au bout de sa lance la lettre de sa tante, que lui avait remise Hayraddin.

— Sur mon honneur, s'écria le comte Crèveœur, vit-on jamais insolence égale à celle de cet indigne aventurier ?

— Ne le nommez pas ainsi, Crève-cœur, dit Dunois ; j'ai de bonnes raisons pour rendre témoignage à sa valeur ; et c'est pour cette dame même qu'il en a fait preuve.

— Voilà beaucoup de paroles pour peu de chose, dit Isabelle rougissant de honte et de ressentiment ; c'est une lettre de ma malheureuse tante ; elle m'écrit avec enjouement, quoique sa situation doive être épouvantable.

— Voyons, voyons, dit Crève-cœur, faites-nous part de ce que vous dit la femme du Sanglier.

La comtesse Isabelle lut la lettre, dans laquelle sa tante semblait chercher à faire valoir le mieux possible *un mauvais marché*, et à justifier le peu de décorum de son mariage précipité, par le bonheur qu'elle avait d'avoir pour époux un des hommes les plus braves du siècle, qui venait d'acquérir une principauté par sa valeur. Elle suppliait sa nièce de ne pas juger de son Guillaume, comme elle l'appelait, par ce qu'elle entendait dire, mais d'attendre qu'elle le connût personnellement. Sans doute il avait ses défauts, mais c'étaient des défauts qui lui étaient communs avec des hommes pour qui elle avait toujours eu la plus grande vénération. Il aimait le vin, sans doute, mais le brave Godefroy, un de leurs aïeux, ne l'avait pas moins aimé ; il avait le caractère un peu violent et même sanguinaire : tel avait été le père d'Isabelle, le comte Reinold, de bienheureuse mémoire ; il était brusque dans ses discours : quel Allemand ne l'était pas ? La comtesse finissait par inviter Isabelle à essayer d'échapper au tyran de Bourgogne, à l'aide du porteur de sa lettre, et à venir à la cour de son affectionnée parente à Liège, où les petites difficultés qui pouvaient exister entre elles, relativement à leurs droits mutuels de succession au comté de Croye, s'arrangeraient facilement au moyen du mariage d'Isabelle avec Carl Eberon, un peu plus jeune que sa future épouse, à la vérité, mais cette différence d'âge, comme le croyait la comtesse Hameline, peut-être par expérience, était un inconvénient plus facile à supporter qu'Isabelle ne pouvait se l'imaginer.

Ici Isabelle s'arrêta, l'abbesse ayant fait observer que c'était s'occuper trop longtemps de vanités mondaines ; et le comte de Crèveœur s'étant écrié :

— Au diable soit la sorcière menteuse ! Quoi ! sa lettre ressemble à l'appât d'une souricière. Fi ! cent fois fi ! vieille pétrie d'imposture !

La comtesse de Crèveœur reprocha gravement à son mari une apostrophe qui lui semblait trop violente.

— La Marck, dit-elle, peut avoir trompé la comtesse Hameline par une apparence de courtoisie.

— Lui ! montrer une apparence de courtoisie ! s'écria le comte ; non, non, je l'absous du péché de dissimulation à cet égard. De la courtoisie ! autant vaudrait en attendre d'un sanglier véritable. Non, vous dis-je, tout idiot qu'elle est, elle n'est pas encore tout à fait assez bornée pour s'amouracher du renard qui l'a happée, et cela même dans son terrier. Mais vous autres femmes, vous vous ressemblez toutes : il ne vous faut que quelques belles paroles ; et j'ose dire que voici ma jolie cousine qui meurt d'envie d'aller joindre sa tante dans le paradis de ce fou, et d'épouser le marcassin.

— Bien loin d'être capable d'une telle folie, dit Isabelle, je désire doublement la punition du meurtrier du bon évêque, afin que ma tante ne soit plus au pouvoir d'un tel scélérat.

— Je reconnais la voix d'une de Croye, dit Crèveœur ; et il ne fut plus question de la lettre.

Mais il est à propos de faire observer qu'Isabelle, en lisant à ses amis l'épître de sa tante, ne jugea pas nécessaire de leur faire part d'un certain *postscriptum* dans lequel la comtesse Hameline, en véritable femme, lui rendait compte de ses occupations, et lui disait qu'elle avait, pour le présent, suspendu la broderie d'un riche surtout qu'elle destinait à son mari, et qui porterait les armes réunies de Croye et de La Marck, attendu que son Guillaume avait résolu, par suite d'un projet politique, de faire porter ses armes et son costume par quelques-uns de ses gens, dans la première affaire qui aurait lieu, et de prendre lui-même les armoiries d'Orléans, avec la barre de bâtardise ; en d'autres termes,

celles de Dunois. On avait aussi glissé dans la lettre un petit billet dont elle ne jugea pas devoir communiquer le contenu, qui ne consistait qu'en ce peu de mots d'une écriture différente : « Si vous n'entendez pas bientôt la renommée parler de moi, concluez-en que je suis mort, mais d'une manière digne de vous. »

Une pensée qu'elle avait jusqu'alors repoussée comme invraisemblable se présenta alors à l'esprit d'Isabelle avec une double force ; et comme l'esprit d'une femme est rarement à court de moyens, elle arrangea si bien les choses, qu'avant que les troupes fussent en pleine marche Durward reçut, par une main inconnue, la lettre de la comtesse Hameline, avec trois croix en marge du *postscriptum*, pour y attirer son attention, et avec l'addition de ce peu de mots :

« Celui qui ne craignit pas les armes de Dunois quand elles brillaient sur la poitrine du brave guerrier à qui elles appartiennent légitimement, ne peut les redouter quand il les verra sur celle d'un tyran et d'un meurtrier. »

Le jeune Écossais pressa sur son cœur mille et mille fois cet avis utile ; car il lui montrait le sentier dans lequel l'attendaient l'honneur et l'amour, et il lui apprenait un secret, inconnu de tout autre, pour reconnaître celui dont la mort seule pouvait donner la vie à ses espérances, secret qu'il résolut prudemment de cacher avec soin dans son sein.

Il vit pourtant la nécessité d'agir autrement relativement à l'avis que lui avait donné Hayraddin, puisque la sortie que La Marck se proposait de faire pouvait causer la destruction de l'armée des assiégeants, si l'on ne déjouait son stratagème, tant il était difficile, dans le genre de guerre encore peu régulier qui était en usage alors, de se remettre d'une surprise nocturne. Après avoir bien réfléchi à la résolution qu'il avait déjà prise de donner avis de cette ruse, il ajouta celle de ne le faire que personnellement et aux deux princes réunis, peut-être parce qu'il craignait que, s'il apprenait à Louis en particulier un complot si adroit et si bien ourdi, ce ne fût une tentation trop forte pour la probité équivoque de ce monarque, et qu'il ne lui prît envie de

seconder le projet au lieu d'en empêcher l'accomplissement. Il se détermina donc à attendre, pour révéler ce secret, que Louis et Charles se trouvassent ensemble, et cette occasion pouvait tarder à se présenter, car aucun d'eux n'était particulièrement épris de la contrainte que lui imposait la société de l'autre.

Cependant l'armée confédérée continuait sa marche, et elle entra bientôt sur le territoire de Liège. Là, les soldats bourguignons, ou du moins une partie d'entre eux, c'est-à-dire ces bandes auxquelles on avait donné le surnom d'*escorcheurs*, montrèrent qu'ils méritaient ce titre honorable, par la manière dont ils traitèrent les habitants des villages, sous prétexte de venger la mort de l'évêque. Cette conduite fit grand tort à la cause de Charles ; car les paysans maltraités, qui auraient pu rester neutres dans cette querelle, prirent les armes pour se défendre, harassèrent sa marche, attaquèrent les détachements qui s'écartaient du corps d'armée, et, se repliant enfin sur Liège, allèrent augmenter les forces de ceux qui avaient résolu de défendre cette ville avec le courage du désespoir. Les Français, au contraire, en petit nombre, et formant l'élite des troupes de leur pays, restaient toujours sous leurs bannières, conformément aux ordres du roi, et observaient la plus stricte discipline. Ce contraste augmentait les soupçons de Charles, qui ne put s'empêcher de remarquer qu'ils agissaient en amis de Liège, plutôt qu'en alliés de la Bourgogne.

Enfin, sans avoir éprouvé aucune opposition sérieuse, l'armée arriva dans la riche vallée de la Meuse, devant la grande et populeuse cité de Liège. Le château de Schonwaldt avait été rasé, et l'on apprit que Guillaume de La Marck, qui n'avait d'autres vertus que quelques talents militaires, rassemblant toutes ses forces dans la ville, avait résolu d'éviter une rencontre en rase campagne avec les armées de France et de Bourgogne ; mais on ne fut pas longtemps sans éprouver le danger qu'il y a toujours à attaquer une grande ville, quoique ouverte, quand les habitants ont résolu de se défendre avec opiniâtreté.

Liège ayant été démantelée, et ses murailles offrant de larges brèches, les Bourguignons composant l'avant-garde s'imaginèrent que rien ne pouvait les empêcher de pénétrer dans cette ville. Ils entrèrent donc sans précautions dans un des faubourgs en poussant de grands cris : « Bourgogne ! Bourgogne ! tue ! tue ! tout ici est à nous ! Souvenez-vous de Louis de Bourbon ! » Mais comme ils marchaient en désordre dans des rues étroites, et qu'ils se dispersaient pour piller, un corps nombreux d'habitants s'élança tout à coup de la ville, tomba sur eux avec fureur, et en fit un grand carnage. La Marck profita même des brèches des murailles pour faire sortir en même temps les défenseurs de la ville par plusieurs points, et ces détachements, entrant de différents côtés dans le faubourg, attaquèrent les assaillants de front, sur les flancs et par derrière. Ceux-ci, surpris par une attaque si vive, et par des ennemis qui semblaient se multiplier, se servirent à peine de leurs armes pour se défendre, et la nuit, qui commençait à tomber, ajouta à la confusion.

Lorsque le duc apprit cette nouvelle, il fut saisi d'un transport de rage qui ne s'apaisa guère par l'offre du roi Louis d'envoyer ses hommes d'armes français porter du secours à l'avant-garde pour la dégager. Rejetant cette offre d'un ton sec, il voulait se mettre lui-même à la tête de sa garde ; mais Crèveœur et d'Hymbercourt le prièrent de les charger de ce service, et, marchant vers le lieu de l'action sur deux points, avec plus d'ordre, et de manière à se soutenir mutuellement, ces deux célèbres capitaines réussirent à repousser les Liégeois et à dégager l'avant-garde qui, indépendamment des prisonniers, ne perdit pas moins de huit cents hommes.

Les prisonniers ne furent pourtant pas nombreux, la plupart ayant été délivrés par d'Hymbercourt, resté maître du faubourg : il plaça une forte garde en face de la ville, qui était séparée du faubourg par un espace découvert d'environ sept à huit cents pas, où l'on avait abattu toutes les maisons susceptibles de nuire à la défense de la place. Il n'y avait pas de fossé, le terrain étant trop pierreux en cet endroit pour qu'il eût été

possible d'en pratiquer un. En face du faubourg était une porte par où l'on pouvait faire des sorties ; deux brèches voisines, que le duc avait fait faire aux murs après la bataille de Saint-Tron, avaient été réparées avec des charpentes. D'Hymbercourt fit tourner deux couleuvrines contre la porte, en dirigea pareil nombre vers les brèches, afin d'en imposer à ceux qui voudraient sortir de la ville, et revint ensuite à l'armée, qu'il trouva dans un grand désordre.

Le corps principal et l'arrière-garde nombreuse du duc avaient continué d'avancer, pendant que l'avant-garde repoussée reculait en désordre. Les fuyards vinrent se heurter contre les corps qui marchaient en tête et y jetèrent une confusion qui se propagea de rang en rang. L'absence de d'Hymbercourt, qui remplissait les fonctions de maréchal de camp, ou, comme nous le dirions aujourd'hui, de chef d'état-major-général, augmenta le désordre ; et, pour que rien n'y manquât, la nuit devint aussi noire que la gueule d'un four, une forte pluie survint, et le sol où les assiégeants devaient prendre position était marécageux et coupé par plusieurs canaux.

Il est difficile de se faire une idée de la confusion qui régnait alors dans l'armée bourguignonne. Les chefs ne reconnaissaient plus leurs soldats, qui abandonnaient leurs étendards pour chercher un abri partout où ils pouvaient en trouver. Les fuyards épuisés de fatigue, et dont un grand nombre étaient blessés, demandaient en vain des secours et des rafraîchissements ; l'arrière-garde, ignorant le désastre qui avait eu lieu, accourait au pas redoublé, et se mêlait au corps d'armée en désordre, craignant d'arriver trop tard pour prendre part au sac de la ville, qu'elle croyait déjà joyeusement commencé.

Le duc établit son quartier général dans une maison de plaisance appartenant à un riche Liégeois. D'Hymbercourt et Crève-cœur placèrent tout auprès un poste d'une quarantaine d'hommes d'armes ; et ceux-ci, ayant démoli quelques bâtiments extérieurs qui en dépendaient, se servirent de leurs débris pour allumer un grand feu.

A peu de distance sur la gauche, entre cette maison

et le faubourg, s'élevait une autre villa, située entre cour et jardin, et ayant sur le derrière deux ou trois petits enclos. Ce fut là que le roi de France, de son côté, établit son quartier général. Il n'avait pas la prétention d'avoir de grandes connaissances militaires, mais sa sagacité peu ordinaire lui en tenait lieu, et il y joignait une indifférence naturelle pour le danger. Louis et les principaux personnages de sa suite se logèrent dans cette maison. Une partie des archers de sa garde écossaise fut logée dans les dépendances, et le reste bivouaqua dans le jardin. Les autres troupes françaises furent placées dans les environs, en bon ordre, et l'on établit des postes avancés pour donner l'alarme en cas d'attaque.

Dunois et Crawford, aidés de quelques vieux officiers, parmi lesquels le Balafre se faisait remarquer par son activité, parvinrent, en abattant des murailles, en perçant des haies, en comblant des fossés, et par d'autres opérations semblables, à assurer une communication facile entre les différents corps, de manière à ce qu'ils pussent se réunir aisément et sans confusion, en cas de nécessité.

Cependant Louis jugea à propos de se rendre sans cérémonie au quartier général du duc de Bourgogne, pour connaître le plan d'opération qu'il avait adopté. Sa présence fut cause qu'on tint une sorte de conseil de guerre, auquel, sans cela, Charles n'aurait peut-être pas songé. Ce fut alors que Quentin Durward demanda à être admis ; et il insista fortement, ayant, dit-il, quelque chose de très important à communiquer aux deux princes. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés qu'il obtint d'être introduit dans la salle du conseil, et Louis fut saisi du plus grand étonnement en l'entendant détailler avec calme et clarté le projet conçu par Guillaume de La Marck de faire une sortie nocturne contre le camp des assiégeants, en marchant sous des bannières françaises, et avec des soldats portant l'uniforme de la même nation. Louis aurait sans doute préféré qu'une nouvelle si importante lui eût été annoncée en particulier ; mais, comme elle venait d'être

publiquement divulguée, il se contenta de dire qu'un tel rapport, vrai ou faux, méritait qu'on y fît attention.

— Pas le moins du monde, dit le duc avec un air d'insouciance ; pas le moins du monde. S'il avait existé un tel projet, ce ne serait pas un archer de la garde écossaise qui viendrait m'en faire part.

— Quoi qu'il en soit, beau cousin, répondit Louis, je vous prie, vous et vos capitaines, de faire bien attention que, pour prévenir les conséquences très désagréables qui pourraient résulter d'une telle attaque, si elle avait lieu, je donnerai ordre à tous mes soldats de porter une écharpe blanche à leur bras. Dunois, allez veiller sur-le-champ à l'exécution de cet ordre : c'est-à-dire s'il a l'approbation de notre beau cousin, notre général.

— Je n'ai pas d'objections à y faire, dit le duc, si les chevaliers français veulent courir le risque d'être appelés désormais *chevaliers de la manche de chemise*.

— Ce serait une dénomination qui ne serait pas mal choisie, l'ami Charles, dit le Glorieux, puisqu'une femme doit être la récompense du plus vaillant.

— Bien parlé, la Sagesse, dit Louis. Bonsoir, beau cousin, je vais m'armer ; mais à propos, si je gagne moi-même la comtesse, qu'en direz-vous ?

— Qu'en ce cas, répondit le duc d'une voix altérée, il faudra que Votre Majesté devienne un vrai Flamand.

— Je ne puis, répliqua le roi du ton de la plus entière confiance, le devenir plus que je ne le suis déjà. Tout ce que je voudrais, c'est que vous en fussiez bien convaincu.

Le duc ne répondit qu'en souhaitant au roi une bonne nuit ; l'accent de sa voix aurait pu rappeler le hennissement d'un cheval ombrageux se refusant aux caresses de son cavalier qui cherche à le calmer pour pouvoir le monter en repos.

— Je pourrais lui pardonner sa duplicité, dit le duc à Crève-cœur quand le roi fut parti ; mais je ne lui pardonne pas de me croire assez fou pour être dupe de ses protestations.

Louis, de retour à son quartier général, avait aussi ses confidences à faire à Olivier.

— Cet Écossais, lui dit-il, est un tel composé de finesse et de simplicité, que je ne sais qu'en faire. Pâques-Dieu ! quelle folie impardonnable d'aller ébruiter le projet de l'honnête La Marck, et en présence de Charles, de Crève-cœur, et de tous ces Bourguignons, au lieu de venir m'en instruire à l'oreille, afin de me laisser au moins le choix de le seconder ou de le déjouer !

— Il vaut mieux que les choses se soient passées de cette manière, Sire, répondit Olivier. Il se trouve dans votre armée biens des gens qui se feraient un scrupule d'attaquer les Bourguignons sans provocation, et de devenir les auxiliaires de La Marck.

— Tu as raison, Olivier, répliqua le monarque ; il existe de tels fous dans le monde, et nous n'avons pas assez de temps devant nous pour neutraliser leurs scrupules par une dose d'intérêt personnel. Il faut que nous soyons loyaux et fidèles alliés de la Bourgogne, en ce moment du moins. L'avenir peut nous offrir quelque chance plus favorable ; va porter l'ordre que personne ne quitte les armes, et, en cas de nécessité, qu'on charge aussi vigoureusement ceux qui crieront *France et Montjoie Saint-Denis*, que s'ils criaient l'*Enfer et Satan*. Je passerai moi-même la nuit tout armé. Que Crawford place Quentin Durward en sentinelle, en première ligne du côté de la ville ; il est juste qu'il soit le premier à profiter de l'avis qu'il nous a donné. S'il a le bonheur de s'en tirer, il n'en aura que plus de gloire. Mais surtout, Olivier, prends un soin tout particulier de Martius Galeotti, fais-le rester à l'arrière-garde, dans quelque endroit où il soit en parfaite sûreté. Il n'est que trop porté à se hasarder, et il serait assez fou pour vouloir être soldat et philosophe en même temps ; veille à tout cela, Olivier, et bonsoir. Puissent Notre-Dame de Cléry et saint Martin de Tours me protéger pendant mon sommeil !

CHAPITRE XXXVI

LA MORT DU SANGLIER

UN profond silence régna bientôt dans la grande armée rassemblée sous les murs de Liège. Pendant un certain temps les cris des soldats répétant leurs signaux et cherchant à rejoindre chacun sa bannière, retentirent comme les aboiements de chiens égarés redemandant leurs maîtres. Mais enfin, épuisés par les fatigues du jour, ils se rassemblèrent sous les abris qu'ils purent trouver, et ceux qui n'en trouvèrent aucun s'étendirent le long des murs, des haies, partout où ils purent se faire un rempart contre les éléments ; ils s'endormirent de lassitude en attendant le retour du matin, que plusieurs d'entre eux ne devaient jamais voir. Le sommeil ferma tous les yeux dans le camp, à la réserve de ceux des gardes qui étaient de faction devant le quartier général du roi et celui du duc.

Les dangers et les espérances du lendemain, les projets de gloire que beaucoup de jeunes seigneurs formaient en songeant au prix splendide proposé à celui qui vengerait la mort de l'évêque de Liège, cédèrent à la fatigue et au sommeil. Il n'en fut pas ainsi à l'égard de Quentin Durward. La certitude qu'il possédait seul les moyens de distinguer La Marck dans la mêlée ; le présage favorable qu'il pouvait tirer de la manière dont Isabelle l'en avait instruit ; la pensée que la fortune l'avait placé dans une crise périlleuse, mais dont le résultat, quoique incertain, pouvait être pour lui le plus beau triomphe, éloignèrent de lui toute envie de dormir, et l'armèrent d'une vigueur infatigable.

Placé, par l'ordre exprès du roi, au poste le plus avancé entre le camp et la ville, sur la droite du faubourg dont nous avons déjà parlé, il aurait voulu percer de ses yeux les ténèbres qui lui dérobaient la vue des murs de Liège, et ses oreilles étaient tout attention pour entendre le moindre bruit qui pourrait annoncer quelque mouvement dans la ville assiégée. Mais les horloges de la ville avaient successivement sonné trois heures après minuit, et tout était encore tranquille et silencieux comme le tombeau.

Enfin, à l'instant où il commençait à croire que la sortie projetée n'aurait lieu qu'au point du jour, et qu'il songeait avec joie qu'il pourrait plus facilement reconnaître la barre de bâtardise traversant les fleurs de lis des armoiries de Dunois, il crut entendre dans la ville un bruit semblable au bourdonnement d'abeilles troublées dans leur ruche, qui se préparent à se défendre. Il redoubla d'attention : le bruit continuait, mais toujours si sourd et si vague, que ce pouvait être le murmure du vent agitant les branches des arbres d'un petit bois situé à quelque distance, ou celui des eaux de quelque ruisseau gonflé par la pluie de la soirée précédente, et qui se jetait dans la Meuse avec plus d'impétuosité que d'ordinaire. Ces réflexions empêchèrent Quentin de donner l'alarme, car c'eût été une grande faute s'il l'eût donnée inconsidérément. Mais, le bruit augmentant peu à peu, et semblant s'approcher du faubourg et du poste qu'il occupait, il jugea qu'il était de son devoir de se replier sur le petit corps d'archers destinés à le soutenir, et commandé par son oncle. En moins d'une seconde, tous furent sur pied aussi silencieusement que possible ; et un instant après, lord Crawford était à leur tête. Il dépêcha un archer pour donner l'alarme au roi et à sa maison, et se retira avec son détachement à quelque distance du feu qu'on avait allumé, afin que la clarté qu'il répandait ne les fît pas apercevoir. Enfin l'espèce de bruit confus qu'ils avaient entendu jusqu'alors, et qui semblait approcher d'eux, cessa tout à coup et fit place à un autre qui annonçait évidemment la marche plus

éloignée d'une troupe nombreuse s'avançant vers le faubourg.

— Ces paresseux de Bourguignons sont endormis à leur poste, dit Crawford à voix basse ; courez au faubourg, Cunningham, et éveillez ces bœufs stupides.

— Faites un détour en arrière pour vous y rendre, dit Quentin ; car, ou mes oreilles m'ont étrangement trompé, ou le premier corps que nous avons entendu s'est avancé entre nous et le faubourg.

— Bien parlé, Quentin, bien parlé, mon brave, dit Crawford ; tu es meilleur soldat que ne le comporte ton âge. Les premiers ne se sont arrêtés que pour attendre les autres ; je voudrais savoir plus précisément où ils sont.

— Je vais tâcher de les reconnaître, milord, et je viendrai vous en faire rapport.

— Va, mon enfant, va ; tu as de bonnes oreilles, de bons yeux et de la bonne volonté ; mais sois prudent.

Quentin, son arquebuse en avant, et prêt à faire feu, s'avança avec précaution sur un terrain qu'il avait reconnu la veille pendant le crépuscule, et s'assura non seulement qu'un corps de troupes très considérable s'avançait entre le faubourg et le quartier général du roi, mais qu'il était précédé d'un détachement peu nombreux qui avait fait halte, et dont il était assez près pour entendre les hommes qui le composaient causer à voix basse, comme s'ils se fussent consultés sur ce qu'ils devaient faire. Enfin, deux ou trois enfants perdus de cette troupe avancée s'approchèrent à très peu de distance de lui. Voyant qu'il ne pouvait faire retraite sans courir le risque d'être aperçu, Quentin cria à voix haute :

— *Qui vive ?*

— *Vive—Li—é—ge !... c'est-à-dire, vive France !* répondit un soldat, corrigeant à l'instant sa première réponse.

Durward fit feu de son arquebuse ; il entendit un homme tomber ; et, au milieu du bruit d'une décharge irrégulière de coups de mousquet tirés au hasard, mais qui prouvait que cette première troupe était plus

nombreuse qu'il ne l'avait d'abord supposé, il se replia sur son poste, et y arriva sans être blessé.

— Admirablement ! mon brave, dit Crawford ; et maintenant qu'on se rabatte sur le quartier général. Nous ne sommes pas en force suffisante pour tenir contre eux en rase campagne.

Ils rentrèrent dans la maison où était logé le roi, et y trouvèrent tout dans le plus grand ordre ; les diverses troupes étaient déjà formées, tant dans la cour que dans le jardin. Louis lui-même était prêt à monter à cheval.

— Où allez-vous, Sire ? lui demanda Crawford. Vous êtes en sûreté ici au milieu de vos soldats.

— Non pas, répondit Louis, il faut que j'aie sur-le-champ trouver le duc, et qu'il soit convaincu de notre bonne foi dans ce moment critique ; sans cela nous allons avoir sur les bras en même temps les Liégeois et les Bourguignons.

A ces mots, montant à cheval, il ordonna à Dunois de prendre le commandement des troupes françaises hors de la maison, et à Crawford de garder l'intérieur avec ses archers. Il fit avancer quatre pièces de campagne laissées à un demi-mille en arrière, et recommanda aux soldats de tenir ferme à ce poste ; mais il défendit qu'on marchât en avant, quelque succès qu'on pût obtenir. Après avoir donné ces ordres, Louis partit pour se rendre au quartier général du duc de Bourgogne.

Le délai qui permit de faire toutes ces dispositions fut dû à un heureux hasard. Quentin, en tirant son coup d'arquebuse, avait tué le propriétaire de la maison de campagne où se trouvait le roi. Il servait de guide à la colonne destinée à l'attaquer, et, sans cet événement, l'attaque aurait probablement réussi.

Durward, d'après les ordres du roi, le suivit chez le duc. Ils le trouvèrent livré à des transports de fureur qui le mettaient presque hors d'état de s'acquitter de ses devoirs de général, et cependant l'occasion était pressante ; car, indépendamment d'un combat furieux qui se livrait dans le faubourg, sur la gauche de l'armée ; outre l'attaque dirigée contre le quartier général du

roi, au centre, et qui était soutenue avec courage, une troisième colonne de Liégeois, supérieure en nombre aux deux autres, sortie de la ville par une brèche plus éloignée, et arrivée par des sentiers de traverse et des chemins qui leur étaient bien connus, venait de tomber sur l'aile droite de l'armée bourguignonne, qui, alarmée par leurs cris de *Vive la France ! Montjoie Saint-Denis !* mêlés à ceux de *Liège ! Sanglier-Rouge !* et soupçonnant quelque trahison de la part de l'armée française confédérée, ne fit qu'une faible et imparfaite résistance, tandis que le duc, l'écume à la bouche, jurant et maudissant son seigneur suzerain et tout ce qui lui appartenait, criait qu'on tirât indistinctement sur tous les Français, noirs ou blancs, faisant allusion aux écharpes blanches dont les soldats du roi s'étaient entouré le bras, conformément à ses ordres.

L'arrivée du roi, accompagné seulement d'une douzaine d'archers, dont Quentin et le Balafre faisaient partie, fit rendre plus de justice à la loyauté des Français : d'Humbercourt, Crèveœur, et d'autres seigneurs bourguignons, dont le nom était célèbre dans le métier des armes, se chargèrent de donner au combat une forme plus régulière ; et tandis que les uns faisaient avancer des troupes plus éloignées, que la panique n'avait pas encore atteintes, les autres, se jetant dans la mêlée, ranimèrent l'instinct de la discipline, et le duc lui-même se montrait au premier rang comme un simple homme d'armes. Le roi, de son côté, agissait en général plein de sang-froid, de calme et de sagacité, qui ne cherche ni ne fuit le danger ; il montra tant de sagesse et de prudence, que les chefs bourguignons eux-mêmes n'hésitaient pas à exécuter tous les ordres qu'il donnait. Enfin, peu à peu on rangea l'armée en bataille, et les assaillants se trouvèrent fort incommodés par le feu de l'artillerie.

Le combat était devenu une scène d'horreur. Sur l'aile gauche, le faubourg, après avoir été vivement disputé, avait été livré aux flammes, et l'épouvantable incendie n'empêchait pas qu'on ne se disputât encore la possession des ruines embrasées. Au centre, les

troupes françaises, quoique pressées par des forces très supérieures, maintenaient un feu si constant et si bien nourri, que la villa semblait entourée de rayons de lumière comme la couronne d'un martyr. Sur la gauche, la victoire était disputée avec acharnement, et les deux partis gagnaient ou perdaient successivement du terrain, suivant qu'il arrivait aux Liégeois des renforts de la ville, et aux Bourguignons des corps de réserve.

On se battit ainsi sans relâche pendant trois mortelles heures qui amenèrent enfin le lever de l'aurore, tant désiré par les assiégeants. Les efforts de l'ennemi, au centre et sur la droite, semblaient alors se ralentir, et l'on entendit plusieurs décharges d'artillerie partir du quartier général du roi.

— Bénie soit la sainte Vierge ! s'écria Louis dès que ce bruit frappa ses oreilles. Les pièces de campagne sont arrivées.

Se tournant alors vers Quentin et le Balafré :

— Allez dire à Dunois, leur dit-il, de se porter avec tous nos hommes d'armes, à l'exception de ceux qui seront nécessaires à la défense de la maison, entre l'aile droite et la ville, afin d'empêcher la sortie des renforts que ces obstinés Liégeois reçoivent à chaque instant.

L'oncle et le neveu partirent au galop, et allèrent rejoindre Dunois et Crawford, qui, impatients et las d'être restés sur la défensive, obéirent avec joie. A la tête d'environ deux cents gentilshommes français, suivis d'écuyers et d'hommes d'armes, et d'une partie des archers de la garde écossaise, ils traversèrent le champ de bataille, foulant aux pieds les morts et les blessés, et arrivèrent sur les flancs du corps principal des Liégeois, qui attaquait la droite de l'armée bourguignonne avec une fureur sans égale. Le jour, qui commençait à paraître, leur fit voir que de nouvelles forces sortaient encore de la ville, soit pour continuer la bataille sur ce point, soit pour protéger la retraite des troupes déjà engagées.

— De par le ciel ! dit le vieux Crawford à Dunois,

si je n'étais sûr que vous êtes à mon côté, je croirais vous voir au milieu de ces bourgeois et de ces bandits, les rangeant en ordre, votre bâton de commandement à la main. Seulement, si c'est vous qui êtes là-bas, vous êtes plus gros que de coutume. Êtes-vous bien sûr que ce soldat n'est pas votre apparition, votre homme double, comme disent les Flamands ?

— Mon apparition ! répondit Dunois ; je ne sais ce que vous voulez dire ; mais il est certain que je vois un coquin qui ose porter mes armoiries sur son écu et sur son cimier, et je le punirai de cette insolence.

— Au nom du ciel ! monseigneur, s'écria Quentin, daignez me laisser le soin de votre vengeance.

— A toi, jeune homme ! répondit Dunois ; c'est vraiment une demande modeste. Non, non, c'est un cas qui n'admet pas de substitution.

Et, se tournant vers ceux qui le suivaient :

— Gentilshommes français, s'écria-t-il, formez vos rangs, la lance en main ; ouvrons au soleil levant un passage à travers ces pourceaux de Liège et ces sangliers des Ardennes, qui font une mascarade de nos anciennes armoiries.

Les Français lui répondirent en criant :

— Dunois ! Dunois ! Vive le fils du brave bâtard ! Orléans à la rescousse ! et suivant leur chef, ils chargèrent au galop.

Ils n'avaient pas affaire à de timides ennemis. Le corps nombreux qu'ils chargeaient n'était composé que d'infanterie, à l'exception de quelques officiers à cheval. Le premier rang de ces soldats mit un genou à terre, le second fléchit un genou seulement, et le troisième resta debout ; de manière que les premiers fixaient à leurs pieds le bois de leurs lances, et les derniers présentaient la pointe des leurs au-dessus de la tête des autres, pour opposer à la charge des hommes d'armes la même défense que le hérisson oppose à son ennemi. Peu d'entre eux réussirent d'abord à se frayer un chemin à travers ce mur de fer ; mais Dunois fut de ce nombre. Donnant un coup d'éperon à son cheval de bataille, il fit franchir à ce noble animal un espace de plus de

douze pieds ; et, d'un seul bond, il se trouva au milieu de la phalange ennemie. Il chercha alors à joindre l'objet de son animosité, et ne fut pas surpris de voir Quentin Durward combattant au premier rang à côté de lui ; la jeunesse, le courage, l'amour, la ferme détermination de vaincre ou de mourir, avaient maintenu le jeune Écossais sur la même ligne que le meilleur chevalier de toute l'Europe ; car Dunois jouissait de cette réputation, qui était méritée.

Leurs lances furent bientôt rompues, mais les lanquenets n'étaient pas en état de résister au tranchant de leurs épées longues et pesantes, tandis que les leurs ne faisaient que peu d'impression sur l'armure complète d'acier dont étaient couverts les deux chevaliers et leurs chevaux. Ils s'efforçaient à l'envi de percer les rangs pour arriver à celui où le guerrier qui avait usurpé les armoiries de Dunois remplissait les devoirs d'un chef habile et intrépide, quand Dunois, remarquant d'un autre côté un homme d'armes dont la tête était couverte de la peau de sanglier qui distinguait ordinairement La Marck, dit à Quentin :

— Tu es digne de venger l'insulte faite aux armes d'Orléans, et je t'en laisse le soin. Balafre, soutiens ton neveu. Mais que personne n'ose disputer à Dunois la chasse du Sanglier.

On ne peut douter que Quentin Durward n'acceptât avec grande joie la part qui lui était attribuée dans cette division de travaux, et chacun d'eux s'empressa de se frayer un chemin vers l'objet qu'il voulait atteindre, suivi et soutenu par ceux qui purent se maintenir près de leur personne.

Mais, en ce moment, la colonne que La Marck se proposait de soutenir quand il s'était vu lui-même arrêté par la charge de Dunois, avait perdu tous les avantages gagnés pendant la nuit ; et les Bourguignons, au retour du jour, avaient retrouvé leur discipline. La grande masse des Liégeois, forcée de faire retraite, prit bientôt la fuite, et vint retomber sur ceux qui combattaient les Français. Le champ de bataille n'offrit plus qu'une mêlée confuse de soldats combattant,

fuyant, poursuivant : torrent qui se dirigeait vers les murs de la ville, et qui aboutit à la principale brèche par où les Liégeois avaient fait leur sortie.

Durward fit des efforts plus qu'humains pour atteindre l'objet spécial de sa poursuite, qui, par ses cris et son exemple, s'efforçait de renouveler le combat, et qui était vaillamment secondé par une troupe de lansquenets d'élite. Le Balafré et quelques-uns de ses camarades suivaient Quentin pas à pas, et admiraient la valeur extraordinaire que montrait un si jeune soldat. Sur la brèche, La Marck, car c'était lui-même, réussit à rallier un moment les fuyards, et à arrêter ceux qui les poursuivaient de plus près. Il tenait en main une espèce de massue en fer qui terrassait tout ce qu'elle touchait ; il était tellement couvert de sang, qu'il devenait presque impossible de distinguer sur son écu aucune trace des armoiries qui avaient si fort irrité Dunois.

Durward ne trouva alors que peu de difficulté à approcher de lui, car la position élevée qu'il occupait sur la brèche, et l'usage qu'il faisait de sa terrible massue, engageaient la plupart des assaillants à chercher quelque point d'attaque moins dangereux que celui qui était défendu par un si redoutable antagoniste. Mais Quentin, qui connaissait mieux l'importance de la victoire à remporter sur cet ennemi formidable, mit pied à terre au bas de la brèche, et laissant son coursier, noble don qu'il avait reçu du duc d'Orléans, il s'élança au hasard dans la mêlée, et se mit à gravir les décombres pour se mesurer avec le Sanglier des Ardennes.

La Marck, comme s'il eût deviné son intention, tourna vers lui sa massue levée ; et ils étaient sur le point de se rencontrer, quand de grands cris, des cris tumultueux de triomphe et de désespoir, annoncèrent que les assiégeants entraient dans la ville, d'un autre côté, en arrière de ceux qui défendaient la brèche. A ces cris de terreur, La Marck abandonna la brèche, et appelant de la voix et par le son de son cor ceux qui voulaient se rallier à sa fortune désespérée, il chercha à effectuer sa retraite vers une partie de la ville d'où il pourrait gagner l'autre rive de la Meuse. Ceux qui le

suivirent formaient un corps de soldats bien disciplinés, mais qui, n'ayant jamais accordé quartier à personne, étaient résolus à ne pas le demander ; en ce moment de désespoir, ils se mirent en si bon ordre, que leur ligne de bataille occupait toute la largeur d'une rue. Ils ne craignaient pas de s'arrêter de temps en temps pour faire face à ceux qui les poursuivaient, et dont un certain nombre commençaient à chercher une occupation moins dangereuse en forçant les portes des maisons pour se livrer au pillage.

Caché par son déguisement aux yeux de tous ceux qui se promettaient de gagner des honneurs et des richesses en faisant tomber sa tête, il est probable que La Marck aurait pu s'échapper sans la poursuite infatigable de Quentin Durward, du Balafre et de quelques-uns de ses camarades. A chaque pause que faisaient les lansquenets, un combat furieux s'engageait entre eux et les archers, et dans chaque mêlée Quentin cherchait à joindre La Marck ; mais celui-ci, dont l'unique but était alors d'effectuer sa retraite, semblait vouloir éviter un combat singulier. La confusion était générale. Les cris des femmes, ceux des habitants exposés à la licence d'une soldatesque effrénée, formaient un tumulte non moins épouvantable que celui de la bataille. C'était la douleur et le désespoir se disputant avec la violence et la fureur à qui élèverait plus haut la voix.

A l'instant où La Marck, continuant sa retraite au milieu de cette scène d'horreur, venait de passer devant la porte d'une petite chapelle à laquelle on attachait une idée de sainteté particulière, de nouveaux cris : « France ! France ! Bourgogne ! Bourgogne ! » lui apprirent qu'un corps nombreux d'assiégeants entrait par l'autre extrémité de la rue, et que par conséquent sa retraite était coupée.

— Conrad, dit-il à son lieutenant, prenez avec vous tous ces braves gens ; chargez ces drôles avec vigueur, et tâchez de vous frayer un passage à travers leurs rangs. Quant à moi, tout est dit, le Sanglier est aux abois ; mais je me sens encore la force d'envoyer aux enfers avant moi quelques-uns de ces vagabonds d'Écossais !

Conrad obéit ; et, se mettant à la tête des lansquenets qui restaient, il marcha au pas de charge contre les ennemis qui s'avançaient, dans le dessein de périr ou de s'ouvrir un chemin au milieu d'eux. Il ne resta près du chef que cinq ou six de ses meilleurs soldats, déterminés à périr avec leur maître ; et ils firent face aux archers, qui n'étaient guère plus nombreux.

— Sanglier ! Sanglier ! s'écria La Marck d'une voix de tonnerre en brandissant sa massue. Holà ! messieurs les Écossais, qui de vous veut gagner une couronne de comte ? Qui veut avoir la tête du Sanglier ? Vous semblez en avoir envie, jeune homme, mais il faut mériter la récompense avant de l'obtenir.

Quentin n'entendit ces paroles que fort imparfaitement, à travers la visièrre du casque de Guillaume ; mais il ne put se méprendre sur ses intentions, car à peine eut-il eu le temps de crier à son oncle et à ses camarades de se tenir en arrière, s'ils étaient hommes d'honneur, que La Marck s'élança contre lui avec le bond d'un tigre, brandissant sa massue pour la lui laisser tomber sur la tête à l'instant où ses pieds toucheraient la terre. Mais Durward, dont le pied était aussi léger que l'œil vif, fit un saut de côté, et évita un coup qui lui eût été fatal.

Ils combattirent alors corps à corps, comme le loup avec le chien de berger qui l'attaque, leurs compagnons restant de chaque côté spectateurs immobiles du combat.

La confiance fut justifiée : quoique les coups du brigand tombassent sur le jeune archer comme ceux du marteau sur l'enclume, la vivacité des mouvements de Durward et sa dextérité faisaient qu'il les évitait, et qu'il lui en portait d'autres avec la pointe d'une arme moins bruyante, mais qui produisait plus d'effet, car le terrain était tout couvert du sang de son antagoniste, dont la force extraordinaire commençait à céder à la fatigue. Cependant, soutenu par le courage et la colère, il combattait toujours avec la même énergie, et la victoire de Quentin paraissait encore douteuse et éloignée, quand la voix d'une femme se fit entendre derrière lui en l'appelant par son nom, et en s'écriant :

— Au secours ! au secours ! pour l'amour de la sainte Vierge !

Il tourna la tête un instant, et il lui suffit d'un coup d'œil pour reconnaître Trudchen Pavillon. Sa mante avait été déchirée, et elle était entraînée par un soldat français, entré avec plusieurs autres dans la petite chapelle où s'étaient réfugiées des femmes épouvantées, qu'ils avaient saisies comme leur proie.

— Attends-moi seulement un instant ! cria-t-il à La Marck, et il courut délivrer sa bienfaitrice d'une situation qu'il regardait avec raison comme fort dangereuse pour elle.

— Je n'attends le bon plaisir de personne ! dit La Marck en brandissant sa massue, et il commençait à battre en retraite, n'étant sans doute pas fâché d'être débarrassé d'un si formidable adversaire.

— Vous attendrez pourtant le mien, s'il vous plaît ! s'écria le Balafré. Je ne veux pas que la besogne de mon neveu reste à moitié faite.

Et, tirant son épée à double tranchant, il attaqua La Marck à l'instant.

Cependant la tâche qu'avait entreprise Quentin de délivrer Trudchen ne se trouva pas aussi facile qu'il se l'était imaginé. Celui qui s'en était emparé refusa de renoncer à sa prise ; quelques-uns de ses camarades le soutinrent ; Durward fut obligé d'appeler à son aide deux ou trois de ses compagnons pour accomplir sa bonne œuvre, et pendant ce temps la fortune lui ravit l'occasion qu'elle lui avait présentée. Lorsqu'il eut enfin réussi à délivrer Trudchen, la rue était déserte ; il s'y trouvait seul avec elle. Oubliant alors la situation de sa compagne restée sans défense, il allait se mettre à la recherche du Sanglier des Ardennes, comme le lévrier suit le lièvre à la piste ; mais Trudchen au désespoir, s'attachant à ses vêtements, s'écria :

— Par l'honneur de votre mère, ne me laissez pas ici ! Si vous êtes un homme d'honneur, protégez-moi, conduisez-moi chez mon père, dans la maison qui vous a servi d'asile ainsi qu'à la comtesse Isabelle. Pour l'amour d'elle, ne m'abandonnez pas !

Cet appel était désespérant, mais irrésistible ; disant adieu, avec une amertume de cœur inexprimable, aux espérances qui l'avaient soutenu pendant toute la bataille, et qui avaient été un instant sur le point de se réaliser, Quentin, comme un esprit qui obéit malgré lui à un talisman, conduisit Trudchen chez son père, et y arriva fort à propos pour protéger le syndic Pavillon et sa maison contre la fureur de la soldatesque.

Cependant le roi et le duc entrèrent à cheval dans la ville par une brèche. Tous deux étaient armés de toutes pièces ; mais Charles, couvert de sang depuis son panache jusqu'à ses éperons, gravit la brèche au grand galop, tandis que Louis s'avança du pas majestueux d'un pontife en tête d'une procession. Ils envoyèrent des ordres pour arrêter le sac de la ville qui avait déjà commencé, et pour réunir les troupes. Ils se rendirent ensuite dans la grande église, tant pour protéger les principaux habitants, qui s'y étaient réfugiés, que pour y tenir une sorte de conseil militaire après avoir entendu une messe solennelle.

Occupé, comme l'étaient les autres officiers de son rang, à réunir ceux qui servaient sous ses ordres, lord Crawford, au détour d'une rue conduisant à la Meuse, rencontra le Balaféré. Celui-ci marchait gravement vers la rivière, portant à la main la tête d'un homme, qu'il tenait par ses cheveux ensanglantés, avec autant d'indifférence qu'un chasseur porte une gibecière.

— Eh bien, Ludovic, lui dit son commandant, que voulez-vous donc faire de ce morceau de charogne ?

— C'est une petite besogne que mon neveu a faite aux trois quarts, répondit le Balaféré, et à laquelle j'ai mis la dernière main. Un pauvre diable que j'ai dépêché là-bas, et qui m'a prié de jeter sa tête dans la Meuse. Il y a des gens qui ont de singulières fantaisies.

— Et vous allez jeter cette tête dans la Meuse ! dit Crawford en considérant avec plus d'attention ce hideux trophée de la mort.

— Oui, sur ma foi, répondit Ludovic ; si l'on refuse à un mourant sa dernière demande, on risque d'être

tourmenté la nuit par son esprit : et j'aime à dormir tranquillement.

— Il faut que vous couriez le risque de voir l'esprit, dit lord Crawford. Cette tête est plus précieuse que vous ne vous l'imaginez. Venez avec moi. Pas de réplique, suivez-moi.

Lorsqu'une messe solennelle eut été célébrée dans l'église cathédrale de Liège, et qu'on eut rétabli un peu d'ordre dans la ville épouvantée, Louis et Charles, entourés de leurs pairs, se disposèrent à entendre la relation des hauts faits qui avaient eu lieu pendant l'action, afin de les récompenser suivant le mérite de chacun. Comme de raison, on appela d'abord celui qui pouvait avoir droit à réclamer la main de la belle comtesse de Croye et ses riches domaines ; mais, à la surprise générale, on vit se présenter plusieurs prétendants, et chacun d'eux fut encore plus surpris de trouver des rivaux, quand il se croyait sûr d'avoir mérité le prix. Cette circonstance jeta un doute mystérieux sur leurs prétentions. Crève-cœur produisit une peau de sanglier semblable à celle que La Marck portait ordinairement ; Dunois montra un bouclier criblé de coups, avec les armoiries du Sanglier des Ardennes ; plusieurs autres réclamèrent également le mérite d'avoir vengé le meurtre de l'évêque, en en rapportant des preuves semblables, la riche récompense promise au vainqueur de La Marck ayant attiré la mort sur tous ceux qui avaient pris son costume et des armes semblables aux siennes.

Le bruit et les contestations continuaient parmi les compétiteurs ; et Charles, qui regrettait intérieurement la promesse inconsidérée qui avait confié au hasard le soin de disposer de la main et de la fortune de sa belle vassale, commençait à espérer qu'au milieu de ce conflit de réclamations il pourrait trouver quelque moyen de les éluder toutes, quand lord Crawford fendit le cercle, traînant après lui le Balafre.

— Débarrassez-nous de vos cuirs et de vos morceaux de fer peints, s'écria-t-il ; celui-là seul a tué le Sanglier, qui peut en montrer les défenses.

A ces mots, il jeta sur le carreau la tête sanglante, reconnaissable à la conformation singulière de ses mâchoires qui avaient véritablement une sorte d'analogie avec celles de l'animal dont La Marck portait le nom, et tous ceux qui l'avaient vu la reconnurent sur-le-champ.

— Crawford, dit Louis tandis que Charles gardait le silence avec un air de surprise et de mécontentement, j'espère que c'est un de mes fidèles Écossais qui a remporté ce prix.

— Oui, Sire, répondit le vieux commandant ; c'est Ludovic Lesly, surnommé le Balafre.

— Mais quelle est sa naissance ? demanda le duc. Est-il de sang noble ? C'est une condition attachée à notre promesse.

— Je conviens qu'il est fait d'un bois assez mal taillé, répondit Crawford en regardant l'archer qui se redressait de toute sa hauteur, d'un air gauche et emprunté ; mais je vous garantis qu'il n'en est pas moins de bon bois. C'est un rejeton sorti de la souche des Rothés, et les Rothés sont aussi nobles qu'aucune famille de France et de Bourgogne.

— Il n'y a donc pas d'objection, dit le duc ; et il faut que la plus belle et la plus riche héritière de toute la Bourgogne devienne l'épouse d'un soldat mercenaire et grossier comme celui-ci, ou meure dans un couvent !... la fille unique de notre fidèle Reinold de Croye ! Je me suis trop pressé !

Un sombre nuage couvrit le front du duc, à la grande surprise de tous ses conseillers, qui le voyaient rarement donner le moindre signe de regret d'une résolution qu'il avait une fois prise.

— Que Votre Altesse ait un moment de patience, dit lord Crawford, et elle reconnaîtra que l'affaire n'est pas aussi fâcheuse qu'elle se l'imagine. Ayez seulement la bonté d'écouter ce que ce cavalier veut vous dire. Eh bien, ajouta-t-il en se tournant vers le Balafre, parle donc, ou que la peste t'étouffe !

Mais le vieux soldat, quoique habitué à parler assez intelligiblement au roi Louis, à la familiarité duquel

il était accoutumé, se trouva hors d'état d'exprimer sa résolution devant une assemblée si imposante. Tournant une épaule du côté des deux princes, et préludant par un sourire qui ressemblait à une grimace, et deux ou trois contorsions des moins gracieuses, les seuls mots qu'il put prononcer furent : « Saunders Souplejaw... », et le reste de son discours lui resta dans le gosier.

— Sous le bon plaisir de Votre Majesté et de Votre Altesse, dit Crawford, ce sera moi qui parlerai pour mon concitoyen. Il faut que vous sachiez qu'un devin lui a prédit, dans son pays, que la fortune de sa maison se ferait par un mariage. Mais comme il n'est plus dans la première fleur de la jeunesse, qu'il préfère le cabaret au boudoir des dames ; en un mot, qu'il a certains goûts de caserne qui font que le rang et les grandeurs ne serviraient qu'à l'embarrasser, il suit l'avis que je lui ai donné, et cède toutes les prétentions que lui assure la mort de Guillaume de La Marck, à celui qui peut être regardé comme le véritable vainqueur du Sanglier des Ardennes, puisqu'il l'avait préalablement mis aux abois ; il les cède à son neveu, au fils de sa sœur.

— Je me porte garant de la prudence et des loyaux services de ce jeune homme, dit le roi, très charmé de voir que le destin eût accordé un si beau prix à quelqu'un sur qui il pouvait espérer d'avoir quelque influence : sans sa vigilance et sa fidélité, cette nuit nous eût été fatale. C'est lui qui est venu nous avertir de la sortie projetée.

— En ce cas, dit le duc Charles, je lui dois une réparation pour avoir douté de sa véracité.

— Et je puis attester sa bravoure comme homme d'armes, ajouta Dunois.

— Mais, s'écria Crève-cœur, quoique l'oncle soit un gentillâtre écossais, cela ne prouve pas que son neveu, le fils de sa sœur, soit issu de bonne race.

— Il est de la maison de Durward, dit Crawford, descendue de cet Allan Durward qui fut grand intendant d'Écosse.

— Ah ! si c'est le jeune Durward, s'écria Crève-cœur, je n'ai plus rien à dire. La fortune se prononce trop

décidément en sa faveur, pour que je veuille lutter plus longtemps contre cette capricieuse divinité.

— Il nous reste à savoir, dit le duc d'un air pensif, quels pourront être les sentiments de la belle comtesse à l'égard de cet heureux aventurier.

— Par la messe ! répondit Crève-cœur, je n'ai que trop de raisons pour pouvoir assurer Votre Altesse que vous la trouverez, en cette occasion, beaucoup plus docile à votre autorité qu'elle ne l'a été jusqu'ici. Mais pourquoi l'avancement de ce jeune homme me donnerait-il de l'humeur ? J'aurais grand tort, puisque c'est à l'esprit, au courage et à la fermeté, qu'il doit la BEAUTÉ, le RANG et la RICHESSE.



FIN

COLLECTION NELSON

LISTE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

- Edmond ABOUT.**
Le Nez d'un Notaire.
Les Mariages de Paris.
- Madame d'ABRANTÈS.**
Mémoires. (Extraits.)
(2 vol.)
- Amédée ACHARD.**
Belle-Rose.
Récits d'un Soldat.
Les Coups d'Épée de M. de
la Guerche.
Envers et contre Tous.
La Cape et l'Épée.
La Toison d'Or.
- Paul ACKER.**
Le Désir de vivre.
- Jean AICARD.**
L'Illustre Maurin.
Maurin des Maures.
Notre-Dame-d'Amour.
- Mathilde ALANIC.**
Le Maître du Moulin Blanc.
La Gloire de Fontclair.
Derrière le Voile.
- Henri ARDEL.**
Le Mal d'Aimer.
Le Feu sous la Cendre.
Seule.
- André ARMANDY.**
Pour l'Honneur du Navire.
- V^{te} G. d'AVENEL.**
Les Français de mon temps.
- Honoré de BALZAC.**
Eugénie Grandet.
La Peau de Chagrin, Le
Curé de Tours, Le Colonel
Chabert. (1 vol.)
Les Chouans.
Ursule Mirouët.
Le Père Goriot.
César Birotteau.
Le Lys dans la Vallée.
La Cousine Bette.
Le Cousin Pons.
Le Médecin de Campagne.
Le Curé de Village.
Modeste Mignon.
- Maurice BARRÈS.**
Colette Baudoche.
Le Roman de l'Énergie na-
tionale :
* Les Déracinés.
** L'Appel au Soldat.
*** Leurs Figures.
- Marie BASHKIRTSEFF.**
Journal. (Extraits.)
- Émile BAUMANN.**
La Fosse aux Lions.
- René BAZIN.**
De toute son Ame.
Le Guide de l'Empereur.
Madame Corentine.
La Barrière.
Ma Tante Giron.
Davidée Birot.

COLLECTION NELSON (suite)

- E. C. BENTLEY.**
L'Affaire Manderson.
- Vicente BLASCO IBAÑEZ.**
Arènes sanglantes.
Terres maudites.
La Horde.
- Johan BOJER.**
La Puissance du Mensonge.
- Henry BORDEAUX.**
La Croisée des Chemins.
La Robe de Laine.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.
La Neige sur les Pas.
Les Yeux qui s'ouvrent.
Les Derniers Jours du Fort
de Vaux.
Les Captifs délivrés.
La Maison.
- Paul BOURGET.**
Le Disciple.
Voyageuses.
L'Emigré.
- René BOYLESVE.**
L'Enfant à la Balustrade.
Sainte-Marie-des-Fleurs.
La Becquée.
- BRADA.**
Retour du Flot.
- Jean de la BRÈTE.**
Mon Oncle et mon Curé.
Un Vaincu.
- John BUCHAN.**
Les Trente-neuf Marches,
La Centrale d'Énergie.
(1 vol.)
Salut aux Coureurs d'Aven-
tures.
- A. CAHUET.**
Le Missel d'Amour.
- Madame CAMPAN.**
Mémoires sur la Vie de Ma-
rie-Antoinette. (Extraits.)
- Madame E. CARO.**
Amour de Jeune Fille.
Pas à pas.
- CHATEAUBRIAND.**
Mémoires d'Outre-tombe.
(Extraits.)
- Gaston CHÉRAU.**
La Maison de Patrice Per-
rier.
- Victor CHERBULIEZ.**
L'Aventure de Ladislas
Bolski.
Le Comte Kostia.
Miss Rovel.
La Revanche de Joseph
Noirel.
Le Roman d'une honnête
Femme.
Le Fiancé de Mlle Saint-
Maur.
La Bête.
Samuel Brohl et Cie.
- Jules CLARETIE.**
Noris.
Le Petit Jacques.
Les Huit Jours du Petit
Marquis.
- Émile CLERMONT.**
Amour promis.
- Henri CONSCIENCE.**
Le Gentilhomme pauvre.
- Pierre de COULEVAIN.**
Ève Victorieuse.
L'Île inconnue.
- S. R. CROCKETT.**
La Capote lilas.
- J. O. CURWOOD.**
Nomades du Nord.
- Henry DAGUERCHES.**
Le Kilomètre 83.
- Alphonse DAUDET.**
Lettres de mon Moulin.
Contes du Lundi.
Numa Roumestan.
Le Petit Chose.
Le Nabab. (2 vol.)
Alphonse Daudet, Marchand
de Bonheur.
- Grazia DELEDDA.**
Elias Portolu.

COLLECTION NELSON (suite)

- | | |
|---|---|
| <p>J. DES GACHONS.
 La Vallée Bleue.
 Mon Amie.
 La Maison des dames Renoir</p> <p>Charles DICKENS.
 Aventures de Monsieur Pickwick. (3 vol.)</p> <p>Féodor DOSTOÏEVSKI.
 Une Fâcheuse Histoire.</p> <p>Georges DUHAMEL.
 Confession de Minuit.</p> <p>Alexandre DUMAS.
 La Tulipe noire.
 Le Comte de Monte-Cristo. (6 vol.)</p> <p style="font-size: 2em; vertical-align: middle;">{</p> <p>Les Trois Mousquetaires. (2 vol.)</p> <p>Vingt Ans après. (2 vol.)</p> <p>Le Vicomte de Bragelonne. (5 vol.)</p> <p style="font-size: 2em; vertical-align: middle;">{</p> <p>La Reine Margot. (2 vol.)</p> <p>La Dame de Monsoreau. (3 vol.)</p> <p>Les Quarante-Cinq. (3 vol.)</p> <p style="font-size: 2em; vertical-align: middle;">{</p> <p>Joseph Balsamo. (5 vol.)</p> <p>Le Collier de la Reine. (3 vol.)</p> <p>Ange Pitou. (2 vol.)</p> <p>La Comtesse de Charny. (6 vol.)</p> <p>Le Chevalier de Maison-Rouge. (2 vol.)</p> <p>Les Blancs et les Bleus. (3 vol.)</p> <p>Les Compagnons de Jéhu. (2 vol.)</p> <p>Ascanio. (2 vol.)</p> <p style="font-size: 2em; vertical-align: middle;">{</p> <p>Les Deux Diane. (3 vol.)</p> <p>Le Page du Duc de Savoie. (2 vol.)</p> <p>L'Horoscope.</p> <p>Le Trou de l'Enfer.</p> <p>Le Château d'Eppstein.</p> <p>Le Gentilhomme de la Montagne.</p> <p>Alexandre DUMAS fils.
 La Dame aux Camélias.
 Le Demi-Monde ; Denise.</p> <p>ERCKMANN-CHATRIAN.
 Les Rantzau.
 L'Ami Fritz.</p> | <p>Jean-Henri FABRE.
 Scènes de la Vie des Insectes.</p> <p>Octave FEUILLET.
 Un Mariage dans le Monde.
 Le Roman d'un Jeune Homme pauvre.</p> <p>Gustave FLAUBERT.
 L'Éducation sentimentale.
 Trois Contes.</p> <p>Anatole FRANCE.
 Jocaste et Le Chat maigre.
 Pierre Nozière.
 Sur la Pierre blanche.</p> <p>St FRANÇOIS DE SALES.
 Introduction à la Vie dévote</p> <p>Léon FRAPIÉ.
 L'Écolière.</p> <p>Eugène FROMENTIN.
 Dominique.
 Les Maîtres d'Autrefois.</p> <p>Théophile GAUTIER.
 Le Capitaine Fracasse. (2 vol.)
 Le Roman de la Momie.
 Un Trio de Romans.</p> <p>Émile GEBHART.
 Autour d'une Tiare.</p> <p>Edmond de GONCOURT.
 Les Frères Zemganno.</p> <p>Henry GRÉVILLE.
 Suzanne Normis.
 Sonia.</p> <p>Émile GUILLAUMIN.
 La Vie d'un Simple.</p> <p>GYP.
 Bijou.
 Le Mariage de Chiffon.
 Petit Bob.</p> <p>Ludovic HALÉVY.
 Criquette.
 L'Abbé Constantin.</p> <p>Gabriel HANOTAUX.
 La France en 1614.</p> |
|---|---|

COLLECTION NELSON (suite)

- Alphonse KARR.
Voyage autour de mon Jardin
- Rudyard KIPLING.
Simples Contes des Collines.
Nouveaux Contes des Collines.
Sous les Déodars.
Trois Troupiers.
Monseigneur l'Éléphant.
Au Hasard de la Vie.
- Eugène LABICHE.
Le Voyage de M. Perrichon,
etc.
Les Deux Timides et autres
Comédies.
- Jean de LA BRUYÈRE.
Caractères.
- Pierre LADOUÉ.
Un Nuage passa.
- A. de LAMARTINE.
Geneviève.
Raphaël ; Graziella. (1 vol.)
Jocelyn.
Le Tailleur de Pierres de
Saint-Point.
- Anatole LE BRAZ.
Pâques d'Islande.
Le Gardien du Feu.
- Jules LEMAÎTRE.
Les Rois.
- Jules LERMINA.
Le Fils de Monte-Cristo.
(4 vol.)
- Eugène LE ROY.
Jacquou le Croquant.
- Arthur LÉVY.
Napoléon Intime.
Napoléon et la Paix.
- André LICHTENBERGER.
Gorri le Forban.
La Petite Sœur de Trott.
- Jack LONDON.
Croc-Blanc.
- Pierre LOTI.
Figures et Choses qui pas-
saient.
Jérusalem.
Le Roman d'un Enfant.
Vers Ispahan.
La Troisième Jeunesse de
M^{me} Prune.
- Bulwer LYTTON.
Les Derniers Jours de Pompéi
- Maurice MAETERLINCK.
Morceaux choisis.
- Hector MALOT.
Sans Famille. (2 vol.)
En Famille. (2 vol.)
- MARK TWAIN.
Contes choisis.
- A. E. W. MASON.
L'Eau vive.
- Armand MERCIER.
L'Aventure amoureuse de
Pierre Vignal.
- Dmitri MÈREJKOWSKY.
Le Roman de Léonard de
Vinci.
- Prosper MÉRIMÉE.
Chronique du Règne de
Charles IX.
Colomba.
Carmen.
Mosaïque.
- H. Seton MERRIMAN.
La Simiacine.
- Jules MICHELET.
La Convention.
Du 18 Brumaire à Waterloo
- MIGNET.
La Révolution française.
(2 vol.)

COLLECTION NELSON (suite)

Pierre de NOLHAC.

Marie-Antoinette Dauphine.
La Reine Marie-Antoinette.
Louis XV et Madame de
Pompadour.

Émile NOLLY.

Hiên le Maboul.

Émile OLLIVIER.

L'Expédition du Mexique.

Baronne ORCZY.

Le Mouron Rouge.
Le Serment.
Nouveaux Exploits du
Mouron Rouge.

PÉLADAN.

Les Amants de Pise.

Ernest PÉROCHON.

Nène.

Martial PIÉCHAUD.

La Dernière Auberge.

Edgar Allan POE (traduction
BAUDELAIRE).

Histoires Extraordinaires.
Nouvelles Histoires Extra-
ordinaires.

H. de RÉGNIER.

Les Vacances d'un Jeune
Homme sage.

Ernest RENAN.

Souvenirs d'Enfance et de
Jeunesse.
Vie de Jésus.

Ernest & Henriette RENAN.

Lettres intimes.

Édouard ROD.

L'Ombré s'étend sur la
Montagne.

J.-H. ROSNY aîné.

La Guerre du Feu.

B. de SAINT-PIERRE.

Paul et Virginie.

SAINT-SIMON.

La Cour de Louis XIV.
(Extraits des *Mémoires*.)

George SAND.

Jeanne.
Mauprat.
La Petite Fadette.
François le Champi.
Les Maîtres Sonneurs.
Le Marquis de Villemer.
La Mare au Diable.

Jules SANDEAU.

Mademoiselle de la Seiglière

Francisque SARCEY.

Le Siège de Paris.

Jeanne SCHULTZ.

Jean de Kerdren.
La Main de Ste-Modestine.

Walter SCOTT.

Ivanhoé.
Quentin Durward.

Cte Ph. de SÉGUR.

Mémoires d'un Aide de
Camp de Napoléon : De
1800 à 1812.
La Campagne de Russie.
Du Rhin à Fontainebleau.

Henryk SIENKIEWICZ.

Quo Vadis ? (Édition expur-
gée.)

Émile SOUVESTRE.

Un Philosophe sous les toits.
Le Foyer Breton.

STENDHAL.

La Chartreuse de Parme.
Le Rouge et le Noir. (2 vol.)

R.-L. STEVENSON.

L'Île au Trésor.

Rudolf STRATZ.

Le Château de Vogelöde.

André THEURIET.

La Chanoinesse.

COLLECTION NELSON (suite)

Claude TILLIER.
Mon Oncle Benjamin.

Marcelle TINAYRE.
Hellé.
L'Ombre de l'Amour.
La Rançon.
L'Oiseau d'Orage.

Léon de TINSEAU.
Un Nid dans les Ruines.
La Clef de la Vie.

Léon TOLSTOÏ.
Anna Karénine. (2 vol.)

Ivan TOURGUËNEFF.
Fumée.
Une Nichée de Gentils-
hommes.
Les Eaux Printanières.
Terres vierges.

Comte A. VANDAL.
L'Avènement de Bona-
parte. (2 vol.) (Edition
abrégée.)

Jean-Louis VAUDOYER.
L'Amour masqué.

Alfred de VIGNY.
Cinq-Mars.
Servitude et Grandeur Mili-
taires.
Poésies.
Stello.
Théâtre, Journal d'un Poète
(1 vol.).

Vte E.-M. de VOGUÉ.
Jean d'Agrève.
Le Maître de la Mer.
Les Morts qui parlent.
Nouvelles Orientales.

Barrett WENDELL.
La France d'Aujourd'hui.

Colette YVER.
Comment s'en vont les
Reines.

Émile ZOLA.
Le Rêve.
Une Page d'Amour.

ANTHOLOGIE DES POÈTES LYRIQUES FRANÇAIS.
L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

8

9

|

1

2



